
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 06697645 7

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresdedirecti00beau


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LETTRES DE DIRECTION

DE

M. LE CHANOINE L. BEAUDENOM



NIHIL OBSTAT

J.-V. BAINVEL.

5 Mars 1919.

Nous permettons volontiers la publication des Lettres de M. le Chanoine Beaudenom et de la Notice qui les précède : elles continueront le bien opéré par la direction de ce très digne prêtre.

Paris, le 12 Mai 1919.

✝ LÉON-ADOLPHE, Cardinal AMETTE,

Archevêque de Paris.



UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO



Lettres de Direction

DE

M. LE CHANOINE L. BEAUDENOM

Auteur de la

Pratique progressive de la Confession et de la Direction



PARIS (VIe)

LIBRAIRIE SAINT-PAUL
6, rue Cassette, 6

LETHIELLEUX
10, rue Cassette, 10

MIGNARD
38, rue Saint-Sulpice, 38

TOUS DROITS RÉSERVÉS

M. LE CHANOINE BEAUDENOM

Le portrait qui paraît en tête de ce volume ne saurait, si expressif qu'il soit, satisfaire entièrement ni les personnes qui ont approché M. Beaudenom, ni celles qui ne connaissent de lui que ses ouvrages. C'est dans l'espoir de donner une première satisfaction tant à la piété filiale des membres de sa famille spirituelle qu'à la bien légitime attente de ses innombrables lecteurs que, répondant à des désirs si instamment renouvelés depuis deux ans, nous avons composé cette toute simple notice.

Dans leur brièveté, ces quelques pages ne constituent pas une biographie, encore moins l'étude d'une spiritualité. En effet, nous n'avons pas à donner un récit détaillé d'une vie qui fut volontairement si effacée toujours ; et, d'autre part, nous avons pensé que la doctrine spirituelle de celui en qui l'on a reconnu un maître méritait d'être exposée dans toute son ampleur et accompagnée de pensées choisies qui en seront à la fois le commentaire et l'illustration (1).

Ici, du moins, recueillant et groupant des traits épars et fragmentaires par lesquels, à son insu, il s'est dépeint dans sa correspondance et dans quelques notes intimes, nous avons tâché que se révélât lui-même en sa vraie physionomie le prêtre admirable autant que modeste que fut M. le chanoine Beaudenom.

(1) En préparation.

I

M. Léopold Beaudenom naquit à Tulle (Corrèze), le 23 novembre 1840; il y passa ses années d'enfance et sa première jeunesse. Orphelin de père, il fut élevé par une mère qui lui transmit, avec une nature d'une délicatesse exquise, une âme à la foi profonde. Aussi, de très bonne heure, les pensées et aspirations de l'enfant se tournèrent comme spontanément vers Dieu.

De cette période notons ce souvenir caractéristique : « Je me rappelle mes jeudis et dimanches, quand je faisais mes études. Je les passais bien souvent seul et sans sortir de la maison. Je regardais au loin par la fenêtre, le menton dans ma main; c'est sans doute ce qui m'a rendu rêveur... » Ce trait nous révèle un goût précoce, — non point certes comme il semble le laisser entendre, pour le rêve — mais pour la méditation et la contemplation prolongées, caractère distinctif de sa nature que devaient singulièrement développer de longues années de maladie et de relative solitude.

Il semble que la mort d'un jeune homme d'élite, auquel il s'était uni par une profonde amitié, ait alors contribué à l'orienter vers le sacerdoce. D'ailleurs, on peut entrevoir à quoi songeait le jeune homme et quelle impression produisaient ses vertus, quand on sait que, dès avant son entrée au séminaire, des personnes d'âge le consultaient sur des cas de conscience.

Grand séminariste, il allie à une profonde modestie un zèle qui triomphe heureusement de sa timidité naturelle : « Vous avez dit le mot, écrira-t-il un jour à un jeune confrère, les timides n'ont qu'une chose à faire : s'oublier, quand il s'agit de l'œuvre de Dieu.

Comme je suis de la confrérie, je vous parle d'expérience. Au petit séminaire et dans les hautes classes, je n'ai jamais pu me décider à faire la lecture du réfectoire. Que sera-ce, me disais-je, quand il faudra prêcher? Le grand séminaire changea tout cela. Dès les vacances de ma première année, je me mis à réunir, chaque dimanche, les gens de mon pays dans une grande chapelle abandonnée; il n'en vint d'abord que quelques-uns, puis la chapelle fut pleine et finit par déborder. Or, devant tout ce monde, il me semblait que je *n'existais pas*, que je *prêtais à Dieu* ma parole. Je m'imposai de parler à tous ceux que je rencontrais, même à ceux qu'on me signalait comme hostiles, et au nom du divin Maître, je les abordais de la façon la plus naturelle et la plus confiante. Je m'excuse de me citer, mais mon exemple a grande valeur en qualité de grand timide. »

Nous avons trouvé dans les trop rares papiers qu'il a laissés un petit livre et quelques feuilles détachées qui révèlent le travail intérieur auquel il se soumettait alors.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la sûreté de vue et le sens pratique avec lesquels il organise sa vie spirituelle. Dire que ce futur prêtre avait compris pleinement l'*unum necessarium*, peut paraître banal; il l'est moins peut-être de constater à quel point et avec quelle constance sa vie pratiquement était ramenée à ce principe. On se le représente, penché sur son âme, la considérant avec toute la pénétration qu'il possédait déjà, s'examinant à la lumière des actes quotidiens, analysant ses sentiments, prenant de sa jeune individualité une connaissance aussi exacte que minutieuse, déterminant en conséquence, à la lumière de sa raison et de sa foi, sous le contrôle de son directeur, des moyens qui devaient se

révéler d'autant plus efficaces qu'il les adaptait mieux à sa nature et à l'idéal poursuivi.

Ce jeune homme a déjà les longues prévisions de l'homme fait. Il dresse, l'harmonisant au cycle liturgique, le plan de son année, qu'il compare à une roue dont le mouvement sera entretenu par la dévotion aux saints. Ainsi, les simples fêtes tout comme les solennités lui sont autant d'occasions de se recueillir et de se renouveler, nonobstant son invariable fidélité à la retraite de chaque mois. Il va plus loin, il organise ses semaines, se donnant chaque jour l'occasion d'entretenir ou d'accroître sa ferveur par quelque dévotion spéciale. L'horaire même de ses journées est prévu avec une extrême précision, car il veut donner à sa vie un cadre solide et fixe, qui pourrait à certains paraître rigide, et qui pour cette âme, au contraire, sera le champ clos d'une lutte incessante, celle-là même que le Précurseur s'était assignée : « *Illum oportet crescere, me autem minui.* »

Notre séminariste avait reconnu de bonne heure qu'il était d'une nature particulièrement vive et d'un tempérament enclin à la tristesse. Il combattit si bien sa vivacité qu'elle ne fut même pas soupçonnée par la plupart des personnes qui, dans la suite, connurent l'abbé Beaudenom.

Quant à la tristesse qui devait, du fait de sa délicatesse d'âme et de ses épreuves, marquer d'une empreinte si profonde sa physionomie, il essaie d'y remédier en puisant aux sources de la joie surnaturelle :

« En me levant, je m'exciterai à la joie de ce qu'un jour, que je ne mérite pas, m'est encore donné pour glorifier Dieu. Si je ressens un peu de tristesse, je chercherai quelque motif pieux de me réjouir. Sitôt que je sentirai mon âme libre et contente, je penserai à l'oraison que je vais faire... Toutes les fois que quel

que image de tristesse essaiera de s'élever dans mon cœur, je me dirai : « J'appartiens à Dieu; Il a soin « de moi; Il m'aime; Il m'a fait trop de bien quand « j'en étais indigne pour qu'Il m'abandonne à pré- « sent que je fais sa volonté. »

Lutter contre la nature pour l'améliorer ne suffit pas; il faut dans l'ordre de la sanctification faire œuvre vraiment positive. A l'école des maîtres de la vie spirituelle le jeune séminariste avait appris que toute sainteté suppose, à sa base, l'humilité. C'est pourquoi il dresse, dès les premiers mois de son grand séminaire, une longue liste de « Sujets d'examen sur l'humilité », empruntés à Rodriguez, et il prend, d'autre part, des résolutions dont nous voulons donner un aperçu :

« Pour mon examen particulier, que je fais à dix heures et demie et à quatre heures et demie, je m'examinerai sur l'humilité. Je la considérerai dans la Sainte Vierge, et je verrai les progrès que j'ai faits dans cette vertu, les occasions où j'ai manqué, celles où je prévois en avoir besoin.

« En me rendant au réfectoire, je me pénétrerai de cette vérité, que je ne suis pas digne de vivre, que je ne mérite pas la nourriture qui m'est donnée et je tâcherai, autant que possible, d'être servi par les autres et de me dire alors : Je suis un pauvre mendiant; c'est de la main de Dieu que je reçois cette aumône. Je serai heureux de prendre les restes des autres autant que je pourrai le faire sans singularité; je choisirai toujours ce qu'il y a de moins bon; en sortant je remercierai le bon Dieu et admirerai comment il est assez bon pour avoir soin d'un misérable comme moi. »

La pratique de l'humilité suppose l'amour de la solitude et du silence, pour tout dire, du recueillement tant intérieur qu'extérieur : « Pour le chapelet, je

méditerai sur le recueillement : je varierai toutes les semaines à peu près : par exemple, je considérerai le recueillement dans la Sainte Vierge, dans les saints et dans Jésus-Christ. Je le considérerai en lui-même, dans ses effets et dans les dangers de le perdre. »

— « Recueillement extérieur... Recueillement intérieur...

« Si je n'ai rien à me reprocher sur ces deux points, je puis conclure que le reste va bien, car on peut juger des actes par l'état où l'on était avant de les faire, surtout par l'état où était l'âme quand on les a faits. Si elle est à son état normal, libre, tranquille sous le regard de Dieu, tout va bien, car l'état de l'âme est produit par les actions. Si j'ai fait tous ces actes intérieurs et extérieurs avec facilité, bon signe, excellent signe. Si j'ai éprouvé de la difficulté, cherchons : il doit y avoir au fond quelque mouvement de la nature qui a été suivi, quelque préoccupation, quelque désir. »

« Pour le recueillement, note-t-il sur une autre feuille de retraite, il faut la *pensée de Dieu*. Pour cette pensée habituelle il faut, dans le commencement surtout, avoir des *objets* qui nous la rappellent. Pour cela, en montant les escaliers, je penserai au chemin du ciel. Surtout mes habits me rappelleront sans cesse Celui dont je porte la livrée. Tous les jours, à l'examen, je me demanderai si j'ai pensé souvent que ma soutane et mes autres habits ecclésiastiques me sont donnés de Dieu pour qu'ils m'obligent à être tout à Lui. Je m'examinerai donc tous les jours sur l'exercice de la présence de Dieu. »

Sur ce point, comme sur les autres. le jeune ecclésiastique ne s'en tenait pas aux projets : en même temps qu'il les concevait, il en précisait la réalisation pratique, immédiate. C'est ainsi que, résolu à vivre de cette présence de Dieu, il avait fixé, à chaque

jour, six moments où il se rendait à la chapelle pour adorer Notre-Seigneur : autant dire qu'il passait près du tabernacle tout le temps dont il pouvait disposer.

Ce qu'on vient de lire suffit, sans doute, à laisser entrevoir combien cette âme était déjà toute à Dieu, et cela surtout par l'amour, comme on peut s'en convaincre :

« Seigneur, qui est semblable à vous? Seigneur, mon Dieu, je vous aime. Laissez-vous, faites-vous aimer de mon cœur ! Mon cœur est capable de se passionner et de se donner tout entier, que ne le prenez-vous ainsi? Mon Dieu, je n'aime que Vous. Vous m'êtes témoin que pas une créature ne préoccupe mon cœur; vous m'êtes témoin que souvent mes affections se fondent en vous et se perdent dans votre amour infini ! Oh ! pourquoi cela ne dure-t-il pas toujours? Pourquoi retombè-je si lourdement sur cette terre malheureuse où je semble vous oublier? Vous oublier ! oh ! non jamais, mon cœur peut sommeiller; mais, qu'on le réveille, et il se sent à vous seul ! O Sauveur Jésus, doux amour, ayez pitié de moi, blessez-moi au cœur, afin que je languisse du désir de vous voir ! »

— « Mon amour, ô mon Dieu, Dieu d'amour, est plus grand, plus fort, plus noble que mon espérance. Je vous aime plus que vos biens et, en vous, j'aime mieux votre volonté que la jouissance de votre amabilité. Que vous dirai-je enfin, ô mon Dieu? Bien sûr que je n'aime que vous ! Je vous aime comme on aime un amour unique, je vous aime uniquement à cause de vous, et pour vous, non pour moi. O Dieu qui faites les prodiges, il me semble sentir que je ne suis plus moi, mais que, transformé en vous, je participe à vos sentiments, à vos pensées, à votre amour. Seigneur, ayez pitié de moi ! »

« Quand j'étais jeune, dira-t-il au soir de sa vie, j'avais conçu un si bel idéal ! » Quel était cet idéal? lui-même nous l'apprend : « Il faut *vivre de Jésus;* c'est plus que vivre pour Lui. On peut vivre pour Lui, sans lui être *intime;* mais quand on vit *de Lui,* on en est pénétré dans ses pensées, ses goûts, ses espoirs, son extérieur même. Et c'est le plus sûr moyen de le donner aux autres... Il sort, en quelque manière, de l'âme par toutes les expressions de la parole, du visage et ces mille petites actions qui font la vie. *Le laisser vivre, et ne plus vivre soi-même,* tel est l'idéal. »

Ceux qui ont connu le séminariste qu'il était alors, savent à quel point il réalisa ce magnifique programme de vie intérieure.

Un fait significatif va nous en fournir le témoignage.

II

Ordonné prêtre le 22 décembre 1863, M. Beaudenom fut immédiatement envoyé, par son évêque, Mgr Berteaud, au Petit Séminaire de Servières (dont il était encore l'élève quatre ans plus tôt), comme préfet spirituel.

Malgré sa modestie, on eut vite fait de découvrir en lui une rare vertu et une véritable vocation de directeur d'âmes : « Votre projet, écrira-t-il plus tard à un prêtre, me rappelle mon vieux temps. J'ai commencé mon ministère par être préfet spirituel dans un petit séminaire. Ce qui me faisait réussir, c'était la pensée qu'avaient les élèves que j'avais bonne opinion d'eux et que je leur étais dévoué. Allons, aimez Notre-Seigneur par votre cœur, et par le cœur de ces enfants : c'est une nouvelle manière de dilater

son cœur en le rendant fécond. » Encourager les âmes, se dévouer à elles totalement, ce fut, dès le début de son ministère, son programme d'apostolat; ce devait être celui de toute sa vie.

Le climat de Servières, trop dur pour sa frêle constitution, l'obligea à quitter cette maison dès la fin de sa deuxième année de ministère; du moins il y laissa un durable souvenir.

Il fut alors nommé (1865) aumônier du couvent et du pensionnat des Ursulines, à Beaulieu.

Après dix ans de très actif apostolat, l'amour de Dieu, allant toujours croissant dans son âme ardente, lui fit désirer la vie de missionnaire : c'est dans ce dessein qu'il entra, en 1875, chez les Maristes. Mais, très vite, il trouva, de nouveau, un obstacle insurmontable dans sa santé délabrée par les austérités excessives qu'il avait pratiquées jadis au grand séminaire (1).

Il revint donc à Beaulieu pour cinq années nouvelles qu'il rendit tout particulièrement fécondes. De son essai de vie religieuse, il rapportait, en effet, un surcroît de grâces et de lumières qui allaient faire de lui un conseiller. un guide toujours plus apprécié.

Dieu, d'ailleurs, avait ses vues secrètes sur son serviteur et allait étendre le champ de son expérience. M. Beaudenom quitta alors le couvent des Ursulines pour devenir aumônier des Sœurs aveugles de Saint-Paul, puis des Sœurs de Saint-Joseph de Belley, à Paris.

Des documents qui se rapportent au ministère exercé dans ces trois maisons, il résulte que ce fut, d'abord, pour M. Beaudenom, un temps de constante

(1) Dans une note qu'il rédigea, en 1894, pour son médecin, nous trouvons cette indication : « Jusqu'à 20 ans, excellente santé, malgré une complexion délicate. A 20 ans, au Grand Séminaire, extrême contention d'esprit, graves imprudences (froid), désorganisation profonde (commencement de phtisie).

et progressive transformation spirituelle. Sans en avoir, semble-t-il, le moindre soupçon, l'homme de Dieu poursuivait un travail de formation intérieure qui ferait de lui, à l'heure voulue par le divin Maître, un ouvrier à l'action d'autant plus efficace que plus profonde serait sa vertu et plus riche son expérience.

Mais c'est chaque jour déjà que les jeunes âmes confiées à sa direction bénéficiaient de ses lumières et de sa valeur apostolique. Ce qu'il fut pour elles, rien ne le peut mieux révéler que les deux volumes qu'il consacrera dans la suite, à la « Formation religieuse et morale de la jeune fille ». M. Beaudenom s'y révèle psychologue des plus pénétrants, à l'observation de qui rien n'échappe, homme de son temps par la rare connaissance qu'il en possède, directeur aussi éclairé que prudent, disons : le vrai « directeur » que saint François de Sales recommandait de choisir entre dix mille. En lui appliquant à dessein cette parole, nous croyons porter un jugement exact auquel souscriront tous ceux qui furent à même d'apprécier l'œuvre accomplie par M. Beaudenom.



L'expérience, pourtant, ne suffit pas au prêtre qui veut être un vrai disciple de Jésus-Christ : tout sauveur d'âmes est nécessairement un crucifié.

« Quand j'étais jeune prêtre, nous confiait M. Beaudenom quelques jours avant sa mort, j'ai demandé à Dieu de beaucoup souffrir. Il m'a pleinement exaucé. » Nous avons retrouvé le témoignage de cette demande : « O mon Dieu, infiniment bon et infiniment aimable, moi, un pauvre petit, un vermisseau, j'entre dans les desseins de votre volonté à jamais bénie et je veux tout ce que vous voulez. Je suis heureux que vous

m'imposiez vous-même ce sacrifice, cette peine, cette douleur, cette crainte trop fondée. J'en suis heureux, parce que c'est vous qui le faites. Père saint, qu'il en soit ainsi, si tel est votre bon plaisir! Que votre volonté s'exécute dans ce vermisseau. Comblez-le de toutes sortes de peines; chargez-le autant qu'il pourra porter; faites-lui porter le poids du jour. »

Au prêtre qui avait si généreusement désiré la souffrance, le divin Maître la donna : elle fut crucifiante.

Elle l'atteignit d'abord dans ses affections les plus chères. Sa mère, qui était venue vivre près de lui, à Beaulieu, et qu'il entourait d'une sollicitude si affectueuse, après une longue agonie lui fut enlevée. Il en ressentit un brisement complet.

Entre la mère et le fils, c'était, en effet, une union si complète et si intime! Nous en avons le touchant témoignage dans quelques lettres que, séminariste ou jeune prêtre, M. Beaudenom avait adressées à sa mère. Il est difficile de rien trouver de plus filial à la fois et de plus sacerdotal.

Est-elle retenue loin de lui? il la console : « Voilà bien longtemps, pauvre mère, que nous ne nous sommes vus! Il est vrai que, tenant le bon Dieu chacun par une main, nous ne sommes jamais loin l'un de l'autre et je suis sûr que nos cœurs se trouvent souvent ensemble au pied de la Croix. »

Il la convie à la reconnaissance et à la confiance envers Dieu : « Oh! ma mère, remercions le bon Dieu des grâces dont Il nous comble. Puisque vous êtes seule une grande partie de la journée, repassez dans votre âme les faveurs qu'Il nous a faites à tous. Le temps ne me permet pas de vous les énumérer, et, du reste, avec l'esprit de foi que le bon Dieu met en vous, vous ne pouvez manquer de les découvrir et d'en concevoir une confiance que rien ne puisse déconcer-

ter. Ouvrez votre cœur à l'espoir, car voici que l'hiver s'enfuit, le printemps va naître dans votre cœur, vous en sentez déjà les brises propices qui le préparent. Comme la terre joyeuse se couvre de verdure et de fleurs, produisez sans cesse d'ardents désirs, animez-vous à la confiance, à l'espoir, à l'amour : c'est par sa bonté que Dieu veut vous vaincre ! »

Aux heures d'épreuve surtout, le fils se montre conseiller et soutien admirable : « La souffrance, vous le savez, est la voie du ciel ; c'est le signe le plus manifeste que nous sommes dans la bonne voie et qu'un jour nous posséd rons le ciel...

« Ah ! de grâce, profitez bien de cette aimable visite que Dieu vous fait, à chaque peine qu'Il vous apporte et qu'Il vous donne de sa propre main pour votre bonheur éternel ! Oh ! baisez cette main si bonne, aimez des desseins si favorables, adorez des plans si impénétrables. Oh ! si nous savions la bonté de Dieu, si nous savions combien Il nous aime, avec quel soin Il nous conduit ! Fermant les yeux et tendant les bras vers Lui, nous nous abandonnerions pleinement pour toute chose à notre Père ! »

Cette confiance tout abandonnée, il la recommande avec une insistance significative : « Je vois, ma bonne et excellente mère, que votre âme se tourne de plus en plus vers le bon Dieu, je vois que tous vos désirs aspirent à Lui et voudraient vous lier étroitement à Lui ; ce ne sont pas seulement les épreuves qu'Il vous envoie qui soulèvent ces désirs ; c'est un sentiment plus noble et plus grand qu'Il a jeté Lui-même : Il vous a fait entrevoir ce qu'Il voulait de vous, c'est-à-dire une soumission pleine d'amour à sa volonté, un abandon sans réserve et sans inquiétude à sa bonté, et un amour souverain de sa beauté seule aimable. Il vous a fait concevoir une grande et suave idée du

ciel et Il exige de vous un mépris de tout ce qu'il y a au monde, qui vous porte à vous en détacher et à regarder les peines comme heureuses. Il vous a montré cela bien gratuitement. Il a fait plus. Il a comme planté dans votre cœur le désir de vous conformer à ce dessein si plein de bonté. »

« O ma mère, pouvait-il écrire en toute vérité, combien j'aime votre âme ! »

Sa mère morte, M. Beaudenom reporta toute sa puissance d'affection sur sa sœur Céline, avec qui il vécut dans une grande union jusqu'au jour si tôt venu (22 août 1874) où la mort la lui enleva. La solitude où le laissèrent ces deux pertes si rapprochées lui causa une indicible souffrance. Nous en trouvons l'écho direct dans cette confidence au religieux qui était alors le directeur de son âme : « J'ai vu mourir ma sœur ! Ses derniers moments ont été si touchants que j'ai le cœur atteint dans une profondeur que je ne soupçonnais pas. Plusieurs fois, j'ai cru que j'en mourrais. Je n'avais rien éprouvé de semblable à la mort de ma mère. Parallèlement à cette immense douleur, l'acceptation, l'expression de la reconnaissance et la prière la plus ardente ont soutenu mon âme et lui ont donné jusqu'à une certaine joie profonde. Il s'est passé dans mon âme un travail extraordinaire; je ne me crois plus le même. Je vois clairement que jusqu'ici je n'ai pas été à Dieu, que je n'ai même jamais bien voulu vivre détaché de tout le reste, personnes et choses. Mon appel à la vie religieuse m'a paru lumineux à plusieurs moments et ma volonté s'y porte avec une constance tranquille; d'autres fois, l'espoir et la pensée que je mourrai bientôt se présentent comme une autre solution de ma position. Je ne tiens ni à vivre, ni à mourir, et si j'avais à choisir, je demanderais de vivre, parce que ce n'est plus une joie

pour moi et que je voudrais travailler et souffrir pour Notre-Seigneur. D'autre part, le sentiment d'attachement que j'éprouve pour Lui est tel que je me sens pardonné, aimé, et il me semble que, pour la première fois de ma vie, je ne tiens qu'à Lui. »

Dès lors, sa santé déjà si fragile fut irrémédiablement ébranlée. Il perdit le sommeil; toute sa vie, désormais, il ne reposera, chaque nuit, que quelques heures et jamais sans un secours artificiel.

Après ces douleurs de famille, Dieu permit pour lui des douleurs intérieures plus déchirantes encore.

Le jour vient où son âme ne sent plus le Dieu qui est son Tout. Il le cherche et l'appelle dans de grandes angoisses; il traverse ce chemin si rude de la nuit obscure que Dieu réserve à certaines âmes qu'Il veut attirer à Lui plus fortement. Des pages émouvantes qui nous ont révélé cette épreuve nous ne pouvons, à notre regret, extraire que quelques passages; ils suffiront à montrer le serviteur de Dieu tout désireux de consumer sa vie au service de son Maître dans un absolu désintéressement.

« Je vous en prie, laissez-moi mourir, si je dois mal vous servir. Je n'accepterai la vie qu'à condition que ce soit pour votre gloire. Oh ! je ne vous demande rien autre chose, ni de ne point souffrir, ni de vivre, ni de mourir, mais de vivre ou de mourir selon l'intérêt de votre gloire. Cette grâce suppose peut-être un complet changement dans les plans de Dieu sur moi : peut-être, en effet, avait-Il déterminé, comme pour tant d'autres, infidèles moins que moi, que ma vie se prolongerait, permettant que j'en usasse mal? Ou encore, prévoyant cela et ne pouvant, sans d'instantes prières, me garder bon en maintenant ma vie, peut-être avait-Il déterminé que j'en verrais le terme ces temps-ci; mais, changeant d'avis, qui sait

s'il ne règle pas que *je vivrai pour faire du bien sans recherche de moi?* O Père, je vous prie par Jésus-Christ, faites-moi la grâce qui renferme le plus de votre gloire ! »

« O Jésus, c'est dans le gémissement que je viens vers vous ! Serez-vous honoré par cette vie qui se traîne d'égoïsme en égoïsme, mais dans la douleur et le désir? Que pouvez-vous attendre de l'inconstance même? Ne pardonnerez-vous pas si je m'attriste parfois outre mesure, si, dans les ténèbres et le silence de l'exil, je me prends à trembler? Oh ! la douleur que je sens doit vous toucher, fût-elle coupable et égoïste, car elle est la douleur d'un de vos enfants et elle est extrême. Secourez-moi, oh ! secourez-moi vite, car, à ces obscurités horribles, mon âme succombe et mon corps ne tient plus. »

« Oh ! ne me fuyez pas, faites-moi prier ! Vous avez dit : Venez à moi vous tous, vous tous qui êtes dans les travaux et je vous referai ! Je viens, j'accepte, je m'offre; refaites-moi un cœur nouveau, pur, ardent, désintéressé. Il me semble parfois qu'il suffirait d'un rien pour que mon cœur fût plus généreux, dévoué à votre gloire, désireux de vous seul; et, le plus souvent, au contraire, je suis dans le découragement; à cet égard, il me semble que je ne saurai jamais me dévouer et vous aimer. O ma Mère, forcez le Cœur de votre Fils à me fixer en Lui. Égoïste que je suis, ce que je sens le plus, c'est la désolation de mon âme, elle m'arrache des gémissements presque continuels; rien ne me console ni sur la terre, ni au ciel. Oh ! merci de ce qu'aucun objet créé ne me console, car je veux être tout à Jésus et je serais capable d'être tout à d'autres. Jésus ! merci de toutes mes peines intérieures; mais j'ai peur de n'y point tenir; mon courage parfois semble s'évanouir. Venez à mon aide, ô vous qui avez dit :

Venite ad me omnes. » Quels accents éclatent à travers ces lignes ! Quel tourment que ce délaissement apparent de Dieu !...

Malgré l'intensité de ses souffrances, cette âme tenait ses regards fixés sur le divin Modèle dans une entière soumission, comme l'atteste ce témoignage de la même époque : « Notre-Seigneur, sur sa croix, fut accablé d'humiliations autant que de douleurs; sa dignité souffrait plus que son corps et son Cœur souffrait plus que tout. Et quand on Lui disait de se justifier, de descendre de la Croix, Il ne voulait pas se justifier. Il ne voulait pas descendre de sa croix parce qu'Il savait qu'un jour ses amis se consoleraient dans leurs humiliations non justifiées et dans leur crucifiement non abrégé, en voyant que c'est la voie, la règle, le mérite, en sentant, sur ce bois cruel où on les attacherait, quelque chose de doux, de puissant, laissé là par des souffrances et un amour divins. »

Ainsi s'achevait la longue et toute surnaturelle préparation de M. Beaudenom à l'apostolat que désormais, dans une obscurité si complète, si voulue, il allait exercer non plus seulement sur quelques âmes privilégiées, par sa direction orale ou écrite, mais sur un nombre d'âmes illimité, par ses livres de spiritualité qui s'en iraient bientôt porter par tout le monde les bienfaits de ses enseignements.

III

Nous sommes en 1896. M. le chanoine Beaudenom, trop affaibli désormais pour remplir aucun ministère actif, se retire à Puteaux. Il informe ainsi un ami de sa nouvelle installation : « Figurez-vous que, sur l'ordre des médecins, je suis venu habiter les hauteurs qui

avoisinent le mont Valérien. J'ai là une petite maison toute à moi, un jardin assez grand, un air vif et une vue qui s'étend sur tout Paris. Avec cela, un calme parfait. »

Dans cette « maisonnette », vraiment trop exiguë, il ne resta que quelques années. En 1903, en effet, nous le trouvons installé au nº 8 de la rue Sadi-Carnot, sur le plateau bien connu, tout près du rond-point de la Défense. Les habitués se rappelleront toujours l'aspect si simple et si accueillant de cette demeure : la façade grillagée d'où retombe un peu de verdure, la sonnette d'un autre âge, au fonctionnement si capricieux, le petit jardin où s'épanouissaient à la belle saison quelques rosiers; à l'arrière-plan, la volière des colombes édifiée avec des planches de fortune. Puis, dans la maison, le très modeste salon où l'on attendait d'être introduit auprès de l'homme de Dieu.

Les infirmités de M. Beaudenom s'aggravent bientôt au point de l'obliger à garder la chambre pendant la plus grande partie de l'année. C'est alors qu'il reçoit l'autorisation de célébrer chez lui les saints Mystères. « Je tiens à vous faire part, sans aucun retard, du bonheur que j'ai eu de célébrer la sainte Messe pour la première fois dans une petite chapelle du salon. Je n'ai eu qu'une personne pour assistance. J'avais sorti les linges d'autel qu'avait faits ma sœur pour ma première messe et qui n'avaient plus servi depuis lors. Il y a bien des émotions dans ces souvenirs qui datent de quarante ans bientôt et qui me semblent pourtant si rapprochés, tant ils restent vifs. »

Les médecins ne comprendront plus que son existence soit possible. Humainement il semblait condamné à mener, ce qu'il appelait, en effet, avec tant de confusion, une vie inutile. C'est pourtant alors,

que, désormais, tous les jours, jusqu'à la fin de sa vie, à l'exemple des pauvres, dont il fut la providence aussi généreuse que discrète, tant d'âmes viendront chercher, auprès de lui, lumière et réconfort !

Au sortir d'un premier entretien, une personne qui était allée le consulter écrivait : « Je fus frappée de son caractère, de sa dignité et encore plus de sa bonté. Son extérieur est une prédication vivante. » Telle était l'impression qu'il produisait dès sa jeunesse et qu'il produisit toujours davantage. De haute taille, très mince, le visage émacié, sa tenue aussi digne que simple, ses yeux souvent baissés, son affabilité toute sacerdotale évoquaient le souvenir d'un saint François d'Assise. En sa présence, on se sentait aussitôt pénétré d'un absolu respect pour le caractère sacerdotal et d'une confiance sans bornes en ce vrai représentant de Jésus-Christ.

L'entretien commençait. Il n'interrompait pas; il ne questionnait pas; il écoutait. Il possédait en effet ce don trop rare de savoir écouter, et avec quelle attention et quelle sympathie ! Personne n'existait plus alors que l'interlocuteur qu'il avait devant lui. Tout en même temp on sentait, avec une satisfaction qui facilitait singulièrement l'ouverture d'âme, que l'on était entièrement compris.

C'est qu'il possédait un jugement d'une rare clairvoyance et d'une très rassurante pondération. Même dans les cas difficiles il arrivait, en quelques instants, à une intelligence complète de la situation qu'on venait de lui exposer, et à des déductions dont la précision surprenait non moins que la justesse.

Éminemment doué du don de discernement des esprits et du don de conseil, non seulement il voyait et déterminait la situation, mais il savait prendre la responsabilité, si lourde fût-elle, de la décision qu'il

jugeait opportune. Cette netteté même de ses directions donnait une pleine satisfaction; on sortait de cette entrevue persuadé que, conduit par un tel guide, on ne pouvait errer.

Il excellait plus encore à soutenir. Les lettres publiées dans ce volume en sont le meilleur témoignage. Lettres de *direction*, elles pourraient en effet s'appeler, non moins justement, lettres de *consolation*, d'encouragement, de réconfort. Le guide, en lui, était toujours un père, un ami, et c'est dans le cœur même du Sauveur qu'il puisait cette charité, cette compassion qui adoucissait les peines, relevait les courages abattus, communiquait la force de reprendre son chemin, fût-il celui du Calvaire. Toutes les fois que sa santé ne l'en empêchait pas absolument, M. Beaudenom consacrait de longues heures à ce ministère. « Je pourrais travailler, écrivait-il à un confrère, si l'on m'en laissait le temps. Je ne sais pas me refuser à une âme qui vient chercher un peu de réconfort. »

***

Ce que nous venons de noter ne représente pourtant qu'une partie, et non la plus importante, de son labeur apostolique.

On peut déjà le soupçonner par les *lettres* que contient ce volume. Plutôt que de les analyser, nous préférons laisser aux lecteurs la haute satisfaction de découvrir à la fois tout ce qu'elles révèlent de leur auteur, tout ce qu'elles apportent aux âmes contemporaines. Elles apparaîtront riches d'analyses psychologiques aussi délicates que profondes et de directions appuyées sur une expérience d'un demi-siècle. Elles satisferont les juges les plus exigeants par l'absolue orthodoxie de la doctrine qu'elles contiennent et l'opportunité des enseignements qu'elles mettent en lu-

mière; plus encore elles seront remarquées du fait de leur étonnante efficacité à soutenir les âmes, à les faire progresser en les conduisant à Dieu, au Dieu fait homme. Mieux que nous ne saurions le dire, mieux même que ne le révèlent les volumes publiés par M. Beaudenom, elles montreront ce qu'il fut comme directeur spirituel.

Est-il besoin de noter que les lettres publiées dans ce volume ne représentent qu'une petite partie de la correspondance spirituelle de M. Beaudenom ? Sans doute, le nombre des âmes qu'il dirigeait d'une manière continue ne pouvait être très étendu, encore qu'il fût grand et que certaines de ces personnes possèdent chacune plusieurs centaines de lettres de lui; mais en conséquence de la diffusion de ses ouvrages, c'est, peut-on dire, de tous les points du monde que s'adressaient à lui des âmes inconnues qui éprouvaient un irrésistible besoin de lui exprimer leur reconnaissance et de solliciter ses lumières. Au destinataire dont on ignorait le nom, ces lettres parvenaient par l'entremise des libraires. M. Beaudenom, très surpris du succès de ses livres, très heureux surtout d'apprendre qu'ils faisaient du bien, répondait toujours. Et c'est ainsi que s'accroissait sans cesse sa correspondance. Aussi, on le soupçonne aisément, ce ne fut pas la moindre difficulté de notre tâche de choisir, dans le volumineux dossier que nous avons pu constituer, les lettres qu'il convenait de publier de préférence aux autres. Il nous reste le regret profond de priver le public de tant d'autres pages précieuses, qu'un second volume aurait été insuffisant à contenir.

Il semble qu'un labeur tel que celui que nous venons de décrire dût être au-dessus des forces d'un vieillard épuisé, qui ne quittait plus sa chambre pen-

dant dix mois de l'année. Mais, si les forces physiques avaient dès longtemps disparu, l'esprit gardait une vigueur étonnante et l'âme de ce prêtre était celle d'un apôtre. Les épreuves de l'Église trouvaient en son cœur un douloureux écho. Il sondait l'avenir avec inquiétude. Plus d'une fois, on le trouva angoissé; cependant, il gardait confiance et savait rendre courage aux pessimistes. A un moment où soufflait le vent de la persécution, il écrivait : « La terre est trop sombre, trop meurtrière. Prenons notre vol jusqu'à ce ciel qui n'entend même pas de si loin ces cris de fureur de nos ennemis. Ce qu'il entend, c'est la douce parole de résignation et d'amour de la souffrance qui s'exhale de tant de cœurs consacrés et meurtris. Dieu communique aux saints les beautés de tant d'âmes éprouvées et grandies. Le massacre des Innocents se renouvelle. C'est Jésus que l'on cherche pour le faire périr. D'autres périront à sa place et Lui, glorifié par ces martyrs, pleinement conscients, reparaîtra un jour dans son Église rajeunie. »

— « Si je vois en noir l'avenir jusqu'aux horizons à notre portée, je conçois au delà un avenir pouvant être très beau. Les grands mouvements de l'humanité sont très lents, et, pour qu'ils changent de direction il faut qu'ils s'y trouvent en quelque sorte forcés, comme la mer qui, après avoir envahi de vastes plaines, se heurte à des montagnes. L'irréligion, en ce moment, ne rencontre pas d'obstacles, elle va tout envahir. Mais un moment arrivera où ses ravages auront été tels que des montagnes se dresseront pour l'arrêter. L'humanité ne peut pas vivre sans morale, ni la morale sans des principes et des sanctions. D'autre part, la persécution et la pauvreté auront dégagé l'Église des embarras trop humains. Le mal actuel de la Séparation l'aura enfin rendue maîtresse de son

organisation et de ses choix. Devenue plus évangélique, elle séduira les âmes restées nobles et recevra de Dieu la fécondité qu'obtiennent seuls les moyens surnaturels... Je ne compte plus pour nous sauver que sur la sainteté. *Adveniat regnum tuum...* »

Pour que ce *règne arrivât*, pour que *la vérité parvînt au plus grand nombre* et comme s'il avait voulu atteindre toutes les âmes, M. Beaudenom se décida à écrire. Avec sa confusion coutumière, il confiait à un prêtre : « Je n'ai pas fait le bien que j'aurais dû faire. Pendant de longues années, je me suis laissé vivre, me contentant de mon petit ministère et de la direction de quelques âmes. J'aurais eu le temps d'écrire et je ne m'y suis mis qu'à soixante ans, quand l'affaiblissement de ma santé m'a donné de trop grands loisirs. » Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il employa ce qui lui restait de vie à éclairer les âmes, à les soutenir, à les former. Ce qu'il voulait, c'était d'abord les révéler à elles-mêmes pour leur révéler ensuite le *vrai* Dieu. « Les âmes pieuses, écrivait-il à un prêtre dont il avait fait son conseiller, ont besoin d'être ranimées. Le doute fait chanceler bien des résolutions, j'en suis effrayé. L'opinion générale tend toujours à gagner le petit nombre. Or, à notre époque, elle le fait d'une façon plus puissante et plus rapide, grâce à l'inondation des journaux, des revues, des livres, des conversations. Impossible d'échapper à ces flots et bien difficile d'y résister. Que peuvent, en effet, des personnes dont l'intelligence est faible et l'instruction courte, contre les formidables objections qui frappent tous les regards, autant que le font les affiches des rues? » Combien de fois ne l'avons-nous pas entendu dire, avec un accent de tristesse si profonde : « Jésus n'est pas connu ! Jésus n'est pas connu ! » Le faire connaître, le faire aimer, c'est le désir qui consume son

âme et qu'il exprime sans cesse : « Plus je vais, plus je me sens porté à faire aimer Notre-Seigneur, même par les âmes qui sont loin d'être parfaites. »

Comment travaillait M. Beaudenom? Nous voudrions le dire brièvement. On le soupçonne aisément après ce que nous avons fait entrevoir ; les visites qu'il recevait, la correspondance qu'il était obligé d'entretenir, les soins nombreux que réclamaient ses infirmités ne lui laissaient presque aucun loisir. Il n'avait par conséquent pas de temps pour lire. Dans sa bibliothèque, nous n'avons guère trouvé que quelques livres dont lui faisaient hommage des auteurs qui le tenaient en particulière estime. En tous cas, dans les rares volumes qu'il a consultés, il allait droit et exclusivement au sujet qui l'intéressait. Ce n'est pas là d'ordinaire qu'il puisait ses lumières. Le connaissant ou non, il partageait le sentiment du P. Gratry : « On veut agir, on veut parler, on veut combattre. Nul ne veut s'enfermer dans sa chambre, comme le demande Pascal. Nul ne veut s'enfermer avec Dieu, *clauso ostio,* comme le dit l'Évangile, pour interroger la lumière dans la source la plus recueillie. Qui donc veut croire à la présence réelle de Dieu, à la nécessité, à la possibilité de le voir pour connaître la vérité? Il faut du repos; et nous manquons aujourd'hui de repos bien plus encore que de travail. Le repos est le frère du silence. Nous manquons de repos comme de silence. Nous sommes stériles, faute de repos plus encore que faute de travail... Qu'est-ce donc que le repos? Le repos, c'est la vie se recueillant et se retrempant dans ses sources. Le repos pour le corps, c'est le sommeil. Le repos pour l'esprit, c'est la prière. La prière, c'est la vie de l'âme, la vie intellectuelle et cordiale, se recueillant et se retrempant à sa source, qui est Dieu. » M. Beaudenom fut

de ces hommes trop rares qui pratiquent d'une manière constante « le profond recueillement de l'esprit dans la vérité substantielle, dans les sources centrales de lumière ».

Il avait donc vraiment autorité pour guider les âmes dans la méditation, lui qui savait « regarder longuement ». « La presque totalité de mon temps. prétendait-il, se passe dans une inaction complète, C'est alors que je tâche de vivre en Dieu, et, je dois le dire, j'y goûte une paix profonde : les pages que j'écris s'en ressentent, il me semble que je les vis mieux. » N'était son humilité, il eût pu appliquer à ses ouvrages ce jugement qu'il portait sur un volume qu'il nous recommandait : « Les vérités exprimées par des âmes qui les ont vécues ont une saveur et une force particulières. » D'un de ses ouvrages il disait d'ailleurs : « Cela sera certainement instructif. Moi-même en méditant ces choses, je les ai vues autrement lumineuses qu'auparavant. » Et encore : « Vous voulez bien me dire que ce livre de *Méditations* est utile aux âmes, et surtout qu'il fait *connaître* et *aimer Jésus*. C'est là mon effort continuel, effort qui, loin de me coûter, me console. Quelle grâce d'être déchargé de tout autre souci et de pouvoir contempler à loisir l'admirable figure du divin Maître ! Plus j'avance, plus je découvre de beauté, de tendresse et d'infinie bonté dans ce Cœur humain élargi sans bornes par la pénétration de la divine personnalité du Verbe. »

Après de longues journées, lorsque, dans la réflexion et l'oraison, il avait *patiemment contemplé la vérité* qu'il se proposait d'exposer ou, *selon les circonstances,* pénétré profondément dans la familiarité de Dieu, de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge, l'âme toute remplie, il prenait son *crayon,* car sa main était trop décharnée pour tenir ordinairement une plume, et il écrivait de

cette écriture quasi illisible que, disait l'un de ses amis, la grâce de Dieu seule permettait de déchiffrer.

Puis, au fur et à mesure de la composition, une de ses filles spirituelles, qui considéra comme une grâce de lui avoir servi de secrétaire pendant de longues années, recopiait les précieuses pages pour l'imprimerie... Les interruptions étaient continuelles, l'œuvre cependant se poursuivait. « D'une occupation à une autre tout mon temps s'en va; je ne puis me mettre à mon travail commencé que par courtes périodes. Heureusement, *j'ai tracé tous les détails de mon plan,* et quand je m'y remets, je n'ai qu'une partie spéciale à traiter. »

Son premier ouvrage de cette époque fut la *Pratique progressive de la Confession et de la Direction.* Tandis qu'il le composait, il écrivait : « Le travail ne manque pas, je suis très peu à moi; aussi un petit ouvrage pour la confession des âmes pieuses pousse lentement comme ces plantes rabougries qui ont peu de terre et un soleil rare. Le voilà cependant presque achevé et plus long que je ne pensais le faire, ce sera un volume et peut-être, hélas! un volume trop plein et moins à la portée des âmes; j'ai fait pourtant de mon mieux et j'y ai mis, cette fois, un peu plus de mon cœur. » Après cet ouvrage, l'auteur donna, au cours des années suivantes, deux volumes sur la *Formation religieuse et morale de la jeune fille;* deux volumes intitulés : *Méthodes et Formules pour bien entendre la sainte Messe,* puis les *Sources de la piété!* Au sujet de ce dernier traité, il écrivait : « Je reçois souvent des lettres navrantes, heureusement suivies parfois de lettres plus rassurées. Aussi, ai-je quelque vague plan d'un livre destiné à porter remède à cet état d'esprit : *point de science, point de vraie discussion, mais la lumière répandue sous forme de méditations.* Les objets de notre foi, mieux éclairés, se montreraient

dans leur *raison* d'être, leur *utilité,* leur *beauté*... J'essaierai, mais je crains bien de ne pas continuer; cette tâche est trop lourde pour moi qui suis un ignorant. »

Un peu plus tard : « Mes travaux avancent toujours, mais lentement. Il me faudrait deux mois d'une santé passable. J'ai une vaste matière à coordonner et plusieurs parties à refaire. Chemin faisant, on change un peu de direction et l'on fait ce que l'on comptait ne pas faire. A ce livre ainsi conçu je donnerai ce titre : *Sources de la piété.* Je les prends dans nos grands mystères de la *Trinité* et de l'*Incarnation* et j'en fais une application raisonnée aux grands principes de la piété. » A un autre correspondant il donnait quelques précisions : « Je vous indiquerai simplement certains points que je crois capitaux : le BUT qui est d'*élever* l'enseignement de la piété et de lui donner pour *base* la *vérité,* le *dogme;* la MÉTHODE qui consiste à *préparer* l'esprit avant et pendant l'exposé doctrinal, à établir une gradation de lumières de façon à ce que la vérité qui suit se trouve éclairée naturellement par celle qui précède et à son tour éclaire celle qui vient après, à constituer enfin une sorte de *synthèse* comprenant tout le surnaturel. Je n'ai pas trouvé de livre le présentant ainsi, et c'est ce qui m'a déterminé à le tenter. Ce qui, de prime abord, paraît assez *complexe,* devient très *simple* quand on l'a lu de façon à bien le posséder. La vue d'ensemble qui le termine en est la preuve. J'y ai mis tout le *fonds* de ma doctrine spirituelle. *Depuis mon grand séminaire, j'ai été dominé par l'idée de la grâce et c'est une question sur laquelle j'ai réfléchi pendant près d'un demi-siècle. Elle revient sans cesse dans tous mes écrits.* Puisse ce livre contribuer à *élever la piété en l'éclairant plus à fond* et en lui montrant la *liaison intime de la vérité et de l'amour!* »

Enfin son âme, de plus en plus intimement unie au divin Maître, conçut l'ardent désir de le faire connaître tel qu'elle le contemplait depuis toute sa vie. Très affaibli, il crut ne pouvoir pas même commencer. Heureusement, il se trompait. Le Sauveur, qui a si grande soif de vivre dans les âmes, voulait rayonner par l'âme de son fidèle serviteur. Petit à petit et comme goutte à goutte, trois volumes de *Méditations affectives et pratiques sur l'Évangile* vont voir le jour, et c'est seulement au seuil de la Passion, à la moitié du quatrième, que la plume tombera définitivement de cette main vaillante jusqu'au bout : « Si je ne puis achever, nous confiait-il, je serai toujours heureux de mourir la plume à la main. » « Je n'ai pas perdu mon temps en m'occupant beaucoup, toute l'année, de Notre-Seigneur pour en écrire; il m'en reste une impression de voisinage plus rapproché et plus doux. Je me réservais de reprendre ce beau sujet et de le préparer pour les âmes plus parfaites que la mienne, je n'ai pas été jugé digne de cette mission, car il n'est pas probable que je devienne capable de l'effort nécessaire pour creuser et condenser tant de grandes choses. »

Il ajoutait : « Je suis heureux d'être employé, à distance, au bien des âmes. Les missionnaires de Chine m'ont demandé l'autorisation, que j'ai de suite accordée, de traduire mes livres en latin et quelques-uns en chinois : me voilà bientôt missionnaire en Chine. Et dire que j'aurais voulu, à vingt ans, commencer par là ! » Missionnaire en Chine ! et, peut-on ajouter sans exagération, dans tout l'univers, car ses œuvres ont été traduites dans un grand nombre de langues, telle fut la récompense, et en quelque sorte la gloire, que Dieu a réservée à son apôtre, au soir d'une vie toute de sacrifice, d'abnégation, de dévouement aux

3

âmes. Il put entrevoir la fécondité du champ ensemencé par son apostolat : « Si j'en crois les hommes de valeur, j'aurai rendu un vrai service; je n'ose vous communiquer leurs témoignages tant ils ont été élogieux. Dans mon impuissance à travailler au salut des âmes par d'autres moyens, je remercie Dieu de me laisser ouverte cette voie utile et toute cachée. Si je considère l'état où je suis, j'en conclus que je n'ai plus longtemps à vivre et je me réjouis à la pensée qu'*après moi*, mes livres serviront les âmes. »



Montrer en M. Beaudenom un prêtre qui a excellé dans « l'art divin d'éclairer, de guider, de consoler les hommes au nom de Dieu », parce qu'il était une de ces « âmes profondes, habitant le monde invisible, plongées dans le ciel et tournées vers l'Orient des choses », ce n'est pas révéler tout le secret de son étonnante fécondité apostolique. Il nous reste à lui appliquer cette autre parole de Gratry : « Ce n'est pas par la multiplicité des efforts de surface, ni par la masse des œuvres, que nous sommes les ministres utiles de l'Évangile, mais par la toute-puissance d'un cœur humble appuyé sur Dieu, d'une âme profonde qui puise en Dieu (1). » L'humilité et la conformité à la volonté de Dieu, telles furent les deux grandes vertus de ce vrai disciple de Jésus.

Celui qui a composé un si remarquable traité sur la « formation à l'humilité » s'est soumis lui-même tout le premier, et avec quelle rigueur, à cette formation. Nous ne pourrons jamais oublier de quelle manière il termina l'entretien que nous eûmes un jour avec lui

(1) GRATRY, *Henri Perreyve : passim*.

sur cette vertu. Nous le voyons encore, étendu péniblement sur sa chaise longue, puis, tout à coup se dressant, et disant, avec une force que nous ne lui connaissions pas : « Je ne comprends pas qu'on soit orgueilleux. »

L'humilité, il l'a pratiquée sous cette forme extérieure qui s'appelle la *pauvreté*. Tout ce qui l'entourait était d'une extrême simplicité et strictement réduit à l'indispensable. On voyait, à côté des rares livres que portait une modeste étagère, quelques outils de menuisier dont il avait toujours aimé se servir à l'exemple et en souvenir du divin Maître : c'est dans cet esprit que volontiers il construisait de ses mains divers objets, malgré la fatigue qu'il en ressentait. D'autre part, il tenait à ne se servir que de choses très ordinaires. Ses vêtements étaient ceux d'un vrai pauvre; sur ce point comme sur tant d'autres, il était une prédication vivante.

Mais, si, comme il aimait à le dire, « le meilleur abri de l'humilité, c'est la pauvreté; à son tour, le plus bel ornement de la pauvreté, c'est l'humilité ». Cette humilité intérieure fut de beaucoup sa vertu préférée. Qu'on en juge par la manière dont il appréciait ses œuvres.

Au moment de donner le « bon à tirer » d'un de ses derniers ouvrages, il écrivait au prêtre qui avait revu les épreuves : « J'ai tout relu, mais avec la seule attention à l'exactitude du texte. J'ai passé bien des pages que j'aurais aimé refaire; je m'en suis tenu à cette réflexion : telle quelle, cette page peut être utile, cela suffit. Je ne sais pas si j'écris bien ou mal; *j'écris comme je pense et comme je sens*. Je me suis parfois demandé d'où pouvait venir le succès de mes livres et ma conviction est qu'ils s'accommodent à beaucoup d'âmes à cause de la médiocrité de la

pensée et du style. Chacun doit comprendre et tous y reconnaissent leurs propres sentiments! » Il écrit encore à un ami : « Merci de votre zèle à répandre mes livres; il y a déjà de par le monde bien des exemplaires de ce volume : j'en suis tout surpris. Peut-être Dieu daignera-t-Il me faire miséricorde en faveur de mon désir de le faire aimer. » Est-il possible d'être aussi modeste, devant un tel succès?... Oui, mais seulement quand on est vraiment humble, quand on sait reconnaître que ce n'est pas l'homme qui agit par lui-même, mais Dieu qui agit par l'homme : « *Non vos me elegistis sed ego elegi vos et posui vos, ut eatis et fructum afferatis.* »

Ce que nous ne saurions rendre, c'est le son de sa voix, son accent pénétré lorsqu'il disait par exemple : « Je suis un être inutile », ou « je ne compte que sur la miséricorde de Dieu. » Quelques citations montreront avec quels sentiments il parlait de lui : « Je travaille fort peu, mais je ne m'en trouble pas, connaissant la valeur du métier de fainéant quand il est bien accepté. Je n'ai quitté mon lit qu'hier. Mon mal de gorge était à l'état aigu. Presque jamais de messe ni de communion. Presque plus de travail, car je suis accablé. Il ne me reste à offrir à Dieu que ma nullité. C'est un triste présent; je tâche de le faire de bon cœur. » « J'ai passé tristement ces deux jours de l'Annonciation et de la Passion, ne pouvant offrir à Dieu que mon entier abandon. Si encore j'avais de vives souffrances à offrir! Dieu me traite comme une âme faible à qui on demande peu. Heureusement, les petites offrandes sont plus nombreuses. Il daigne agréer l'obole du pauvre. » — « Depuis une quinzaine, une amélioration s'est produite qui me permet de m'occuper un peu et de dire la messe le dimanche, non sans grande fatigue, il est vrai. C'est un délai

que Dieu accorde à l'arbre stérile pour qu'il porte enfin des fruits, car si j'ai enseigné aux autres la perfection, je ne l'ai pas vraiment pratiquée. Priez Dieu de me pardonner de pousser les autres vers lui et de rester si loin. » — « Vous me demandez où j'en suis pour ma santé et mes travaux. Dieu me montre une fois de plus que je suis un serviteur inutile. Depuis trois semaines, j'ai dû suspendre tout travail et presque toute lecture à cause du mal de tête causé par une congestion du cerveau. Cela m'était arrivé déjà vers le commencement de l'année. Je n'en avais pas souffert jusque-là. Est-ce un avertissement? J'ai tout offert, même ma pauvre tête, ne demandant qu'une chose dans ce cas, c'est d'avoir conscience de ma décrépitude. Ce serait bon de finir dans l'abjection complète. »

Ces quelques pensées suffisent à révéler le jugement si humble que M. Beaudenom portait sur lui-même. Ceux qui l'ont fréquenté savent jusqu'où il poussait la désolation d'être si imparfait. Toutefois, de loin en loin, le jour s'éclairait légèrement. « Vous me souhaitez la paix ! Hélas ! je ne vous ressemble pas ! je crains d'avoir trop de paix, étant si lâche et voyant de si belles âmes ! Mais je me fais de Dieu une telle idée que j'ai beau vouloir me troubler, je ne le puis pas. Il me semble voir un enfant qui ne peut pas trembler, alors même que son père se fâche très fort : il croit qu'en le regardant de très près il le fera sourire. »



L'auteur de la *Formation à l'Humilité* a écrit : « *Humilitas præcipue consistit in submissione hominis ad Deum.* L'humilité consiste surtout dans la soumission de l'homme à Dieu » (Saint Thomas). — Soumis-

sion universelle : c'est le vaste champ de ses volontés et de ses désirs. — Soumission ferme et sans hésitation : c'est l'ordre des choses; c'est le devoir. — Soumission heureuse : c'est mon bien, c'est ma grandeur.

« L'humilité fait disparaître la volonté de la créature, en tant que principe indépendant de détermination, pour y substituer les déterminations divines.

« L'âme bien humble réalise donc la sublime demande : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel* (1). »

En M. Beaudenom, la plus profonde humilité s'accompagna toujours d'une union et d'une soumission aussi filiales que complètes à la volonté de Dieu. Sans qu'il s'en doutât, certes, il nous a révélé l'une des plus grandes beautés de son âme dans cette page dont nous pouvons assurer qu'il l'a vraiment vécue :

« Notre-Seigneur nous a prêché l'exemple de la soumission parfaite à la volonté de Dieu. Durant toute sa vie, *Il veut tout ce que veut son Père, et Il fait tout ce que son Père veut.* Vouloir ce que Dieu veut quand cela coûte peu ou point, cela est facile; cela est même très aisé et très doux lorsque nous sommes portés suavement sur les ailes de la grâce et des consolations divines. Mais vouloir ce que Dieu veut, quand il s'agit de choses extrêmement pénibles, le vouloir quand tout, au dedans, est soulevé contre nous : ennuis... dégoûts... tristesses... craintes... angoisses... agonie de l'âme... Le vouloir, et s'y attacher quand pas une consolation extérieure ne vient adoucir ces peines intérieures qui risquent de nous abattre et de nous submerger... Le vouloir et s'y perdre quand Dieu même retire ses consolations intérieures... Faire alors le grand acte d'abandon de soi, s'y tenir, n'en

(1) *Formation à l'Humilité*, page 253.

plus sortir... abandon de soi total, universel, perpétuel..., perte de sa volonté propre dans la volonté de Dieu... voilà la sublime perfection, l'acte héroïque dont Notre-Seigneur nous a donné l'exemple. »

Se travaillant inlassablement, les yeux fixés sur ce divin modèle, M. Beaudenom a accepté, recherché, aimé, réalisé toujours davantage la volonté de Dieu dont il voyait la manifestation dans ses infirmités, ses épreuves, et les plus douloureux sacrifices. « Aimons, répétait-il volontiers, toutes les volontés de Dieu. » « Pour moi, je suis imperturbablement content de tout ce que fait le bon Maître. Jamais je n'ai été plus content que lorsque j'ai eù à souffrir beaucoup. »

Nous avons dit précédemment que sa santé lui fut une épreuve de tous les jours. Ell lui procura surtout l'incomparable occasion de redire sans cesse : « *Non mea voluntas, sed tua fiat* ».

« J'avais mis la main à mon troisième volume il y a trois mois... J'ai été complètement arrêté par la maladie et une faiblesse extrême. Les médecins se demandent comment je peux vivre. Si Dieu préfère que je n'achève pas l'œuvre qui est à moitié chemin, je ne m'en attristerai pas. » Aussi, pouvait-il adresser ce souhait à une personne qu'il dirigeait : « Jusqu'ici, vous avez eu des ailes pour aller à Jésus. Si jamais vous recevez sur votre épaule la croix qui meurtrit véritablement, vous réclamerez au bon Dieu ce modeste héritage de votre père : la paix dans la souffrance. »

Cette paix, il tâchait de la communiquer aux âmes. Témoin cette lettre adressée à un prêtre très éprouvé, lui aussi, dans sa santé :

« Gardez-vous bien d'être attristé par toutes les traverses de votre vie, surtout par l'inactivité forcée. Il ne faut voir que la volonté de Dieu toujours aimable.

S'il Lui plaît de n'obtenir de vous que de bonnes souffrances, au lieu de grandes œuvres, vous Lui êtes aussi cher et même aussi précieux : c'est la souffrance de Jésus qui a sauvé le monde, elle était nécessaire à la pénétration de l'Évangile par la grâce qu'elle mérite. Je connais plusieurs âmes admirables, que Dieu traite en victimes, et qui se sont consacrées à Lui à ce titre. Vous faites plus, vous êtes prêtre et la grâce de votre sacerdoce perce à travers vos paroles édifiantes, à travers vos souffrances plus édifiantes encore. »

Pour lui, il faisait sienne, avec quelle ferveur ! la prière de Pascal : « Seigneur, je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort ; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut et pour l'utilité de l'Église... Vous seul savez ce qui m'est expédient ; vous êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi ; mais conformez ma volonté à la vôtre ; et que, dans une soumission humble et parfaite, et dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous... Faites donc, Seigneur, que tel que je suis je me conforme à votre volonté ; et qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. »

L'une des conséquences les plus douloureuses, pour M. Beaudenom, de ce continuel état de maladie fut l'impossibilité où il se trouva si fréquemment de célébrer la sainte messe, surtout pendant ses dix dernières années. A la fin même, il ne pouvait presque plus jamais monter à l'autel, et, quand un reste de force le lui permettait, sa fatigue devenait si extrême que, la messe à peine terminée, il tombait littéralement épuisé.

Un jour, après le Saint-Sacrifice, son état d'accablement et de souffrance inspirait une telle compassion aux personnes présentes qu'elles la lui témoignèrent : « Ce n'est pas acheter trop cher un tel bonheur », répondit-il.

Un peu plus tard, il écrivait : « Je ne me sens pas fort, je ne suis bon à rien; mais puisque le divin Maître veut qu'il en soit ainsi, je suis heureux quand même. — Je n'ai pu célébrer la sainte Messe que le dimanche et non sans peine. Ce qui m'est le plus pénible, c'est de la dire très mal, avec une attention confuse, surtout vers la fin. Ce n'est peut-être pas ma faute, mais c'est bien mal honorer de si grandes choses. Prenez mon âme avec la vôtre quand vous montez au saint autel. »

Il eut, du moins, la grande joie de célébrer, comme il pouvait le désirer, ses noces d'or sacerdotales. Quelques jours auparavant, il écrivait :

« Je m'achemine vers mes cinquante ans de sacerdoce. Je fus ordonné le 22 décembre 1863. Que de messes dites et comment ! Je tremble à cette vue. Priez de plus en plus pour moi. Je suis condamné à la réclusion. Il faut bien quelque souffrance, sans quoi on se croirait oublié de Dieu. »

Ce fut une très douce fête pour le vénéré jubilaire et pour sa famille spirituelle qui remplissait, ce jour-là, sa petite chapelle; mais, fête sans lendemain, comme en témoignent ces deux extraits de lettres :

« Je suis toujours sans messe et je n'en souffre pas assez. Quand une chose est manifestement impossible, je dois la regarder comme étant la volonté de Dieu et, je l'avoue, je suis plus sensible à cette pensée qu'à la privation. »

— « J'ai passé bien tristement les fêtes de la Pentecôte; mais il n'y a rien au-dessus de la volonté de

Dieu. La privation de la messe valait peut-être la messe, en mérite, bien entendu. »

La *guerre* lui fut une autre source d'épreuves.

Depuis longtemps, il était affligé des maux qui travaillaient le pays. Il suivait avec une attention sans cesse en éveil et de plus en plus inquiète les événements qui précipitaient la France aux abîmes. L'avenir lui paraissait affreusement sombre. Quand la guerre éclata, il en fut attristé à un tel point que, de ce jour, le déclin de ses forces s'accéléra.

« Cette horrible guerre nous tient, dit-il, dans un état d'angoisses qui nous mine sourdement... Que de victimes ! Et les plus frappées sont celles qui pleurent leurs morts ! »

M. Beaudenom ne devait pas quitter ce monde sans pleurer, lui aussi, sur des morts très chers. Le 27 février 1915, il écrivait à un jeune prêtre : « Vous n'avez donc pas appris la mort du pauvre H. N. ! Il a été tué net par une balle au front. C'est la plus belle âme qu'on pût voir. Il avait été jugé parfait depuis sa première enfance... Je ne peux me rappeler sans une vive émotion ce visage si doux, ces paroles si affectueuses, cette impression constante dont j'ai joui durant le mois passé dans sa famille. »

A quelques jours de là, consolant ce même prêtre qui s'était montré fort affecté de la mort d'un ami, il écrivait : « Je comprends d'autant mieux votre douleur que je viens de passer par une épreuve de ce genre et — le dirai-je? — plus profonde encore. Un jeune homme que j'ai élevé chez moi, à Puteaux, depuis qu'il avait l'âge de douze ans, et qui ne m'a quitté que pour le service militaire, un ami d'H. N., n'a échappé à la mort que par miracle... Les chirurgiens s'étonnent qu'il n'ait pas succombé... J'ai passé par toutes les angoisses... Et il va repartir !... »

Hélas ! ces angoisses n'étaient qu'un prélude. Après avoir gagné successivement la croix de guerre, la médaille militaire, puis les galons d'officier, ce jeune homme tant aimé tomba, lui aussi, à l'ennemi. La nouvelle en parvint à M. Beaudenom sur son lit de mort : « Je suis broyé », disait-il quelques instants plus tard. Et, comme on essayait d'atténuer la vivacité de sa peine en lui disant que la mort avait été heureusement très rapide : « Dites plutôt, répondit-il en appuyant sur ces mots : « Heureusement, il est « mort dans des sentiments chrétiens. »

Si les deux premières années de guerre qu'il connut lui apportèrent de très vives peines, elles ne le trouvèrent cependant jamais renfermé dans sa propre douleur. Jamais M. Beaudenom n'eut tant à cœur de partager les angoisses de toutes les âmes dont il était vraiment le père.

C'est ainsi qu'en juillet 1916, il se rendit auprès d'une famille particulièrement éprouvée, dans l'espoir d'apaiser une immense douleur. Il reçut l'autorisation de célébrer le Saint Sacrifice dans cette maison désolée : apporter aux affligés le divin Consolateur, ce fut comme le geste suprême de sa charité sacerdotale, quelques semaines seulement avant de quitter ce monde. Le bien qu'il opéra, il nous le laisse entrevoir, sans y penser, dans cette lettre : « Il peut se faire que je prolonge un séjour qui est en tous points favorable à ma santé et, si je veux croire mes bons amis, très réconfortant pour eux dans leur désolation extrême. Je vous ai dit qu'ils avaient perdu un fils unique à la guerre depuis un an. Leurs larmes ne cessent pas de couler, mais leur résignation devient de plus en plus profonde. Ils comprennent que s'absorber dans la douleur serait donner à Dieu la seconde place, et ils réagissent de toute leur volonté contre ce partage. Ils veulent que Dieu

prenne la première place, mais aussi la place laissée vide... D'où un élan admirable vers une grande union à Dieu »...

De son côté, il trouva un vrai bonheur à être entouré d'une respectueuse affection, à passer quelques belles journées au soleil.

C'est alors qu'il composa sur la sainte Cène ses dernières méditations.

Septembre vint. Il rentra à Puteaux...

*
* *

« Je voudrais bien voir la fin de la guerre », répétait-il de plus en plus. C'est l'aurore du jour éternel qu'il vit poindre; il sentit approcher très vite cette heure de Dieu que, depuis si longtemps, il désirait. « Il y a fin à tout, écrit-il en octobre; si j'atteins le 23 novembre, j'aurai soixante-seize ans; je veux ne rien désirer : beaucoup de choses m'attirent d'un côté, et beaucoup me retiennent de l'autre. »

« Je me sens vieillir : me voilà incapable de célébrer la sainte Messe. Si Dieu m'admet dans la lumière de son visage, que de splendeurs, que de tressaillements et que d'actions de grâces !

« Quand viendra ce beau jour? Il aura aussi les tristesses du départ. »

Nous saisissons là au vif la délicatesse de ce cœur sacerdotal dont l'impatience croissante de voir Dieu n'excluait pas, certes, le regret d'abandonner quelques âmes dont il se sentait le soutien si utile.

C'est ce même sentiment qui lui avait fait souhaiter de suivre dars ses méditations Notre-Seigneur jusqu'à son Ascension :

« Vaste carrière de méditations délicieuses et fécondes, nous sera-t-il permis de vous parcourir jus-

qu'au bout? — Divin Maître, divin Ami, nous sera-t-il donné de vivre ainsi votre vie d'autrefois sur la terre? Atteindrons-nous les sublimes étapes de la Passion qui arrache des cris de repentir et d'amour et puis de la Résurrection si chère aux âmes intérieures? Vous suivrons-nous, ô Jésus, jusqu'au ciel, d'où vous étendez votre vie jusqu'à nous?... Hélas! la route est longue et la vieillesse a ses instants comptés... (1) »

C'est le 20 novembre qu'il fut pris d'une crise de terribles souffrances. Pendant trois jours et trois nuits, ce fut un véritable martyre. Il nous en parla ainsi quand nous arrivâmes à son chevet : « Je croyais auparavant connaître la souffrance... Ce n'était rien, en comparaison de ce que je viens d'éprouver : des ruisseaux de feu couraient dans mes membres... J'ai pu ainsi m'unir enfin aux souffrances de Notre-Seigneur durant son agonie... Qu'Il est bon! Par ces souffrances, Il me permet de me purifier... Mais priez, priez beaucoup; car, si je devais ressentir encore de pareilles douleurs, il me faudrait une grâce toute spéciale pour les supporter avec sérénité. »

« Dans quelques jours, on vous dira : ça va mal! — Alors, vous, dites : ça va bien! la volonté de Dieu s'accomplit. »

Ses derniers jours furent remplis des actes continuels d'un abandon total à la volonté de Dieu. L'image de Jésus s'achevait en lui. A l'exemple du Maître, il allait mourir dans un état d'extrême douleur, et cela, sans une plainte, heureux même de se sentir attaché à la croix.

Il accepta, lorsqu'il le fallut, les secours indispensables, sans se départir jamais de la plus délicate réserve. Incapable de se mouvoir sans

1) *Méditations*, t. I, p. 6.

d'extrêmes souffrances, pendant quatre semaines il ne toléra cependant personne, la nuit, à son chevet; ce sera seulement l'avant-dernière que, sur l'ordre formel du médecin, et sachant son trépas à tout instant possible, il consentira enfin à être veillé.

Une semaine entière, il se prépara à recevoir l'Extrême-Onction, avec des sentiments de confusion profonde et de joie émue. Cette cérémonie eut lieu au matin de l'Immaculée-Conception. Ce fut une vraie fête.

Dans sa chambre, on avait dressé, couvert de fleurs et de lumières, l'autel sur lequel il avait célébré ses messes des dernières années. Entouré de quelques-unes des âmes dont il était le père tant aimé, il avait plus que jamais cet air de dignité, de recueillement, d'union à Dieu, qui inspirait tant de vénération à ceux qui l'approchaient. Le soir, il dit : « Quelle belle journée passée en présence de la Sainte Trinité ! Ah ! quelle joie lorsque je me réveillerai au Ciel ! Je verrai Dieu, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et tous ceux que j'ai aimés. »

Tant qu'il le put, avec sa simplicité touchante, il admit, quelques instants, près de lui, chacune des personnes qui, affligées de son départ, venaient prendre de ses nouvelles et le revoir une dernière fois. Lorsque, par suite de sa faiblesse extrême, ce fut devenu impossible, il fit cette recommandation : « Dites aux personnes que vous me nommez qu'une de mes souffrances est de ne pouvoir leur exprimer moi-même tous mes sentiments. Je les bénis, et j'espère de la miséricorde divine que je leur serai plus utile là-haut que sur la terre. A toutes dites au revoir. »

L'une de ses dernières paroles, digne d'être considérée comme son testament spirituel, fut celle-ci : « La volonté divine, c'est là toute ma voie... M'unir à

cette volonté, c'est ma seule application... Être sur la croix avec Notre-Seigneur, quelle grâce !.. »

C'est en de si parfaites dispositions qu'au matin du jeudi 21 décembre 1916, veille de son 53e anniversaire de sacerdoce, après une calme agonie, ce saint prêtre trépassa.

Dans la nécrologie de plusieurs journaux on fit insérer le nom de M. le chanoine Beaudenom et la date de ses obsèques. Mais ce nom était celui d'un inconnu, il n'éveilla aucunement l'attention du public; et, le surlendemain, de la maison mortuaire à l'église et au cimetière de Puteaux, ce fut un très modeste cortège qui accompagna les restes mortels de ce grand humble. Tel il avait voulu être tout le long de son existence, tel il fut dans la mort.

C'est la dernière leçon que nous reçûmes de lui. Elle fut, à nos yeux, comme la consécration authentique des plus beaux exemples de sa vie entière. Nous la transmettons aujourd'hui aux âmes innombrables qui, vivant de ses enseignements, voudront imiter ses vertus.

Un de ses fils spirituels.

PRÉFACE

Nous croyons devoir présenter ici au lecteur quelques précisions d'ordre pratique sur la composition de ce recueil.

Tout d'abord, nous tenons à déclarer que sont seules publiées les lettres qui nous ont été communiquées directement et à cette fin par les personnes auxquelles M. l'abbé Beaudenom les adressa. Elles nous sont parvenues la plupart en authentiques, les autres sous forme de copies dont on nous a certifié la parfaite exactitude.

Sur la demande expresse et unanime de leurs possesseurs, ces lettres paraissent sans noms propres de lieux ni de personnes, sans dates non plus : ces indications, sans doute, leur auraient donné cet intérêt d'actualité dont le public se montre volontiers curieux, mais elles auraient en même temps rendu possibles d'indiscrètes recherches d'identification. Loin de nous le reprocher, le lecteur comprendra que nous ayons scrupuleusement respecté cette légitime exigence et il s'associera à notre hommage de vive gratitude à l'endroit de toutes les personnes qui, pour honorer la mémoire de M. Beaudenom et étendre son apostolat, ont consenti à se dessaisir de ces précieux documents.

D'autre part, nous avons veillé avec le plus grand

soin à maintenir intactes toute la portée générale et la valeur durable de ces lettres dont l'ensemble constitue un pratique et vivant traité de spiritualité. Si ce traité n'est pas complet, ni rigoureusement ordonné, ce qui était impossible, nous croyons, du moins, que toutes les âmes trouveront dans ces pages — vu leur abondance et leur variété — des directions appropriées aux divers états par lesquels elles peuvent passer.

Ces lettres sont réparties en vingt séries, qui correspondent au nombre des divers destinataires, chaque série représentant un ensemble de lettres adressées à une même personne.

Une table analytique placée à la fin du volume indique sommairement le contenu de chaque lettre et facilitera ainsi les recherches du lecteur.

LETTRES

PREMIÈRE SÉRIE

I

Ma chère enfant,

Ce petit mot vous portera du moins mon souvenir ! Je m'appartiens si peu ici que je suis en retard avec tout le monde. Il me reste par exemple le temps de penser à chacune des âmes qui me sont chères; la vôtre m'est donc très présente et je vous assure que l'isolement où je la sens m'est douloureux. Ah ! quand cet isolement sera plein de Dieu ! quand il vous tardera de vous trouver seule pour être toute à Lui, vous ne direz plus : que je m'ennuie ! Vous ne sentirez pas cette aigreur qui monte à votre cœur, si bon pourtant. C'est que les meilleures choses ont besoin d'avoir leur satisfaction : la plante ne pousse bien qu'au soleil, l'âme ne s'épanouit que dans l'amour.

Pour les affections humaines, il y a, comme pour les fleurs des champs, si fragiles, un moment où elles s'épanouissent; ce moment est court; le lendemain, plante et fleurs coupées se sont desséchées. Pour le cœur, tel que Dieu l'a fait, il faut la durée, il faut par conséquent Lui-même.

Toutefois, ma chère enfant, ne vous attendez pas à des jouissances complètes, même de ce côté-là. Nous

sommes dans l'exil, nous sommes dans l'épreuve, nos joies ont ce je ne sais quoi de triste et d'incomplet. Il le faut : ici-bas nous sommes les disciples du Christ, et c'est sur le chemin du Calvaire que nous avons à marcher comme Lui. Notre vraie joie doit être de marcher *avec* Lui. Ah ! si vous aviez le bonheur d'être du nombre des saintes femmes appelées à le servir durant la prédication de l'Evangile et plus tard à le consoler au Calvaire, je vous vois d'ici les yeux pleins de larmes, le cœur plein d'enthousiasme, tout attachée aux pas de Jésus... Eh bien pourquoi ne pas le suivre dans le mystère de sa vie avec nous. Là, comme en Judée, Il nous voit, Il nous aime. Là aussi son cœur demeure sensible à notre affection. Là encore notre zèle est efficace, car Jésus a besoin de notre coopération. Cette coopération consiste surtout dans des prières pour les autres, car tout a été promis à la prière et Dieu l'aime tant qu'il en fait la principale condition de ses grâces. Donnez à Jésus le moyen d'appliquer les fruits de sa Passion et de pouvoir ouvrir ses bras à de nouveaux enfants prodigues.

Quand vous l'aimerez, vous comprendrez beaucoup de choses, et quand vous l'aimerez assez pour l'aimer dans le prochain *quel qu'il soit,* vous reconnaîtrez que vous êtes dans la voie, la véritable voie; alors vous n'aurez plus de ces ennuis et de ces révoltes qui vous rendent malheureuse et sous la douce lumière de l'amour divin tout vous paraîtra digne d'être aimé, plaint et secouru.

Courage et espoir ! aspirez à Dieu telle que vous êtes. Il est le père de la miséricorde et si vous n'êtes pas bonne encore, n'importe, ses bras vous restent ouverts pour peu que vous lui promettiez d'être plus *sage.*

II

Ma chère enfant,

J'ai vu parfois dans les jardins, de petits enfants se décider à former un parterre. Ils prenaient des pieds de

fleurs diverses et avec soin les mettaient en terre. Pendant quelques heures (et c'était beaucoup) ils les arrosaient et les regardaient. Pour les fleurs, ils attendaient au lendemain, mais alors n'y pouvant résister, ils cédaient à la tentation de découragement parce que les feuilles restaient pendantes et les tiges tristement courbées; alors dans leur désespoir, et leur curiosité, ils les arrachaient pour voir si du moins les racines avaient pris...

Qu'une grande et chère enfant ne se froisse pas de cet apologue, beaucoup de ses sœurs comme elle ont connu les hâtes excessives d'une bonne volonté qui n'attend pas l'heure de Dieu, et, par son découragement, détruit une œuvre bien commencée.

Ma chère enfant, nous ne jugerons logiquement la vie qu'en la regardant à la place qu'elle doit occuper. C'est un tout petit vestibule du ciel et nous en voudrions faire une demeure. Elle est une longue campagne de conquêtes et nous espérons toujours qu'un assaut de ferveur suffira. Ce n'est qu'au terme de l'existence que nous pourrons juger le plan de Dieu. Nous sommes de pauvres êtres blessés et meurtris jusque dans leur profondeur, et nous nous étonnons de ne pas nous trouver guéris et forts dès que nous voulons être meilleurs.

Si nous comprenions bien le but du divin Sauveur en venant ici-bas et si nous savions bien apprécier ce que valent ses souffrances, nous oserions à peine lui demander les biens et les soulagements de ce monde. Oserions-nous lui dire : par vos mains ensanglantées, par vos atroces souffrances, faites que je ne souffre plus ! faites que j'obtienne tout bien-être ! Oh ! ces plaies sacrées ! mais elles veulent une œuvre plus haute, plus durable ! Elles méritent l'infini bonheur et c'est les rabaisser que de leur demander le repos passager ! Avec ses douleurs, voudriez-vous faire vos joies?

Ne sentez-vous pas, ma chère enfant, que Jésus a tracé une voie; qu'il s'est fait le compagnon de nos douleurs pour nous les faire porter, non pour nous les enlever, car elles sont notre richesse. Leur poids dit leur valeur, et nos souffrances, par leur vivacité, indiquent quel sera

notre bonheur un jour. Ne demandons pas de ne pas souffrir.

Je me laisse aller à vous dire ces choses parce que vous êtes *appelée à les comprendre et à y trouver votre grandeur et votre repos.* Actuellement, elles vous font sourire et facilement provoquent quelques instinctives révoltes. Je ne m'en épouvante pas; je sais tout le riche fonds qu'il y a dans votre généreuse nature. Il a été décidé dans le cœur de Jésus, au jour du Calvaire, que vous deviendriez une alliée du divin Crucifié. *Vous êtes attendue, vous résisterez, mais non pas toujours !* Oh ! faites que ce soit court !

Venez me trouver plus souvent. Saisissez l'occasion de ce mois de mai pour aller à Jésus. Vous êtes l'enfant aimée et attendue. Ne vous croyez pas si coupable dans vos murmures, ce sont de vrais gémissements entourés de quelque amertume, ne gardez que les gémissements et unissez-les à tous les sanglots de la divine agonie.

Je vous bénis, ma chère fille, et vous prie de croire à mes sentiments de paternelle affection.

III

Ma chère enfant,

Ne vous excusez jamais de votre franchise auprès de moi; c'est une qualité que j'aime par-dessus tout et vous vous exposez à recevoir des compliments ! Au reste tout n'est pas profit dans cette manière d'agir, car elle donne le droit de répondre par de *dures* vérités... s'il y en a à dire. Ce n'est pas le cas, je ne fais que vous comprendre et vous plaindre. Vos murmures ne sont que des cris de souffrance et les obscurités qui vous troublent viennent de ce que vos pauvres yeux sont trop pleins de larmes. Un peu de bonheur répondrait à bien des objections et, pourtant, rien ne serait changé dans l'ordre général des choses ! Mais, chère enfant, laissons là cette philosophie fort belle qui ne fait que des résignés et approchons-nous

de Notre-Seigneur. Voyez le doux Maître plein de bonté. Il tient les jeux fixés sur sa chère enfant et, de sa voix qui garde un écho d'amour, il lui dit : « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce, porte sa croix et me suive. »

Méditez cette scène et ces paroles, vous y trouverez le secret de la vie chrétienne qui va jusqu'à la passion pour les souffrances. Plus on se renonce, mieux on porte sa croix et plus on est avec lui, plus on est près de Lui, comme les fidèles qui se disputent à qui marchera sur les traces de ses pas.

Ne savez-vous pas que Jésus est venu pour nous apprendre à mépriser ce qui est de la terre. Il nous a dit que nous sommes trop grands pour y mettre notre bonheur, notre idéal. Ne sait-il pas aussi que notre nature déchue ne peut se relever que par l'effort et réparer que par la peine. Ne nous a-t-il pas ordonné d'aimer le prochain comme lui-même l'a aimé, comme nous l'aimerions lui-même ; et pour que le prochain (telle personne aimée, telle âme ignorée) parvienne à connaître Dieu, il faut que sa rançon soit payée par quelqu'un. Si ce quelqu'un était vous ! La vie qui vous est faite en ce moment vous en donne le moyen.

Ah ! tout simplement, abandonnez-vous à Jésus, laissez-le faire ce qu'il voudra de votre vie et de vos joies. Ne craignez rien ; acceptez tout, comme on accepte ce qui vient d'une personne dont on est aimé passionnément. Si vous obtenez enfin d'aimer et d'être aimée ainsi, rien ne vous manquera et aucune peine ne vous paraîtra dure.

Vous sentez ces choses, vous vous soulevez dans cette belle perspective, vous voulez ce que je dis et voilà qu'une heure plus tard, toute votre émotion est tombée et l'accablement vous ressaisit, et vous vous troublez, et vous croyez que tout est perdu ; ma chère enfant, c'est une expérience à prendre, et pour vous y aider je vais vous expliquer un très simple phénomène.

Vos aspirations sont très réelles ; votre choix de Dieu et de sa volonté à ce moment est chose certaine ; mais comme l'entraînement d'une pensée élevée ou d'un sentiment

noble a été pour beaucoup dans votre contentement, vous vous trouvez ensuite sans cet entraînement et livrée à votre seule résolution... et L'HABITUDE *du chagrin vous ressaisit* parce qu'elle est au fond de votre nature, et, sous son influence, vous vous persuadez que votre disposition précédente était exaltation pure et que par conséquent elle est disparue. Non, elle n'est pas perdue le moins du monde, elle est seulement réduite au vouloir qui persévère. En un mot, vous confondez détermination et impression. Puissiez-vous ne mettre qu'un an pour bien apprendre cette leçon, je ne vous ménage pas le temps! Peut-être devancerez-vous l'époque, car vous êtes une bonne élève. Il suffit que vous y mettiez la belle ardeur de votre nature; et pour simplifier encore davantage, il suffit que vous soyez *une enfant docile à ce que je vous dis.* La confiance que vous me donnerez sera votre plus grande force. Si elle est assez résolue pour vous faire couper court à toutes les impressions contraires et vous fixer dans les espérances que je vous ouvre, votre point d'appui solide sera trouvé.

Si vous êtes ainsi, au lieu de vous arrêter aux pensées amères et découragées que le démon vous soufflera, vous vous redirez les paroles que Dieu a mises, pour vous, sur mes lèvres ou dans ces lignes, et quelles que soient vos envies de vous attrister ou de fronder, vous vous maintiendrez dans la voie indiquée par l'obéissance. La paix est là ainsi que le progrès et finalement l'amour de Jésus qui, un jour, vous remplira le cœur.

IV

Ma chère enfant,

Quel remords ne va pas être le vôtre, quand vous allez savoir toute la vérité! M. M. m'a rappelé au moins deux fois le petit livre promis sur l'humilité; elle l'a fait avec instance, me disant que vous auriez de la peine d'un long retard.

... C'est donc pour me mettre à couvert de votre courroux qu'elle s'est armée du bouclier du silence qu'elle a tendu entièrement de mon côté; or comme cela n'est pas juste, j'exige que vos traits arrivent jusqu'au coupable. — Puisque le coupable avoue, vous lui permettrez bien de plaider sa cause. Je n'ai plus un seul exemplaire du dit ouvrage et, pour m'en procurer, j'attendais d'aller à la librairie. Ce voyage ne peut tarder; donc rassurez-vous sur le fait, comme vous l'êtes maintenant sur les intentions. Peut-être la Providence a-t-elle permis ce retard pour ménager meilleur accueil à un petit livre qui se recommande moins de lui-même.

Morale : avec les braves gens, il faut toujours juger en bien, c'est le moyen de ne pas se tromper.

Nous nous occuperons de vos beaux projets pour la visite des pauvres, je les approuve de tout cœur *en principe.* Pour le petit malade, M. m'a fait connaître votre désir, je serai franc comme toujours. Sa mère est si malheureuse qu'elle s'irrite contre tout, même contre Dieu, et ses arguments parlants crient si fort pour les infinies misères de ces pauvres petits que je me demande si vous saurez vous tirer de la difficulté et tenir ferme le drapeau de la soumission à la Providence. Dans quelque temps, quand vous aurez bien compris pour vous-même ce mystère de la souffrance, et que vous commencerez à aimer la croix, vous serez merveilleusement propre à cet office, et personne ne saura mieux convertir les autres qu'une convertie. Encore pour cela, que votre colère retombe sur moi ! M. n'a agi que sur mes conseils. Pourquoi en effet, vous trouvant près de moi, n'être pas venue me demander Notre-Seigneur? Habituellement, il faut une préparation de quelques jours pour le recevoir, quand on ne le reçoit pas très fréquemment : toutefois quand on se sent l'envie de lui parler de plus près, de lui confier ses peines tout bas, on peut sans crainte se passer de toute autre préparation, celle-là est la meilleure, les autres n'ont pour but que de la provoquer, car elles ne sauraient être une formalité.

Je bénis Dieu des immenses progrès que fait votre

âme dans le désir de son amour. Que ce qui est *tout* vous suffise ! c'est un bien juste vœu, n'est-ce pas ! il suffit de le comprendre à fond et tout est gagné : générosité, confiance, résignation...

V

Ma chère enfant,

Vous accordez au bon Dieu un crédit par trop limité et un peu trop impératif. « J'ai fait ce que j'ai pu, dites-vous, et je n'ai reçu aucune consolation. » A mon tour, je vous demande : depuis combien de temps avez-vous fait toutes ces merveilles? Depuis un an? admettons. Ne faudrait-il pas défalquer de ce compte les semaines moins bonnes, et ne serait-il pas juste de mettre, dans un des plateaux de la balance, les semaines un peu... découragées? Je m'imagine que, si Dieu établissait nettement les comptes, vous éprouveriez quelque étonnement. Mais ne parlons pas de comptes avec un Père, parlons d'affection. Eh bien, sur ce terrain, lequel a le plus aimé? Celui qui, silencieusement, est mort pour vous, plus silencieusement encore reste près de vous au Tabernacle. Ah ! ma chère enfant, nous demandons des signes dans le Ciel, comme les Juifs, et nous ne regardons pas les signes plus manifestes de ce grand amour ! Nous exigeons des consolations ! et de qui les attendons-nous? au nom de qui les demandons-nous? Jésus nous dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce et porte sa croix, et nous voudrions être soulagés et consolés, et nous dirions : je vous demande *la consolation en vertu de vos douleurs, de votre sang répandu, de votre mort cruelle !* Est-ce pour créer des égoïstes que Jésus a tant aimé et qu'il a communiqué à nos âmes sa vie surnaturelle? Un jour viendra où votre âme, si généreuse en son fond, ne comprendra pas qu'elle se soit exprimée ainsi et qu'elle ait fait à Dieu le reproche de la laisser souffrir. S'il y avait quelque chose de meilleur que la souffrance, ne l'eût-il pas donnée à son Fils, à la Sainte Vierge, aux saints?

Laisserez-vous des âmes nombreuses (et j'en connais) supplier ce même Dieu de leur faire large leur part de souffrance pour être plus semblables à Jésus, pour expier avec Lui. Elles aiment la hauteur du Calvaire et elles savent que c'est là qu'on acquiert ses titres de noblesse.

Redevenez donc tout à fait, ma chère enfant, la créature bonne, généreuse, élevée que vous êtes et que vous avez été pleinement à certaines heures, redevenez-la pour tout à fait. Ne dites plus jamais de ces tristes pourquoi, ne refusez plus jamais un crédit illimité à Celui qui n'ayant aucun besoin de nous, désire vivement notre amour. Ne songez qu'à aimer pour être aimée. S'il y faut des années, donnez des années, et ce sera peu en comparaison du résultat. Apprenez, ma chère enfant, la route du Calvaire si vous voulez aller à Jésus. Je ne sais point d'autre chemin, je serai là pour vous soutenir.

VI

Ma chère enfant,

Il est très heureux que vous ne soyez pas un homme, car vous n'en auriez pas la bravoure ! Vous voilà à compulser encore vos *impressions* pour en tirer des conclusions, comme si les impressions n'étaient pas des phénomènes continuellement sujets à caution. Souvent, il suffit de craindre qu'une impression arrive pour qu'on la fasse naître. Vous avez donc été privée de consolation, ma pauvre et chère enfant, et vous en avez conclu que votre communion était suspecte. Pourquoi? je vous prie. Ah ! si vous aviez vu de près comme moi des âmes admirables, et pourtant privées de *toute* consolation durant des années ! Et elles se rendaient chaque jour aux pieds de Dieu pour l'oraison, chaque jour encore à la sainte table, sur l'avis de leur directeur, et elles ne négligeaient aucun de leurs devoirs, quoiqu'ils fussent pour elles sans goût. Et je parle de personnes du monde et du grand monde, où parfois l'on est très généreux !

Dieu ne vous demandera pas ce que vous avez senti, mais ce que vous avez fait. Voilà ce que je ne me lasserai pas de vous répéter, jusqu'à ce que l'épreuve ne vous trouble plus.

Si vous m'en croyez, voilà à ce sujet la prière que vous ferez : « O mon Dieu, si la consolation près de vous m'est « utile, donnez-la moi pour que je vous aime mieux, et « certainement vous le ferez, quoique je ne vous la de- « mande pas pour en jouir; de sorte que si vous ne me « la donnez pas, je penserai que votre intention est de « me soutenir de tout autre manière et je me ferai con- « tente, malgré tout. »

S'il vous vient aussi parfois le souvenir d'une vie où Dieu n'a pas eu encore beaucoup à récompenser, faites-vous bien humble, n'exigez rien; soyez contente du peu qu'Il vous donne et concevez le désir de bien obéir et d'être bien fidèle pour vous faire aimer et peut-être un jour consoler. Ne portez pas envie aux consolations des bonnes âmes, mais à leur humilité, à leur générosité, à leur fidélité dans la prière et leurs résolutions saintes.

Ne multipliez pas les prières proprement dites, mais soyez très souvent près de Dieu par la pensée; laissez alors parler votre cœur par un mot filial, fût-il le plus original du monde. Dieu comprend le fond de tous les langages.

Je bénis ma chère enfant.

VII

Ma chère enfant,

Heureusement votre cas n'est pas grave et Dieu pourra encore se justifier ! sans quoi la grève serait générale, je crois !

Ne voyez-vous pas, que vous vous laissez *rouler* par le démon. Il a vu votre très grande bonne volonté; il connaît votre droiture; il sait qu'une fois bien à Dieu, vous ferez merveille en son amour. Son but est de vous

détourner et de vous décourager. Je dois reconnaître qu'avec vous il ne se met pas en frais. Le même épouvantail agité lui suffit. C'est toujours du côté de la confiance en Dieu qu'il cherche à vous effrayer, car pour une âme comme la vôtre, tout est là. Il fait surgir de petits défauts de mémoire, de petits contre-temps et il raisonne ainsi dans votre propre esprit : Puisque le bon Dieu permet ces choses, c'est qu'il m'abandonne.

Savez-vous ce que je réponds : Dieu permet ces choses pour éprouver votre confiance; vos chemins de croix étaient excellents comme prière et excellents aussi comme union aux souffrances du divin Maître par la souffrance de l'imperfection involontaire dont vous vous lamentez.

La confiance, ma chère enfant, est chose trop sérieuse pour la faire dépendre de telle ou telle manifestation de son choix. Encore heureux que vous ne fussiez pas un sou pour faire pile ou face et savoir par ce savant moyen si vous êtes aimée de Dieu ou non !

Le premier devoir de la confiance envers un être parfait qui nous aime et nous le fait dire, *c'est de fermer les yeux* et de s'abandonner. — Avec les conditions que vous renouvelleriez d'une fois à l'autre, vous ne sortiriez pas du trouble et vous n'en finiriez pas des suppositions. Laissez-moi donc vous répéter une parole bien douce; elle est du divin Maître et, lorsqu'il la prononçait, *il pensait à vous :* « Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. » Ce royaume de Dieu, c'est ici-bas la paix et l'amour divin. Faites-vous confiante à la manière des tout petits enfants, et vous arriverez à la paix d'abord, puis à un amour qui en croissant, éclairera votre vie, remplira votre cœur et vous fera enfin comprendre qu'avoir confiance, c'est ne jamais soupçonner.

Pour venir en aide à la Providence, je vous envoie un chemin de croix. Je l'ai bénit.

VIII

Ma chère enfant,

Votre lettre est bien de vous, grande enfant, intelligente et naïve, expansive et craintive, pleine d'enthousiasme et facilement arrêtée par une impression... si bonne au fond et si bien faite pour Dieu.

Est-il besoin de vous le dire : Dieu est parfait parce qu'il est infini et que, s'il n'était pas infini, il ne serait pas. Or ne trouvez-vous pas qu'une des plus tristes imperfections de la pauvre nature humaine, c'est d'avoir des antipathies et des sympathies en *dehors du jugement qui les fixe.* Souvent nos antipathies sont justes et viennent d'une habitude d'observation, comme aussi d'un certain sens inné qui, sans raisonnement, nous disent : cette personne n'est pas franche, pas délicate, etc... Ce sont, vous en conviendrez, des moyens d'investigation un peu suspects, mais ils laissent subsister le principe : nous nous éloignons d'une personne *parce que* nous la sentons ou peu franche ou peu aimable.

Supposez que Dieu sait tout, tient compte de tout, avec une délicatesse exquise d'appréciation; ajoutez à cela qu'il est Père, c'est-à-dire porté à juger favorablement ses enfants, et qu'enfin étant bon et puissant, il crée ce qu'il demande de nous *quand nous le laissons faire;* alors vous comprendrez qu'il ne faut pas chercher en Lui d'antipathies. Quant à ses sympathies, nous pouvons, à notre gré, les faire naître et les rendre infiniment douces, en nous prêtant au *désir sincère* qu'il a de nous rendre meilleurs.

Votre seconde difficulté moins clairement exprimée me laisse incertain. Entendez-vous que vous supposez en Dieu une première impression qui vous aurait été défavorable, ou bien parlez-vous de celles que vous auriez éprouvée à son égard? La première supposition se trouvant réfutée plus haut, je n'ai à m'occuper que de la seconde et il m'est doux de le faire.

J'ai remarqué souvent que précisément les personnes qui devaient plus tard aimer beaucoup le divin Maître étaient celles qui avaient conçu d'abord à son égard des sentiments de révolte et parfois d'éloignement. Comme cela était si injuste, du moment qu'elles le reconnaissaient, elles n'en devenaient que plus ardentes à aimer par esprit de justice et par un sentiment d'affectueuse réaction. La cause de cet obstacle, ainsi posée aux débuts, se devine pourtant : le démon, voyant une âme toute faite pour Dieu et apte à de grands sentiments, n'avait d'autre ressource que de la tromper pour l'empêcher de voir, de croire et d'aimer. Ne vous laissez donc pas arrêter par cette supercherie.

Dieu est bon, vous êtes bonne, donc vous devez facilement lui être sympathique. Plus tard le danger sera pour vous l'épreuve du manque passager de consolation. Je vous l'indique d'avance pour que vous ayez confiance dans ce que je vous dirai alors. Comptez sur ma particulière estime et profonde affection.

IX

Ma chère enfant,

Vous ne seriez pas en peine si vous aviez suivi la ligne de conduite que je vous avais indiquée : ne pas faire dépendre votre jugement de choses accidentelles comme le goût ou le dégoût, la facilité des occasions ou leur difficulté. Savez-vous que c'est une sorte de superstition? Pourquoi n'en reviendriez-vous pas aux pratiques des Romains qui regardaient si, à leur sortie, les oiseaux volaient à droite ou bien à gauche, ce qui était un signe certain de succès ou d'insuccès !

Voyez-vous, dans la vie telle qu'elle est faite, l'épreuve est la voie commune et le démon y ajoute sa tentation. Chez vous, il trouve comme complice votre facilité à croire *aux signes,* et véritablement il en abuse. Je souffre pour votre amour-propre, absolument comme si vous

donniez votre argent à des sorciers qui se moqueraient de vous (non de votre argent).

Prenez donc la bonne résolution de vous conduire par *principes* et non par impression. J'ai réglé ceci, j'ai promis cela : faisons-le. — Cela me coûte, cela m'ennuie, qu'importe ! Serais-je lâche par hasard?

Quant à me cacher quelque chose, renoncez-y; vous êtes heureusement incapable de maintenir longtemps ce rôle, qui n'est pas fait pour vous. En ce cas, il faut s'exécuter tout de suite, c'est plus honorable, n'est-ce pas, et cela ne laisse pas de remords.

Oui, ma chère enfant, je voudrais vous voir suivre une voie bien tracée; je sais que vous y trouverez des lassitudes, qu'il vous viendra des envies de laisser tout là; mais il ne faut pas faire attention à ces considérations et impressions qui ne viennent pas de Dieu, mais qu'il permet pour exercer notre vaillance.

J'espère, ma chère enfant, que vous avez repris de bons sentiments à l'égard du bon Dieu. De grâce, ne faites jamais dépendre votre appréciation et vos résolutions de ce qui n'est que chose accidentelle comme l'impression.

On peut aimer beaucoup, sans rien éprouver d'ardent, ni d'agréable. On peut communier avec grand profit, alors même que l'on ne sent rien en communiant. C'est même comme une règle ordinaire pour nos rapports d'exil avec Dieu de les voir pénibles. La douceur est réservée au ciel qui n'en laisse descendre actuellement sur nous que de fugitives impressions, assez pour nous faire comprendre ce qui nous attend, pas assez pour transformer cette terre en paradis.

Encore une fois, ma chère enfant, tenez à cette règle : faire la volonté de Dieu et ne pas tenir grand compte de l'impression.

X

Il faudra que cette année-ci, ma chère enfant, soit pour vous une année d'affermissement dans la piété. Vous

sentez le besoin de Dieu; tout vous porte vers Lui et si vous y allez avec votre nature spontanée, vous n'en serez pas moins paternellement accueillie. Dieu n'est pas formaliste; il voit au plus profond des âmes.

J'approuve votre règlement, vous le suivrez comme l'expression de la volonté de Dieu. Quand vous aurez fait des progrès, vous le rendrez non pas plus pénible, mais plus intime. Commençons par faire de bon cœur le peu que nous promettons; il ne s'agit pas de courir après le plus parfait, mais de permettre à Dieu de nous y faire arriver peu à peu et à son heure. Qu'il nous trouve occupés à faire sa volonté et il nous appellera à une volonté plus haute.

Méfiez-vous des changements d'impression. Hier tout nous semblait bien et facile; demain peut-être les mêmes choses nous paraîtront impossibles ou du moins fort gênantes. Faites ce que vous avez décidé après réflexion. Les impressions redeviendront meilleures.

XI

Ma chère enfant,

L'enfant ne venant pas au père, c'est le père qui va à l'enfant. C'est une loi de la nature que le bon Dieu a bien voulu étendre à l'affection que je vous porte.

Vous souffrez, je le sens. Vous vous trouvez seule, malade et en proie à toutes vos vilaines idées qui ressuscitent dans ces tristes moments : Pourquoi Dieu me fait-il tant souffrir? Pourquoi ne me donne-t-il pas ce qu'il donne à tant d'autres? Du moins si j'avais de la santé, j'agirais, je me ferais indépendante; si j'avais de la fortune, je me ferais entourer, envier, distraire! Et je suis plus malheureuse, juste au moment où je veux me donner bien à Dieu!... Voilà une partie sténographiée de vos doléances.

D'abord, ma chère enfant, si vous êtes seule, vous n'êtes pas abandonnée. Les affections, dont la distance

empêche de jouir, n'en restent pas moins vivantes, et c'est un immense repos de savoir qu'il y a quelque part sur terre des points d'appui pour notre pauvre cœur.

Et puis, mon enfant, oubliez-vous Jésus? Jésus qui vous aime, Jésus qui a souffert? — Voulez-vous lui refuser de l'aimer aussi et de le *suivre*? Jésus sur terre n'a marché que dans la direction du Calvaire, et il n'a pas récolté des joies sur ce chemin.

En nous appelant à sa suite, il nous avertit qu'il faut commencer par faire abnégation de soi et porter sa croix. S'il ne l'avait pas portée lui-même, nous pourrions peut-être murmurer; mais il l'a portée plus dure que nous et rien de *personnel* ne l'engageait à le faire.

Il y a des âmes qui veulent aussi ne voir rien de personnel dans les acceptations des souffrances : elles disent à Jésus : « Ne me récompensez pas, si vous voulez, il me suffit de vous faire plaisir, de me trouver où vous êtes et de partager votre sort. » Ces âmes sont de vraies amies de Jésus. Il y en a d'autres, moins généreuses, moins impersonnelles qui acceptent la souffrance parce que ne pas le faire serait se révolter et se faire exclure du Ciel. Dieu se contente de cette obéissance intéressée : moi, je ne m'en contenterais pas pour vous ! Que serait-ce si cette vertu diminuée n'était pas même la vôtre, si vous vous laissiez aller à la lâcheté !

Allons ! courage ! Jésus passe, triste et couronné d'épines; il vous appelle à sa suite. Ne regardez que Lui, pas vous, et reprenez la prière, la résignation paisible, la confiance filiale. Confessez-vous et communiez, ce sera le mieux.

XII

Ma chère enfant,

J'espérais vous voir samedi; car, en parlant, on s'entend mieux. Je crains que vous n'ayez été trop fatiguée pour sortir et j'en ai beaucoup de peine; vous me direz sans

tarder ce qu'il en est pour que je souffre ou me réjouisse avec vous.

Oh ! ma chère enfant, qu'il faut bien s'abandonner à Dieu et croire en sa bonté ! n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus juste, puisqu'il est un Père tout-puissant ! Mais notre vieille habitude d'esprit trop regardant, braque son microscope sur les petits détails de la vie et y découvre toutes sortes de sujets d'épouvante. Le champ de cet instrument est trop restreint pour nous donner l'idée de l'ensemble qui est l'idée vraie pour tout être vivant; or rien n'est plus vivant que l'âme et rien n'est plus vaste que sa destinée. Juger sur un détail passerait avec raison pour une grave imprudence. Prenez même un ensemble d'hommes, une nation, voyez quelle incertitude règne sur les événements prochains et combien les prévisions se trouvent souvent trompées. Heureuses les âmes qui ayant bien entendu la parole du divin Maître lui donnent leur confiance et leur amour. Aimez et vous ne serez plus inquiète, ni troublée; mais pour cela, il faut aimer *assez !* Certes nul cœur n'en est plus capable que le vôtre, et quand je vois le bon Dieu vous tenir dans la souffrance, je m'ancre dans la certitude que c'est pour vous prendre toute à Lui. Quelle grâce de n'avoir d'autre issue vers le bonheur que de son côté !

Je ne cesserai donc de vous dire : laissez de côté cet esprit inquiet qui veut juger d'un ensemble d'après chaque détail; prenez l'esprit filial qui se confie à Jésus. Ne vous troublez de rien, pas même des insuccès dans vos bons désirs et des obstacles matériels qui vous empêchent de vous confesser et de communier. La vie présente est une vie d'épreuves et l'épreuve s'étend *aux choses de l'âme.*

Laissons Dieu bien libre; faisons-lui un long crédit; ne songeons qu'à l'aimer, nous ne perdrions ainsi ni temps, ni forces. Puisqu'on peut se sanctifier avec tout, même avec ses défauts, mais surtout avec ses peines, qu'importe la manière dont nous faisons notre éternité, pourvu qu'elle se fasse sérieusement et glorieusement.

XIII

Ma chère enfant,

Ne voyez-vous pas que, par ces petites épreuves, Notre-Seigneur veut vous former à une grande dépendance? La dépendance d'esprit n'est pas votre fort, n'est-ce pas. Or Notre-Seigneur qui vous aime déjà veut vous arracher aux incertitudes et aux circonstances qui sont le résultat ordinaire de l'indépendance; mais ne vous effrayez pas. Il vous livrera à d'autres mains qu'aux siennes. Il sera lui-même votre guide par les circonstances de l'extérieur, comme par les mouvements de l'intérieur. Vous n'aurez qu'à vous conformer aux premières et à vous rendre attentive aux secondes.

Du moment que Notre-Seigneur veut être votre guide, fermez les yeux, demeurez persuadée que *tout* ce qui vous arrive ainsi est bon, même ce qui vous contrarie. Ne sortez pas de là : cette conduite est seule logique, comme elle est seule bonne. Elle est logique, car Notre-Seigneur sait et veut votre bien, mieux et plus que vous-même.

Par exemple, Il ne vous défend pas de *sentir* de la peine et même de l'irritation; de subir des révoltes instinctives, des objections déplorables... à la condition que vous laisserez tout cela mourir de sa belle mort, sans un mot de regret, car c'est l'ennemi.

Voyez-vous, quand on se propose un idéal trop parfait, on court grand risque de ne pas même réaliser celui qui est possible. Vous voudriez une perfection sans imperfection, une piété sans froideur et sans sécheresse, un courage sans défaillance. — Dieu veut de vous une piété d'enfant gâté qui donne ce qu'il peut, mais qui au fond aime bien son père. Il veut que vous supportiez vos imperfections, vos froideurs, vos défaillances. Il veut que vous viviez de confiance et d'humilité, — non de la satisfaction de vous-même et d'une perfection qui la nourrirait. Il veut que vous soyez sa chose, toute à Lui, recevant tout de lui, même et surtout sa miséricorde. Nous vou-

drions être quelque chose de ferme et de bon; il veut que nous n'ayons de fermeté et de bonté que par lui. Qu'importe que nous allions à Lui sur nos pieds ou sur nos genoux! L'essentiel est d'y aller. Il est même très naturel que l'on commence ainsi, comme font les jeunes enfants qui ne savent pas encore marcher. Ils grandissent et vous grandirez. Quand vous aurez grandi, Dieu exigera davantage, et vous pourrez aussi donner plus. Donnez-lui actuellement ce que vous pouvez, au lieu de rêver simplement de lui donner des merveilles.

Rappelez-vous surtout qu'un véritable amour filial supplée à tout; or je ne sais personne qui puisse donner à Dieu, mieux que vous, ce sentiment. Il est si fort chez vous qu'il est un besoin et un tourment, apaisez-le en Dieu et vous aurez la vie.

XIV

Ma chère enfant,

Que la paix soit en vous! c'est la parole qu'apportait le divin Maître à chacune de ses visites aux siens; c'est celle qu'il met dans mon cœur quand il s'adresse à vous. La paix, c'est-à-dire la confiance en la bonté et en la toute puissance, la vue sans trouble de notre misère.

Dans les circonstances que vous m'exposez, je vous retrouve toujours avec vos exigences exercées *envers vous-même*. Pourquoi demander à votre cœur de sentir les choses qu'il suffit d'aimer de volonté? Sans doute ce serait plus consolant, mais ce ne serait pas plus vrai et ce serait moins de la terre. La terre est l'exil où règne la tristesse. Je sais bien, ma chère enfant, que ce n'est pas la consolation elle-même que vous cherchez pour en jouir, mais le témoignage certain que vous êtes bien à Dieu; aussi je vous le répète : on est à Dieu, quand on fait sa volonté tout simplement; et sa volonté sur vous est très claire : accepter votre position, votre état de santé et vos difficultés de conscience elles-mêmes, faire

quelque prière à votre façon, rendre de petits services, réparer vos boutades! Le programme n'est pas très chargé, mais il est très sanctifiant tout de même. Au fond, Dieu ne vous demande que de l'aimer et il verra que vous l'aimez si vous faites ces choses, si vous vous repentez de les avoir négligées et si vous les reprenez toujours après les avoir abandonnées.

XV

Ma chère enfant,

On ne saurait être responsable des pensées qui viennent, ni du trouble qu'elles produisent. Si elles disparaissent par un effort de la bonne volonté, c'est très bon; si elles persistent et laissent des doutes, on se dit : je ferai éclaircir cela, et là-dessus on se tient tranquille en attendant.

Les prêtres, surtout les plus capables, seraient vraiment bien sots, si, pouvant vivre comme tout le monde et arriver à de belles positions, ils s'amusaient à prêcher la bonté de Dieu, la Providence, les récompenses de l'autre vie, sans croire à tout cela. La position du prêtre n'est enviable que par ce côté-là. En dehors, ce serait pour sa conscience la honte de l'hypocrisie et, pour sa vie, mille privations, de nombreuses persécutions et souvent le mépris.

Puisque vous souffrez de ces pensées, ma chère enfant, c'est que vous aimez à la fois et les prêtres et les belles vérités qu'ils enseignent.

Ce que je remarque surtout, c'est l'habileté du démon à agiter sans cesse devant vous des épouvantails de papier. Il n'atteint que trop son but qui est de vous décourager et de vous tenir loin de Notre-Seigneur.

Soyez désormais sérieusement en garde contre ses manœuvres.

XVI

Ma chère enfant,

J'espérais pouvoir me rendre auprès de vous, mais je me trouve dans un retour de fatigue accentué.....

Croyez bien que je ne suis pas le moins du monde inquiet de ces deux monstres que vous prétendez porter dans votre conscience. Ce sont de ces monstres chinois en simple baudruche, dans lesquels votre imagination a fortement soufflé. J'espère qu'ils se sont dégonflés, sous une petite piqûre de votre bon sens. On n'offense pas ainsi un Dieu qu'on aime au fond. Vous pouvez sans doute parfois le contrarier un peu, le menacer aussi; mais lui faire sciemment de la peine, beaucoup de peine, oh! non. Je serais donc allé faire simplement une visite de malade, la visite d'un père qui plaint son enfant... et voilà que je ne peux que vous envoyer mes désirs, mes regrets et l'expression de mon invariable affection. Je ne sortirai pas ces jours-ci... quand je suis souffrant, je suis d'instinct le régime des animaux qui se tiennent tranquilles, dans un coin.

Puisque nous avons en ce moment l'honneur de partager les souffrances de notre divin Maître et ami, donnons-lui sans cesse la consolation de notre bonne tenue bien résignée, bien calme, et, si nous ne disposons pas de sentiments vifs et ardents, ne manquons pas de lui exprimer des sentiments sincères et bons. Répétons-lui souvent ces mots: oui, je suis toute vôtre. Ne nous inquiétons de rien, faisons simplement ce que nous croyons utile pour guérir, et ne désirons pas avec empressement guérir plus vite qu'il ne l'a décidé.

XVII

Ma chère enfant,

Ce que c'est que d'avoir trop bon cœur! Vous craignez d'avoir offensé Dieu, quand vous n'avez fait que lui par-

ler filialement. Il y a en effet de ces reproches qui ne peuvent partir que d'un grand amour, et de ces partis pris de s'en aller qui ne demandent qu'à être combattus et empêchés. Je n'aurai pas à crier bien fort pour être entendu, quand je vous dirai que Dieu vous aime et que vous l'aimez et qu'il ne faut pas perdre son temps à en douter.

Quand le bon Dieu a voulu vous attacher à Lui, il savait bien à qui il avait affaire; il prévoyait parfaitement toutes ces inconséquences et circonstances de surface qu'il rencontrerait dans vos rapports avec Lui; mais comme il a l'esprit large, autant que le cœur, il donne aux choses leur exacte proportion et il prend ses mesures dans le fond du cœur. Allez donc à Lui comme vous iriez à Notre-Seigneur, s'il était comme autrefois sur la terre. Voyez ce qu'il était pour ses apôtres toujours si imparfaits. Vous expliquez-vous qu'il n'avait pas, en trois ans d'une vie commune, transformé ces natures et rendu ces vertus solides? Il est heureux que vous n'ayez pas vécu de ce temps-là, les pauvres apôtres en auraient entendu de belles! Le mieux est de nous supporter dans nos imperfections, comme de supporter les autres dans les leurs et d'attendre l'avenir pour juger la conduite de Dieu, permettant toutes ces humiliations contradictoires d'un cœur qui aime et qui parfois fait de la peine.

Habituez-vous aussi, ma chère enfant, à cette condition de l'exil qui fait que souvent nos impressions à l'égard de Dieu et de la communion sont muettes ou même ennuyées.

Allons quand même à la sainte Table, comme aux prières accoutumées, avec fidélité. La fidélité est la disposition qui dépend seule de nous, aussi les bons chrétiens sont-ils appelés les fidèles, et non pas les enthousiastes, ni même les parfaits.

XVIII

Ma chère enfant,

Quand un malade crie très fort, c'est qu'il a beaucoup de vie; ma chère fille n'est donc point morte et je viens la mettre sur pied. Qu'y a-t-il donc? un trouble qui vous a saisie après une communion faite en état de grâce, mais sans consolation; aussitôt, tout s'est peint en noir, le passé et l'avenir : je m'étais mal préparée, je n'aurais pas dû communier, je ne communierai plus. Voilà des conclusions qui sont appuyées sur quoi? Sur un nuage, sur une impression. Votre cœur n'a pas changé. — Ce qui change, c'est votre physionomie, mais Dieu regarde plus avant. Oh ! oui, par exemple, elle est changeante cette physionomie de votre âme; il n'y a pas loin du sourire aux larmes ! Mais sommes-nous responsables de ces changements? Pas le moins du monde; votre tort ne part que du moment où vous y attachez de l'importance et où vous déposez vos conclusions. Il paraît que dans la mer, c'est la surface seule qui subit le soulèvement de la tempête : à quelques mètres de profondeur, c'est le calme d'une immense nappe immobile dans sa majesté. Elle a la sagesse de ne pas s'émouvoir, c'est si peu de chose que cette mince couche agitée à l'extérieur : l'océan, c'est elle, c'est la masse énorme qui remplit les abîmes. Vous, ce n'est pas ce visage qui reflète la moindre émotion, c'est votre vraie conviction, votre vrai cœur, votre vraie détermination et tout cela est immobile en Dieu.

Prenez donc le chemin qui conduit à l'endroit où Notre-Seigneur, après sa résurrection, voulut faire à saint Pierre le reproche de sa tendresse, et entendez la même voix vous dire : m'aimes-tu? Adressez-lui alors la même réponse que le pauvre apôtre désolé : Vous savez toutes choses, vous savez que je vous aime ! Il n'en faut pas dire plus long, car après cela toute autre parole serait du barbouillage.

Conseil final : appliquez-vous à vous rendre indé-

pendante de vos impressions; — je ne dis pas à les empêcher de se produire, cela ne dépend que très peu de vous. Prenez quelque chose de cette fausse doctrine du dédoublement de la personnalité que l'on préconise de nos jours. Non, il n'y a pas en nous deux personnes, mais deux états très différents de la même personne : l'état où elle est elle-même et l'état où l'impression lui prête passagèrement son visage.

Puisque votre père, malgré vos imperfections, vous comprend, vous estime et vous aime, comment voulez-vous que le Père du Ciel vous tienne rigueur, Lui si bon !

XIX

Ma chère enfant,

Je me réjouis de la joie que Dieu vous a donnée dans la sainte communion, mais je me réjouis plus encore de la résolution où je vous vois d'être à Dieu toujours davantage. Car la consolation n'est pas le signe certain de l'amour que Dieu nous porte, elle n'est pas non plus le moyen le plus fort pour nous faire avancer. Il faut l'accueillir avec reconnaissance, mais il n'y faut pas attacher d'importance. Si l'on s'en fait un besoin, si l'on ne veut marcher qu'avec elle, si l'on se croit mauvais dès qu'on ne la ressent plus, on se rend toute persévérance impossible.

En effet l'exil de la terre n'est pas le lieu de la consolation; le perfectionnement de notre âme est une pénible lutte contre une nature rebelle; la vertu est dans l'effort et elle se fortifie dans l'épreuve.

Attachez peu d'importance à ce que vous éprouvez; voyez plutôt ce que vous faites.

Etes-vous fidèle à vos résolutions? vous repentez-vous vite de vos fautes? Reprenez-vous aussitôt courage pour dédommager le bon Dieu? Savez-vous vous priver ? Songez-vous aux autres beaucoup plus qu'à vous-même?... peu importe que vous soyez ou non consolée, vous êtes vertueuse, c'est beaucoup mieux, c'est tout.

. . . .

Ma pauvre enfant, vous payez aujourd'hui, et vous aurez à payer encore demain, les fautes commises par la lecture de ce mauvais livre. Les pensées et impressions qui vous saisissent sont l'effet naturel des pensées et des impressions que vous n'avez pas évitées. Le poison a été rejeté, vous ne mourrez pas, mais vous souffrirez peut-être longtemps des maladies qui résultent d'un empoisonnement avorté. Vous guérirez d'autant plus vite que vous tiendrez ces souvenirs plus à l'écart.

Gardez-vous bien de vous croire coupable d'avoir ces pensées et même d'éprouver certaines émotions. Protestez que vous ne les voulez pas, et soyez en paix. Elles deviennent ainsi une expiation et un mérite.

XX

Ma chère enfant,

Vous êtes triste, vous êtes blessée..... Je vous plains et vous comprends assez; mais que la douleur vous laisse calme et vous trouve généreuse!

Vous dirai-je une pensée qui s'impose à moi à votre sujet? Vous la comprendrez comme vous comprenez tout ce qui est généreux. Si Dieu a voulu vous imposer cette épreuve, pour l'expiation des fautes de ceux qui vous restent chers après la mort, si votre douleur est là pour leur épargner en l'autre vie des douleurs plus affreuses? si vous êtes l'ange expiateur, instrument du pardon définitif! s'il fallait pour la libération de ces âmes cette dernière immolation?... ne la refusez pas, ne la regardez pas comme une ennemie, elle sera en même temps pour vous le fondement d'une vertu plus solide et plus haute. N'oublions jamais que pas une de nos peines n'est l'effet d'un sentiment pénible de la part de Dieu. Celles-là même que nous nous sommes attirées, viennent vers nous comme des moyens de miséricorde.

Remarquez encore ceci. Quand on écoute ses violences

d'impression, au lieu de se faire douce, sous la peine, on devient moins bonne et moins juste. On accuse et on afflige des personnes que l'on ne devrait qu'aimer. La perfection morale est avant tout dans l'amour de tout ce qui est bon, choses et personnes... N'altérez pas votre cœur, n'en chassez aucune affection légitime, ne vous laissez pas diminuer. Rien n'est plus facile que de se livrer à ces exaltations de mécontentement. Tout le monde est capable d'en faire autant. Il est noble de s'y opposer, pour garder tous les biens mis dans notre cœur et pour nous garder nous-mêmes.

XXI

Ma chère enfant,

Quelle joie de vous voir venir m'apportant pour cadeau de nouvel an cette bonne parole : je sens que je commence à aimer un peu le bon Dieu. — Oh oui, vous allez laisser tomber les obstacles qui vous ont arrêtée jusqu'ici. Je constate d'abord que vos antipathies sont grandement adoucies et que vous voudriez voir heureuses les personnes même que vous n'aimeriez pas. Puis toutes ces objections sur la Providence s'en iront en fumée devant cette simple raison que nous ne sommes pas créés pour ce monde. Bientôt vous en comprendrez une plus profonde et plus douce, quand vous aurez médité le mystère de la Croix de Jésus; mystère de folie pour les païens, dit saint Paul, et scandale pour les Juifs qui se figuraient un messie glorieux dès ce monde. Cherchez des saints, un seul même qui n'ait pas aimé la croix !

Pour votre direction, ma chère enfant, je réclame que vous suiviez exactement les principes que je vous ai exposés. Appliquez-vous à les bien saisir, à les aimer, à les réaliser. Ne soyez pas de ces personnes sans fond qui demandent toujours du nouveau. Saint Paul dit d'elles : « toujours en quête de savoir et ne parvenant jamais à la science de Dieu. » Il ne vous est pas défendu de demander à Dieu de trouver quelque bonne affection, et vous

seriez injuste, si vous disiez que vous en êtes dépourvue; le premier je commencerais à me fâcher et plusieurs autres, à ma suite, prendraient le bâton pour vous châtier; mais dans cette demande, parlez ainsi filialement : « Mon Dieu, je vous en prie, donnez-moi quelques bonnes affections qui me consolent, et me rendent meilleure; je sais que vous me les donnerez, si elles doivent m'être utiles; mais si vous ne m'en donnez pas autant que je le voudrais, je m'en rapporterai à vous et croirai que cela vaut mieux; alors vous me permettrez bien de vous aimer, vous, davantage. »

Qu'à la fin de l'année qui s'ouvre en ce jour, je puisse admirer la vraie piété de ma chère fille que je bénis de tout cœur.

DEUXIÈME SÉRIE

I

Ma chère enfant,

... Vous me demandez s'il vaut mieux travailler pour les pauvres que de donner de l'argent. Je crois qu'il est bon de faire l'un et l'autre. Le travail a quelque chose de plus personnel et doit plaire davantage à Dieu, mais il y a plus de personnes pouvant fournir du travail que de celles qui ont de l'argent à leur disposition. Je connais assez votre tendresse à l'égard des pauvres pour être sûr que vous trouverez le moyen de les aider efficacement. Si vous étiez à leur place !

... Continuez à prier pour moi. Si ce n'est pas la guérison que Dieu veut, il me donnera, grâce à vous, quel-

ques degrés de plus de patience, de bonté, d'oubli de moi-même. Je vous avoue que je regarde la vie non pas comme une joie, mais comme un devoir.

II

Ma chère enfant,

... Les dangers causés par les mauvais livres sont très variables selon les personnes. La règle générale est de se diriger selon les effets qu'ils produisent. Quand vous constatez que tel genre de livres vous trouble ou vous laisse trop rêveuse, fuyez-le, malgré le plaisir qu'ils peuvent vous donner. La vie, en effet, apprend des choses tristes, mais les mauvais livres ne font pas seulement que d'apprendre, ils excitent et rendent accessible au mal.

... Vous me posez une question à laquelle je suis bien content de répondre, la question des parfums : je n'osais pas l'aborder de moi-même et pourtant les senteurs qui se dégagent de votre papier à lettre m'en avaient plus d'une fois donné l'envie. Votre question porte sur le prix quelquefois considérable de ces petits flacons, la mienne sur l'usage lui-même. Dans votre position et avec votre fortune, vous avez le droit de faire des dépenses de pur agrément; le mieux ne va pas aussi loin que le droit, et j'apprécierais davantage une enfant pieuse qui en réserverait une partie pour le tabernacle où est Jésus et pour les pauvres qui sont ses membres. Ma préoccupation à moi est délicate à exprimer; je suis trop votre père pour ne pas l'oser; comprenez-le donc par ceci : ces parfums violents sont le partage à peu près exclusif de femmes que vous ne devez pas copier. Je crois que c'est en dire assez...

Vous souffrez, ma chère enfant, de ne pas trouver assez le bon Dieu dans vos prières; Dieu aime à se faire désirer et chercher, mais vous continuerez et il arrivera un jour où vous trouverez près de Lui la paix et une sorte de bonheur élevé.

III

Ma chère enfant,

J'allais vous écrire, car je trouvais votre silence trop long et je craignais qu'il ne fût causé par l'attente d'une lettre de moi. Enfin me voilà fixé sur le lieu que vous habitez, sur les agréments qu'il vous offre et sur la paresse qu'il fait passer sur vos doigts, et sur votre esprit. Il ne s'agit pas de s'abandonner à cette oisiveté qui vous déprimerait; il faut commencer plusieurs choses de genre différent, de façon à passer de l'une à l'autre quand le goût change. La rêverie ne mène à rien; elle développe la sensibilité et enveloppe de tristesse, quand elle ne fait rien de pire. La seule rêverie qui fait du bien, c'est celle qui se rapproche de l'infini en contemplant l'étendue de l'océan ou la profondeur des cieux. Dieu est en tout cela et il est en même temps près de nous. Ce qui nous touche dans ses œuvres n'est rien en comparaison de sa beauté. Plus heureux que nous qui, malgré nos affections, ne pouvons penser sans cesse à ceux qui nous sont chers, Lui, à chaque instant, a les yeux fixés sur nous, et, quand nous lui sommes fidèles, il a son grand cœur ému. Cherchons souvent ce regard, c'est juste, c'est bon, c'est très doux aussi. Dieu est comme l'âme de la nature que nous contemplons, il est la famille parfaite où tout est sécurité et affection.

Je suis content de savoir que vous persévérez dans vos exercices de piété, malgré la sécheresse qui vous y accueille souvent; je vous l'ai dit très formellement : les exercices continués ainsi sont plus agréables à Dieu que ceux qui se font avec facilité; je vous l'ai dit aussi non moins fortement : quand on a promis une chose, on la fait sans considérer si elle plaît. Je vois que vous vous affermissez dans ce genre de vie et dans ces difficultés. Autrefois, vous auriez suivi vos goûts et vos ennuis (car on est un peu capricieuse); aujourd'hui on fait ce qu'on sait agréable à Dieu, ce qu'on lui a promis et, comme les

bons soldats qui, au besoin, meurent au poste d'honneur, vous garderez cette attitude toutes les vacances, que dis-je? toute la vie.

Que le bon air vous donne les forces convenant à une jeune fille qui veut faire quelque chose en ce monde! C'est le vœu de celui qui se dit avec une grande affection votre père en Notre-Seigneur!

IV

Ma chère enfant,

Je m'explique le trouble de votre lettre par la préoccupation continuelle de ces derniers temps... L'insomnie prolongée vous a rendue à la fois nerveuse à l'excès et toute faible pour réagir. Pourquoi n'avez-vous pas porté ailleurs vos pensées, vos regards? N'êtes-vous pas sous la garde du bon Dieu et ne mérite-t-il pas votre confiance? Que veulent dire ces paroles : « Pas un cheveu de votre tête ne tombe sans ma permission? » Voulez-vous qu'il reste étranger aux choses importantes?

Vous qui avez un si excellent cœur, comment pouvez-vous faire à ce Dieu qui vous aime et s'occupe de vous la peine sensible de vous désoler comme s'il n'était pas là? Moi-même qui vous suis très attaché, mais infiniment moins que Lui, moi-même, je suis triste de vous voir si peu raisonnable, si oublieuse des affections qui vous entourent et surtout si malheureuse!

Changez bien vite tout cela. Dites à Dieu tout simplement que vous vous abandonnez à sa paternité, que vous ferez en temps et lieu ce que vous croirez entrer dans ses intentions, et que vous n'aurez jamais peur de l'avenir, étant sous sa garde.

Sans doute, malgré vos craintes, vous trouverez dans la vie votre part de joie; mais n'attachez pas à ces joies courtes et insuffisantes votre idéal de bonheur. Cet idéal n'est qu'au ciel. Le ciel est l'éternelle vie. C'est pour lui

que nous devons porter la vie présente, si elle est parfois lourde et même douloureuse.

Revenez à vos prières habituelles, ma chère enfant, et aussi à vos communions. Alors même que vous n'y trouveriez pas de goût, vous y trouverez Notre-Seigneur et la force de le suivre.

J'espère que vous serez comme toujours sensible à mon désir et que vous ne voudrez pas continuer à me faire de la peine. Je souffre de vous voir si agitée, si troublée, si loin de l'idéal que je me fais encore de votre piété. Cette tempête aura été pour vous une leçon; à l'avenir vous irez à Dieu au lieu de suivre la tentation; vous monterez au lieu de descendre.

V

Ma chère enfant,

Vous l'avez compris, c'est dans l'abandon à Dieu que vous trouverez votre repos. Ne le cherchez pas dans ceci ou cela. Savons-nous ce qui nous est le meilleur? On se trompe souvent ! Aimez à penser que Dieu a sur vous des desseins très bons, très favorables et qu'il les réalisera, à la seule condition qui vous n'y mettiez pas obstacle. Ne soyez donc pas empressée ni tourmentée, ce n'est pas ainsi que l'on attend la volonté de Dieu.

Acceptez de bon cœur la situation présente, toute triste qu'elle est; c'est une préparation certaine aux desseins de Dieu et ce sera une part de vos mérites.

Il n'est pas défendu à une jeune fille de rêver un peu d'affections humaines Ne vous le reprochez donc pas trop. Soyez prudente néanmoins. N'élevez pas vos rêves trop haut; ne vous faites pas non plus un vrai besoin de leur réalisation. En rêvant un bonheur trop grand, on risque de ne pas se contenter du bonheur très relatif qu'on aura sans doute; et en se faisant un besoin de ces joies, on s'expose à un profond découragement, si Dieu ne juge pas qu'il soit bon pour nous que nous les ayons. Revenons-en, ma chère enfant, à cette belle leçon du divin Maître :

« Cherchez tout d'abord et par-dessus tout le règne de « Dieu, son saint amour. Le reste, c'est-à-dire les joies de « ce monde, le reste vous sera donné par surcroît. »

Quand vous souffrez de votre état de santé et de ce dont il vous prive; quand la pensée vous vient que votre avenir peut en être compromis, retirez-vous le plus tôt possible de ces impressions en vous disant : le bon Dieu s'occupe de moi; c'est tout ce qu'il faut : je suis tranquille. Je connais des âmes qui trouvent leur joie, et une grande joie, dans l'amour de Dieu. J'en connais aussi qui sont bien malheureuses dans le mariage. Laissez faire celui qui sait tout et qui est le meilleur des pères.

VI

Ma chère enfant,

Votre lettre me cause un sensible plaisir non seulement par l'expression de vos vœux et votre souvenir pour les pauvres, mais surtout par le progrès très grand que je remarque dans vos dispositions. Votre patience dans la souffrance, votre acceptation généreuse de mille privations, en faveur des âmes qui vous sont chères, et votre résolution d'être de plus en plus édifiante pour avoir plus de crédit auprès des vôtres.

Et puis, au fond de tout cela, je vois grandir un véritable amour pour Notre-Seigneur. Vous me demandez quelles sont les intentions de Dieu sur vous. Je ne saurais dire, ma chère enfant, quelle position il vous réserve — à votre âge, la santé fait des prodiges — mais ce que je sais, c'est que désormais vous resterez une âme du bon Dieu, une âme pieuse. La souffrance vous a préparée et votre bon cœur a correspondu aux avances de Dieu. Si vous aviez été bien portante et très occupée des choses de la vie, vous n'auriez pas eu sans doute ces pensées élevées et ces aspirations pieuses.

Courage, ma chère enfant, je vous bénis, avec toute l'affection d'un père.

VII

Ma chère enfant,

Votre filiale affection me touche vivement. Elle a de ces délicatesses qui vont au cœur. Votre piété m'est aussi une grande consolation; je constate que vous comprenez le bon Dieu et que ce doux Sauveur se révèle à vous de plus en plus. Quelle source de courage et de vie pour votre isolement si fréquent! Quelle sauvegarde, quand vous allez dans le monde! Vous le sentez, tout y est vide; les occupations ne laissent rien après elles, quand elles n'ont pas d'objet sérieux. Soyez néanmoins très indulgente pour les personnes qui, moins favorisées que vous, passent leurs journées à ces pauvres riens!

Ne faisons pas trop de rêves d'avenir. Sans doute, rien ne s'oppose à vos justes espérances; mais il est mieux d'attendre la volonté de Dieu, pour s'y laisser aller. Ces désirs ont pour effet immédiat de rendre triste, et ils pourraient amener au découragement, si leur réalisation se faisait trop attendre. Et d'ailleurs avec l'âme si délicate que vous avez, vous risquez fort de souffrir! Le plus sage est donc de désirer modérément ce que nous désirons, et en même temps de vous tenir attachée à cette pensée que Dieu vous donnera ce qui vaut le mieux.

VIII

Ma chère enfant,

Je tiens à vous féliciter de vos bonnes dispositions. Vous m'avez fait un grand plaisir en reprenant le cours de votre vie pieuse. Je serais attristé, si je vous voyais renoncer à vous élever. Vous avez le goût de ce qui est beau et grand. C'est une grâce, ce goût vous porte à rechercher ce qui est le plus grand et qui ne se trouve que dans la beauté morale. Avoir une âme forte, géné-



reuse, constante, avec un cœur délicat : voilà qui prépare une vie noble. La vie pieuse réalise des merveilles quand elle rencontre de telles dispositions qui sont les vôtres.

Le danger qui vous menace est précisément dans l'une de vos qualités : la sensibilité. Quand vous ne sentez plus les douceurs du bon Dieu, vous vous croyez délaissée et vous abandonnez bientôt vos résolutions. Mais, mon enfant, l'épreuve est la voie ordinaire; la consolation n'est qu'un secours passager. La vie est si courte en face de l'Eternité : or Dieu a surtout en vue cette vie qui ne finit pas et au besoin, il fait bon marché de nos joies de ce monde. N'aura-t-il pas le Ciel pour récompenser les souffrances qu'il aura permises ici-bas? Je vous le demande donc au début de cette année : servez Dieu parce qu'il mérite d'être servi et non parce que vous y trouvez quelque joie. Ne vous découragez pas non plus pour votre santé : Dieu sait ce qui vous convient le mieux et un jour, vous direz qu'il avait bien raison. Faites-lui crédit...

IX

Ma chère enfant,

La vertu permet de souffrir et de gémir, elle ne permet pas de déserter. Or vous déserteriez le parti du bon Dieu, si vous ne teniez pas ferme dans la position prise. Vous êtes comme un soldat qui a promis de tenir à telle place quoi qu'il arrive. On y compte. Que dirait-on de lui s'il quittait son poste parce qu'il est pénible ou simplement ennuyeux!... Ne méritez donc pas le nom qu'on lui donnerait...

Je vous l'ai expliqué, ma chère enfant, le service de Dieu n'exige pas cette spontanéité, cette joie que nous apportons d'ordinaire dans l'accomplissement de nos devoirs envers les personnes que nous aimons. La raison principale en est que Dieu est invisible, et ne manifeste pas toujours sa présence par des consolations. Nous ser-

vons Dieu parce qu'il est juste, parce que c'est notre père. Nous voulons son ciel, nous demandons son secours. Méritons-le.

Perdez l'habitude, ma chère enfant, de dépendre de vos impressions. Les impressions changent. Vous le constatez tous les jours. Quand vous allez bien et qu'autour de vous, il y a quelque apaisement, vous êtes bien disposée. Votre santé recommence-t-elle à vous chagriner : vous voilà découragée ! Dieu semble vous avoir abandonnée, tandis qu'il n'a fait que vous soumettre à l'épreuve. *La vie est faite pour cela.* Rappelez-vous cette parole de la sainte Écriture : « Ils s'en allaient à travers les larmes, jetant partout la semence précieuse. Les voilà qui reviendront chargés de riches moissons. »

La moisson ne se fait qu'à la saison qui est la fin de la vie. Ayez le courage de vos espérances; laissez la lâcheté à ceux qui attendent tout de la vie.

Vous allez donc commencer par changer de sentiments : vous reprendrez votre amour pour Dieu, votre résolution de le servir, même sans consolation aucune : vous accepterez la souffrance de la maladie. S'il est utile de le dire à vos parents, vous le direz; si vous pouvez leur épargner ce chagrin, vous pouvez garder le silence : faites ce que vous conseilleriez à une autre personne.

X

Ma chère enfant,

Vous apprendrez par expérience que nos impressions changent et qu'il ne faut pas attacher grande importance à ces moments de profonde tristesse où l'on voit tout en noir, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir. Au bout de quelques jours, quelquefois de quelques heures, les choses paraissent tout autres. Il suffit pour cela d'une circonstance heureuse, d'une amélioration de la santé, quelquefois simplement d'un rayon de soleil.

Se laisser dominer par des impressions qui changent ainsi, n'est pas d'une âme sérieuse comme la vôtre. N'ayez donc plus peur de ces mauvais moments; dites-vous, comme en voyant tomber la pluie : cela passera !... Vous aurez été prophète ! ce n'est pas peu de chose !

La vie, mon enfant, ne s'expliquerait pas pour moi sans Dieu et sans le ciel ! mais avec le sentiment que Dieu gouverne tout et que tout nous amène au ciel, surtout les peines, chaque tristesse s'explique et se fait accepter. C'est de la philosophie et de la meilleure. Soyez bonne élève !

XI

Ma chère enfant,

Il n'est vraiment pas permis d'être aussi bébé que vous l'êtes ! Quand l'âge de raison arrive, il déloge l'enfantillage. Et voilà que vous en auriez encore... avec qui? avec Dieu ! Vraiment vous voudriez vivre *sensiblement* une vie qui ne doit rien aux sens et qui est toute dans la volonté? Vous possédez la vie *surnaturelle* et vous voudriez faire descendre cette vie à une forme toute de nature !

Je ne vous fais pas l'injure de croire qu'aimée de Jésus, vous fuyez sa croix. Je suis convaincu que vous seriez très brave dans le sacrifice et la souffrance, car vous *sentiriez* alors que vous vous sacrifiez et que vous souffrez pour Jésus. Ce qui vous désespère c'est de ne *rien sentir,* pas même de la *douleur...* ma pauvre enfant, vous suivez en cela votre *nature* et vous ne vous demandez pas ce que Dieu veut de vous. Or tout est là ! Ce qu'il veut, c'est ce que nous vous conseillons. Plus vous serez confiante et docile, plus vous donnerez à votre piété sa solidité et son élévation. En suivant votre nature, je vous le répète, vous vous exposez à tout *abandonner un jour.*

Il ne faut jamais entreprendre des mortifications comme celle dont vous me parlez, sans en avoir obtenu la permission. Exposez d'avance et très simplement votre

désir et ce qui sera prudent vous sera accordé. Ne la faites plus jusqu'à ce que vous ayez notre assentiment.

Laissez-moi terminer par un mot *cruel!* Vous pensez trop à vous et Dieu, que vous voulez servir parfaitement, passe en réalité au second plan. Ne songez qu'à ce qui peut lui être le plus agréable; oubliez-vous vous-même et vos préférences et vos goûts.

XII

Ma chère enfant,

Je vous porterai mercredi le deuxième volume de saint François de Sales. Vous y trouverez, plus encore que dans le premier, l'*âme* de ce saint si aimable. En l'admirant, vous prendrez goût à l'imiter, et en l'étudiant avec soin vous apprendrez mille délicatesses à l'égard de Dieu et des hommes. Vivre auprès de personnes parfaites serait un si grand bonheur et une si belle école! La vie des Saints, quand elle est donnée en détail, nous procure ce bien : ma chère enfant sera *de la famille* de saint François de Sales!

Quant aux autres lectures de simple agrément, la première règle est d'écarter tous les livres dangereux, et la seconde d'en lire peu : autant qu'il est nécessaire pour se distraire. Je vous conseille de commencer même cette sorte de lecture par un signe de croix, et de la terminer de même.

Je ne veux pas que vous vous imposiez un règlement trop strict; je préfère que vous *assuriez l'essentiel* et qu'en tout vous gardiez la liberté de vos mouvements. L'essentiel est la méditation, l'examen et les retours vers Dieu, puis la communion.

Pas de tristesse, ma chère enfant. Être triste, quand on se sait l'enfant de Dieu, c'est ne pas faire honneur à son père. On pourrait laisser croire qu'il n'est pas bon..., ou qu'on ne le connaît guère.

XIII

Ma chère enfant,

Comme vous êtes dans la peine, je viens à vous pour vous dire : ayez confiance, Dieu veille sur vous. — Soyez brave, vous serez merveilleusement récompensée.

J'admire votre générosité à vous prêter à ce qui peut retenir votre frère chez vous et le rattacher à la famille par le lien de l'affection. Ce n'est que par une très grande bonté que l'on gagne les cœurs. — J'admire aussi votre courage à cacher à vos parents, déjà si tristes, ce qui les attristerait davantage encore. Soyez l'ange du foyer. Quand personne ne remarque vos sacrifices, regardez donc l'invisible et vous trouverez les yeux de notre divin Maître fixés sur vous, contents, et avec une affection que rien n'égale. — Vous me dites que vous ne comprenez pas la valeur de vos souffrances, tandis que vous admettez le prix de celles de Notre-Seigneur. Eh bien ! mon enfant, sachez qu'elles sont ensemble, et que vos petites et pauvres souffrances s'unissent à ses grands sacrifices et à sa Passion. Elles arrivent ensemble sous les yeux de Dieu comme un bouquet dans lequel vous seriez la petite fleur modeste pressée contre des fleurs magnifiques. Dieu accepte et aime tout le bouquet, et comme il voit tout, il distingue votre souffrance à vous et l'aime en tant que ne faisant qu'un avec celle de son Fils.

Outre le mérite, mon enfant, la souffrance a le don de perfectionner une nature, quand elle est bien supportée.

Je ne m'oppose pas à ce que vous exposiez au bon Dieu ce que vous m'écrivez : « Je suis jeune et ma vie est bien triste; j'ai goûté à bien des coupes amères; l'avenir est plus que noir et sans l'ombre d'espoir. » Il y a là beaucoup de vrai, sauf pour le dernier membre de phrase. Plaignez-vous un peu; notre Sauveur le fit bien au jardin des Oliviers ! Comme lui après la plainte, dites la parole d'acceptation et d'abandon : que votre volonté se fasse et non la mienne. Se plaindre *filialement* n'est pas

une faute et quelquefois cela console; c'est presque un besoin comme de pleurer. Dieu ne s'en froisse pas. Seulement ayez soin de ne pas rester sur cette impression et relevez-vous toujours par une parole de confiance.

Quant à l'avenir, Dieu y pourvoira. C'est peut-être pour vous forcer à regarder le Ciel qu'il rend la terre si triste autour de vous. Eh bien ! dites-vous qu'après tout pour être heureuse des milliers de siècles, ce n'est pas une mauvaise affaire d'y dépenser sa courte vie d'ici-bas.

Je vois avec plaisir que vous avez bien compris qu'il ne faut pas mesurer à la consolation ressentie soit l'amour que Dieu nous porte, soit l'amour que nous avons pour Lui. C'est bien. Vous ne vous découragez plus !

XIV

Ma chère enfant,

Ne vous laissez pas gagner par la tristesse; vous ne feriez pas honneur au bon Dieu. Tout le monde, à son service, doit être content. Si on ne l'est pas, c'est qu'on ne regarde pas assez de son côté. Ne savez-vous pas qu'il s'occupe de nous à chaque instant et bien plus que ne savent le faire les personnes qui nous aiment le mieux? Que s'il semble nous abandonner aux fluctuations de la vie, c'est que tout obéit à ses ordres et entre dans son plan. Ce plan est beaucoup trop étendu et à trop longue échéance pour que nous puissions le saisir ou même le deviner. De là le mérite, comme la raison d'être de notre confiance. La belle confiance, si tout allait selon nos goûts et en pleine clarté ! C'est filial, au contraire, de se montrer aussi tranquille sans voir, que vous le seriez si tout était expliqué.

Ne demandez pas non plus que Dieu vous fasse sentir sa présence ou vous donne pour Lui de grands sentiments. Il nous réserve pour le Ciel la joie, et s'il nous en fait parfois pressentir quelques douceurs, ce n'est qu'en passant, pour que nous ne nous y attachions pas. Soyons donc ici-bas

comme des enfants qui vont à la recherche de leurs parents, qui savent où ils les trouveront, mais qui n'en jouiront que dans la Patrie !

Ne vous faites pas un remords des tristesses qui vous envahissent, mais ne vous laissez pas aller; réagissez doucement; acceptez tout ce que vous ne pouvez écarter et demeurez fidèle à tous vos devoirs bien convenus. Soyez l'ange de la famille, l'ange qui console et qui montre le ciel. Soyez aussi pour le bon Dieu une âme en qui il trouve son repos, sur laquelle il peut compter et à laquelle il puisse donner de grandes grâces méritées. C'est son bonheur de nous voir vertueux et de pouvoir par là nous enrichir pour le Ciel.

XV

Mercredi Saint.

Ma chère enfant,

Votre lettre m'afflige. Comment persistez-vous à exiger de Notre-Seigneur des preuves par la consolation, quand il nous rappelle, en ces jours de deuil, les preuves de ses douleurs indicibles, souffertes pour nous.

C'est bien mieux en souffrant vous-même ces privations que vous lui prouveriez votre amour fidèle. Ne pourrait-il pas vous dire comme aux apôtres : « Vous n'avez pu veiller avec moi cette heure douloureuse ! » L'heure douloureuse est l'épreuve et l'épreuve peut durer des années comme seulement des heures. Je connais des âmes qui, restées plus de dix ans sans l'ombre de consolation, continuaient quand même leur heure journalière de méditation, leur communion de tous les matins, leurs œuvres de zèle et leurs devoirs de famille.

Non, ce n'est point parce qu'il vous aime moins ou parce que vous lui avez fait quelque peine que Notre-Seigneur vous prive de consolations. C'est, je crois, pour vous former. Il n'est pas bon que vous cherchiez dans la piété ce qui n'est que *le côté accessoire.* Elle est surtout

dans le dévouement et le dévouement se mesure à ce qu'on sait souffrir.

Quand vous reconnaîtrez que vous n'avez pas agi en enfant aimante, vous allez être exposée à une autre tentation, vous serez troublée et surtout mécontente de vous; vous n'oserez plus aller à Notre-Seigneur avec un cœur dilaté; peut-être même n'oserez-vous plus vous approcher de la sainte communion. — Eh bien ! sachez-le, vous n'êtes en cela coupable d'aucune vraie faute. Votre seul tort est d'avoir cédé à votre nature avide de sentiment et de n'avoir pas cherché Jésus là où il est en ce moment, c'est-à-dire sur la croix.

Non, il n'a pas été insensible à vos souffrances de ces derniers temps, et il est tout prêt à vous accueillir comme une enfant gâtée, peut-être même à vous le faire sentir; mais, encore une fois, mettons le véritable amour divin où il est, dans l'abnégation personnelle et non dans le goût sensible.

Vous avez besoin que Dieu vous donne une bonne leçon : être éloignée de la sainte Table, à pareil jour que demain, en est une fort pénible.

XVI

Pauvre enfant, vos tristesses me touchent profondément et je ne puis pas vous dire qu'elles n'ont pas de grave fondement. J'aime mieux penser à la chrétienne que vous êtes et lui rappeler l'inexorable loi de l'exil qui pèse sur toute existence et s'étend au domaine religieux lui-même. Vous accepteriez mieux vos souffrances de maladie et de famille, si vous trouviez en Dieu de douces consolations. Vous vous rendez à l'église, vous vous prosternez devant un long chemin de croix pour entendre dans votre cœur quelque parole venue du ciel. On peut l'espérer, mais Dieu n'a pas promis de répondre toujours : Il a même coutume d'ajouter aux peines de la vie, la peine de cette privation. Pourquoi ? mais, mon enfant, parce qu'il a fait de la vie un temps de

mérite, et le mérite ajoute aux jouissances futures qui seront éternelles. Regretteriez-vous des privations qui durent un jour, si elles vous obtiennent des jouissances qui dureront toujours? Ne vivez donc pas dans le moment présent, vivez dans l'éternité. Ne faites pas, comme les petits enfants, des maisons de sable que le soir voit crouler. Soyez une personne raisonnable qui ne regarde pas la vie comme une demeure permanente.

XVII

Ma chère enfant,

Je suis bien content de vous. J'aime bien mieux que vous ayez fait de vous-même ce sacrifice que rien ne vous obligeait à faire, ni la conscience, ni ma volonté. Vous n'avez cédé qu'à une seule influence : celle de faire plaisir à Dieu par ce sacrifice. En voyant Notre-Seigneur dans l'Eucharistie privé de tant de choses, vous n'avez pas voulu vous donner une jouissance inutile, du moins pour le moment.

Vous dirai-je que je ne m'étonne pas de votre détermination et que, sans l'avoir demandée, je l'ai prévue. En cela j'ai suivi l'exemple de saint François de Sales à qui sainte Chantal rapporte avec indignation que deux postulantes, très bonnes d'ailleurs, refusaient de se défaire de leurs pendants d'oreilles, je crois. Elle voulait qu'on les renvoyât. Le saint souriant lui dit : laissez faire et attendez; quand le feu sera dans la maison, elles jetteront par la fenêtre les meubles inutiles. Ce qui arriva en effet. Les jeunes filles devenues très ferventes n'eurent rien de plus à cœur que de sacrifier ces inutilités à l'amour d'un Dieu qui se donnait tout à elles.

Remarquez donc, ma chère enfant, que l'essentiel est d'aimer Jésus et que l'âme qui l'aime devient généreuse presque forcément et de la manière la plus douce. Elle est heureuse de se priver, quand elle sait que la privation lui est agréable.

J'approuve pleinement votre désir de vous faire inscrire à la Garde d'honneur du Saint-Sacrement et de ne pas vous en tenir à l'obligation du mois. Il est bon cependant que vous restiez libre et que ces visites de chaque semaine soient facultatives. Votre santé, vos visites pourraient vous arrêter, et il est fâcheux de manquer à une obligation positive.

Exercez bien votre rôle d'enfant consolatrice dans votre famille. Ne regardez pas ce que vous avez envie de faire, mais ce que les autres attendent de vous. En vivant pour eux, vous vivrez pour Jésus. A chaque instant, vous pouvez lever les yeux vers Lui et être assurée qu'il vous sourit.

XVIII

Ma chère enfant,

Cette longue indisposition de votre mère aura eu cela de bon, de vous fournir l'occasion de lui rendre bien des services et de lui montrer que vous savez vous oublier. Ce que vous avez fait pour elle, vous l'avez fait de grand cœur, n'est-ce pas? et cependant vous n'avez pas *senti* de grands transports. Pourquoi? parce que l'affection se prouve bien plus souvent qu'elle ne se sent. Apprenez mieux à ne pas vous juger moins filiale pour Dieu parce que vous ne sentez rien en communiant chaque jour. En tournant votre cœur vers Lui très souvent, vous lui prouvez votre amour, ce qui vaut bien mieux. Oui, mon enfant, j'ai la cruauté de me réjouir de cette privation de sentiment qui vous déconcerte ! Je m'en réjouis parce que c'est la condition de notre vie d'exil; je m'en réjouis particulièrement pour vous parce qu'à votre âge, c'est une excellente formation. Il faut savoir *vivre de foi et d'espérance,* sans rien voir et sans rien sentir. La vie n'est qu'une longue journée. L'éternité seule vaut la peine de fixer notre pensée. Songez au temps où vous serez au ciel depuis cent ans, mille ans, et de là regardez la vie et ses peines.

Elles vous paraîtront aussi petites que les plus grandes étoiles vues de la terre.

XIX

Ma chère enfant,

Je me hâte de vous répondre pour vous remonter le moral. Voilà une enfant à qui Dieu a daigné se faire connaître intimement. Il l'a choisie au milieu de tant d'autres et il lui a donné toujours des guides pour la soutenir de leurs conseils et de leur affection. Lui-même parfois lui a laissé entrevoir quels trésors d'amour et de bonheur se trouvent auprès de Lui. Il lui a montré ce Fils qu'il a sacrifié pour la sauver et lui donner l'exemple; il le lui a prodigué dans la communion... et parce que ces vues consolantes n'ont eu que peu de durée, parce qu'elle ne sent rien de ce qu'elle aimerait à sentir, la voilà qui tombe en défaillance !

Mais, mon enfant, ne savez-vous donc pas que nous sommes en exil... que la vie est une épreuve... que la foi précède la vision de Dieu et que les peines intérieures : sécheresses, froideurs, nous donnent occasion de prouver la solidité de notre amour et de mériter au ciel une affection plus grande et plus délicieuse de la part de Dieu ? Faut-il que je vous rappelle encore que vous avez charge d'âmes... que les âmes ne se rachètent que par des calvaires, et qu'au Calvaire la plus grande douleur de Jésus fut de se sentir comme délaissé de son Père? Acceptez donc, mon enfant, d'être avec lui et comme lui. Ne doutez jamais de votre amour pour Dieu, ni de l'amour de Dieu pour vous. Ne vous regardez pas trop sonffrir; vivez de foi.

XX

Ma chère enfant,

Ne savez-vous pas que pour produire des moissons la terre a besoin d'être labourée, déchirée et que le grain

lui-même revêt les apparences de la mort? N'avez-vous pas médité récemment les douleurs divines de Jésus à Gethsémani et sur le Calvaire? Quand il criait : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé », il pensait à sa petite enfant qui, dans l'avenir, redirait avec angoisse, ces paroles de désolation. Jamais le divin Sauveur ne fut plus aimé de son Père qu'à ce moment où il semblait abandonné de Lui. Jamais notre chère A. n'en est plus aimée qu'aux jours où il lui demande de le servir sans la moindre consolation, sans le moindre désir sensible. Que désirez-vous? Etre aimée de Dieu réellement et beaucoup. Il vous aime ainsi. Mais cela ne vous suffit pas; vous voudriez le sentir, ce qui veut dire : en jouir. Est-ce qu'en ce monde, les grandes âmes réclament un salaire immédiat? Est-ce qu'elles renoncent à associer leurs propres douleurs à celles de Jésus? Il n'y a pas eu un instant dans toute sa vie où il n'ait souffert toutes les amertumes de se voir abandonné par la plupart des âmes de son temps et de l'avenir; et son regard anxieux cherchait s'il ne rencontrerait pas des cœurs capables de *s'oublier* pour souffrir ses propres peines, sacrifiant ainsi les joies si douces de la piété. Si vous ne *sentez* pas le désir de ce partage, il vous reste de le *vouloir* quand même. C'est le triomphe de la foi qui s'en rapporte à Dieu et à ceux qui tiennent sa place. Revenez donc à la paix par la résignation et l'abandon. Dites à Jésus : je veux tout ce qui vous fait plaisir. Je veux être comme vous et souffrir avec vous.

Nous voici maintenant à la seconde conclusion de votre état. Ce n'est pas sans appréhension que j'y arrive. Mon enfant, pour cette année, il vous faut renoncer aux mortifications que vous me dites et même aux jeûnes. Je le regrette beaucoup, je vous l'assure, mais je le vois dans la volonté de Dieu. En renonçant à ce que désirait votre bonne volonté, vous ferez un acte de filiale soumission. Pour les détails adressez-vous à votre confesseur qui verra d'une confession à l'autre ce qu'il peut prudemment vous permettre.

La prière sera votre manière de servir Dieu particulièrement. Faites exactement et de votre mieux ce qui est réglé et supportez de bon cœur les sécheresses.

L'ensemble de votre lettre me montre en vous un grand progrès de lumière dans les choses de Dieu, une volonté très forte de vous avancer dans la piété, mais à côté de cela, un peu trop d'*empressement* pour atteindre votre but et un peu de *dépit* de vous voir souvent imparfaite. Dieu vous aime telle que vous êtes; vous pouvez donc bien vous supporter vous-même !

Ayez toujours l'intention droite de faire plaisir à Dieu et ne vous inquiétez pas des tentations et des défaillances passagères.

XXI

Ma chère enfant,

Il est visible que Dieu vous tient dans l'épreuve. Il a coutume de le faire pour les âmes dont il attend beaucoup. Sûrement il a permis au démon de tenter péniblement les saintes qui étaient tout à Lui. Elles se sont soutenues par la confiance et en répétant au besoin la parole de Job : « Quand même vous me tueriez, j'aurais confiance en vous. » Dieu n'en viendra pas là avec vous ! mais il compte vos souffrances et ne vous perd pas de vue un instant. Ne pouvant lui parler avec votre cœur, continuez à lui parler avec votre foi. La prière que vous me citez est très bonne.

La grande affaire est de persister. Ne tenez pas compte des tentations, allez votre chemin, étant bien assurée, par l'autorité qui m'a été donnée, que vous êtes aimée de Dieu, telle que vous êtes.

Dieu ne permet ces envies de jouissance inférieure que pour vous donner le mérite d'y renoncer, au moins souvent.

Si vous saviez combien vous êtes chère à son cœur, vous en jouiriez trop. Peut-être pourrez-vous lire avec profit les écrits de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Elle était encore plus sensible que vous; ce n'est pas peu dire ! Courage !

XXII

Ma chère enfant,

Soyez vaillante dans l'épreuve. Souffrir, même vivement, n'est point pécher. Se trop regarder souffrir est une faiblesse et une imprudence. Changer quoi que ce soit à sa vie pieuse est une infidélité qui vous fut autrefois coutumière. Rappelez-vous que votre exil ici-bas ressemble beaucoup à la situation d'un voyageur qui doit marcher à travers tous les temps. S'il le fait de bonne humeur il en souffre moins et se montre brave.

Vous avez raison de parler rarement de vos souffrances. N'en parlez à personne habituellement, je dirai même : n'en parlez pas trop à Dieu. Pourquoi cela? parce que le mieux est d'en détacher votre pensée. Si, malgré tout, l'impression de tristesse demeure, aimez cet état qui est voulu de Dieu pour le moment, mais faites cependant tous vos efforts pour en sortir.

Ne vous étonnez pas de vous sentir moins unie à Dieu quand vous éprouvez ces sortes de déceptions et quand l'indignation vous saisit. Efforcez-vous de les apaiser. Faites vos communions comme d'habitude, en dépit des distractions et du peu de ferveur que cet état vous cause, et ne croyez jamais que vous soyez moins aimée de Notre-Seigneur. « Il connaît le limon dont nous sommes formés. » Il n'attend donc pas de vous une solidité imperturbable. Ce qu'il réclame c'est la volonté de l'aimer et la confiance d'être aimée quand même.

De mon côté j'offre à Dieu votre âme, lui demandant de se l'attacher de plus en plus profondément. Vous en connaissez le moyen, n'est-ce pas? Rien ne remplace le détachement de soi-même et pour vous ce détachement porte sur les consolations spirituelles. En échange de vos sacrifices vous demanderiez ces douceurs? Quoi! vous prenez Dieu pour un marchand avec lequel on fait une affaire sur un comptoir! Avec Dieu la seule attitude digne

est l'abandon filial : ne rien demander, ne rien désirer. Aimons tout ce qu'il envoie.

Ce que je tiens, par exemple, à vous dire, c'est que les privations qu'il vous impose du côté du goût et de l'odorat peuvent être aussi méritoires que si vous vous les imposiez vous-même. En effet le mérite vient de l'amour qui nous anime; si donc vous acceptez toutes ces choses avec un amour vrai, et je le crois, vous n'avez rien à envier aux âmes qui cherchent les souffrances. Aimez donc bien les vôtres et tenez-vous dans la disposition de les préférer si Dieu vous proposait de vous en affranchir, tout en ajoutant qu'il y trouverait moins de gloire.

Je vous l'ai déjà dit et je vous l'affirme encore aujourd'hui, je suis convaincu que depuis ces années passées vous avez fait de réels progrès. Si Dieu vous prive de la satisfaction de les voir vous-même, prenez courage en vous en rapportant à moi.

XXIII

Ma chère enfant,

Je serai heureux de vous voir samedi à la Table sainte partageant avec nous ce même Dieu qui ne se divise pas, mais qui, par miracle, se donne tout entier à chacun. Je le remercie de l'honneur qu'il m'a fait de m'accepter tout à Lui sans partage et de me permettre de le donner aux autres.

Vous serez une âme à qui je l'aurai fait le mieux connaître et aimer... Et si vous le connaissez et l'aimez bien, vous ne lui demanderez pas trop de bonheur, même auprès de Lui. Ceux qui aiment généreusement veulent partager le sort de ceux qu'ils aiment; or Jésus n'a pas voulu jouir, et il a accepté de beaucoup souffrir et cela pour vous. Je ne fais que vous répéter là ce que j'ai mis abondamment dans mes livres : puisque vous les lisez et les relisez, j'ai confiance que vous les traduirez dans votre conduite. On vous verra toujours d'égale humeur

malgré l'état pénible des nerfs, parce que votre pensée se fixera sur Notre-Seigneur qui vous regarde. Pour Lui vous ne trouverez rien de trop pénible. Vous serez aussi la consolation de vos parents si éprouvés ! Oh ! oui, je joins ma prière aux vôtres pour un meilleur avenir. Croyez ma chère enfant, que votre filiale affection m'est douce et que vous avez en moi un père bien affectionné.

TROISIÈME SÉRIE

I

Ma chère enfant,

Notre-Seigneur pour guérir un aveugle fit un peu de boue avec sa salive et la mit sur ces yeux qui ne voyaient pas; or, voilà qu'aussitôt ils s'ouvrirent.

Mon enfant, il faut voir clairement vos misères, surtout quand il reste un peu d'orgueil. De prime abord, la lumière blesse, mais elle finit par guider.

Je vous ai montré ce que vous devez être et en cela je vous ai prouvé que je vous crois capable de choses élevées.

La vue de ce qui vous manque produit naturellement le découragement, et doit produire surnaturellement la prière qui attend tout de Dieu; mais, là encore, vous avez à réprimer votre empressement. Les résultats ne viennent pas si vite, et nous ne les constatons pas aisément; il faut persévérer sans se troubler et être bien assuré que l'on obtiendra, à l'heure de Dieu, non à la sienne.

II

Ma chère enfant,

Je laisse là toutes mes occupations pour vous répondre, parce que je vois que vous souffrez beaucoup. Pauvre enfant, si près de Dieu, pourquoi ne pas vous reposer sous sa garde? Le saint homme Job disait : « Quand même il me tuerait, j'aurais confiance en Lui ! » Et en effet, Dieu connaît toutes vos souffrances dans le détail. De toute éternité, il les a mesurées. Elles ne sont pas au-dessus de vos forces. Dieu connaît aussi le bien qu'elles vous apporteront finalement, si vous êtes fidèle, et il vous assure les moyens de l'être. Que d'âmes s'intéressent à vous ! Que de lumières n'avez-vous pas sur la conduite de Dieu qui envoie la souffrance pour purifier, faire espérer, donner occasion de se confier à lui, de lui prouver sa générosité... L'expérience aussi n'est-elle pas là pour vous montrer que tout passe, même notre douleur. A une époque de ma vie, j'ai été accablé de tant de peines que je ne voyais pas comment je pourrais y suffire. Chaque matin, j'étais épouvanté d'une journée qui me semblait sans fin et vide et désolée. Je me jetais à l'eau, malgré cette frayeur, je faisais le peu que je pouvais et la journée se passait, et le lendemain je répondais à mes craintes renouvelées : hier j'ai bien pu vivre, ce sera de même aujourd'hui. Mon plus grand soin alors était d'agir avec la plus grande perfection dont j'étais capable et de remercier Dieu sans cesse de mes peines, même en pleurant de douleur. Je trouvais aussi beaucoup de sécurité dans la dévotion à la Sainte Vierge. Je vous le dis en toute simplicité, je ne vois pas qu'on puisse avoir plus de peines que je n'en avais de tous les côtés et certainement de plus sensibles, avec cette terrible complication de la santé délabrée par ces peines.

Oui, mon enfant, c'est du côté de Dieu qu'il faut chercher le secours. Quand vous vous sentez repliée sur vous-même, secouez-vous, et allez à Lui. Dites-Lui sans cesse

que c'est bien, que vous voulez tout ce qu'il veut, que votre seul désir est qu'il en soit glorifié. Abandonnez-vous !

III

Ma chère enfant,

J'étais loin de m'attendre à une nouvelle crise si prochaine après les assurances que je vous avais données.

. . . .

Comme je ne puis vous laisser répéter ce que vous m'avez dit trop souvent et que ces répétitions ne font que créer chez vous un besoin factice de les renouveler, je me demande s'il n'est pas préférable que vous vous adressiez à un autre prêtre.

Pour que ce prêtre puisse juger plus clairement de votre nature et de votre état, je pense qu'il sera bon de lui soumettre la lettre de moi que je vous ai dit de garder et de relire. Sans cela, vous pourriez être dirigée d'une façon fâcheuse, si l'on s'en tenait à votre exposé, sincère sans doute, mais altéré par des sentiments erronés.

Si vous reveniez à moi ces jours-ci, je ne consentirais qu'à vous recevoir quelques minutes et sans aucun retour sur ce qui a été dit et décidé.

Vous m'attristez profondément et Dieu aussi.

IV

Continuez, ma chère enfant, à détourner vos regards de vous-même pour les tenir fixés en haut sur le divin Jésus, l'idéale beauté. Ne les ramenez sur la terre que pour y voir des âmes à admirer ou à plaindre, à aimer toujours. Dieu vous pénétrera en proportion de votre oubli de vous-même. Laissez-le vous aimer, sans songer à vous aimer vous-même, ou à faire des retours sur ce que vous sentez.

Inclinez sur tout ce qui rapproche de Dieu. Le monde

en éloigne, surtout quand on l'aime. Il ne s'y faut exposer que par obligation et sagement.

Pour trouver Dieu, les saints ont gagné la solitude et, de nos jours, beaucoup d'âmes quittent le monde. Le monde offre divers agréments de distinction, de bonnes manières, de serviabilité même, mais le monde ne vous fera pas aimer Jésus, et il ne donnera pas à vos aspirations leur vraie nourriture. Rappelez-vous cette loi qui se vérifie tous les jours : on finit par s'approprier, sans s'en douter, les pensées et les sentiments de son entourage. Cette pénétration lente est fatale à bien des vertus.

Ne soyez pas du monde; servez-vous du monde pour atteindre votre but, qui est de vous procurer une situation meilleure pour l'avenir. Acceptez les quelques jouissances d'art qui s'offrent à vous, mais ne vous y attachez pas trop, et ne vous en faites ni un besoin, ni une vie.

Il est bien difficile d'être beaucoup au monde et d'être assez à Dieu. Dans le doute, prenez le parti le plus sûr et au fond le plus doux.

V

Ma pauvre enfant,

Ne vous laissez donc pas aller ainsi ! Ce qui vous arrête n'est constitué que par des impressions. Les impressions changent, vous ne les éprouverez plus aussi vives bientôt et elles feront place à d'autres contraires. Il ne faut donc rien changer à sa vie ni aux espérances conçues sur de simples impressions. Pour changer, il faut des raisons; or, toutes les raisons vous portent, au contraire, vers Dieu et vers la vie pieuse; méprisez donc les impressions. Je sais bien que les souffrances qu'on se crée par une extrême sensibilité sont tout de même des souffrances et je vous plains de les éprouver à un tel point; mais vous ne les diminuerez pas en y cédant. Reprenez le point d'appui que Dieu vous offre. Vous savez bien aussi que je ne vous abandonnerais pas de la sorte.

Combien de personnes auraient été heureuses dans

votre position ! Par ce même courrier, j'envoie, avec la vôtre, une lettre à une personne qui a été riche et qui n'a pas même de pain ; j'ai besoin d'un prétexte pour lui faire accepter le secours que je lui envoie.

Soyez raisonnable ; remettez-vous à prier ; venez vous confesser et que tout soit oublié.

VI

Ma chère enfant,

Vous êtes lasse de vous sentir *mauvaise,* c'est-à-dire pleine d'orgueil, de jalousie, d'envie de jouissances.

Ah ! ma pauvre enfant, c'est exprès que le bon Dieu vous laisse tout cela ; c'est pour votre exercice ; c'est pour la rédemption du passé ; c'est pour un amour plus grand au ciel.

Vous n'êtes nullement coupable d'avoir tout cela.

Mais, dites-vous, si j'y cède?

Je vous affirme que vous n'y céderez pas d'une vraie volonté ; je m'en fais garant ; votre nature s'y surprend ; elle en est toute saisie ; elle vibre à l'unisson, d'accord : mais cela n'est que vu par votre libre arbitre et non accepté.

Observez moins ; ne faites plus cas de ce que vous sentez aimer et croyez fermement que vous n'en êtes pas coupable.

Vous verrez bientôt que vous vous laissez tromper par le démon, vous le reconnaîtrez à la comparaison : sous ces craintes, vous étiez moins portée au bien, moins désintéressée de vous-même, moins paisible surtout.

En agissant conformément à l'obéissance et en croyant ce que je vous dis, vous retenez la paix, la lumière pour vous guider, l'oubli de vous-même par l'union confiante à Dieu.

Vous vous étiez imposé un fardeau que Dieu ne vous a pas donné ; vous ne pouvez le porter, il vous connaît ; jetez-le bien vite ; acceptez d'être *un foyer de moins,*

mais croyez que, malgré cela, vous êtes aimée de Celui qui aime les malades, les pauvres, les repentants.

Retenez *tout* votre cœur pour Notre-Seigneur, et s'il ne vous en laisse pas encore la jouissance, attendez-le avec sécurité.

Vos empressements à vouloir vous sentir parfaite déjà ne feraient que vous fatiguer la tête. Consentez à rester pauvrette, mais près de Notre-Seigneur; là est le secret de la paix.

VII

Ma chère enfant,

Votre voie est une voie très délicate parce qu'elle repose sur la sensibilité. Dieu l'a ainsi ordonné, il ne faut donc pas se troubler, mais entrer dans ses intentions et tendre à Lui par le cœur : votre voie est délicate en ce que la sensibilité vous portera non seulement vers l'amour de Dieu, mais aussi vers le désir d'être estimée et aimée des créatures; or, si vous vous laissez aller à ces déviations, vous altérerez votre âme, et sortirez de votre voie. Le désir un peu maladif d'être estimée particulièrement doit être combattu par une humilité paisible et franche; dites : j'accepte d'être peu estimée et je ne désire pas de l'être plus que Dieu ne le veut : or ce qu'il veut, c'est ce qu'il nous fait donner d'estime.

De même pour le désir d'affection : je dois être contente de la part qu'il me fait et me refuser à ces préoccupations et lamentations sur le peu d'affection que l'on rencontre. Il faut comprendre l'obéissance et accepter ce qu'elle dit sans chercher pourquoi et comment; l'obéissance qui raisonne trop n'est plus un soutien; et l'obéissance qui veut, pour obéir, pouvoir démontrer que l'on a raison n'est plus même une obéissance. On obéit parce que l'obéissance, c'est Dieu qui parle; cherchons à bien comprendre, oui, mais pas au delà.

VIII

Ma chère enfant,

Je suis heureux de vous savoir près d'une âme qui souffre et qui a une si belle nature. Parlez de Notre-Seigneur plus que des créatures, car les pauvres créatures ont toujours des lacunes et souvent de tristes côtés.

S'il vous était permis de choisir entre une audition parfaite de musique et de vilains instrumentistes, perdriez-vous votre temps à écouter ces derniers? Vous n'y trouveriez que le bien pauvre plaisir de critiquer. On ne vit que de ce qui est vrai, grand et beau; on s'occupe du reste seulement autant qu'il le faut. « Cherchez ce qui est en haut, goûtez ce qui est en haut », telles sont les invitations de la Pentecôte. — Le texte ajoute : « Ne cherchez pas, ne goûtez pas ce qui est sur terre », c'est trop peu d'abord, puis ce n'est pas sans inconvénients. — Quand on examine les heures de sa journée... que d'heures perdues !

IX

Ne voyez dans ma sévérité, ma chère enfant, que la preuve positive de mes espérances. Si je n'attendais pas de vous une perfection plus haute, je vous laisserais tranquille dans ce que je vois d'imparfait. Vous reconnaîtrez aussi par l'expérience que toute disposition imparfaite est une prédisposition à de plus graves tourments. Et puis voudriez-vous refuser à Notre-Seigneur un peu plus de place dans votre cœur, un peu plus de beauté dans votre âme. N'ambitionnez-vous pas de vous en faire aimer?

Cherchez-le pour Lui et acceptez ce qu'il vous donne, ne poursuivant rien avec empressement et ne vous estimant pas trop appauvrie parce que telle confiance ne vous sera pas donnée. Ce n'est pas nous qui ferons le

bieu, ce sera lui par nous. Notre grande qualité doit être de lui offrir un intermédiaire, un instrument dont il puisse faire ce qu'il veut, librement; le laissant parfois à terre comme ses outils d'autrefois, le retrouvant docile quand il le ramasse pour s'en servir. Ne savez-vous pas qu'un bon ouvrier peut faire des merveilles avec un assez mauvais outil?

X

Ma chère enfant,

Vous aurez vu votre ange du ciel et vous serez revenue sur terre avec un rayon dans le cœur.

Oh ! pourquoi vous occuper de vous-même quand vous pouvez vous pénétrer de Dieu, Le faire vivre en vous !

Pourquoi craindre la souffrance, l'humiliation? pourquoi même y penser? Ce sont choses indifférentes en elles-mêmes. Nous accepterons et aimerons celles que le divin Maître nous enverra et elles nous seront bonnes.

Que telle personne ait telle ou telle valeur et que vous vous occupiez à fixer votre opinion : vain travail, dangereuse recherche, aliment de l'orgueil et du mécontentement. Aimer Jésus qui est parfait, aimer toutes les âmes *qui sont à Lui,* même si elles sont imparfaites — secourir celles qui demeurent faibles, ramener celles qui sont loin et en tout cela ne voir que Jésus, pas soi, quelle belle et douce vie !

Dieu infini peut être l'agent premier de tous vos actes, mais à une condition : c'est que chacun de ces actes l'ait pour objet, pour but. Dieu peut-Il agir en nous pour nous faire rechercher avec inquiétude si nous avons telle ou telle valeur, si nous sommes préférés à d'autres ou délaissés ! Dieu est absent de ces agitations.

Il est là quand nous parlons à Jésus, aux âmes; quand nous souffrons de ce que Jésus souffre en Lui ou dans les âmes; dès que le sentiment personnel paraît, Dieu se cache comme le soleil sous un nuage.

Laissons Dieu vivre et agir en nous, par nous et

pour Lui — pas pour nous. Il nous fera notre part et elle sera d'autant plus belle et plus ample que nous aurons été plus désintéressés.

Courage ! Je vous bénis.

XI

Ma chère enfant,

Notre-Seigneur n'a point passé un instant de sa vie sans souffrir. Sa souffrance de chaque instant était *l'universelle souffrance* de *tout* ce qui devait le blesser : l'abandon, l'injure; l'indifférence.

Une de ces souffrances qui ne le quittait pas était la vue continuelle de vos fautes et aussi la vue... de vos douleurs trop personnelles : il vous plaignait, mais vous désirait plus généreuse.

Vous feriez volontiers le sacrifice des joies humaines, si vous aviez en échange la joie spirituelle. Ce n'est pas ce que demandent les vraies Epouses du Dieu crucifié !

En vous apitoyant sur vous-même, et en vous regardant sans cesse souffrir, vous *mettez obstacle à votre avancement et à votre union à Jésus.*

Vous avez aussi beaucoup d'illusions.

La plus grave en ce moment est la persuasion que vous vous trouveriez plus heureuse le jour où vous vous seriez irrévocablement liée à Notre-Seigneur. — Vous seriez *la même;* ne deviez-vous pas être au comble du bonheur, autrefois, si enfin vous étiez admise dans la Société de... et depuis? Non, ce n'est pas en désirant *ceci* ou *cela* qu'on se prépare le repos, c'est en acceptant jour par jour ce que Dieu jour par jour nous demande. En dehors de cet abandon, il n'y a que succession de désirs trompés et découragement inévitable.

Vous avez tout ce qu'il faut pour aimer beaucoup Notre-Seigneur et vous dévouer à Lui. — Sortez de l'obsession de vous-même; c'est votre seul obstacle *réel.*

Vous êtes si préoccupée de vous et de ce que vous souf-

frez que vous ne comprenez même pas ce que je vous dis ou vous écris, vous privant ainsi du secours de *l'obéissance.*

Ah! qui nous arrachera à nous-mêmes! qui nous dépouillera de ce moi qui fait écran entre nous et l'image adorée de Notre-Seigneur, de ce moi qui nous trouble sans fin!

XII

Ma chère enfant,

Il faut prendre de la retraite tout ce que le bon Dieu vous laisse. *Peut-être* n'avez-vous pas mérité la grâce tout entière? La privation des moyens spirituels est la marque la plus sensible d'un délaissement qui deviendrait complet, si l'on restait insensible à ce châtiment.

Soyez bien humble devant Dieu et n'exigez rien. *Suppliez* et vous obtiendrez *tout.* Il faut absolument que vous vous retrouviez, et que vous repreniez la domination de vous-même que vous avez abdiquée pour suivre vos entraînements. Pauvre enfant! que vous seriez malheureuse bientôt, si vous ne vous convertissiez pas *à temps!* — N'abusez pas de la bonté de Dieu. Ne vous effrayez pas non plus de ses rigueurs. Demandez-lui simplement sa force, non ses consolations.

La vie, après tout, ne sera pas longue en regard de l'Eternité; et qui sait même si la vôtre atteindra les limites ordinaires! Ma pauvre enfant, que je vous plains! Comptez sur tout mon dévouement, et sur une affection que vos infidélités affligent profondément, sans la diminuer toutefois.

XIII

Mon enfant,

Je suis consolé et rassuré par la pensée qu'à cette heure, vous avez fait la sainte Communion et que vous avez retrouvé l'équilibre. Pauvre enfant! que vous êtes ingé-

nieuse à vous tourmenter! — Je vous le redis encore : oubliez-vous, faites régner la pensée de Dieu à la place trop occupée par vous-même. Entretenez habituellement le sentiment d'humilité et de confiance qui est juste et sanctifiant. « Je mérite bien davantage, donc je ne me plains pas. — Dieu est bon, donc j'ai confiance. » Ayez le courage de vous défaire des pensées qui vous décourageraient et de mettre à leur place soit des pensées de foi, soit des distractions honnêtes.

XIV

Ma chère enfant,

Que vous êtes malade et malheureuse !

Vous vous faites un mal dont vous aurez à subir les conséquences, peut-être longtemps. Chaque jour de retard détruit quelque chose en vous.

Et pendant ce temps, vous laissez Notre-Seigneur dans son tabernacle, oublié et... outragé; et pour qui?...

Ma pauvre et chère enfant, sortez de cette violente crise, je vous en conjure. Si vous avez la perspective de souffrir, réjouissez-vous, ce sera pour vous la rançon. Dieu soutiendra votre courage.

Ne dites pas : je retomberai. Si vous aviez coupé court, au commencement, vous ne seriez pas retombée. Les crises sont des états passagers. Malheureusement quand elles se produisent, vous vous imaginez que cela ne passera pas, et c'est ce qui vous fait succomber. Au contraire, quand on résiste, qu'on se maintient, l'orage perd de sa violence et s'en va tout à fait.

Votre père très affligé.

XV

Mon enfant,

Votre lettre me fait beaucoup de peine et, comme Notre-Seigneur lui-même, je ne peux que vous excuser. Vous ne croyez pas mal faire, mais je dois vous dire que vous suivez une direction *opposée* à celle que je vous donne, et vous faire remarquer que vous m'aviez *promis* d'agir autrement.

Vous avez promis de *ne plus vous occuper de vous,* de ne plus parler des personnes *qui vous sont antipathiques,* de ne pas vous *décourager,* et d'accepter de Dieu le *mauvais* ou le *bon* en fait d'appréciation et de procédés.

Vous aviez résolu de *tout* consacrer à Jésus, vos pensées comme vos goûts, de vous faire libre enfin pour Lui.

Je ne répondrai plus un seul mot à ces mesquineries qui ne sont pas dignes d'être portées en direction devant Dieu. Ce sont du reste des répétitions.

Je vous répète à mon tour : vous vous êtes détachée outre mesure de Mlle X.; vous vous êtes détachée sans raison de la M.; vous vous détachez de votre Docteur. Si vous ne changez pas, vous serez bientôt, par votre faute et par votre volonté même, privée de ces secours qui vous seront devenus à charge.

J'avais éprouvé une joie profonde à vous voir sortir d'un état imparfait pour vous donner à Dieu; j'avais ensuite été ravi de vous voir aimer Jésus comme je le désirais, mais depuis quelques années, vous me faites vivre dans l'inquiétude et la peine.

Sera-t-il vrai de dire pour vous comme pour les autres que l'amour-propre l'emporte sur le cœur et que l'amour-propre ne pardonne pas les blessures qu'on lui fait, même quand elles sont nécessaires?

Je crains que vous ne me rendiez justice un jour, peut-être trop tard.

Oh ! non, vous ne pouvez pas *offrir à Dieu* ce qui vous *occupe,* ce que vous *écrivez* et ce que vous avez *envie de faire !*

Vous m'avez manqué de parole déjà plusieurs fois pour le même objet, vous êtes revenue ensuite plus ou moins franchement; ce va-et-vient ne saurait se refaire sans cesse. Quand vous êtes sous l'influence de la grâce, vous reconnaissez que vous êtes victime de l'orgueil; mais il suffit d'un *peu de temps* et d'une *petite occasion* pour que vous laissiez reprendre à ce défaut son *despotisme*. Vous n'avez pas réellement renoncé à ce démon-là.

Relisez ce que je vous ai écrit de la part de Notre-Seigneur, je ne saurais vous dire autre chose, ni vous donner un programme différent.

Je vous conjure de quitter enfin la voie funeste où vous vous êtes engagée; le manque de paix vous montre bien que ce n'est pas la voie qui mène à Dieu.

Je vous bénis encore dans la tristesse de mon affection paternelle.

XVI

Ma chère enfant,

Ce spleen dont vous semblez ne pas vouloir vous affranchir vient de vous et non des choses; — il est un état imparfait et dangereux. Notre-Seigneur ne l'inspire ni ne l'approuve, et il n'en profite pas non plus.

Votre état de santé explique qu'il vous saisisse, mais il ne le justifie pas. Votre devoir est de réagir. Vous sortirez toute diminuée et peut-être dégoûtée de tout. Représentez-vous Notre-Seigneur vous regardant avec tristesse, et vous disant : « Que te manque-t-il? Que me reproches-tu? Sont-ce mes peines qui font ta peine? Nous n'avons donc pas une vie commune? »

XVII

Mon enfant,

Vous vous faites beaucoup de mal. Plus vous descendez bas dans la pente de votre nature, plus vous aurez de peine à remonter.

Vous êtes en opposition avec la volonté de Dieu, cela fait trembler. Il ne faut pas vivre dans l'état où l'on ne voudrait pas mourir.

Vous êtes au fond très malheureuse et vous le deviendrez bien davantage le jour où, après avoir laissé Dieu, vous vous sentirez véritablement abandonnée de Lui. Il n'en est pas encore ainsi. N'écoutez plus vos faux raisonnements. Vous vous laissez tromper par le démon. Il n'y a de bien et de bonheur qu'avec Dieu. Cherchez son pardon et livrez-vous à Lui sans conditions. Il vous sera bon. Nous n'avons pas le droit de suivre notre nature, même à nos dépens : nous n'en avons que le triste pouvoir.

Ne cherchez pas d'objections et de vaines excuses; soyez humble, priez et agissez, malgré vos impressions.

J'ai beaucoup de peine à votre sujet. Je vois une âme qui s'amoindrit et s'expose à plaisir. Je vois une personne qui m'est chère devenir moins estimable. Il faut bien vite réparer et racheter tout cela.

XVIII

Ma chère enfant,

Un mot sur mes peines à votre sujet; déjà, vous le savez, je constatais avec tristesse que la place de Notre-Seigneur allait en diminuant en vous, que votre tendresse pour Lui était moins exigeante. Je constatais parallèlement la préoccupation plus grande des vanités et des louanges, le goût des personnes du monde et le dégoût des personnes pieuses.

Votre faiblesse morale vous a fait commettre une action que rien ne justifie. Au lieu d'amener à vous vos pauvres amis, vous descendez à leurs petites préoccupations. Vous ne leur montrez pas Dieu.

En approuvant votre entreprise pour vous créer une situation meilleure, je comptais que vous échapperiez aux influences fâcheuses de l'esprit mondain; je comptais

pour cela sur votre fidélité à la méditation, à la Communion, à la pensée de Dieu planant sur votre vie. Vous l'avez négligée et il en résulte un changement d'impression. Vos idées, vos résolutions restent sans doute les mêmes; mais votre vie avec Dieu a diminué : votre idéal s'est abaissé. Vous êtes livrée aux alternatives de contentement et de tristesse, selon que les choses vont bien ou semblent contrariées.

On peut vivre dans le monde sans en prendre l'esprit; on peut aimer les arts et leur jouissance, la société de personnes bien élevées; mais il ne faut pas s'en faire un besoin, une vie : il vaut mieux en user avec crainte. En effet, ce ne sont pas là des conditions *favorables* à la piété, elles peuvent simplement un peu leur nuire; hélas! elles lui nuisent souvent. Voilà ce qui a poussé tant de belles âmes à fuir le monde. Pour en affronter les influences dangereuses, il faut être fort, et se tenir dans une réserve et un détachement difficiles.

Pour le moment, je trouve que vous vous laissez envahir et que vous baissez.

Mon devoir était de vous le dire et au besoin de vous le crier. Ma peine vous montre combien je tiens à vous, et mes avertissements, combien je compte toujours sur une vraie perfection de votre part.

XIX

Ma chère enfant,

Je suis très affligé de votre peine et pas étonné de votre résignation. Vous reconnaîtrez un jour que j'ai eu raison de frapper fort. Vous l'avez déjà reconnu pour le passé. Au fond vous en avez bien une certaine persuasion, mais à cette heure, la répugnance de la nature vous empêche d'en prendre réellement votre parti.

Nous répétons bien souvent ces mots : « Je ne suis rien, je ne peux rien sans Dieu; je ne veux rien en dehors de ce qu'il veut, j'accepte la privation qu'il m'impose. »

Nous sommes tranquilles en effet, tant que notre amour-propre est caressé par quelque particulière estime; mais tout ce qui est factice s'use et il arrive un moment où cette estime et ces affections, sans rien perdre d'elles-mêmes, perdent pour nous le stimulant qu'affaiblit l'habitude d'en jouir. Alors la faim se fait de nouveau sentir; l'amour-propre réclame ou s'irrite... c'est l'état que j'avais prévu depuis longtemps, et que j'ai observé en ces dernières semaines. Mes conseils, notre long entretien n'ont fait que retarder la crise...

Vous avez cessé de suivre l'impulsion de Jésus, vous ne l'avez pas cherché lui-même. Tout entière dans votre souffrance d'amour-propre, vous n'avez pas regardé plus loin : Durant certains exercices de piété, à l'église, à d'autres moments encore, vous avez retrouvé Jésus, car certes, vous n'êtes pas désunis ! mais la crise a repris son cours et vous n'avez pas reconquis la paix. Vous n'avez pas senti tout ce qu'avaient d'imparfaites et d'incohérentes vos explications et vos protestations.

Le zèle est un effet de l'amour, et s'il se voit contraint à de trop courtes limites, il ne souffre que pour Jésus, *pas pour soi;* il ne sème pas le trouble, il n'amène pas une sorte de désorganisation où l'on ne se reconnaît plus. Que dis-je? il se ramasse sur lui-même pour devenir plus tendre dans son affection, plus empressé auprès de Celui pour qui il ne peut agir à cette heure; il lui fait, dans son cœur, un asile, un trône, un autel. Croyez-moi, dans cette retraite sacrée, si longue soit-elle, le temps n'est pas perdu, la préparation plus parfaite multipliera la fécondité de l'action future. Les trente ans de Nazareth furent soustraits au zèle extérieur : furent-ils trente années perdues?

Que nous ayons pour le bien des moyens matériels plus ou moins parfaits, nous ne pouvons rien de surnaturel sans la coopération de Dieu, et sans eux, il n'est rien que nous ne puissions avec son aide. Le tout est de marcher sous son commandement; alors à quoi bon ces révoltes contre l'opinion qui nous croit moins bien douée de tel côté? à quoi bon ces tristesses découragées à la vue d'un genre de bien qu'on ne nous offre pas !

XX

Ma chère enfant,

J'ai été heureux de causer avec vous des sujets qui vous intéressent, mais j'ai été vraiment attristé de vous trouver trop occupée de vous-même, et très peu attentive à l'inspiration du divin Maître, dont vous n'avez certes pas traduit l'humilité et l'indulgence. J'ai constaté également que vous étiez plus éloignée encore de la disposition nécessaire pour permettre une promesse d'obéissance. Vous paraissez plus sûre que jamais de vos idées et de votre sagesse pratique. Vous vous étonnez que tout le monde ne le reconnaisse pas.

Ces observations vous seront pénibles, peut-être ne les trouverez-vous pas entièrement fondées, et voudrez-vous me faire comprendre que je me trompe. Ne prenez pas un chemin qui vous égarerait, allez tout droit à Jésus, regardez-le bien dans son attitude et demandez-vous ce qu'il vous aurait dit, s'il avait été à ma place. Exprimez nettement devant Lui l'opinion que vous avez de vous-même, et celle que vous attendez des autres, je suis assuré du résultat final. Vous vous plongerez dans une profondeur d'humilité dont je crois que vous êtes un peu sortie, et vous trouverez ce doux maître plus avant dans vos préoccupations, dès que vous serez sortie de votre amour-propre. Samedi vous m'apporterez une âme détachée, docile et désireuse avant tout de vivre pour Jésus.

Vous porterez votre attention sur la recherche de vous-même qui pourrait se trouver dans telle chose, soit que cette chose doive être retranchée, soit que le sentiment seul doive être purifié.

Il ne s'agit pas d'ailleurs de n'accepter les satisfactions humaines que dans le but de ramener les âmes à Dieu. Ce but doit être en tout et dominer tout; mais il ne faut pas exiger de votre cœur de ne pas jouir, ni de renoncer à la jouissance qui n'enlève rien à Dieu et laisse votre âme aussi bien disposée pour Lui.

Jugez donc toutes vos démarches et tous vos projets

sur cette donnée : cela enlève-t-il quelque chose à Dieu? — cela me met-il dans une disposition moins favorable à l'union avec Lui et au progrès?

Ce qu'il faut sacrifier plus largement, c'est l'amour-propre. Je ne vois pas le bien que peuvent produire ces sortes de satisfactions savourées.

Autre chose est d'accepter, comme encouragement, certains témoignages d'estime, autre chose de les rechercher habilement, de s'y complaire et rouler comme l'abeille dans les fleurs. L'abeille en fait du miel, nous en retirons, nous, du poison.

Il est juste que vous fassiez et acceptiez ce qui convient à établir votre situation d'artiste, mais comme ce soin ne manque pas de danger, il est bon de renouveler souvent votre intention, de rester détachée dans ces recherches et comme étrangère à ce qu'on dit de vous. Le mieux en cela, comme d'ailleurs en tout, sera de vous entretenir si constamment avec Notre-Seigneur que ces pensées parasites ne tiennent pas de place.

Voilà les grands principes. Ils seront votre guide pour les résolutions spéciales que vous ne préciserez jamais trop.

Il faudra aussi vous décider à vous intéresser davantage et réellement à ce qui intéresse votre mère et les diverses personnes qui ont confiance en vous. Ce n'est pas un rôle factice qui suffit. Ce ne serait ni assez sincère, ni très efficace, surtout ce ne serait pas assez surnaturel, car Notre-Seigneur s'est intéressé et s'intéresse à tous nos besoins et à toutes nos affections. Le surnaturel ne doit pas éteindre le bien naturel, mais le mieux comprendre et l'embellir...

Je n'en finis pas quand je parle à votre âme qui m'est si chère... et qui me devient une douce consolation.

XXI

Je désire, ma chère enfant, que la pensée de l'Ascension vous donne de la joie par la pensée de la joie que goûte

au ciel le Jésus que vous aimez. Il ne vous est pas défendu d'y ajouter la perspective de partager ce bonheur. Il n'y aura plus alors de crainte, plus de malaise, plus de défauts chez nos amis, ni en nous-même, plus de vide dans notre cœur, plus d'ombre sur nos têtes...

Respirons cet air qui dilate. Essayons d'aimer comme nous aimerons alors. Et puis revenons paisiblement à nos soins d'ici-bas, résignons-nous à nos impuissances physiques et morales, aimons mieux les personnes qui nous sont moins sympathiques et que nous retrouverons parfaites là-haut. Soyons aussi confiants que des enfants, et aussi humbles que des mendiants. Nous n'avons de bien que ce que Dieu met en nous, or il y mettra ce que notre confiante prière appellera, et dans la mesure que notre humilité lui ouvrira.

Songez au bonheur de vous trouver enfin devant ce Jésus dont vous poursuivez la recherche au milieu de vos ténèbres, et malgré toutes vos lassitudes. Il vous regardera. Ce regard vaut bien toutes nos peines !

XXII

Ma chère enfant,

Votre lettre ne me satisfait qu'à demi. Vos dispositions sont bonnes, mais elles ne sont pas vaillantes. Et puis Dieu ne vous suffit pas, ne vous contente pas. Vous trouvez moyen de souffrir de bien petites choses. Que peut en penser Jésus?

Tant que vos dispositions ne seront pas plus affranchies, vous n'aurez qu'une paix intermittente, vous vous occupez trop de vous et vous privez Dieu du concours qu'Il en attend pour les autres, dans une trop grande mesure. Vous ferez du bien quand même, car vous avez le zèle et le dévouement, mais quel bien plus grand vous feriez si vous étiez détachée de vous-même !

Pour vous aider à sortir de cet état, je vais essayer

de vous en montrer la cause. Ce sera une analyse de votre nature.

Chez vous le sentiment domine, et domine d'une façon presque absolue. La raison a beau voir clair; la volonté a beau se décider, rien n'est gagné tant que le sentiment n'intervient pas; dès qu'il entre en jeu, tout devient facile.

Est-ce une fâcheuse constitution morale? nullement. Le sentiment est le principe *vivant* par excellence; il est le principe le plus actif du dévouement, de la tendresse, du charme qui attire. Une âme de simple raison voit, mais ne fait pas; une âme de simple volonté agit, mais ne réchauffe pas. Sans doute, une puissante volonté, bien orientée, assure une grande vertu et détermine un grand zèle, mais par l'action de la grâce qui apporte le *sentiment* qui manquerait du côté naturel.

La sensibilité est sujette à deux grandes infirmités : elle subit *d'incessantes fluctuations* et *elle court grand risque de chercher sa satisfaction* au dehors, dans les affections humaines.

Point de paix durable; des préoccupations sans cesse renaissantes (souvent les mêmes); danger de se dégoûter de certaines choses dans la piété et surtout de beaucoup de personnes, parfois successivement de presque toutes. Le sentiment *n'offre point de base :* c'est une barque sur l'eau.

Que devenir alors, et que faire?

C'est bien simple, il faut donner des *appuis* au sentiment : le principal appui du sentiment consiste dans le contrepoids de la raison et de la volonté. Il faut s'*habituer* à agir par raison et par volonté et faire peu de cas de ce qui n'est qu'impression. — Ces impressions de tristesse, d'amour-propre froissé, de délaissement douloureux, il faut les dominer par des sentiments plus hauts et plus forts. Vous avez le sentiment de *votre union à Jésus;* ajoutez-y le besoin d'*immolation.*

Un des plus grands dangers de cette lutte est de se poser en victime devant soi-même, et de *mettre sa vertu* à ACCEPTER.

Le mieux est de *trouver* que ce que l'on souffre est *peu de chose,* et cela *toujours.*

S'apitoyer sur soi-même est démoralisateur. En faisant agir ainsi la raison et la volonté et en écartant ce qui ravive les impressions, on finit par se *rendre maître* de la *sensibilité.* Ce n'est pas l'œuvre d'un jour; il faut s'attendre à des défaites et à des reculs. La victoire est à la persévérance.

Se rendre maître de la sensibilité n'est pas la *détruire,* ce n'est pas même la *diminuer* dans ce qu'elle a d'utile et de beau, c'est la *débarrasser* de ce qui n'est ni raisonnable, ni utile, ni bon.

La plupart du temps, c'est simplement la dégager de quelques préoccupations trop personnelles.

Voilà, ma chère enfant, un petit traité en raccourci sur la matière. Vous apportera-t-il la lumière? Vous le constaterez à un signe certain : oui, si vous vous sentez plus courageuse et plus décidée; non, si vous restez dans un certain trouble plein de vague. Dans ce dernier cas, j'aurai perdu mon temps et ma psychologie; mais qu'à cela ne tienne ! il y a d'autres moyens d'action, et nous continuerons à les employer, avec le regret pourtant que vous n'entriez pas dans la voie sûre de la réforme définitive.

XXIII

. . . .

Vous, ma chère enfant, vous serez impressionnée plus encore par le sentiment de la bonté de Dieu, de sa paternelle sollicitude, et vous laisserez les préoccupations excessives aux personnes qui ne le connaissent pas. Se résigner pleinement est déjà bien beau. S'oublier, c'est davantage.

Écartez donc les retours *inutiles,* les imaginations de choses *possibles,* tout ce qui n'a point d'utilité et diminue vos forces. Faites-le en vous portant à regarder Dieu d'une façon plus prolongée et plus profonde. — Soyez très bonne pour votre entourage immédiat. On l'est facilement pour les étrangers, mais l'est-on bien à cause de Dieu?

XXIV

Ma chère enfant,

J'ai eu beaucoup de peine des dispositions où je vous ai vue hier : ce n'était pas Dieu qui était le sujet de vos préoccupations. Aussi, n'aviez-vous point la paix. Non, vous ne sauriez vivre dans cette imperfection : vous n'êtes pas dans votre voie· vous n'êtes pas sous l'influence de Dieu et ce que vous faites et dites ne va pas à Jésus, ou plutôt y va pour l'attrister, car rien ne lui échappe et il n'est pas une imperfection qui ne lui soit sensible de la part d'une âme qui s'est donnée toute à Lui.

Vous êtes retombée dans la préoccupation de vous-même. Vous avez accueilli des sentiments que vous aviez tant de fois regrettés et désavoués !

Certes, c'est avec bonheur que je vous ai vue vous dévouer à vos amis. Vous leur portez beaucoup de consolation et quelque force. Vous trouvez, vous aussi, auprès de leur affection un repos moral très bon. Méfiez-vous pourtant de la trop grande estime de vous que peut vous donner leur affection tout admirative. On s'y habitue facilement. On incline à croire ce qui plaît et, par contre, on est révolté, ou du moins très affecté, par des appréciations moins flatteuses.

... S'ils m'en parlaient, je serais embarrassé... car ils vont trop loin dans la bonne opinion qu'ils ont de vous. Autant je me sens le courage de vous dire à vous vos défauts, autant il me serait cruel de les dire à d'autres et surtout à ces amis.

Gardez cette lettre et relisez-la parfois. — Elle contient mes craintes, c'est vrai, mais aussi le moyen d'en écarter la réalisation.

XXV

Ma chère enfant,

J'ai un grand désir de vous faire du bien et je vous crois capable d'en faire beaucoup, si vous vous oubliez vous-

même. Cette dernière condition me tient fort au cœur, car elle n'est point réalisée; si l'on se recherche soi-même ou dans le désir de l'estime ou dans le désir de la jouissance même spirituelle, on reste exposé à de grands découragements. En effet, ce que l'on désire, ce qu'à certains moments on espère, transpire souvent, je dirai même habituellement. Vous l'avez éprouvé et vous en avez été troublée. L'épreuve vous a été donnée pour vous instruire. N'avez-vous pas remarqué ce mot de l'*Imitation* : « Vous trouverez à peu près perdu tout ce que vous avez fait pour les créatures et non pour Dieu ! »

Méditez aussi cette parole que je vous ai si souvent répétée : « Sachons aimer ce que Dieu nous donne et sachons aimer qu'il nous prive de ce que nous désirerions. » — Le laisser maître; ce qui ne veut dire nullement : ne faites rien, ne sentez rien. Notre devoir est d'avoir toutes les initiatives raisonnables. Mon observation porte sur l'*état d'âme* dans ces initiatives. Désirons et tentons *ce que* nous croyons que Dieu désire, désirons-le et tentons-le *parce qu'Il* le désire. Dans ces conditions, nous ne serons jamais troublés du résultat. Si nous sentons un peu de fièvre, un peu de mécontentement, une pointe d'irritation, prenons garde, il y a *autre chose* que la vue de Dieu.

Entendons-nous bien sur une parole qui prêterait peut-être à une fausse interprétation. Quand je dis demandons et tentons *ce que* Dieu veut et *parce qu'il* le veut, cela n'exclut pas la considération de nos besoins. Nos besoins entrent dans la convenance de la volonté *probable* de Dieu. Notre devoir est de tenter ce qui peut y répondre, mais notre devoir plus élevé consiste à le vouloir, non parce que nous en avons l'impulsion naturelle, mais parce que nous entrons dans les intentions de Dieu; ce qui est très important, car, dans le premier cas, le trouble succède à l'insuccès, si même il ne le précède pas. Dans le second cas, nous restons calmes, comme s'il s'agissait d'une personne inconnue.

L'état où vous êtes en ce moment se rapporte à l'empressement spirituel et à la préoccupation de soi...

Je vous trouve bien occupée déjà et bien peu forte pour vous voir sans appréhension entreprendre d'autres

œuvres. Vous semblez d'ailleurs poursuivre ce désir plutôt comme quelqu'un qui a *soif* de quelque *jouissance personnelle,* que comme une âme qui cherche la gloire de Dieu et le bien des âmes pour tout bien.

Cette réserve faite, je n'entends nullement restreindre votre liberté; je dirai même facilement qu'une expérience ne me déplairait pas, car je suis porté à croire que là aussi vous éprouverez des déceptions... Chez vous les débuts sont toujours pleins d'enthousiasme, et dans toute œuvre la recherche personnelle amène infailliblement le découragement.

Croyez, mon enfant, que je vous rends justice largement; je vous vois faire de grands actes de vertu, mais on peut faire beaucoup d'actes de vertu sans avoir une vertu affermie. Or la solidité et par conséquent la puissance réside non dans les actes, mais dans la vertu qui en est le principe normal. D'autres principes peuvent faire produire les actes : les uns sont bons, mais passagers, comme le désir de faire plaisir à Dieu, l'amour sensible, la volonté du sacrifice (les actes répétés et *non contredits* établissent la vertu à la longue; mais tant que la vertu n'est pas établie, il y a danger); d'autres motifs peuvent s'y ajouter malheureusement, et vous en connaissez plusieurs. Ceux-là altèrent la vertu quoiqu'ils soutiennent les *actes* du moment. La vertu est la facilité du bien. Du moment que le bien *coûte trop,* c'est que la vertu est faible, voilà la doctrine. Il en est de même, quand les crises de tristesse et d'exaspération reviennent assez fréquemment; il y a un *principe mauvais qui les cause* et ce principe est au dedans : les personnes et les choses sont simplement l'*occasion* qui lui en fournit la matière. Puisque je traite à fond la question de votre vertu, laissez-moi compléter la leçon en vous redisant une chose qui vous afflige. Certes, ma chère enfant, je souffre de vous affliger, mais je ne crois pas que vous ayez attaché à mes craintes toute l'importance qu'elles méritent. Eh bien oui, je suis inquiet de l'avenir et je ne cesserai de l'être que lorsque j'aurai vu ces crises dont nous parlions ne *plus se reproduire périodiquement,* quand j'aurai vu par consé-

quent que l'amour de vous-même étant devenu modéré ne produit plus de *révoltes intérieures*. Je vous ai vue vous dégoûter de bien des choses et de bien des personnes! Je vous ai vue bien tentée de vous éloigner de moi, et tout cela venait toujours du même principe : du manque de vertu. Vous en faites des *actes,* mais vous en détruisez l'*effet* par mille imprudences intimes, comme *jugement des personnes et des intentions, comparaison* avec d'autres, *exigences* aussi, tout en croyant n'être que juste, etc., car vous en *parlez trop,* même quand vous m'en parlez à moi.

Il faudrait faire disparaître de son âme les sentiments répréhensibles, comme l'on fait disparaître d'une chambre les vilains objets à l'arrivée d'une personne qu'on veut recevoir avec honneur.

De grâce, faites que Notre-Seigneur, que vous aimez, ne les aperçoive pas lui-même ou seulement durant le temps qu'il vous faut pour les chasser. Vous l'aimez, vous vous êtes donnée à Lui, vous avez l'ambition sainte de vivre pour Lui et de Lui. Vivre *pour* Lui, c'est *peu vous considérer* vous-même. Vivre de Lui, c'est n'avoir pas *besoin* d'autre chose, acceptant ce qu'il donne soit de lui, soit des autres, et ne vous tourmentant pas de ce qu'il refuse.

Peut-être, ma chère enfant, trouvez-vous que je vous montre un idéal trop élevé; que je vous presse trop pour vous forcer à l'atteindre?... Je ne sais le temps que j'aurai pour vous y conduire; peut-être cédè-je un peu à cette hâte qu'on a, le soir, quand la nuit tombe, de faire rentrer en sûreté ce qu'on a de plus cher. Vous me rendrez certainement pleine justice un jour, et, si jamais vous vous trouvez après moi dans ces mêmes dégoûts de personnes et de choses connues, dans ces mêmes rêves vagues de pensées et de choses nouvelles, où vous trouverez, ce vous semble, le repos, relisez cela et remettez-vous tout uniment à aimer, avec Notre-Seigneur, ce *qu'il vous donne à aimer et à souffrir.*

XXVI

Ma chère enfant,

Je ne sais pas ce que j'aurais fait dans votre situation à M., mais je sais bien ce que j'aurais voulu faire : j'aurais accepté tout tranquillement l'observation assez dure, je n'en aurais parlé à personne et j'aurais tâché de n'y point penser.

N'y voyant pas un de ces cas où Dieu nous oblige à nous défendre, j'y aurais vu une de ces bonnes occasions où l'on peut payer ses vieilles dettes, et j'aurais trouvé que c'est juste; j'y aurais vu surtout une similitude avec Jésus humilié et je me serais fait un bonheur de le suivre à cette faible distance.

Les humiliations de Jésus au Calvaire paraissaient de nature à le discréditer. La prudence humaine lui eût crié de les éviter pour le bien de ceux qui devaient croire en Lui. S'est-il trompé, ou agissait-il d'une façon plus haute?

Quand on aime beaucoup Jésus, on reste peu sensible à de si petites blessures. On n'a même pas à se raisonner et à invoquer des motifs encourageants. Jésus remplit le cœur et rien ne manque, rien n'atteint profondément. La vertu d'humilité réside dans l'inclination vers ce qui humilie.

L'amour de Notre-Seigneur fait qu'on aime tout ce qu'il a aimé. Chère enfant, soyez grande et que les petits froissements, les petites préoccupations restent en bas, loin de vous!

XXVII

Oui, ma chère enfant, votre mission est de consoler et de soutenir les autres et le moment est venu de vous oublier totalement. Prêtez à Dieu un instrument désapproprié de lui-même, apte à recevoir pour les autres.

Que de choses utiles nous aurions dites au sujet de

telle œuvre et de telle âme si nous n'avions dépensé notre temps et épuisé notre attention à des redites plus qu'inutiles! et cela est revenu périodiquement comme l'effet d'un mal qui n'est qu'assoupi, non guéri.

Le divin Maître vous prie de vous occuper de Lui, de son isolement de cœur, des âmes qui ne le connaissent pas ou qui l'aiment trop peu.

Que pense-t-il quand il vous voit tout absorbée par vous-même, toute troublée de fond en comble, rendue malade par les blessures de l'amour-propre?... Il y a des âmes que rend malades la souffrance de ne pas voir Jésus. Ce sont des âmes d'exilés qui se soucient fort peu de ce qu'on pense d'elles! Il n'est pas rare que ces âmes trouvent leur consolation, en attendant le Ciel, à souffrir et à être humiliées avec le Jésus de Nazareth et du Calvaire. Lesquelles sont les plus vivantes?

Oh! quelle sagesse! prendre la dernière place, car personne ne la dispute, et, après l'avoir choisie, on ne s'étonne de rien.

A quoi me sert de me comparer aux autres? Et de quel œil Jésus nous voit-il nous préférer à plusieurs?

Si vous n'étiez pas appelée à la perfection, je ne vous tiendrais pas ce langage et je trouverais votre vie bien et louable, en la comparant à l'ensemble des autres; mais vous ne doutez pas plus que moi de cet appel. Décidez-vous enfin à donner tout pour avoir tout. Je souffre quand je vous vois irritée contre l'humanité. Je souffre lorsque je vous vois vous comparer à d'autres, car *au fond* le résultat est que vous vous préférez à elles; je ne puis admettre que l'Esprit *qui doit inspirer tout sentiment pour qu'il plaise à Dieu,* vous inspire ceux-là, et alors, mon enfant, c'est la nature qui vous dirige! Le voulez-vous?

« Apprenez de moi que je suis doux et humble *de cœur*, et vous trouverez *le repos* de vos âmes. » Quand *le repos* a disparu, cherchez bien et vous remarquerez que vous avez failli au précepte du Sauveur.

J'aurais préféré vous voir, par obéissance, garder le silence. *Ecrire* ne vous est pas meilleur que *penser,* quand

il s'agit de vos peines. Je réponds parce que je n'aurais pas le courage de vous laisser trop souffrir. — Revenez à l'entier abandon à Dieu et à la simple obéissance.

XXVIII

Ma chère enfant,

Je me réjouis de vous voir revenue au calme. L'épreuve a été pénible et longue. Le démon jaloux a fait travailler la vieille nature, et le bon Dieu l'a laissé faire pour vous ouvrir les yeux sur ce que vous seriez sans lui.

Peut-être aurez-vous aussi connu que vous n'avez pas encore compris l'obéissance. — Telle que vous l'avez pratiquée, elle ne vous a guère servi que lorsqu'on était d'accord avec vous : voilà pourquoi elle ne vous est plus un secours suffisant au moment de l'épreuve. Quant au fond de votre nature, méditez sans cesse cette première parole de l'appel : Si quelqu'un veut venir après moi, *qu'il se renonce.* Que penser d'une âme appelée et qui se dit : Je n'ai pas ce qu'il me faut en fait d'estime et d'affection? — Cela revient à dire : Dieu ne me donne pas ce qu'il me faut. — La règle est en effet celle-ci (je vous l'ai dite et redite) : ce qu'il nous faut, c'est ce que Dieu nous donne. S'il nous donne telle bonne affection, tel degré de confiance témoignée, acceptons-la avec simplicité; s'il donne peu, disons que c'est bien et ne désirons pas avec inquiétude qu'il donne davantage. Ne sondons pas l'avenir pour savoir s'il en sera toujours ainsi.

XXIX

Ma chère enfant,

Votre lettre d'hier m'a tellement affligé que je n'ai pas dormi cette nuit.

Vous ne vous doutez pas, non vous ne vous doutez pas

de la *sensibilité* de votre amour-propre et des *illusions* qu'il vous donne ainsi que des *jugements faux* qu'il provoque. Placé à distance, je vois cela avec une telle *clarté* que j'en suis inquiet depuis longtemps. Je vous le dis et vous ne me croyez pas, parce que vous ne *voyez pas ainsi;* vous préférez votre appréciation à la mienne, ou bien vous recourez à la défense enfantine qui consiste à dire, même à un homme de mon âge, capable de penser par lui-même : « vous vous laissez influencer ! » Finalement, vous vous en prenez à moi, au lieu de vous en prendre à votre amour-propre, et vous osez me dire : *Vous serez cause* que j'abandonnerai tout !

Dieu m'est témoin que je n'ai jamais cherché autre chose que votre bien et mon expérience m'apprend que si vous ne brisez pas votre orgueil, *un jour ou l'autre, vous abandonnerez* tout en effet; oui, tout, et jusqu'à ces sentiments que vous avez pour le divin Maître, et peut-être jusqu'à la foi elle-même... Et vous voudriez que je tolère un tel danger?... Je vous le répète, vous ne voyez pas à quel point votre amour-propre vous trompe sur les personnes et les choses.

Une obéissance si nple et confiante vous est nécessaire.

J'ai trop raisonné avec vous : ne l'exigez plus à l'avenir, je vous en prie.

Si vous vous débarrassez de cet ennemi, vous ne perdrez plus ni la paix, ni le temps qui vous est donné pour aimer.

Vous voyez bien que Jésus vous aime puisque, malgré tout, il vous laisse l'immense désir de l'aimer. Vous voyez bien aussi que je tiens à vous, car j'aurais eu bien des occasions de me retirer.

Je vous bénis d'un cœur de père qui vous reste bien attaché.

XXX

Ma chère enfant,

Il n'y a aucun doute à avoir sur mes intentions: mes paroles et mes lettres précédentes en font foi. Mais la

tentation cache et brouille toutes choses, je viens donc vous redire que je ne vous veux ni anéantie, ni inactive pour le bien, je vous veux simplement dépendante, mais dépendante résolument, c'est-à-dire faisant de tout cœur le bien que Dieu vous demandera par les circonstances et acceptant sans trouble et surtout sans jalousie de n'être pas appelée à faire tel autre bien. Je veux que vous mettiez la volonté de Dieu à la place de la vôtre, voilà tout, et que vous n'envisagiez que son bon plaisir, pas vos préférences.

Vous vous persuadez, ma chère enfant, que je vous crois incapable de tout et que je voudrais vous immobiliser dans la seule occupation de Dieu en vous ! Je suis loin d'avoir cette idée et ce plan. Hier même, je disais à Sœur X. combien j'étais heureux de voir le bien que vous faites, et elle reconnaissait avec moi que vous aviez transformé telle et telle. Je n'aime pas beaucoup, il est vrai, vous donner des louanges, car l'amour-propre est votre grand danger, mais je le fais en ce moment pour que vous ne restiez pas dans le découragement. Si vous devenez humble et dépendante de Dieu, vous pourrez faire beaucoup pour les âmes et sans danger pour vous.

Le rôle d'un père n'est pas de songer à ce qui lui revient soit de ce qu'on dit de son enfant, soit de la satisfaction ou de la peine qu'elle lui témoigne; son rôle est de vouloir avant tout, et malgré tout, le bien de son enfant.

XXXI

Ma chère enfant,

Je vous en prie, faites-moi crédit, laissez-moi vous conduire comme Dieu me l'inspire. Ne songez pas à ce que vous souffrez, il faut le souffrir, et cela passera. Ne dites pas : mon père ne me comprend pas en ce moment, il ne sait pas combien il me décourage, il ne me prend pas comme il faut. Encore une fois, faites-moi crédit.

C'est vous, ma chère enfant, qui ne comprenez pas en

ce moment le danger qu'il y aurait à rester ce que vous avez été cette année : difficile pour les autres, trop occupée de vous, pas assez humble. J'ai vu le danger, je vous l'ai signalé, vous n'en mesurez pas assez l'étendue. Laissez à mon expérience le bénéfice de la présomption, en faveur de ce qu'elle vous dit.

Je voudrais vous mettre un instant à l'école de saint Philippe de Néri. — Ce saint avait le cœur le plus aimant pour Notre-Seigneur, et il était baigné souvent de consolations ineffables, et cependant le cri de ce cœur était sans cesse : Mon Dieu, je suis capable de vous abandonner, de vous trahir... je le sens, j'en tremble, mais je ne le veux pas et je vous supplie de me bien tenir. Chaque soir, il remerciait Dieu de l'avoir préservé, et poussait un soupir de soulagement, et ainsi tous les jours. Donc, la crainte de soi n'empêche pas l'amour, il lui est plutôt un stimulant... quand on est humble.

Quand on est humble, on se craint; mais comme on compte sur Dieu, on est ainsi rassuré et plus même que par la considération confuse de sa propre solidité.

Quand on est humble, on juge mieux les autres; on se plaint moins d'un manque d'attention et l'on s'épargne des souffrances peu profitables.

Je vous ai dit les alarmes que m'a inspirées cette année... je dois en maintenir l'expression. — Il *faut que vous changiez,* Dieu vous montrera comment et vous y aidera; mais ne commencez pas par vous apitoyer sur vous-même, sur le mal que vous souffrez, sur le découragement que vous subissez et dont vous cherchez la cause dans la manière dont je vous traite.

Les crises que vous avez traversées viennent toutes d'un manque d'humilité, mais vous ne l'avez pas constaté. Reprenez donc avec vaillance votre drapeau qui porte ces mots : j'ai choisi d'être la dernière dans la maison de mon Dieu.

Vous ne serez pas la moins aimée.

Je vous bénis de tout cœur.

XXXII

Ma chère enfant,

Si le divin Sauveur daignait se tourner vers vous, comme il le fit vers Madeleine au jardin de la Résurrection; s'il vous appelait par votre nom; à ce mot : Marie! vous seriez à ses pieds, *oubliant tout.* Or, c'est cet oubli qu'il faut obtenir, s'il n'est point dominé; c'est en vous persuadant bien que vous êtes aimée de Dieu qu'il faut y tendre. Je vous le répète donc avec assurance : malgré l'imperfection de votre pauvre nature orgueilleuse qui a confusément entraîné votre volonté, vous restez aimée et très aimée de Jésus.

Puisque nous pouvons être aimés, quoique très imparfaits et très pauvres, que vous importe que l'imperfection vous soit laissée comme moyen d'humilité? N'est-ce pas une double grâce?

Ma pauvre enfant, vous portez avec vous un tel bagage d'exigences que vous en êtes écrasée. Vous ressemblez à une personne qui voudrait prendre toutes ses précautions contre la faim, le froid, le chaud, etc., et qui emporterait tout un attirail de cuisine, de literie... Puisque Notre-Seigneur vous dit de le suivre, que voulez-vous de plus? il veillera à vos besoins de demain. Dégagez-vous de toute préoccupation et ne songez qu'à L'aimer.

L'*Imitation* dit qu'il vous faut être libre comme le petit oiseau. S'il lui prenait fantaisie de se charger de tout ce dont il peut avoir besoin, pourrait-il voler?

Pas de lendemain anxieusement prévu, c'est une injure à la paternité de Dieu ; comme le petit oiseau, vivez et chantez : l'amour est le chant que Dieu vous demande, et ne songez pas à autre chose. Les circonstances vous indiqueront à chaque jour quelle est la volonté de Dieu et ce que vous pouvez faire pour son service.

Ne pensez plus à vous, pas même pour examiner ce qui est ou a été défectueux.

« Pense à moi, je penserai pour toi. » Depuis combien

de temps ne vous ai-je pas proposé cette devise et quelle ne serait pas votre paix, et votre perfection, si vous l'aviez appliquée !

XXXIII

Ma chère enfant,

Je n'ai jamais douté que vous ne puissiez faire du bien aux âmes : vous êtes pleine de cœur et de dévouement, vous prenez de l'expérience. Quand vous serez humble, je serai content. Faire du bien aux âmes, à beaucoup d'âmes, et n'être pas humble est un danger effrayant; souvent ce bien n'est du reste pas solide. Dieu n'agit ordinairement que par les humbles, j'en reviens toujours là : cultivez l'humilité. Ne voyez dans ce conseil renouvelé aucune arrière-pensée, je n'en ai pas. Vous feriez des miracles, vous attireriez des millions de personnes à Jésus; si vous n'étiez pas humble, je resterais triste et inquiet.

Supposez, ma chère enfant, que, dans quelque temps, Dieu vous envoie l'épreuve de la sécheresse la plus complète et que cette épreuve dure des années. Plus aucun sentiment d'amour intime; plus même, ce semble, aucun désir d'aller à Jésus ! Si vous êtes humble, je ne craindrai rien. Si vous ne l'êtes pas, vous serez grandement exposée à vous décourager tout à fait. Cette épreuve vous a été épargnée. Dieu si bon, si père, savait bien que vous n'aviez pas la force de la supporter longtemps.

Lisez les sentiments que saint Vincent de Paul avait de lui-même. Ce qu'il en dit a un tel caractère de vérité qu'on en est ému.

Si vous voulez suivre Jésus, soyez comme lui; choisissez Bethléem et sa crèche; *suivez-le* dans l'abaissement de ses trente années *vulgaires* et, si Dieu vous appelle à faire du bien, c'est Lui qui viendra vous prendre comme par la main, c'est-à-dire par les circonstances et par l'appel des personnes qui le représentent. Jésus a attendu trente ans !

XXXIV

Ma chère enfant,

Je suis heureux de vous savoir en un lieu où la religion est en honneur, où vivent de belles âmes qui vous aiment, et où vous avez trouvé un prêtre capable de vous soutenir.

Je suis heureux aussi des dispositions où je vous vois. Ah ! que cette humilité est attendue de Dieu ! qu'elle vous est nécessaire ! Votre vie spirituelle continuerait tristement à être précaire, si elle n'était appuyée sur le sentiment de votre pauvreté, le détachement de ce qui vous est personnel et l'acceptation douce de toute volonté de Dieu.

Ne vous étonnez pas, ma chère enfant, de me voir vous demander toujours le détachement; vous ne savez pas jusqu'à quel point vous en manquez, et quoique j'aie été sévère, je ne vous ai jamais tout dit. Ne sentez-vous pas qu'il doit en effet se trouver dans votre fond quelque vice caché, puisque vous ne pensiez pas à vous établir dans la vertu? Ce vice caché à vos yeux, c'est un extrême attachement à vous-même, surtout du côté de la recherche de l'estime et de l'horreur de la souffrance. Si vous deveniez humble et détachée, vos scrupules cesseraient peut-être, mais seraient sûrement diminués. Vous ne comprendrez qu'alors l'obéissance et vous y trouverez le repos.

XXXV

Ma chère enfant,

Faites une confession aussi humiliante que le pourra être la vérité, et sincèrement humiliante; en disant des fautes humblement, ne cherchez pas à faire dire : voilà une âme généreuse. Si l'on vous croyait plus cou-

pable que vous ne l'êtes, il faudrait simplement rétablir la vérité.

Il ne faut ni rester dans l'indifférence de l'attente, ni vous permettre des lectures dangereuses; l'indifférence de l'attente ne convient pas à une âme qui a la raison pour agir, et la distraction de lectures dangereuses serait à la fois la perte de votre conscience et la déception de votre cœur.

Vous êtes dans l'épreuve de la tentation et de la souffrance depuis longtemps, vous avez peut-être un peu faibli... Dieu aurait pu vous abandonner, s'il ne vous avait pas tant aimée. Il ne faut pas laisser la désorganisation se produire; jusqu'à présent, elle n'a été qu'une menace; si l'état actuel se prolongeait, il est à craindre qu'elle le devienne en toute réalité. Or l'Evangile dit : « Si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur!... il ne sera bon désormais qu'à être jeté à l'abandon. » Voudriez-vous tomber en cet état?

Faites-vous bien humble devant Dieu; aimez à lui redire combien vous méritez de n'être plus aimée de Lui, mais ajoutez avec confiance : Vous ne m'avez pas donné un grand cœur pour que ce cœur ne soit pas à vous finalement et qu'il s'égare ou s'anéantisse, je veux enfin Vous le donner résolument.

XXXVI

Ma pauvre enfant, que faites-vous à penser ainsi toujours à vous? Eh! pourquoi voulez-vous que vos amies perdent le boire et le manger parce qu'elles vous plaignent? Le plus sûr moyen de perdre ses plus sûres amitiés, c'est de leur trop demander. On vous aime, on prend part à vos peines et avec cela on vit et on prend les distractions du moment. Je pourrais vous dire : ne comptez pas trop sur les créatures et tournez-vous vers Dieu, qui seul ne vous manquera jamais; j'aime mieux vous voir aller à Lui autrement que par le mépris des créatures. Soyez donc indulgente pour ces pauvres êtres d'un jour. On

leur trouve toujours de bonnes qualités, quand on aime Dieu et qu'en Lui on a la paix et la juste mesure. Eloignez-vous de vous-même, je vous le demande; apprenez enfin cette première leçon du divin Maître : « Que celui qui veut venir après moi *se renonce.* » Oui, vous voulez aller à Notre-Seigneur. Eh bien, renoncez-vous ! Qu'il ne soit plus question de vous ! Faites et acceptez chaque chose comme venant de Lui; occupez-vous toujours, et quand les pensées noires vous envahissent, offrez à Dieu ce tourment et détournez-vous de vous-même.

Si vous n'êtes pas riche de biens, vous pouvez dire avec joie : bienheureux les pauvres, le royaume des cieux leur appartient. La richesse donne de l'amour-propre et la facilité de suivre tous ses goûts, choses qui ne sont point chrétiennes.

XXXVII

Ma chère enfant,

Il nous faut avant tout considérer ce que Dieu désire de nous; ce que nous aurons à souffrir ne doit pas entrer en ligne de compte. Son bon plaisir, sa plus grande gloire, voilà notre objectif. Où se trouvent-ils dans cette circonstance? Nous allons l'examiner ensemble.

Comme vous, je suis atteint par cette mesure. Quoique chargé de cette œuvre, je n'ai point été consulté. J'ai approuvé et encouragé cette petite fête, la jugeant utile pour tout le monde et étant bien assuré qu'on écarterait très facilement les petits abus qui peuvent toujours se glisser dans les meilleures choses. Tout notre plan est renversé, sans qu'il y ait de notre faute; le bon Dieu, sans doute, daigne nous éprouver, et je suis persuadé que le fait de notre franche résignation lui sera plus agréable que ce que nous préparions.

Rien ne serait plus agréable à la nature que de prendre quelque mesure violente : vous ne voulez pas nous donner ceci, nous laisserons même cela ! Tel n'est point mon

avis. Tant que nous verrons pouvoir faire quelque bien par les moyens qui nous sont laissés, si vous m'en croyez, nous le ferons, nous jugeant indignes d'en faire davantage et tâchant de mériter que le bon Dieu nous ouvre, un jour ou l'autre, de nouvelles facilités. Que si nos derniers moyens nous sont supprimés ou rendus trop difficiles, nous céderons aux circonstances et non à notre ressentiment. Nous devons agir de façon à ne pas provoquer des mesures de ce genre et nous déterminer, si elles sont prises, à ne pas nous dépiter et à ne pas récriminer.

Nous tâcherons, à la première réunion, de redonner du courage à tout notre monde. Pour nous, remercions le bon Dieu de l'occasion qu'Il nous donne de renoncer à notre volonté.

Votre respectueusement dévoué.

XXXVIII

Ma chère enfant,

Je ne saurais vous savoir dans un état d'abattement physique et moral sans accourir auprès de vous, ma pauvre enfant. Je connais cet état de malaise où vous vous trouvez tout à coup jetée; rien n'est plus pénible, car on a toute sa force pour souffrir. Il faut se redire sans cesse que ce n'est qu'une affaire de temps et qu'avec la maladie, s'évanouira l'ombre qui plane sur ces sentiments.

La vie ne répond pas à toutes vos aspirations, mais elle en satisfait ordinairement assez, pour que le cœur et l'âme s'occupent et ne sentent pas ce marasme qui vous oppresse actuellement. Vous avez donc votre part des joies, et avec votre si excellente nature vous en obtiendrez plus que d'autres; vous aurez autour de ces joies et au-dessus d'elles la piété et l'espérance. En attendant, remplissez bien vos devoirs avec fidélité quoique sans goût, si Dieu veut cette épreuve.

Persuadez-vous bien qu'une telle fidélité sans récompense immédiate est plus belle et plus méritoire que

celle qui est consolée. Si la fatigue s'y oppose, sachez même laisser quelques-uns de vos exercices et faites-le sans scrupule, mais bien décidée à les reprendre dès que ce sera possible.

Si vous ne pouvez assez surmonter votre malaise pour être aussi aimable que vous le voudriez, n'allez pas augmenter votre mal en vous dépitant d'être ainsi; on sait bien, autour de vous, que c'est votre état de souffrance qui vous donne cette expression.

XXXIX

Ma chère enfant,

Voici la réponse de Notre-Seigneur à vos questions un peu agitées : « Ma fille que j'aime et sur qui je veille, accepte ce que je te donne de joie, soit par moi, soit par les autres; accepte aussi ce que je ne te donne pas.

« Laisse les créatures penser de toi ce qu'elles veulent; je veillerai sur la réputation qui te sera nécessaire, sur les besoins d'estime et d'affection qui peuvent être utiles à ton repos.

« Ce tourment sur ce qu'on pense de toi, peux-tu me l'offrir? te rend-il meilleure? Quitte-le donc.

« Ne cherche pas à éclaircir cette multitude de remarques au milieu desquelles se noient ta paix et ton amour pour moi.

« *Elève* ton intelligence et tes sentiments. — *Fais tout le bien* que les circonstances t'indiquent. Si tu fais cela, tu feras assez.

« Tes pensées *autres* sentent l'orgueil, la jalousie, la recherche de la jouissance dans l'estime vaine. Je ne peux pas les aimer.

« Donne tout pour avoir tout. »

Ne me demandez donc pas à moi des explications que Dieu juge malsaines.

Plus tard vous verrez et vous n'aurez pas besoin d'interroger.

XI

Ma chère enfant,

Tandis que vous êtes portée à vous plaindre de Dieu, je le bénis ! Ce que vous me dites de votre âme est simplement admirable. Quoi, vous avez la conscience de plus en plus délicate, vous repoussez tout mauvais livre, vous êtes fidèle à vos devoirs de piété, vous vous appliquez à être bonne envers les autres et vous voudriez que je fusse mécontent ! Quand je compare ce que vous êtes avec ce que vous étiez, je constate un immense progrès et ce progrès est bien assis. Dieu a pénétré dans votre vie et la domine ; vous sentez que vous ne pourriez plus impunément le contrister ; vous sentez que sans Lui vous ne pourriez pas avoir la paix. Je vois donc en vous la réalisation de cette belle parole du *Pater :* que votre règne arrive.

Pensez-vous que je m'étonne de ces envies de découragement qui vous prennent et des motifs spécieux sous lesquels se glissent ces envies? Le démon y est pour la plus grande part et la nature un peu aussi pour la sienne. Le démon a intérêt à vous faire tout abandonner et à vous tromper pour y réussir. La nature, elle, se lasse de la contrainte et cherche, elle aussi, de mauvaises raisons pour s'y soustraire. Prenez pour devise : fais ce que dois, advienne que pourra. Vous êtes trop délicate et trop grande pour avoir besoin d'une récompense dans le devoir, surtout d'une récompense de chaque jour. La raison du devoir est le devoir lui-même.

La facilité et la joie viendront en leur temps. Vous êtes dans le moule, vous vous y sentez préservée : patience ! vous en sortirez redressée et pleine de vigueur. Laissez faire Dieu, donnez-Lui crédit.

Au fond, ce n'est pas le besoin d'une récompense immédiate qui vous trouble, c'est plutôt la fausse pensée que cet état de froideur est un signe que Dieu ne veut pas de vous. Eh bien ! je vous déclare de sa part qu'Il vous veut bien à Lui, que cette froideur qui vous tourmente

est une épreuve, ou parfois un paternel châtiment pour vous rappeler à la fidélité. N'est-il pas vrai que vous auriez le courage, même étant telle que vous êtes, si vous étiez persuadée que Dieu vous aime particulièrement et qu'il est content de vous? Eh bien! ayez bon courage, car je vous donne cette assurance.

Acceptez le sentiment du vide : regardez-le comme un effet normal de votre situation passée, sachez bien qu'il passera et ne soyez pas trop inquiète de le voir persister. Si vous ne passiez point par toutes ces peines, j'en serais préoccupé, tant cela est habituel; je me demanderais si ce n'est pas une illusion.

Donc le règlement sera ainsi bien suivi et il le sera d'une façon plus décidée. Je vous recommande les invocations durant le jour : « Que votre volonté soit faite. » Demandez aussi à Dieu de vous pardonner et le passé et les fautes qui échappent encore. Soyez bonne pour les vôtres; veillez sur la piété de votre petite J., et priez aussi pour votre bien respectueusement dévoué.

XLI

Certes, mon enfant, je serais aveugle si je ne constatais pas en vous de très grands changements, et je serais tout autre que je ne suis si je ne m'en réjouissais pas beaucoup. Je reconnais qu'à côté de cela il y a souffrance et épreuve. Faut-il le dire, de cela aussi je remercie Dieu. Confiance, faites crédit à Dieu, Il sera bon payeur.

Ne vous écoutez pas trop souffrir, cela fait du mal; portez votre croix. Je sais qu'elle est très lourde, mais elle est une croix venant de Dieu. Elle vient de Lui et elle s'appelle : expiation et réparation. Au fond elle vient bien un peu de vous! n'est-ce pas? mais elle est devenue sainte depuis que vous avez déraciné ce qui l'avait amenée. Quelle grâce de voir que vous ne revenez pas en arrière et que vous repoussez même l'idée d'un tel oubli! Des communions froides ne sont pas des communions nulles. Le premier effet de l'Eucharistie est de fortifier l'âme; la consolation n'est qu'un effet accidentel.

Je vous déclare que le premier effet est et sera atteint. Je ne voudrais pour preuve que votre persévérance actuelle. La contre-épreuve serait dans les résultats de l'abandon, mais il ne faut pas la faire. Continuez vos communions, je vous le demande de la part de Dieu même. Ce que vous me faites connaître de Madame votre mère m'édifie grandement; une de vos paroles éclaire pour moi toute sa vertu : l'oubli d'elle-même. Imitez-la, ma chère enfant, rendez les autres heureux et soyez si peu à vous que vous n'ayez pas le temps de vous apercevoir que vous souffrez. On s'habitue à ce qui coûte le plus, en y persévérant.

QUATRIÈME SÉRIE

I

Vous me faites une bien grande peine, ma chère enfant, en me donnant lieu de constater une fois de plus combien vous vous faites de mal. Ah ! je n'avais pas besoin d'être prophète pour vous dire que vous auriez tant à souffrir. Allez ! ce dont il faut vous inquiéter, c'est de la fragilité de votre amour pour Dieu. Laisser vos prières, vos communions, suivre votre nature violente et contrariée; perdre la pensée habituelle et douce de Dieu; fermer votre cœur à la confiance et à l'abandon filial en sa bonté, est-ce aimer Dieu? Revenez à vous. Je vous ai dit de chercher Dieu en concentrant en lui vos pensées, votre affection, votre vie, et voilà que vous pensez à des riens continuellement, violemment... Répondez-moi, non par des raisonnements qui n'en finissent pas, mais par la réalisation de la conduite que je vous demande. Faites-le pour Dieu, qui attend de vous la charité que vous offensez,

et si l'on s'étonne de votre changement, dites que vous voulez être douce envers tout le monde pour Dieu, que vous attendez plus de vos sacrifices que de tous vos efforts à l'extérieur; que désormais vous voulez vivre pour Dieu dans la paix au dedans et au dehors.

II

Ma chère enfant,

Je ne vois point que vous ayez péché dans la séparation si pénible qui a révolté votre sensibilité et votre fierté naturelles; c'est un orage qui a tout bouleversé au bas de la montagne, mais sans en atteindre la cime; vous avez conservé la résignation intacte, et le soleil de l'amour du bon Dieu n'a cessé de briller sur votre front. Ce qui laisse l'âme plus longtemps triste après ces épreuves, c'est la crainte d'avoir été infidèle. Eh bien ! je vous affirme que vous ne l'avez pas été.

Il ne vous reste plus qu'à vous rendre bien filialement aux pieds du bon Dieu et à lui dire avec candeur : O mon Dieu, puisqu'il est vrai que je ne vous ai pas offensé, me voilà contente; car de me voir si passionnée, si faible, j'en prends humblement mon parti, puisque vous ne permettez pas que mes ennemis me nuisent; si je désire, si je demande que ces passions se calment et que je devienne forte, c'est pour que vous soyez moins déshonoré par moi : les haillons de l'enfant prodigue sont la tristesse du bon père et il se hâte de l'en dépouiller; que si, au contraire, vous me laissez mes pauvres haillons, je saurai bien y découvrir de quoi vous trouver bon, aimable et admirable; car que dire d'un père qui ose encore avoir de l'amour pour un enfant qu'il voit ainsi !

Je n'insiste pas pour vous consoler et vous remettre, parce que je suis persuadé que cela est fait depuis longtemps; je me contente de vous indiquer pour l'avenir le souverain remède : il est dans l'amour de Dieu, quand il est parvenu à vous unir à lui; alors tout le reste est si

petit, est devenu si froid que les tentations de ce genre ne se comprennent plus. Le sacrifice, la prière, la patience, l'exercice quand même de la confiance en Dieu, en sont les moyens ordinaires.

III

Ma chère enfant,

Puisque vous me soumettez vos craintes sur l'état de votre âme, il est de mon devoir d'en juger, afin que vous connaissiez pleinement la volonté de Dieu, j'ose même dire le jugement qu'il en porte lui-même : je vous affirme que vous n'êtes point dans la tiédeur.

Je crois même que la tiédeur n'est pas le danger de votre état de conscience. Cette crainte d'y être déjà ou d'y pencher me semble une tentation. — Le démon voulant vous entraver, vous empêcher de bien prier, de bien vous confier en Dieu, de bien l'aimer, et ne pouvant y réussir de vive force, emploie la crainte, la tristesse, il le présente *sous une apparence de bien;* il vous fait dire : je suis dans la tiédeur, je dois en sortir, et comme au contraire je m'y enfonce, je ne puis me croire agréable à Dieu; je ne puis lui dire que je l'aime; et alors le démon insinuera la *tristesse,* l'*accablement* et une sorte de *découragement* qui paralyse : c'est là sa vraie tentation, et il en use, selon son habitude, en ennemi perfide. Il vous tente, en effet, de ce côté-là de préférence en ce moment, parce qu'il voit que déjà, par l'effet de la maladie, *la nature y incline;* de même qu'il tenta de gourmandise Notre-Seigneur, après un jeûne de quarante jours qui l'avait fort affaibli.

Votre tactique doit être justement *le contraire* de la sienne, et plus vous êtes portée à la tristesse, plus vous devez animer et multiplier vos actes de confiance, d'acceptation, d'abandon et d'intime contentement d'être à Dieu. Dans la conduite de son âme, comme dans toute entreprise, il importe de prendre et de maintenir une

ligne de conduite simple et de ne s'en point laisser détourner par les apparences ou accidents de chaque jour. Votre ligne de conduite dans cet état de maladie qui entraîne tant de conséquences pénibles, c'est le *contentement de la volonté,* la confiance en l'amour que Dieu vous porte et l'abandon par amour filial : en un seul mot, *vous faire et vous tenir contente* et ne point vous en laisser détourner *par quoi que ce soit sous aucun prétexte.* — C'est comme un voyageur, sûr d'être bien renseigné au départ, et qui, traversant un pays ennemi, se garde bien de se laisser détourner par les renseignements plus ou moins suspects qu'on lui fournit sur la route. S'il lui arrive parfois de s'en écarter de quelques pas, il ne fait qu'une chose : il revient à la route adoptée.

Un mot sur la tiédeur, non pour vous rassurer par le raisonnement, mais pour vous instruire. — Je ne dis point que le questionnaire du Père Faber n'ait pas de valeur, mais il expose à s'embrouiller. La tiédeur est caractérisée par le péché véniel *volontaire* et *fréquent.* On incline à la tiédeur (sans y être pourtant) quand la volonté *s'affaiblit,* à l'égard du péché véniel, ce qui arrive ou par le manque coupable de *prière* ou par des condescendances *coupables* à la *nature.* Notez bien le mot : *coupable,* car dans votre état de maladie les prières, et surtout la régularité à les faire, sont impossibles, et par contre, vous devez avoir pour votre santé des ménagements. — Pratiquement, je vous conseille de prendre pour *objectif,* en fait de prières, les *oraisons jaculatoires,* en fait de mortifications, l'acceptation contente de la maladie et de ses suites. La fidélité à ces deux exercices suppose et entraîne tout le reste dans la proportion voulue de Dieu.

IV

Ma chère enfant,

Si je voudrais vous consoler ! vous montrer combien je souffre de votre douleur ! y apporter de l'espérance ! Dieu seul le sait.

Tenez vos regards fixés sur le Sacré-Cœur de Jésus dans lequel la miséricorde est incarnée ; jugez son cœur d'après le vôtre si infiniment moins bon et jugez si vous seriez restée sourde à la prière que vous eût adressée un ami, vous offrant sa vie, vous implorant avec toutes les ressources de son affection et sans relâche ! Je ne peux douter que votre prière n'ait été exaucée, car elle réunissait toutes les conditions voulues. Il est vrai que lorsque notre prière est pour les autres, son effet n'est pas nécessairement efficace parce que la grâce de conversion étant obtenue et offerte peut n'être pas acceptée par une volonté qui reste toujours libre, mais Dieu a tant de secrets moyens d'agir sur cette liberté sans la violenter ! Or il en use d'une façon qui réussit toujours quand la prière qui l'a provoquée est assez ardente ; c'est une plus grande grâce ; mais qui peut l'espérer, si vos larmes, votre générosité, votre constance, ne l'ont pas obtenue ! Bien plus, il n'est pas contraire à l'enseignement de la foi, de dire avec certains auteurs qu'aux derniers moments, même en dehors de l'intervention toute-puissante de la prière, Dieu fait un dernier effort de miséricorde, et met l'âme en demeure de se prononcer entre lui et son obstination. Or, que ne pas espérer d'une âme droite ! et comment désespérer tant soit peu d'une âme pour laquelle on a tant prié, tant souffert !

Dieu ne donne pas de certitude en ce monde, même aux saints, sur leur état de grâce, afin qu'ils lui confient leur âme, qu'ils la remettent avec *mérite* entre les bras de sa miséricorde. De même il ne veut pas donner une plus grande certitude sur le salut des âmes que nous perdons, afin que nous ayons à lui remettre, d'une façon entièrement méritoire parce qu'elle est très filiale, les âmes que nous aimons, et les sollicitudes que nous en concevrions, si nous ne considérions pas celui qui, en nous les ravissant d'une façon brusque, nous a donné l'occasion de pratiquer un amour confiant malgré tout, et s'appuyant avant tout sur sa bonté et sur ses promesses d'écouter les prières de ceux qui l'aiment. Or, vous êtes de ces âmes, je vous le promets, et les imperfections ne l'empêchent pas. Vous verrez au ciel les trésors de miséricorde

qui ont fait appeler cet attribut de Dieu un abîme, tant sa bonté y va loin, tant elle nous réserve de joies inespérées. C'est là, oui là, qu'il faut établir votre tranquillité; c'est là qu'il faut ramener votre âme quand le trouble la saisit : nous sommes de toutes parts enveloppés de ténèbres en ce qui est du surnaturel, est-il étonnant que le trouble nous saisisse parfois sur ce point comme sur tant d'autres? Mais c'est pourquoi il faut se faire un refuge dans le cœur de Jésus et dans celui de Notre-Dame, sa mère et la nôtre, qui a été présente presque sans interruption au chevet du mourant et de laquelle est peut-être venue la grâce décisive! Pardonnez le désordre de cette lettre, je ne l'ai faite qu'avec une fatigue extrême, car je suis malade; tout travail m'est interdit et peut-être un repos plus ou moins prolongé va-t-il m'être ordonné. Dieu nous gouverne de si haut que nous ne pouvons jamais nous étonner de ce qu'il fait ou défait, mais nous devons et pouvons toujours nous attacher à sa volonté qui est de faire ce qui ressort des circonstances données, et nous abandonner pour l'avenir prochain et éternel à celui qui reste notre père et prend soin des orphelins; dites-lui avec plus d'amour que jamais : « Notre père qui êtes aux cieux », et croyez que ce père, qu'il vous avait donné sur la terre, est sur le chemin d'expiation qui y conduit; peut-être même est-il au terme : prions. Je dirai les messes les jours où j'aurai la force de la dire... Dites à votre mère la grande compassion de mon âme pour son accablement. En union de prières et de souffrances.

V

Ma chère enfant,

Que votre âme soit sans agitation, elle peut et doit toujours rester en paix dans sa partie supérieure; de là elle fait ce qu'*elle peut* pour mettre ordre dans la partie inférieure en tumulte, et quand elle n'y peut réussir, elle accepte de ne le pouvoir pas; elle ne garde pas le trouble

volontairement; elle se regarde comme bien pauvre et bien faible, mais non point comme coupable; ne pouvant faire dominer la vertu de *force,* elle pratique celle de *patience* et d'*humilité,* ainsi que la confiance en Dieu malgré tout. Le trouble n'est jamais légitime, lors même qu'il s'autorise de tels prétextes de conscience : j'en suis cause; je suis dans un état qui déplaît à Dieu, etc... Le trouble, étant un désordre de nos facultés, ne peut être l'œuvre de Dieu, ni approuvé de lui. — Donc, quels que soient les prétextes, dites chaque fois : je n'ai aucune *raison* de me troubler; j'ai toute raison de tendre à la paix, quelque mauvaise que je puisse être. — Quand il s'agit d'une décision à prendre et que l'on se trouve dans de grandes perplexités, il faut se dire : il y a toujours, toujours en toute chose, un moyen légitime de se décider. Puis, après avoir employé les moyens ordinaires : prières, réflexions, conseils selon l'importance de la chose, si le doute persiste sur le parti à prendre, eh bien ! vous croyez toute issue fermée : au contraire, deux portes vous sont ouvertes; vous avez le droit *certain* de *faire ce que vous voulez* et vous n'êtes nullement responsable de l'erreur dans laquelle vous pouvez voir ensuite que vous êtes tombée en prenant un parti plutôt que l'autre.

Ainsi fixée sur les principes qui règlent la tenue de votre intérieur et la manière de vous déterminer à l'extérieur, commencez toujours dans chaque difficulté à vous dire : je *sais* que je n'ai aucune vraie raison de me troubler; je *sais* qu'il y a un moyen de sortir de là. Pour faire le bien, on doit saisir avec bonheur les occasions naturelles.

VI

Que ne puis-je, ma chère enfant, vous écrire comme je le désirerais ! souvent, longuement, d'une façon qui fût consolante ! Que je voudrais être saint pour vous ranimer ! Croyez, du moins, que vous ne me lassez jamais, que je suis votre âme avec une véritable affection; plaignez-moi de l'impuissance qui me cloue à ne rien faire

de la moitié de ma vie. Je veux que vous soyez bien sûre de mon vif intérêt, afin que vous soyez libre, aisée comme une véritable enfant. Si de lourds nuages apparaissent parfois sur mon front, quand vous me parlez, soyez bien persuadée que vous n'êtes pour rien, comme cause ou occasion : une sorte d'état maladif y est pour beaucoup. — Maintenant, ma chère enfant, allons au fond de votre état : *vous souffrez* de bien des côtés; depuis la mort de votre père, vous gardez le vif sentiment de cette affection saignante : l'incertitude de votre avenir, les misères de l'âme, les contrariétés de la famille, etc., etc. Or, quand on souffre on est extrêmement porté à *voir tout en noir* et on subit cette impression, *même en regardant le ciel.* Aussi, selon ce que l'on éprouve, Notre-Seigneur n'est plus la bonté, la pitié, l'amour incarné : ce serait témérité d'aller vers lui avec abandon..., etc. Cette impression, je vous le répète, est un pur effet de ce noir que produit la souffrance. *Réagissez* donc contre ce sentiment, faites-le d'une façon *décidée, constante.* Ne savez-vous donc plus que nous sommes dans l'*état d'enfance* et qu'il est *naturel* à cet état de tomber souvent à terre, d'avoir peu de consistance et de valeur? Et Notre-Seigneur n'est-il pas comme la mère dont la charge est de relever sans cesse et d'aimer toujours?

Honorez Dieu par votre confiance, portez cette confiance filiale jusqu'à une sorte d'*insouciance.* Je trouve que vous réfléchissez et raisonnez infiniment trop, vous vous regardez sans cesse! — Non, Notre-Seigneur ne s'est pas retiré de vous : la pensée d'un tel délaissement de sa part lui serait une injure. Eh! ne voyez-vous pas, ma chère enfant, que vos imperfections, vos misères, vos résistances accidentelles, n'empêchent nullement que vous soyez à Lui! Pour n'être plus à lui, il faut l'avoir voulu formellement. Et vous ne l'avez voulu d'aucune manière, puisque vous le craignez tant. J'aime la fermeté à son règlement et à ses résolutions. Faites en cela ce que vous conseilleriez à une autre, si elle était à votre place.

Pour les lectures profanes, ne vous laissez pas aller à les prolonger au-delà du temps laissé par vos devoirs. En

prenant le livre, ce serait bien de dire : je ne dépasserai pas telle heure, pas même d'une minute. Il y a là prudence et mortification.

VII

Ma chère enfant,

Ne vous étonnez point de vos fautes, Dieu les regarde avec miséricorde; ne vous inquiétez point de la pensée que vous serez toujours aimée, Dieu change souvent en un moment, plus souvent peu à peu sans qu'on s'en aperçoive. Mettez donc la modération, même dans votre désir de devenir meilleure; dans votre combat, dans vos défaites même, la patience envers soi-même vient à bout de tout; cette question de caractère violent ne doit pas vous effrayer, vous serez généreuse de la manière que nous réglerons; vos dispositions sont bonnes, vous serez pratique, et Dieu vous bénira dans vos efforts. Il deviendra tout pour vous et vous laissera aimer ce qu'Il veut déjà que vous aimiez. Le mieux est que vous fassiez la sainte communion telle que vous êtes : la faisant, n'ayez aucun trouble, mais beaucoup d'humilité et de soumission confuse; faites-vous précéder et accompagner par la Très Sainte Vierge qui vous aime tant. Je vous plains bien, sans être en peine de votre conscience; vous souffrez de vos imperfections et, en plus, des fautes de fragilité. — Ne perdez pas votre temps en de vaines agitations; on peut avoir des scrupules sur certains points, tout en étant peu fidèle sur d'autres; or, pour vos confessions et vos communions, vous êtes scrupuleuse, ce qui vous les fait moins bien faire. Pour les communions, sachez vous passer de ces sentiments qui sont une récompense ou quelquefois un effet d'imagination; le mieux est de renouveler aux pieds de Notre-Seigneur nos *principales résolutions,* d'exposer simplement nos besoins, d'exprimer nos désirs de mieux l'aimer et le servir. Je vais bien demander à la Très Sainte Vierge la grâce que ces paroles et vos prières vous donnent la paix. Dieu n'éprouve

jamais au-delà des forces; ne vous abandonnez pas vous-même; j'attends de vous de la générosité.

VIII

Vous ne vous attendiez pas, ma chère enfant, à être inébranlable, à ne plus vous laisser entraîner passagèrement; relevez-vous donc chaque fois avec votre même résolution. Votre grand mal, c'est le découragement et la tristesse; sortez-en tout de suite : beaucoup d'actes intérieurs d'amour de Dieu chaque jour, et voyez. dans le doux support des imperfections d'autrui, de vrais actes d'amour de Dieu : je suis heureuse d'avoir ceci à supporter, c'est pour vous.

Faites-vous calme, mais n'employez pas la violence pour produire le calme; supportez sans trouble ce qui ne peut se soumettre à votre volonté; ne vous croyez point mauvaise parce que beaucoup de choses échappent ainsi à votre surprise. Vous attachez trop d'importance à ces sortes de défections; aimez l'humiliation qu'elles contiennent, Dieu ne les permet pas pour votre perte.

Comme les *paroles* et les *procédés* dépendent plus de nous que les sentiments, soyez bien maîtresse de vous sur ces deux objets. Encore en cela, la promptitude de votre caractère peut vous tromper souvent; désavouez souvent cette conduite, ces écarts... Ne vous laissez pas décourager, ni même attrister, mais soyez pratique et proposez-vous d'employer à mieux vous retenir les efforts que vous dépenseriez à vous désoler.

Je prends bien part à votre douleur; soyez résignée et soyez confiante. Si Dieu vous montre dans le passé les torts que vous auriez eus de vous tourner trop vers ceux en qui il a mis quelques qualités, proposez-vous fortement de vous attacher souverainement à la source et de n'aimer le rayon et le reflet que d'une façon détachée, vous en servant, sans y tenir plus que Dieu ne le veut et par un motif autre que cette volonté. La nature, quand elle

suit ses tendances, nous éloigne de Dieu bien tristement, et dans les choses, même les plus saintes, la nature doit prendre sa direction totale dans la volonté de Dieu et lui prêter alors toutes ses ressources, mais alors seulement et dans cette seule mesure. Il ne s'agit donc point de la détruire, mais de lui faire aimer ce que Dieu veut que nous aimions, Lui surtout !

IX

Ma chère enfant,

Unissez votre volonté à celle de Dieu vous indiquant le sacrifice qui vous semble au-dessus de vos forces présentes. Si vous constatez la difficulté de l'accomplir, que ce soit sans trouble : vous n'êtes point en face du péché, mais seulement en face de victoires dont l'étendue déterminera la mesure de grâce sur votre avenir. Cette affection est légitime, elle n'a rien de puéril, mais elle absorbe trop de votre âme, elle vous lie; elle est trop naturelle aussi de sa nature et elle produit les mauvais effets de ces sortes d'attachement : la préoccupation excessive, les démonstrations, l'ennui, le manque de goût et parfois de soin pour ce qui est le devoir, etc., etc. Je ne peux pas vous dire : je veux que, dans tant de jours, vous ayez arraché cette affection. — Ce serait dérisoire, même en fixant un temps plus long, mais je vous demande de *vouloir* vous en défaire, de *vouloir* arriver à *être libre;* alors cette affection plus tranquille et plus surnaturelle pourra régner seule. Ce que je vous demande ensuite comme conséquence de cela, c'est de vous restreindre peu à peu, même à l'intérieur, dans vos pensées; redevenez fidèle à vos exercices et devoirs, — faites beaucoup d'aspirations; — tâchez de vous vaincre auprès de tous.

Je vous plains de tant de souffrances. Faites que, désormais, Dieu en soit l'objet par la volonté de lui plaire uniquement et par la victoire de vous-même dans les détails.

X

Ma chère enfant,

Quelles souffrances! quelle tristesse! quel découragement! Que je vous plains, car tout cela est sans fondement et sera peut-être de peu de mérites devant Dieu. Maintenant que je vous peux parler à cœur ouvert, laissez-moi vous dire, avec toute l'affection et le respect qu'il renferme pour vous, que vous faussez votre généreuse nature, en vous abandonnant à ses excès. Il est temps de vous arrêter; pour cela il faut être pratique et constante. Si vous regardez l'ensemble de votre conduite depuis plus d'un an, vous verrez, à votre surprise peut-être, que vous n'avez pas suivi en pratique la direction que je vous ai tracée diverses fois. Votre disposition d'obéissance, qui a toujours persisté, vous a caché votre manque d'obéissance réelle. Vous avez obéi dans plusieurs circonstances qui vous coûtaient, il vous a paru que c'était beaucoup, mais l'essentiel faisait défaut.

Vous vous êtes mise par votre faute dans la tyrannie de vos impressions. 1° *Aimez l'abjection de cet état* comme punition qui, vous faisant souffrir et espérer, vous rendra les faveurs de Dieu; 2° comme objet de mérite en même temps, car dès que le motif qui fait accepter cet état se trouve droit et bon, la punition devient méritoire d'une augmentation de grâce et de gloire; 3° aimez-la par esprit de justice, trouvant bon que Dieu vous punisse ainsi, mais ajoutez toujours l'esprit de confiance, car il punit par amour et avec amour, alors même qu'il pourrait vous livrer aux passions de votre âme; 4° aimez-la comme le fondement solide de votre humilité pratique et de votre perfection. — Mais ne *suivez pas* les violences qui se déchaînent, ne les *envisagez même pas par les réflexions volontaires;* condamnez-les sans examen, mais condamnez-les même dans les moments où vous les subissez le plus fortement; n'y insistez pas sur l'heure, mais, les

ayant ainsi désavouées et condamnées comme par force, c'est-à-dire par vraie vertu, occupez-vous à autre chose. — Assurément, ma chère enfant, quand on ne se repose pas en Dieu, on cherche autour de soi, mais rien ne le remplace. Ne cherchez pas sans vraie raison à savoir ce que l'on est pour vous, ce que l'on pense de vous. Soyez assurée que nombre de personnes vous estiment et vous aiment : ce peut vous être une consolation; remerciez-en Dieu, mais ne désirez pas que ces sentiments se particularisent sur vous. — Pour les idées, en politique et en tout, pensez comme l'*Église*, et où l'Église n'a pas formellement parlé, pensez comme les personnes qui ont l'esprit de l'Église, comme les évêques, les bons journaux, les bons catholiques; sans cette barrière de prudence, votre propre sens vous tromperait souvent et l'exaltation de votre caractère vous ferait parler d'une manière trop avancée; on avait remarqué votre changement d'humeur, quelque chose de brusque, de frondeur; de la critique, de la moquerie; cela tenait à ce que je vous ai signalé : sans repos, sans complète adhésion à la volonté de Dieu, vous altériez un caractère élevé, bon; revenez vite à cette ferme et tranquille adhésion à la volonté de Dieu, là est le point central de votre réforme en tout.

XI

Ma chère enfant,

Ne changez rien à vos communions et à vos exercices de piété; le seul changement que je vous demande, c'est de vous établir dès cet instant dans la paisible acceptation de la volonté actuelle de Dieu sur vous et dans un courageux désir de mener une *vie de devoir*, sans vous tant soucier des dispositions de vos sentiments. Voyez en détail ce qui est de votre devoir et déterminez-vous simplement à l'accomplir sans raisonner le moins du monde. S'il vous arrive de voir que vous y avez manqué, ne vous étonnez jamais, et sans perdre de temps à de vains

raisonnements et découragements continuels, proposez-vous de mieux faire, après vous être repentie tranquillement, que ce soit avec sentiment ou par simple motif de foi. — Je crois vous avoir dit que pour vos confessions vous êtes trop rigoureuse; je vous recommande de n'en jamais douter, ce serait perte de temps et de courage.

Je crois que votre santé et votre peine font un cercle vicieux, agissant l'une sur l'autre; le calme de l'âme modifiera l'une, et l'autre s'atténuera. Il ne faut pas tant vous étonner de vos écarts moraux; ils ont souvent pour cause profonde l'état de votre santé; je ne dis pas que cela vous disculpe, mais cela fait comprendre les mouvements violents et excuse en partie, si on y accède par faiblesse. — Dilatez enfin votre cœur dans notre bon Maître qui ne cesse de vous attendre les bras ouverts. Votre pauvre âme ne saurait vivre ainsi resserrée, défiante; non seulement il vous est permis d'aimer, cela vous est commandé à vous, bien à vous-même telle que vous êtes. Si vous vous sentez en faute, votre amour prendra la forme de regret; si vous vous sentez impuissante, il prendra celle de la supplication; si vous vous sentez bien misérable, ce sera celle de la plus vive reconnaissance; si vous vous sentez toute bouleversée, hors de vous, votre amour pressera silencieusement la main du divin Maître qu'elle ne voit pas dans sa nuit, et elle protestera que rien ne la séparera de lui; elle se maintiendra paisiblement dans la ténacité de cette protestation. Que la Très Sainte Vierge vous secoure.

XII

Ma chère enfant,

Quand même les assauts les plus pénibles vous reviendraient, vous ne vous en troubleriez pas, vous me les feriez connaître clairement; vous les subiriez comme les plus dures et les plus méritoires de toutes les croix, et tout en désavouant ce qui n'est pas selon Dieu, vous accepteriez l'humiliation et la peine, comme choses

agréables à Dieu dans ces faiblesses; c'est l'or dans le sable. Dans quelque état que vous vous sentiez, rappelez-vous d'abord les assurances réitérées que je vous ai données sur votre état de conscience; puis vous disant qu'une âme en état de grâce, fût-elle bien agitée, très imparfaite, peut donner de la gloire à Dieu, par l'expression de son amour et de sa fidélité; faites, tous les jours, un certain nombre de ces actes; faites-les avec cette confiance qu'ils sont agréés et méritoires; portez-vous au calme par la pensée que Dieu vous aime telle que vous êtes.

XIII

Ma chère enfant,

Je vous dirai avec saint Paul : « Je me réjouis « de ce que je vous ai contristés, non de votre tris- « tesse même, mais de ce que votre tristesse a produit « un si bon changement. » Oui, mon enfant, vous aviez besoin de mettre à vos lèvres une garde vigilante. Dans le cas présent, je ne vois rien à faire : vos réparations ne répareraient rien, mais attendez les occasions; alors témoignez de votre estime pour les qualités vraies de M., sans ajouter comme on a coutume de le faire : mais elle manque de ceci, etc. Ce serait un devoir de convenance et de justice de ne pas laisser parler mal d'elle devant vous; agir autrement, et surtout dire votre mot, c'est lui nuire. Quant au caractère qui vous reste violent, c'est un ennemi à vaincre, à tenir assujetti au moins comme un esclave dompté, sinon docile; courage ! Dieu se souvient de vos sacrifices, rien n'en efface le souvenir. Les fautes sont entièrement détruites et ne revivent jamais. Vivre pour Dieu est le but suprême, qu'importe la manière. Dieu veut votre bien et vous aime. Il veut vous aider, ne vous abandonnez pas vous-même.

XIV

Ma chère enfant,

Dieu ne demande de vous que de le suivre fidèlement et de l'aimer malgré votre pauvreté et petitesse. Devenez contente dans la partie supérieure de l'âme, dans cette partie dominante qui gouverne l'autre et lui envoie parfois des clartés, mais toujours des ordres. Tâchez d'être toujours et en toute chose ce qu'il a le droit d'attendre de vous, et quand vous ne l'avez pas été, redevenez-le tout de suite pour le consoler et réparer. Rendez-vous le cœur de Notre-Seigneur très indulgent et bon, en l'étant pour chaque personne. Si loin qu'on soit de Dieu, ce désir sincère en rapproche aussitôt. Dissipez les craintes stériles; vous n'êtes pas abandonnée de Dieu, l'épreuve n'est pas l'abandon. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : une mère peut abandonner son enfant, mais moi je ne vous abandonnerai jamais. Que craignez-vous donc? N'êtes-vous pas l'enfant de Dieu? enfant faible, moins bonne, moins charitable, moins confiante qu'elle ne devrait, mais enfant tout de même et par conséquent aimée, veillée, pardonnée. — La prière confiante parlant à Dieu de Dieu, non de soi toujours, s'exerçant à désirer sa gloire partout, son bon plaisir, se réjouissant de son bien et de son bonheur; se consolant en pensant qu'il est tant aimé par d'autres qui suppléent pour nous! oh! voilà la prière qui dilate; laissez ce trop d'examen sur vous et le chagrin de ce que vous avez à constater ainsi : *pensez en Dieu,* il pensera pour vous! Cherchez Dieu, comme un petit enfant qui en se réveillant ne voit que sa mère; ne pensez qu'à cela et non à vos besoins; la mère étant là pourvoira bien à ceux de l'enfant. — Il n'est pas rare que la méchanceté du démon provoque des craintes semblables aux vôtres quand nous sommes en bon chemin; donc relevez-vous dans la confiance.

XV

Ma chère enfant,

Croyez donc que la violence vous met un bandeau sur les yeux, vous enlève le jugement et la bonté. — Enfin si vous voulez être parfaite, aimez sincèrement à voir le bien des autres quel qu'il soit et travaillez à le procurer; il y aura pratique exquise de la charité, mortification salutaire de votre nature; la paix et la joie régneront en vous et autour de vous. Vous pouvez beaucoup pour le bonheur des vôtres et leur avancement.

Je ne saurais trop approuver votre résolution de céder toutes les fois que la conscience ne vous dit pas qu'il y a péché véniel à le faire, mais je ne vous regarde pas comme coupable, même d'un péché léger, si vous ne le faites pas, quand vous croyez être dans votre droit : vous agissez moins parfaitement, vous manquez à une résolution, mais vous n'allez contre aucun commandement. Qu'il se glisse facilement des fautes dans la persistance que l'on met à soutenir son idée, c'est très vrai, et que dans votre cas cela soit, je l'admets, mais il n'y a là que faute pardonnable. J'ajoute même, qu'à votre insu, vous avez pu dire des paroles qui ont justifié jusqu'à un certain point des reproches, mais je vous déclare que je ne vois pas pourquoi vous avez laissé la sainte communion; je crains qu'il y ait eu un peu de parti pris en cela, car l'application du principe est claire. Laissez donc vos idées et allez à Dieu avec confiance et en renouvelant votre résolution de céder toujours, la paix de l'âme vaut bien ce sacrifice, le bon plaisir de Dieu s'y trouve aussi. Aimez le Sacré-Cœur sans vous laisser arrêter par aucune crainte, ni par vos fautes. Vous êtes aimée de Luì infiniment plus que vous ne pouvez aimer personne, et il ferait pour vous plus que vous ne feriez pour ce que vous aimeriez le plus. Comment voulez-vous qu'Il vous repousse !

XVI

Ma chère enfant,

Voici votre règle de conduite :

1° *Désavouer* chacun de ces sentiments quand vous les remarquez ; — le faire paisiblement et simplement : « Mon Dieu, je désavoue ces sentiments. » Si c'était fréquent, vous contenter de vous en détourner en pensant à autre chose, après les avoir désavoués une bonne fois.

2° Agir tout comme si vous ne les éprouviez pas, ne faisant ni plus ni moins : quelquefois seulement faire une avance de plus.

3° Employer les moyens généraux : *a*) prières, neuvaines, communions, pieuses considérations, aspiration de désir, protestation de votre volonté, etc. ; *b*) bonnes œuvres faites à *cette intention ;* vous rendre utile ou agréable au prochain, surtout auprès des vôtres; encourager au bien vos amies; vous réunir pour faire la lecture spirituelle parfois, etc. ; *c*) pénitences à cette intention, mortification intérieure surtout, égalité d'âme maintenue; *d*) des actes fréquents d'amour et de confiance filiale en Notre-Seigneur et la Très Sainte Vierge; *e*) examen.

Examen que vous achèverez et dont vous pourrez vous servir chaque jour :

1° Ai-je désavoué tout sentiment de rancune, d'aversion? — L'ai-je fait du fond du cœur sincèrement, l'ai-je fait paisiblement?

2° Ai-je agi dans tel cas, avec telle personne comme si elle m'était sympathique ; parfois même, ai-je fait plus?

3° Ai-je prié avec instances pour me vaincre, tout en restant paisible, etc. — Ai-je fait quelque bonne œuvre avec l'intention d'obtenir grâce pour me vaincre? — Ai-je fait beaucoup d'actes d'amour envers Notre-Seigneur; d'actes de filiale confiance?

4° Ne me suis-je pas lassée, découragée, irritée? — Me suis-je relevée?

Ai-je assez de paix et de courage?

XVII

Ma chère enfant,

Ne vous découragez pas, votre état actuel est un état de résignation ; n'exigez pas de votre esprit accablé des vues de foi qui vous stimulent, ni de votre cœur souvent ennuyé des sentiments de consolation qui vous réjouissent. Accepter la souffrance résolument, renouveler cette offrande plusieurs fois le jour, voilà ce qui remplace les lumières et les consolations. Voilà votre grand exercice de piété qui supplée aux autres. « Que votre volonté soit faite. » — « Seigneur ! faites selon votre bon plaisir. » — « Jésus, je suis toute à vous, malade comme bien portante. Ne me laissez pas aller au découragement... » — Voilà les prières qui vous conviennent dans votre état présent. — Vous aurez des tristesses qui vous feront croire què Dieu s'est éloigné de vous, des ennuis et des irritations que vous prendrez pour des fautes; vous ferez même des fautes, je l'admets; gardez-vous toutefois de vous persuader que les fautes vous séparent de Dieu et vous empêchent de mériter; vous voyez bien que vous ne les voulez pas. — Faites un grand nombre d'actes intérieurs d'amour envers Notre-Seigneur. Dites-les au moins sous forme de désirs; ceci peut se faire, alors même que l'on n'est pas ce qu'on devrait être. Je trouve que, pour trop reprendre à ce que vous êtes, vous n'êtes pas assez reconnaissante pour le bien que Notre-Seigneur a mis en vous et pour l'amour qu'Il vous donne. Soyez donc heureuse de penser que c'est son amour qui vous a fait naître en pays chrétien, dans une position particulièrement favorable, et que c'est ce même cœur qui vous a donné tant de moyens de vous sanctifier sans se lasser de vos manquements, et il ne se lassera pas de peur de perdre tout ce qu'il a placé chez vous. Ai-je besoin de vous dire que je souffre de n'être pas auprès de vous, de ne pas vous consoler un peu par mes visites; mes lettres le feront de mon mieux.

XVIII

Vous êtes donc en convalescence, ma chère enfant; je n'espère pas vous trouver tout à fait guérie, ces sortes de maladies s'en vont très lentement, mais je vous aiderai à supporter les ennuis d'une convalescence souvent pénible. Les forces reviennent un peu, puis elles baissent; on fait une petite imprudence, on revient en arrière, on éprouve souvent du malaise, l'âme souffre dans un corps affaibli et mal disposé. Il faut envisager ces choses avec une raison décidée et ne point s'en étonner. Persévérez, ma chère enfant, dans la patience et l'effort paisible vers Dieu; soyez du petit nombre des personnes que la maladie rend meilleures. Ne reprenez pas encore les exercices qui peuvent fatiguer : l'acceptation contente de tous les petits ennuis de votre état présent, les oraisons jaculatoires sont le principal; prenez sans scrupules les distractions et agréments qui sont possibles dans votre état, il faut seulement éviter de trop désirer ou de trop s'attrister à l'occasion de ces choses; prenez simplement ce qui ne va contre aucun devoir; voyez en cela la volonté de Dieu qui entend que vous preniez ce qu'il vous offre pour aider à votre rétablissement, mais qui attend aussi que vous ne vous tourmentiez pas pour vous les procurer, ni que vous ne vous découragiez pas s'ils vous manquent.

CINQUIÈME SÉRIE

I

Mademoiselle,

Votre désir et les raisons dont vous l'appuyez me font un devoir d'accepter votre proposition. Ce devoir m'est d'autant plus facile que vous vous empressez de m'ouvrir votre âme sans réserve et de me promettre une sérieuse obéissance.

Je regrette presque de ne pouvoir vous dire que vos confidences ont diminué l'estime que je professe pour vous, car je voudrais bien vous aider à devenir humble, dussé-je être cruel — mais la vérité me force à avouer le contraire. Je vous vois l'objet d'une providence toute particulière, et je vous crois appelée à une vertu éminente. Je dois ajouter que je crains de graves difficultés dans la correspondance à la grâce. Le médecin se réjouit de cas semblables, mais le père tremble un peu en pensant à sa responsabilité et à son impuissance. Nous prierons et Dieu fera.

Votre très respectueusement dévoué.

II

Ma bien chère fille,

Ne soyons pas étonnés de surprendre combien les circonstances agissent sur nos impressions et combien les impressions entraînent l'*extérieur* de notre âme. Je dis l'extérieur, parce que le fond est absolument le même; vous êtes toujours à Dieu, entièrement, et à Lui seul. Aussi ne faut-il vous permettre à son égard ni doute, ni resserrement. Je dirais même qu'il faut se le répéter plus souvent et se l'affirmer à soi-même. Ces sortes d'entraî-

nements superficiels *cèdent devant un redoublement d'expressions filiales et de désirs vrais;* mais on n'y a point recours assez promptement et assez obstinément.

Il y a des âmes qui ne dépendent pas des circonstances parce que tout est mort pour elles et que Dieu seul les remplit abondamment. Aspirons à un tel état. Il est le fruit d'une longue patience à se supporter et à se relever. Parfois Dieu y fait arriver par de grandes peines très promptement. Méritons qu'il nous y élève et tout en nous humiliant de ne point nous y voir encore, ayons une grande et sainte émulation pour ce don qui est la vertu établie.

Saint Augustin dit quelque part que cette transformation se fait par deux causes, si elles sont toujours agissantes : le désir et le gémissement. Méditez cette double série d'actes intérieurs, leur objet, leur intensité, leurs effets. C'est bien là notre nature humaine qui s'anime vers un idéal et qui souffre de ne point l'atteindre.

Je suis consolé de tout ce que vous me dites des sentiments que Dieu vous donne à mon égard et de l'encouragement que vous trouvez dans mon ministère auprès de vous.

Continuez à mériter par vos prières et votre docilité que le bien vous arrive par un si pauvre canal.

III

Ma chère fille,

Écrivez-moi toujours sans réfléchir autrement que pour vous bien traduire; c'est la simplicité qui forme le principal devoir d'une âme désireuse d'être bien connue.

J'ai souri quand j'ai lu votre tourment peu ordinaire; quoi! trouver du goût à tout devoir et du bonheur auprès de toute personne, quel déplorable état! Il faut n'avoir vraiment pas du tout le sens évangélique pour pouvoir extraire une jouissance de toutes choses! Il faut être bien peu aimée de Dieu pour être tenue à l'écart du Calvaire!

Ma chère enfant, s'il plaît à Dieu de faire briller en vous la vertu heureuse même ici-bas, laissez-le agir librement; en cet état comme en tout autre, un seul mot résume notre devoir : tenons-nous *dans la volonté de Dieu présente,* dans celle *du devoir entier. Disposons* notre acceptation à sa volonté de l'avenir, si pénible soit-elle.

L'avenir ! ah ! ma chère enfant, le bonheur est si complexe qu'il faut bien peu de chose pour le désorganiser ! Si vous convoitez des peines, attendez, et vraisemblablement vous serez satisfaite. Si les peines vous épargnent, qu'importe, vous pouvez aimer par reconnaissance, et par ce même motif, être généreuse et délicate, et c'est là tout.

Je regrette comme vous l'absence de lecture spirituelle; je suis bien téméraire de penser un peu qu'en pressant de part et d'autre entre les minutes de vos journées, vous lui feriez une place convenable. La lecture spirituelle est une conversation avec un saint ou un savant. Elle remet plus vive à notre pensée telle ou telle vue ou réflexion; elle nourrit l'oraison et l'union à Dieu.

L'union à Dieu ! C'est le but, ne le perdez pas de vue, mais l'union a tant de degrés ! Quand vous trouverez en Jésus la satisfaction reposée de tout votre idéal, de tout l'amour que vous avez jamais senti en vous ; quand, dépassant ces sentiments, vous trouverez que l'amour dont vous avez senti quelque chose pour les créatures n'est rien auprès de celui tout nouveau que vous ressentirez pour Jésus, vous aurez atteint le degré que Dieu désire de vous, et ce sera lui alors qui vous entraînera de l'avant. Il y a des âmes qui n'auraient jamais cru pouvoir aimer comme Dieu se fait aimer d'elles.

IV

Ma chère fille,

Comme vous le sentez, la décision que je vais vous donner est personnelle et se base sur ce que vous êtes comme nature et position.

Vous pouvez lire les auteurs dont vous me citez les noms et ceux qui vous sont nécessaires pour votre but. Je crois que ceux qui sont simplement contre la foi vous seront moins dangereux. Vous me tiendrez d'ailleurs au courant de vos impressions.

Pour ceux qui attaquent un autre genre de délicatesse, soyez plus vigilante et passez très rapidement sur les passages dangereux. Si quelque auteur vous paraissait particulièrement malsain, laissez-le de côté et contentez-vous de comptes rendus.

Vous pouvez faire lire à votre élève la plus grande partie du *Paradis perdu,* mais vous serez impitoyable pour les pages trop chaudes et poétiquement réalistes.

Ne regrettez pas trop vivement de n'avoir pas lu tous les auteurs remarquables; je doute que cette lecture eût ajouté beaucoup à votre formation d'esprit. Les auteurs étrangers que l'on vante le plus ne valent pas ordinairement certains des nôtres et ne peuvent vous servir autant. Occupez-vous en par position pour en pouvoir parler; mais, quand vous serez libre, restez en France.

V

Ma chère fille,

Je désire que vous ne marchandiez pas au bon Dieu le temps d'entretien qu'il vous permet. Peut-être votre jeune fille si studieuse ferait-elle sans un dommage évident le sacrifice de quelque petite demi-heure sur les quatre ou cinq heures qu'elle vous demande. J'ose croire qu'elle n'en fera pas moins une bonne maîtresse de maison, et je suis certain qu'elle vous devra encore une bien grande reconnaissance pour les trois heures et demie ou quatre heures et demie que vous lui consacrerez.

Cultivez la pensée de Dieu par les moyens que nous avons souvent parcourus ensemble : l'avancement est le résultat de cette activité qui est elle-même le cœur de la dévotion.

VI

Ma bien chère fille,

La séparation est donc accomplie ! On a beau la prévoir et même, sous certains rapports, la désirer peut-être, quand elle se produit, elle découvre un vide qui nous effraie. On sent se briser aussi une multitude de petits liens qu'on ne voyait pas. Le passé revit pour vous crier qu'il s'en va tout à fait.

L'effet que vous subissez est tout naturel à votre trempe d'esprit; je vous avouerai que je l'ai éprouvé aussi sensiblement que vous dans de semblables occasions. Il se modifiera probablement bientôt; mais, demeurerait-il, qu'il ne serait qu'une occasion de mieux exercer par là votre foi et votre espérance. D'autres ont une grande impressionnabilité de sentiment et se refusent à la résignation; cela ne vous atteint à aucun degré. Vous avez de votre côté une extrême impressionnabilité d'intelligence; or la vue d'une personne morte met vivement en lumière les motifs impressionnants de douter : cet organisme qui ne fonctionne plus, ce corps qui se défait, ce silence de toutes parts, rien ne succédant d'une façon apparente à ce qui était, rien d'en haut ne venant nous informer du changement de demeure. Nous nous trouvons sensiblement en face d'un néant que la foi seule peut illuminer; or la foi ne projette aucune lumière directe. Elle est plutôt une *parole* qu'une vue. Nous sommes aveugles, et l'on nous dit qu'en face de nous se trouvent peints, sur un *tableau,* des fleurs, des espaces, des montagnes. Le tableau est là, ce n'est qu'une toile que touche notre main, et il nous faut croire que cette toile représente cette multitude d'objets saillants. Un aveugle de naissance peut arriver à le croire, mais il est bien excusable d'avoir l'impression du doute.

La justice de Dieu n'est pas en cause à l'égard de la différence des secours dont sont favorisées les âmes du purgatoire. La justice exige seulement que Dieu donne à chacun ce qui lui est dû, mais nullement l'égalité. Il ne

faut pas chercher toujours la raison de ses préférences dans les mérites des personnes, car, pour qu'elles méritent, il faut d'abord qu'elles en reçoivent la première grâce; or, nous aurions beau faire, nous n'arriverions jamais à égaler en vertu et en mérite la Très Sainte Vierge ni beaucoup de saints. Dans l'ordre pratique, il faut dire que si telles âmes se trouvent plus secourues, cela peut venir d'une action providentielle, qui, en vertu de certains mérites passés, a disposé ainsi ces secours comme récompense.

Mais par-dessus tout, ma chère enfant, aimons à faire sur toutes ces vérités des actes de foi très simple et sans raisonnement direct. Revenons toujours au raisonnement fondamental : Dieu, son Fils incarné, son Église. C'est le seul chemin qui soit accessible au grand nombre, et nous le voyons par l'expérience, c'est même pour nous le plus lumineux.

VII

Ma chère fille,

C'est une ancienne illusion qui m'a mis si fort en retard avec vous : j'attendais un moment tranquille... et il n'est pas venu, et aujourd'hui, entre une arrivée et un départ, je prends le pénible parti de ne vous écrire qu'un mot.

Je comprends si bien votre état qu'il m'eût été agréable de vous en donner l'analyse. Le sentiment que vous éprouvez par rapport à la foi se range parmi les impressions intellectuelles qui ne sont point coupables. Cette impression, si elle était entretenue, même sans mauvais vouloir, tendrait à affaiblir la vertu, l'amour ne doit point douter. Toutes les obscurités que vous m'exposez sont celles qui ont plus ou moins obsédé tous les esprits philosophiques de notre époque et n'ont pas épargné les esprits moins élevés. Il n'en est pas une de celles dont vous parlez qui ne se soit présentée à mon esprit dès l'âge de seize ans, et je les ai retrouvées, hélas ! dans la bouche de gens bien peu intelligents, ce qui indiquerait que ce n'est pas chez nous une merveille. Laissez-les

absolument de côté jusqu'au moment où nous pourrons en causer : veuillez faire crédit au bon Dieu, et ne lui pas soustraire un élan de votre cœur. Je réponds de vous.

VIII

Ma chère fille,

Ne craignez pas d'être indiscrète et profitez librement de ce que le bon Dieu veut bien vous faire tenir par ma pauvreté. La confiance est la mesure de ce que l'on trouve dans un directeur. Il y a des âmes à qui je donne beaucoup de temps et, il me semble, de bons conseils aussi, et qui, de fait, n'y trouvent ni lumière ni force !

Je vois avec grand plaisir que vous allez de l'avant sur ma parole. Rappelez-vous le « *Duc in altum ;* conduis en avant », qui fut dit à saint Pierre, et aussi l'ordre de marcher sur les eaux. N'hésitez pas à croire que vous pouvez aimer totalement le divin Maître et ne vous effrayez pas de la facilité avec laquelle vous enfoncez dans les eaux des distractions et des attaches. C'est un acte surnaturel qui vous est demandé. C'est Dieu seul qui peut vous en rendre capable. Il le veut. Donc vous marcherez et les eaux ne vous engloutiront pas.

IX

Ma chère fille,

Je suis très content de vous savoir en bonne voie vers Dieu. La prière prolongée a une efficacité que n'ont pas des prières multipliées. Aimez ces détails vraisemblables de saint Bonaventure. Les actes de Notre-Seigneur se passaient dans les conditions ordinaires de l'existence. Il est donc bien permis de se le représenter s'asseyant à table, travaillant, sortant, visitant ses parents et ses connaissances. Évitons de nous étonner de ces multiples obscurités. Pourquoi cette vie commune? silencieuse même à l'égard des âmes? Est-ce digne de Dieu? Supposez un cœur très aimant et plus grand que le nôtre, trou-

vez-vous étrange qu'il soit porté à se placer dans les conditions de ceux qu'il aime, à vivre de leur vie, à expérimenter leurs ennuis? Nous sommes heureux de voir chez eux nos amis, et même en leur absence nous trouvons dans leur demeure quelque chose d'eux qui nous charme.

X

Ma chère fille,

Je crois pouvoir jeter une lumière suffisante sur ce qui vous embarrasse. Faites une part à une certaine exagération oratoire, puis distinguez entre les personnes menant la vie commune et les âmes séparées pour être uniquement à Dieu. Les premières ont des objets divers qui correspondent à ces diversités d'affections que contient notre cœur; les autres appliquent surtout tous ces sentiments à Dieu seul et y sont obligées. Les âmes qui aiment d'autres objets avec Dieu pourraient aimer Dieu, *autant* que les âmes consacrées parce que l'amour qui s'adresse à Dieu est spécial, comme celui qui s'adresse à chaque ordre de créatures. On peut aimer autant une sœur tout en aimant une amie, et une mère, tout en donnant à une amie et à une sœur tout ce qu'elles peuvent souhaiter. *Nos cordes* ont une aptitude et un son différents. Ce qui s'oppose à ce que l'amour de Dieu soit aussi grand chez celle qui a d'autres amours, c'est le plus ordinairement l'excès *dans ces autres* et *toujours* cette infirmité humaine qui fait qu'une application dans plusieurs sens dépense trop de notre activité limitée... Continuez la thèse...

XI

Ma chère fille,

En face de la mer je me permets de contempler le Dieu qui l'a faite, mais je constate qu'on gagne moins à cette

attention qu'à celle qui se fixe sur Notre-Seigneur. Aussi vous conseillerai-je toujours de chercher Dieu beaucoup plus dans ses manifestations personnelles en Notre-Seigneur que dans la manifestation vague de la nature.

Les exercices de saint Ignace vous doivent être en ce moment plus une *étude* qu'un objet de méditations. Tâchez d'en saisir la *suite* et le *nerf*. Des lectures attentives peuvent y suffire. Réservez votre heure du matin pour un entretien avec le divin Maître. N'aurions-nous de Lui qu'*une parole* durant tout ce temps, c'est assez. Elle est une ressource vivante, tandis que les pensées des savants ou de votre esprit sont des produits fabriqués qui n'ont pas de vie et ne germent pas. — Aidez-vous, quelquefois seulement, de la plume et n'en montrez jamais un mot, à personne; pas même à moi; sans cette précaution, vous seriez instinctivement portée à écrire pour les autres.

Écartez tellement les malaises touchant la foi que vous gardiez sain et actif votre mouvement vers Dieu.

XII

Ma chère fille,

Je comprends et votre douleur et les impressions diverses que vous apporte la vue de la mort. Ce châtiment terrible qui frappe toute la race humaine est plus qu'une douleur, il constitue encore une épreuve. Notre esprit n'est pas plus fait que notre cœur à cette mystérieuse séparation. Tout ce qui frappait notre être sensible disparaît et son importance dans l'état actuel est si grande qu'il paraît emporter tout l'ensemble.

Donnons à la raison le rôle qu'elle doit avoir et ne regardons pas avec anxiété ce qu'elle affirme. Aimons au contraire à recueillir toutes les consolations qui découlent de nos chères croyances : se revoir un jour, se sentir en rapport avec une vie persistante et qui se souvient, être plus rapprochés et constamment rapprochés par l'état où la mort l'a mise. Songez aux mérites, aux

développements acquis, à ce droit à la survivance qui seul rétablit la justice. S'élever à de plus chaudes conceptions, voir cette âme dans les bras de Jésus, l'être sensible comme nous et meilleur que nous tous ensemble; la contempler ouvrant enfin les yeux et s'abreuvant de vérité. Quel contraste avec nos ombres qu'épaissit la partie matérielle de ce moi en embryon ! Pourquoi s'étonner? Une chenille ressemble-t-elle au papillon qui est pourtant son évolution définitive? Une petite graine ressemble-t-elle au grand arbre qui en sortira? L'albumine de l'œuf rappelle-t-elle l'oiseau avec son plumage, ses mouvements si vifs, ses sens si aigus? Faisons suivre à notre esprit troublé cette même route d'espérance, car l'âme humaine dans cet ordre de modifications obéit aux mêmes lois, suivant un même plan : la préparation obscure, le développement, l'éclosion épanouie. Si les choses nous échappent dans leur substance, elles nous sont pleinement affirmées par la raison et surtout par la foi; nous sommes incapables de les atteindre autrement, c'est-à-dire intrinsèquement, et l'existence même de la matière reste un problème pour la science.

Mais pourquoi tant philosopher? Croyons et prions. Résignons-nous, car Dieu est le maître et il est bon. Consolons-nous en considérant tous les cœurs qui nous restent !

En union de prières auprès de votre douleur.

XIII

Ma chère fille,

M'ayant demandé de vous dire vos vérités, vous craignez peut-être quelque grave révélation. C'est bien uniquement pour vous satisfaire que je m'exécute. Attention ! Il y a en vous un côté faible, et ce *faible* est d'autant plus *fort* qu'il tient à de rares qualités. Le sens de l'admiration est un foyer d'élans : lui seul peut pousser en avant et s'il voile parfois certains côtés défectueux

de l'objet, il ne le fait que plus aimer et mieux poursuivre.

Ce noble défaut a été mis par Dieu même dans l'âme de la mère; faut-il donc l'incriminer? N'est-il pas bon que la mère puisse invinciblement estimer pour aimer? Une des applications dangereuses de cette disposition a été chez vous l'admiration de la science moderne et la confiance dans ses savants. Elle est la cause principale de vos impressions de doute, et ces impressions sont à leur tour une des causes les plus regrettables d'un certain arrêt dans votre marche vers Dieu.

Qui n'a pas subi la *persécution* de ce mot : la science? J'y ai passé comme les autres. Depuis assez longtemps ayant voulu la voir du plus près possible, bien entendu dans certaines branches fort restreintes, j'ai constamment abouti à un haussement d'épaules. En dehors du bon sens et de la foi, je n'ai trouvé que prétentions exagérées.

Dans les solutions scientifiques, certaines sont très exactes, mais les points d'interrogation sur les choses les plus importantes n'en reçoivent aucune réponse. Il semble qu'au contraire la science n'aboutit qu'à faire germer les pourquoi. Or, parce qu'elle est la science, il semble que son silence équivaut à une condamnation de ce qui ne peut être prouvé par elle.

L'humanité n'est pas faite pour être nécessairement guidée par la science; elle s'y prête même peu, et la science est incapable de faire une synthèse qui égale un catéchisme. Je suis convaincu qu'elle le sera toujours.

Cette déception que j'ai éprouvée depuis bien longtemps devient plus générale de nos jours. Zola, dit-on, le constate dans ses derniers romans. Sa conclusion est que l'avenir est à l'illusion du mysticisme. La conclusion la plus logique ne serait-elle pas plus chrétienne? Si rien, dans aucun temps, et si la science aujourd'hui convaincue d'une insuffisance qu'on touche du doigt n'ont pu satisfaire l'âme humaine, n'est-ce pas nier Dieu que de croire son œuvre par excellence vouée à l'illusion sans ressources! Or nier Dieu, c'est tout à fait déraisonnable.

Cela aurait besoin de certains développements; je ne suis pas assez fort pour écrire longuement; nous en reparlerons.

XIV

Ma chère fille,

Votre pensée m'a accompagné partout où m'ont conduit mes voyages de vacances, et elle m'a été réconfortante. Je suis heureux de savoir que de filiaux dévouements veillent sur moi et intercèdent auprès de Dieu en ma faveur. Vous savez que je ne désire qu'une chose, mais une chose si grande que rien ne la vaut, ni ne saurait la mériter : Dieu! Dieu obéi, Dieu entrevu, Dieu attiré en nous! Il faut dire aussi : Dieu cherché, et avec quelles angoisses, quels gémissements et au milieu de quelles misères!... Toutes les choses de ce monde se jettent à la traverse entre Dieu et nous. La lassitude nous accable et nous tient en bas. Pour quelques-uns, c'est la nuit avec toutes les noires ombres qui cachent tout avec un froid qui glace; vous le savez!... Je vous plains de ces vertiges qui tout à coup vous isolent de tout ce qui vous est le plus cher et vous laissent sans ciel; mais ne craignez pas, marchez, vous êtes dans le chemin. Le jour de demain vous le montrera. Ma voix vous reste pour vous en assurer.

XV

Ma chère fille,

Je suis heureux du repos que vous donnent et la campagne et surtout la douce société de votre amie. Vous en jouissez saintement en cherchant Dieu. Tout en effet doit prendre cette direction; heureuses les âmes, comme la vôtre, qui vont vers ce centre de tout, dès que cesse l'obstacle. L'obstacle est habituellement l'occupation, et vous y veillerez pour l'année prochaine. — Il est spéciale-

ment pour vous l'influence du mauvais air que nous respirons en ce siècle. Vous subissez ce mal, et il revient par crises plus aiguës comme tout ce qui nous travaille au fond de l'être.

Depuis le péché originel, chacun porte son infirmité particulière. Il naît de là un vrai sentiment de notre déchéance, et il s'y trouve miséricordieusement une source de mérites. L'égoïsme, qui est pour le plus grand nombre l'obstacle classique, existe peu chez vous; le dévouement ne vous coûte pas; vous savez extraire des joies de ce qui est amer aux autres... mais... vous êtes très ouverte aux influences intellectuelles. Vos premières admirations conscientes ont été provoquées par des hommes étrangers à la foi et par des lectures qui, sans être mauvaises, vous ont fait connaître le vaste champ des erreurs contemporaines. Il est bien difficile à un soldat de rester à son poste, quand autour de lui la panique met tout en fuite, et c'est un peu le cas de notre pauvre armée chrétienne, même au milieu d'un groupe qui tient bon, et résiste sans doute, mais avec découragement.

Dieu ne se contente pas avec vous d'un seul genre d'épreuves, il y joint actuellement la souffrance physique. Nous qui ne sommes pas éternels comme Dieu, et qui ne voyons pas toutes les raisons des choses, nous nous attristons, quand nous voyons souffrir les personnes que nous aimons. Je pense souvent à vos nuits tourmentées. Je ne souffre pas moi, si je dors peu. Comme saint Laurent, vous êtes appelée à un plus cruel martyre que le pontife dont il était le diacre chéri.

XVI

Ma chère fille,

J'ai bien souri en lisant votre théorie sur le bonheur du Ciel et l'impossibilité de goûter autre chose que l'infini. Vous êtes par nature dans la catégorie des âmes absolues et vous semblez ne pas vous attarder aux nuances. Pour

moi, je suis persuadé que Dieu saura maintenir une admirable perfection, donnant à chaque sentiment de vraies satisfactions, sans rien enlever à son voisin, comme nous sommes, hélas ! obligés de le faire ici-bas dans la pénurie de nos moyens. Si la grande lumière du soleil éteint celle des étoiles, c'est que nos yeux sont trop faibles et sont éblouis. Supposez une vue plus parfaite et ces mêmes yeux jouissant de la splendeur du soleil et à la fois de la vue des diverses étoiles. Le cœur humain lui-même ne donne-t-il pas plusieurs affections, sans les diminuer quand elles ne sont pas du même ordre? La nature n'est pas faite pour perdre ses relations et l'exercice de ses délicatesses; beaucoup de bontés disparaîtraient par là et beaucoup de bonheur aussi. Je le reconnais, le bonheur de la vision béatifique ne laisserait point de vide parce qu'il remplirait tout de son ampleur surabondante, mais si nous n'avions pas à sentir ce vide, nous serions néanmoins *en fait* moins heureux, moins complets. Je me doute même de quelque merveille attachée aux bonheurs contingents. Comme tout palpite de Dieu et le reflète, Dieu vu et senti, admiré et aimé dans les êtres que nous aurons aimés ici-bas, Dieu se confondant en quelque sorte avec eux, ou plutôt vivant en eux, s'exprimant par leurs sentiments, et eux transformés, devenus parfaits et immensément agrandis ! Et nous dès lors, habiles à voir Dieu partout où il est, distinguant le créé et l'incréé, sans les confondre, mais les unissant par tous les liens réels qui font que la vie sort du néant et reste néant en tout ce qui ne reflète pas Dieu... Allez, nous pouvons imaginer à notre aise, nous n'égalerons pas ce qui est.

Quand on voit tout ce que la nature cache et que la science révèle dans les choses qui n'ont rien d'intelligent, que de révélations dans nos êtres doués de vues intellectuelles et de puissance d'amour, cela laisse supposer !

XVII

Ma chère fille,

Vous vous attristez de ne pas voir comprendre ces choses surnaturelles par M. ! C'est peut-être qu'elle doit vivre longtemps et acheter cette grâce ! Comment Notre-Seigneur vous refuserait-il de donner son amitié à une sœur tant aimée ! Les amis de nos amis sont nos amis. En attendant, offrez la moitié de ce que vous faites pour celle qui ne veut rien faire, et faites les deux moitiés le plus filialement possible. Je trouve votre organisation de piété fort bien et votre genre de vie très méritoire. Vous faites la volonté de Dieu, du matin au soir, sans une heure laissée à la fantaisie ; je vous admire !

J'aime bien aussi votre manière d'aller à Notre-Seigneur, en le regardant simplement. Rien n'est plus complet et plus pénétrant. Le but de la méditation est éminemment atteint, quand on s'est mis si fortement la pensée de Notre-Seigneur dans l'âme qu'elle y reste, comme sa figure sur le voile de Véronique. Rien ne se rapproche plus de la présence que l'image, et nous sommes impressionnés quand nous retrouvons le portrait d'une personne aimée. Si nous avions vu, un instant, le divin Maître, chercherions-nous autre chose ? Son image, c'est Lui !

XVIII

Ma chère fille,

S'il est une personne à qui je souhaite du bien, c'est à vous. — Je dis du bien, je n'ose dire du bonheur ; je ne vous crois pas faite pour le bonheur, ici-bas. Celui du monde ne vous contenterait pas ; celui de Dieu qui vous irait si bien sera sans doute parcimonieusement mesuré à votre courage. La consolation est un secours et vous pouvez vous en passer ; vous êtes ainsi

plus pleinement dans l'exil; les désirs s'y accroissent, le sentiment de notre néant s'impose mieux : on mérite et on expie pour les autres. Saint Paul définit l'âme ici-bas : un désir qui cherche Dieu. — Ce désir se retrouve au fond de toutes les âmes élevées, même quand elles ne croient à aucun Dieu. Il est alors une grande tristesse.

Vous ai-je fait de la peine l'autre jour en appuyant peut-être trop sur ce qui vous manque encore? Vous savez quelle profonde estime j'ai de vos qualités, et de votre bonne volonté si droite, et pourtant je vous veux meilleure encore, et cette amélioration se concentre dans ce mot : plus surnaturelle de cœur, de conviction, de vie même. Dégagez-vous nettement des préoccupations de l'esprit; cherchez Dieu par le cœur; non que la raison ne le puisse démontrer, mais alors même, elle ne peut le saisir; le cœur, et le cœur embrasé de la grâce peut seul l'étreindre. La raison, c'est comme une démonstration des couleurs faite à un aveugle; le cœur dans la foi, c'est l'œil, au regard obscurci peut-être, mais qui saisit.

Quelle différence d'action sur les âmes quand on est pénétré de surnaturel!

XIX

Ma chère fille,

Je vous sens toute endolorie! Les souvenirs, en vous touchant, vous blessent et ils sont là sans cesse! Ce n'est pas encore l'heure où l'amitié console. Le ciel lui-même a beau vous inonder de ses espérances; vous estimez, vous remerciez, mais vous restez navrée! Je vous comprends trop pour vous accuser en cela d'imperfection. L'image de votre petite M., sa voix, ses sentiments vous absorbent et vous tiennent tristement attendrie. La résignation la plus affectueuse aux desseins de Dieu, votre reconnaissance la mieux fondée, s'exercent dans une autre région et parlent une autre langue.

Il m'est venu dernièrement à votre sujet une pensée qui donne une grande force aux raisons consolatrices que

vous n'admettiez pas sans réserve. Oui, nous nous reverrons dans ce corps et cette âme reconnaissables et simplement embellis, et la raison dont je vous parle est celle-ci. Saint Paul écrit aux fidèles cette parole si connue : Ne pleurez pas vos morts *comme ceux qui n'ont point d'espoir*... puis il expose le dogme de la résurrection. Il ne dit pas : vous aurez en Dieu un bonheur centuplé, ce qui est vrai, mais il tient à donner une consolation d'un ordre plus humain : ne pleurez pas vos morts comme si vous ignoriez que vous les reverrez ! — Ajoutez à cette réflexion le culte des reliques. L'Église met jusque dans la pierre de chaque autel des reliques de saints ! elle les vénère et les encense. — Vous êtes-vous aussi demandé ce que feraient dans un ciel vide de corps, le corps ressuscité de Notre-Seigneur et celui de la Sainte Vierge ! Et quel plaisir ce pourrait être pour nous de les voir, si la vue de l'Infini devait nous absorber ! Pourquoi ne pas se faire l'idée d'un bonheur de famille et d'amitié, même là-haut? Le plus n'empêche pas le moins, et aimer ainsi dans l'infini ressemble à nos bonheurs partagés qui s'augmentent dans la contemplation par exemple d'une vue magnifique sur la mer ou sur les montagnes. Vous retrouverez donc votre petite M., vous la reconnaîtrez et vous jouirez d'elle ! Ensemble vous ferez d'interminables commentaires sur ces derniers quarts d'heure de grâce mystérieuse, qui vous ont ravie et dont vous ne connaissez pas à cette heure toutes les profondeurs et toute la beauté !

En même temps je constate qu'il se fait pourtant en votre âme un travail de transformation. Dieu ne peut pas nous voir souffrir et surtout nous faire souffrir sans venir à nous et sans ouvrir en nous quelque source nouvelle de grâces. Vous vous disposez ainsi à être plus maternelle aux âmes. Vous recevez pour donner. Votre amour pour Dieu s'enflamme pour se communiquer. Le livre que je vous ai donné a été, je le sais, une grande grâce. Il est venu à son heure. Je ne sais pas en effet pourquoi je ne vous en ai pas parlé plus tôt.

. .

XX

Ma bien chère fille,

C'est mon droit d'entrer dans votre douleur si profonde et toujours si sensible. C'est mon droit puisque je la connais mieux que personne et aussi parce qu'elle reste pour moi également une de ces tristesses qui assombrissent la vie, tristesse de *son absence,* tristesse de votre isolement. Vous souffrez surtout à la pensée d'années moins bien employées par un cœur qui ne fut pas épanoui, d'une âme sentimentale qui ne prit son essor pur que très tard.

Nous ignorons les règles de la bonté divine, car la bonté a ses règles qui ne relèvent d'aucun calcul. Elle a aussi ses raisons d'être qu'elle puise dans les mérites surabondants de Jésus. Ne doit-elle pas tenir compte encore des mérites des âmes qui l'aiment? Qu'ont fait les saints Innocents pour avoir la gloire du martyre? Que d'autres enfants morts victimes et qui n'auront pas même le ciel où l'on voit Dieu !

Le dogme de la communion des saints a une plus large étendue que nous ne le savons. Que de secrets touchants nous attendent ! On aime à faire des surprises à ses amis. Soyez de plus en plus l'amie de Jésus, et tous vos mérites, éternellement prévus, se trouveront avoir parlé pour celle que vous aimez et dont le bonheur était votre ardent désir. Quand je dis bonheur, j'entends tout ce que comprend la jouissance de Dieu et le rejaillissement sur nos facultés qui se fait de l'infinie lumière, de l'infini amour, et de la grandeur morale qui résulte d'une telle communication. Vous la retrouverez donc agrandie, embellie, belle de ressemblance avec Dieu, et Dieu vous dira qu'il a fait cette œuvre de choix à cause de votre sœur !

Ne vous étonnez pas de ces perspectives. Nous n'avons ici-bas que le dehors des choses. Toutes les fois que nous pénétrons plus avant dans ce que Dieu fait, nous décou-

vrons des merveilles : merveilles du microscope, merveilles de l'astronomie et aussi merveilles de la chimie. Son œuvre surnaturelle, plus invisible encore et plus haute, doit cacher des secrets qui nous raviront : secrets de délicatesses d'amour et de générosités prodigues.

Ai-je besoin de vous dire que demain j'offrirai la sainte messe pour l'expiation de ses fautes, s'il y a lieu, et pour l'augmentation de son bonheur secondaire. Par l'intermédiaire de Jésus, vous, elle et moi serons invisiblement rapprochés. Puissions-nous l'être ainsi au ciel !

Je bénis ma chère fille, et je la remercie de sa filiale affection.

XXI

Ma bien chère fille,

Je m'attriste avec vous à l'approche du mois prochain. Il est bien le mois du Sacré-Cœur, mais il est aussi pour vous le mois du Calvaire. La douleur et l'amour divin s'y unissent pour élever vos sentiments, pour vous rendre plus sensible à Jésus souffrant, pour vous préparer une plus parfaite possession du Bien suprême.

Si le Ciel s'entr'ouvrait et nous laissait voir la merveilleuse beauté des âmes transfigurées, leurs ravissements, leurs acceptations divines; si les âmes qui nous ont aimés nous laissaient sentir combien elles nous aiment encore; si nous savions par quels liens nous leur restons unis et comment le divin et l'humain se mêlent sans se nuire !

Quelle consolation et aussi quelle révélation : nous n'oserions pas y croire. Ce serait trop beau !... Jésus n'était-il pas Dieu ! ne jouissait-il pas sur terre de la vision bienheureuse? Et cependant il savait éprouver les sentiments humains et il n'en est pas un seul qu'il n'ait voulu sanctifier. Les œuvres de Dieu sont simples, comme tout ce qui est vivant; nous leur prêtons la raideur de nos abstractions, car nous ne les connaissons que

de cette manière. J'aimerais vous voir jouir même de ce moindre côté de nos espérances; moindre en lui-même, il reste si près de nous parce qu'il est sensible, et il entre si avant !

Les jours ont marché lentement, n'est-ce pas? il semble qu'il s'en est écoulé un très grand nombre depuis cette date dont nous approchons ! La tristesse semble augmenter la durée, parce qu'elle fait de vives blessures; ce que l'on sent est seul présent.

J'espère que la retraite vous aura fait avancer dans la vie intérieure qui est la vraie vie. Les occupations peuvent en suspendre l'exercice, mais elles ne l'affaiblissent pas quand elles sont sagement accomplies. On retrouve avec bonheur ses hôtes aimés.

Courage ! large espérance !

XXII

Ma chère fille,

N'ayons aucun désir, pas même celui plus généreux d'être malade. Quand on souffre beaucoup, on perd la liberté des bonnes impressions, la prière est plus difficile et moins pénétrante, l'amour de Dieu souvent à peine ressenti. C'est ce que vous éprouvez en ce moment. Il vous semble que vous n'aimez pas ! — Ne semblait-il pas au Calvaire que Jésus lui-même aimait moins? Sa nature saisie tout entière exprimait la douleur; ses impressions n'étaient plus que des tristesses, et son cœur criant vers son Père ne savait trouver que des paroles désolées : « Pourquoi m'avez-vous délaissé ? » Jamais il n'aima plus et mieux. Privé de tous les stimulants habituels, l'amour restait seul pour commander la résignation, le courage du martyre, l'abandon, le zèle. Or ce qui procède d'un amour sans amour mélangé est plus divin.

Répétez donc avec confiance vos mêmes offrandes, vos continuelles acceptations, la donation possible de

tout vous-même, y compris ce qui contriste votre cœur.

Faites ce qui vous est conseillé pour moins souffrir, car c'est dans l'ordre, et vous vous rendrez plus libre d'esprit et de cœur pour vous pénétrer de Dieu. Mais n'insistez pas dans vos demandes, laissant Dieu bien libre lui aussi d'agir à son gré et de tirer de vous, selon ses préférences, ou des douleurs ou des accents d'amour sensible. Il en est du goût pour la communion comme de tout ce qui est sensible ; il suit la condition de nos impressions. Souffrir de ne pas sentir, c'est aimer.

XXIII

Ma chère fille,

Depuis quelque temps je remarque en vous des signes d'intoxication ! ! Est-ce l'air ambiant qui vous pénètre davantage, ou les impressions anciennes qui reprennent vie? Quoi qu'il en soit, c'est un mal et une souffrance. Le mal en séjournant peut désorganiser les éléments de courage et la souffrance vous fermerait le cœur du côté de Dieu.

L'humanité se trouve dans une longue crise. Elle a soulevé une foule de questions qu'elle ne parvient pas à résoudre dans l'ordre de la pensée comme dans l'ordre économique et social. Négations et affirmations, systèmes et utopies, bon et mauvais, tout est en révolution... et les bonnes âmes comme vous prennent peur, car elles n'admettent pas qu'un Dieu sage permette ce trouble et nous laisse dans l'obscurité. Dans le lointain de quelques siècles, comme tout paraîtra clair et au fond sage et bon ! Attendons, non pas des siècles, mais l'éternité, car il n'est pas probable que notre génération assiste à un dénouement.

Fixons-nous dans ce qui est certain et n'étendons pas jusqu'à des points bien prouvés l'inquiétude justement éveillée sur d'autres. Le doute est toujours une ignorance. Le vrai se trouve toujours dans une affirmation. Le

doute n'établit rien et n'offre aucun appui. Il est un état anormal dont la sagesse commande de sortir. Quand il résulte surtout de nos impressions, il est juste de n'en point tenir compte, dès que cette cause est reconnue.

Sans la foi, l'humanité serait bien à plaindre ! La foi est l'unique moyen universel de connaître le vrai. Voilà pourquoi Dieu l'a choisi. C'est l'égalité entre les savants et les ignorants. C'est la certitude unique pour tous, même pour la plus haute raison. La philosophie n'est qu'une série de systèmes se succédant et se renouvelant, une contradiction perpétuelle.

XXIV

Ma chère fille,

J'ai offert à Jésus votre résolution de fidélité et je lui ai promis que vous ne *nous* feriez plus de peine. Je lui ai demandé pour cela de vous donner la *prudence des saints* qui place au premier rang et sauvegarde ce qui rapproche de Dieu, faisant, s'il le faut, assez bon marché du reste, ne vous laissant pas agripper par toutes les ronces du chemin et réglant vous-même votre marche avec réflexion et force.

Que les décisions à prendre en ce sens soient remises à plus tard toutes les fois qu'une raison évidente ne vous en fait pas une obligation. Il m'a semblé sentir quelquefois que vous n'étiez pas assez une âme de prière, comme on voit qu'une fleur manque d'eau. Il m'a semblé aussi que vous ne vous dominiez pas suffisamment; je fais allusion à ce livre lu en un jour, au détriment de choses meilleures. Vous le voyez, je ne veux rien vous passer, parce que j'ai l'ambition de vous voir parfaite.

XXV

Ma chère fille,

Je ne voudrais pas vous savoir dans l'état un peu amoindri que vous m'avez enfin révélé, et qui, n'étant pas grave, cédera tout seul à une direction suivie.

Nous avons réveillé hier nos profondes tristesses! Faisons dominer nos espérances. Il faut se les affirmer nettement et ne pas regarder cette impression de doute qui résulte de notre condition même. Comment des êtres qui forment leurs idées et leur langage d'après l'élément matériel ne seraient-ils pas déconcertés en face de l'immatériel? Les âmes à impressions vives en subissent plus violemment l'action troublante. Un bruit nous fait involontairement tressaillir, nous n'en tenons point compte; mais comment faire pour ne pas tressaillir? Résignons-nous à subir ce que nous ne parvenons pas à éloigner, ne lui donnons pas tant d'importance par nos craintes. Vivons sur les résolutions prises et sous l'abri des rares examens refaits de temps en temps pour nous rassurer.

Soyez bien en paix! Je vous bénis de tout cœur.

XXVI

Ma chère fille,

Ce que vous me montrez de votre tristesse me touche profondément. Il me semble que le plan du bon Dieu en ce moment est de vous jeter en plein dans l'épreuve, et j'en vois déjà le résultat attendu : le détachement. Détachement de vie qui apparaît dans son néant, détachement dans l'activité qui n'est plus une joie d'entrain, détachement même du côté de Dieu qui ne vous laisse guère que le courage de continuer toutes les acceptations, tous les devoirs, tous les sacrifices. Si j'osais employer

ici une comparaison juste, mais pas assez noble, je dirais que Dieu vous traite comme font les entraîneurs pour les chevaux de course : ils ne leur laissent que ce qui est force, c'est-à-dire l'ossature et les muscles ! Avec cela ils gagnent le prix, et vous, vous gagnerez le grand prix que vous recevrez sans doute seulement au Ciel ! J'espère me trouver là-haut pour vous recevoir et vous admirer. En attendant je vous donne ce que j'ai de meilleur, ma respectueuse affection.

XXVII

Ma chère fille,

Vous êtes de ces bons tempéraments qui, surchargés et mal nourris, vont quand même, mais qui au repos et à une bonne table redeviennent brillants de santé. Ce que j'admire le plus en vous peut-être, c'est le détachement de vous-même qui fait que vous vous prêtez à tout, et que vous le faites avec la facilité de l'habitude vertueuse. Quelle disposition parfaite pour être prise tout entière par Dieu !

Avant mon départ j'ai eu la joie de voir Mlle S. et de la trouver enfin dans de telles préparations d'esprit que de courtes explications ont suffi pour faire jaillir la lumière. En arrivant, elle était encore incertaine, et voilà qu'ensuite elle a dit : Je crois et je vois. Je crois tout à cause de ce que je vois, et je comprends que je ne puis raisonnablement demander de voir davantage. Elle est maintenant résolue à *pratiquer.* Je n'aurais jamais voulu jusqu'ici le lui demander; je ne crains que deux choses contraires : ou une inquiétude de ne pas faire assez, ou des retours embarrassants d'impressions anciennes. N'importe, un grand pas est fait, de grandes douleurs seront épargnées à cette pauvre âme.

XXVIII

Ma chère fille,

Vous avez pu constater que l'état de maladie prédispose à sentir plus vivement les impressions anciennes. C'est une remarque qu'il m'a été donné de faire souvent et qui s'applique aussi bien aux peines d'esprit qu'aux préoccupations de famille : on est plus sensible; l'action dominatrice de la volonté s'exerce moins fortement. Ce qui reste à certaines profondeurs de l'âme habituellement revient à la surface. Le soldat malade revoit son pays et en sent mieux les charmes; mourant, il appelle sa mère, morte peut-être depuis longtemps.

Ne vous étonnez pas et ne vous troublez pas. En dehors de nos dogmes, rien ne peut satisfaire la raison, et rien en effet ne subsiste : c'est une véritable incohérence de l'esprit humain que l'histoire des philosophies et de leur perpétuel changement. Le plus triste, c'est que jamais aucune d'elles n'a pu moraliser son temps.

Comme je vous l'ai fait remarquer, l'hypothèse de l'évolution n'entraîne point la négation d'un Dieu personnel. Le malentendu, ou plutôt la confusion, vient de ce qu'elle a été combattue par les représentants de la foi avec des arguments insuffisants et donnés par plusieurs autres comme contraires à nos dogmes. J'avoue du reste que je suis loin de regarder cette hypothèse comme *voisine* de la certitude; à plus forte raison comme démontrée. Mais peut-être cette discussion vous trouve-t-elle trop fatiguée? Peut-être suis-je imprudent de la rouvrir trop tôt? Ce qui m'excuse, c'est que je sais combien ces sortes d'inquiétudes, qui sapent toute la base sur laquelle repose notre vie, sont à la fois douloureuses et désorganisatrices. Ce pauvre monde est livré à toutes les divagations des esprits, comme à toutes les démoralisations de la vie. L'erreur et le vice ont dominé dans tous les siècles, dans ceux-là même qui, de loin et vus dans l'ensemble, paraissent grands.

Le nôtre ne me paraît pas des moins bons, malgré ses misères et ses ombres. La miséricorde de Dieu nous étonnera !

Je vous bénis de tout cœur.

XXIX

Ma chère fille,

Ne vous attardez pas à ces impressions vagues de crainte et ne regardez même plus ce qui les cause. S'il est un temps où il faut chercher des preuves, ce n'est pas assurément l'occupation de toute la vie : il y a mieux à faire. Rester avec ces impressions pénibles diminue les forces, rend timide auprès de Dieu et des âmes et finit par créer une sorte de persuasion que ces craintes sont fondées. Voyez M. Brunetière, qui vient de se déclarer converti et pleinement catholique. Certes ! c'est bien un ferme caractère et un esprit indépendant. Personne ne conteste sa haute intelligence, et s'il est arrivé à la plénitude de la foi, ce n'est pas par sentiment, mais après de longues recherches.

XXX

Ma chère fille,

Oh ! oui, je sens bien vivement vos douleurs, toutes vos douleurs. Celles de la conscience ne sont pas les moindres. Si elles n'ont pas les déchirements des autres, elles causent la terreur d'un plus grand vide, mais ce ne sont que terreurs d'impression. Vous avez offert à Dieu l'échange de cette épreuve qui, pour une âme saine et rompue aux choses de la foi, n'offre pas de dangers et procure des lumières plus vives. Il en serait tout autrement pour d'autres âmes:

Plus la science découvre de merveilles, plus elle s'enfonce dans l'infini des périodes de formation des êtres,

plus Dieu paraît nécessaire et grand. Le plus ne peut sortir du moins et la pure matière ne peut arriver à l'intelligence. Comment nous étonner de ne pas comprendre Dieu qui est plus différent de notre ordre que notre ordre ne l'est de celui des infusoires ! D'après la philosophie, la notion de temps et d'espace qui nous semble l'attribut de toute existence ne saurait s'appliquer à Dieu. Alors comment comprendre où il est et comment il vit? L'hypothèse d'une matière intelligente et s'organisant *consciemment* est contraire à toute observation. Celle d'une matière inintelligente et s'organisant au hasard est contraire à toutes nos idées de raison. Et puis ne saisit-on pas que tout ce qui évolue a dû avoir : 1° un commencement, car il n'y a pas de séries infinies; 2° des germes transformateurs, car ce qui se produit doit être déjà contenu véritablement dans sa cause? Où donc la matière aurait-elle trouvé son point de départ et ses lois si belles? L'absence d'une intelligence régulatrice est inadmissible, comme l'absence d'un moteur initial immobile. C'est l'argument d'Aristote.

Deux causes exercent sur les esprits à notre époque une influence pénible. La première est l'incrédulité de beaucoup de savants. La seconde est la défectuosité de l'apologétique : on a laissé s'y introduire des considérations sans valeur et un parti pris de louange qui sonne faux...

... J'ai peut-être tort de soulever tous ces problèmes, ne pouvant leur donner les développements voulus? Vous avez le mal du siècle, voilà tout, et d'un siècle qui, très avancé dans toutes les sciences positives, est extrêmement en retard pour la science pure. La métaphysique est ignorée plus encore que méconnue; or elle est la science fondamentale dont la raison ne peut se passer sans tomber dans le scepticisme et l'incohérence.

Comme Dieu a été bon de se révéler à l'humanité sous les traits du divin Maître, et de nous dire avec une clarté toute simple ce qu'il nous importe de savoir, de faire et d'espérer !

XXXI

Ma chère fille,

... Vous trouverez dans la vie de prière ce renouvellement de l'âme qui rend la vigueur et donne souvent quelque joie. La condition formelle, c'est que vous *méprisiez* franchement le retour offensif du doute. Il n'est pas raisonnable de remettre sans cesse en question ce qui a été admis sagement.

Sans la foi, rien ne s'explique et tout manque ; avec elle, on a la vie dans tous les ordres de choses. Par sa condition ici-bas, la foi est nécessairement obscure ; par la condition faite à nos origines, elle rencontre de grands obstacles dont le principal est l'influence du milieu ; or une nature déchue se révolte aisément contre l'autorité des préceptes. Tel est le fait général, et c'est ainsi que s'établit un milieu hostile, dont souffrent les âmes ouvertes comme la vôtre.

Mais laissons cela et tournons-nous plutôt vers cette douce conviction d'un Dieu au regard paternel constamment fixé sur nous : d'un Homme-Dieu notre frère, notre ami, notre amour ; d'une éternité où tous les êtres divinisés s'unissent dans un amour très pur.

XXXII

Ma chère fille,

On a beau dire que les peines morales sont pires. C'est vrai de quelques-unes seulement. Le démon, qui allait crescendo dans ses tentations à l'égard de Job, après avoir ruiné sa fortune et fait périr ses enfants, affirma devant Dieu que ce n'est pas grand' chose et demanda qu'on lui permît de le prendre par la souffrance physique. Je crois que depuis lors l'humanité a perfectionné sa manière de sentir les choses. Les mères de nos jours ne se console-

raient point d'avoir perdu tous leurs enfants par le simple fait que Dieu leur en donnerait d'autres; mais enfin ce jugement du démon est de nature à faire réfléchir. Peut-être trouverez-vous dans vos violentes souffrances des mérites bien supérieurs à vos prévisions. J'aimerais mieux perdre quelque chose de ceux que me donne ma compassion pour vous.

XXXIII

Ma chère fille,

Je suis avec le plus grand intérêt la réflexion que vous me communiquez. Nous connaissons si peu du plan de Dieu que nous n'avons pas le droit de l'apprécier. Qui sait ce qui se passe dans des astres si nombreux et si grands? Il ne me répugne pas de supposer que Dieu s'y communique, ainsi qu'à nous, à des êtres infiniment nombreux et peut-être bien plus sages. L'Incarnation ne serait pas plus diminuée par des faveurs semblables que ne l'est la communion qui se donne à tous. La terre est si petite dans l'ensemble... Donc ne jugeons pas!

Dieu existe, puisque aucune des choses qui nous entourent n'est douée d'une intelligence et d'une puissance infinie. Que cela nous suffise et nous fixe dans l'admiration et la reconnaissance.

XXXIV

Ma chère fille,

Vos journées passent assez vite, puisque vous avez de nombreuses visites, et d'ailleurs ne seraient-elles pas remplies par la souffrance quand elle est vive et par la pensée de Dieu quand vous êtes tranquille? Nos souffrances envisagées en nos pauvres personnes sont tout un poème composé par Dieu et par notre coopération. Elles forment une œuvre complète de perfectionnements et de

mérites. Elles donnent à Dieu la gloire qui résulte de l'amour et du courage de sa créature sous son action et sous son étreinte. Il faut voir surtout ce qui reste, c'est-à-dire le côté moral. La souffrance matérielle est le moule qu'on brise.

Envisagée au point de vue du plan universel, notre souffrance individuelle se perd dans l'infini des choses. Elle résulte de l'application de lois très grandes, très belles, très bienfaisantes dans leur ensemble; or, comme au point de vue individuel, nous venons de le voir, elles sont une belle œuvre, au point de vue général, elles ne sont pas des choses sacrifiées, des conséquences malheureuses d'un bel ordre comportant des désordres partout. Le plan universel est admirable; le plan de chaque être est lui aussi très beau. A la rigueur, on serait prêt à se sacrifier pour le résultat commun qui glorifierait Dieu; mais Dieu, sage et bon, ne le demande pas. Il est bon et sage pour le tout et pour les détails.

Quand aurons-nous la lumière de ces choses? Tout marche si lentement et d'une façon qui semble inexorable. Les chenilles, que je détruisais hier dans mon jardin, ne songent pas qu'elles deviendront des papillons. Quant à nous, nous savons, mais nous n'avons aucune vue directe de cet avenir. Nous savons autant qu'il importe à des êtres libres. Nous ignorons en raison de notre condition d'êtres enveloppés dans la matière, et d'êtres qui se font. Nous ne *sommes* pas tout à fait.

XXXV

Ma chère fille,

En méditant la Passion, avez-vous été frappée de l'effondrement (complet en apparence) de toute l'œuvre de Jésus? Rien ne reste debout, pas même l'espérance. La mort est la fin de tout. Les apôtres eux-mêmes ont perdu la foi. Les adversaires se croient vainqueurs : ils ont écarté ce qu'ils croyaient le mal, c'est-à-dire la doctrine

opposée à celle de Moïse, dénaturée par eux. — Telle a été presque toujours la vie mouvementée de l'Église. Telle apparaît la situation actuelle.

L'explication du plan de Dieu? *Peut-être* se trouve-t-elle dans la nature des choses et dans la simplicité des moyens. Il fallait un rachat dans des souffrances. N'en faut-il pas toujours? La nature humaine déchue ne devait pas être relevée, mais aidée à se relever. De là, les oppositions tolérées et les forces aidées. De là, le mélange du bien et du mal. De là, les belles vertus de patience et d'amour quand même, la persévérance dans la foi et la prière, le perfectionnement qui se fait malgré tout. Je doute qu'à aucune époque, il y ait eu plus de belles âmes, mieux formées, plus purement à Dieu et plus consciemment.

Dieu tient un compte partial de ses bontés en faveur des ignorants qui blasphèment ou se retirent. Il les sauvera en grand nombre silencieusement.

Vous êtes une de ces âmes, et en ce moment votre *puissance* est élevée par la souffrance, comme dans les mathématiques par les signes algébriques. Courage.

XXXVI

Ma chère fille,

C'est une préoccupation pour moi de craindre, en ce qui vous concerne, que vous n'ayez le cœur un peu resserré. Il ne faut pas souffrir d'une peine qui ne rendrait pas meilleure. Il faut au contraire retenir toutes les pensées qui donnent du courage et de la liberté. Dieu qui nous a créés de toutes pièces est là pour nous renouveler et nous rajeunir dans tous nos besoins. Notre rôle est d'avoir une confiance entière, abandonnée, téméraire au besoin, téméraire si nous jugeons Dieu à notre mesure. Il ne serait ni juste, ni bon, de garder des restes de tristesse et de réserve à son égard. Celui qui crée est le seul qui puisse délivrer absolument et il le fait comme il l'a promis. Il comptera le sang de son Fils qui n'efface pas seu-

lement, mais qui remplace, car il est la vie, et la vie donnée par amour.

XXXVII

Ma chère fille,

Je me réjouis du résultat de votre courte et bonne retraite; vous en sortez plus rassérénée et plus aimante. Pourquoi douter de la persévérance en ces dispositions? Ne vous sont-elles que montrées ou prêtées? Dieu les voit en vous à l'état permanent et progressif. Il y va de sa gloire et de votre bien, deux choses qu'il aime sinon également, du moins sans restriction.

A l'élément de résistance et de lumière que donne la *méditation fondamentale,* vous avez ajouté l'élément d'ardeur et de délicatesse qu'apporte la méditation du *régne.* Je vous proposerais un troisième point d'appui pour un essor plus facile et peut-être plus haut, car il rapproche encore plus Dieu et l'âme, la méditation de l'Eucharistie.

Si le Jésus que vous avez contemplé parcourant la Judée, et que vous admiriez beau et aimable, vous ayant distinguée dans la foule, vous avait demandé de vous suivre dans votre demeure et d'y trouver du repos et des soins, quelle eût été votre joie émue ! Et si, une fois chez vous, il vous avait dit qu'il s'y trouvait bien, comme vous vous seriez sentie récompensée !... Ainsi l'amour *spécial* de Jésus pour vous en particulier, ce qui est une condition de l'amitié et un principe de relations parfaites que nous pouvons pousser très loin. Si, en ce jour de l'Assomption, Jésus quittait visiblement le tabernacle pour aller vous visiter dans votre cellule et y rester et s'y prêter à toutes vos questions, et s'il vous témoignait cette merveilleuse affection que nous pouvons rêver... ne lui donneriez-vous pas toutes les satisfactions, et en particulier celle d'être heureuse pour longtemps et malgré tout !...

Ce que nous rêvons, ce qu'il ne fera pas sans doute, il nous aime assez pour que nous lui en supposions le désir

et l'élan. Des lois supérieures les enchaînent : sachons être-les esclaves de ces lois. Le Ciel les déliera, et ce ne sera pas pour un seul jour de fête !....

XXXVIII

Ma chère fille,

Cette vie n'est point une vie véritable dans laquelle rien ne persiste. L'être est par définition ce qui est; or ce qui passe est à peine, bientôt il n'*est plus*. Dieu n'a jamais manqué d'une parcelle d'être, ni d'une parcelle de durée : voilà pourquoi nous le disons infini et éternel. Il a l'être dans la plénitude. Il faut bien qu'il y ait un être qui ne commence pas à être et qui maintienne ou renouvelle les êtres chancelants et passagers !... Il nous maintiendra autant qu'il durera lui-même, parce qu'il nous a donné sa nature, qui est de ne point finir. Il ne pouvait pas nous communiquer la plénitude de l'essence; il nous en a pourtant rendu participants dans un tel degré que nous sommes réellement de sa famille, de sa ressemblance, et, comme je le redis souvent dans mes livres : c'est le vrai fondement de son amour pour nous. Il faut toujours en revenir là pour comprendre les *excès* de Dieu en notre faveur et sa miséricorde et nos espérances. Qui sait les surprises que nous réserve le sort de ceux que nous croyons perdus ! L'enseignement sur ce point avait été longtemps trop désespérant; on l'a beaucoup élargi depuis les Jansénistes; on l'élargira peut-être encore en tenant grand compte de la bonne foi, de la faiblesse et de l'influence du milieu. Dieu connaît encore mieux tout cela que les modernes les plus accommodants !

Voilà que je philosophe avec vous, sans égard pour l'accaparement de vos travaux, sans prendre le temps de vous remercier des souhaits si bons que vous me donnez. Il est vrai, je me répéterais, si je vous disais combien ils me touchent et combien, en fait d'estime, ils sont au-dessus de ce que je vaux. Comptez du moins sur mon dévoue-

ment paternel. Vous l'avouerai-je? Je souffre de vous voir si fortement appuyée sur moi, car vraisemblablement j'ai peu de temps à vivre et mon départ sera comme un abandon. Vous penserez alors, plus fortement même, que je continue à penser à vous et que je commence à vous attendre.

XXXIX

Ma chère fille,

Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, tout se passe avec lenteur et majesté. Nous nous troublons de chaque détail et nous appelons avec impatience l'achèvement d'une période simplement en train d'évoluer. Que de siècles ont travaillé à produire la période de terre végétale où croît une petite plante !...

Je n'en finirais pas... Ne rapetissons pas Dieu et en même temps croyons-le sage et bon pour chaque être.

Plus d'une fois, je me suis attendri sur le triste sort des animaux qui souffrent sans mérite; en fait, ils ont beau coup plus de petites jouissances que de peines, et certainement, s'ils pouvaient être consultés, ils voteraient à l'unanimité la vie plutôt que la mort.

Pour les chrétiens et pour les religieux surtout, la souffrance est le plus grand des biens, n'y eût-il que l'union à Jésus rédempteur par la souffrance; cela élève au-dessus de la simple honnêteté. Les âmes religieuses qui ne vivent pas dans ces pensées distinctes, en vivent implicitement par leur donation sincère.

J'ai commencé mes lettres par vous et je m'attarde à philosopher, tandis que de bonnes âmes attendent un mot qui les réconforte... mais vous n'êtes pas tout le monde; il n'y a personne sur qui je compte autant que sur vous, et qui me soit plus chère. Mon désir est de vous voir bien en paix, travaillant à vous rendre toujours plus parfaite, c'est-à-dire vous possédant mieux, prenant le temps de réfléchir et tranchant moins vite... Vous me retrouvez tyran impitoyable !

XL

Eh bien! vous, ma chère fille, vous allez faire des progrès visibles dans votre extérieur au point de vue de la vivacité. Vous ne vous prononcerez plus si vite, sauf dans les cas où ce serait nécessaire. Vous vous mettrez plus largement à la place des autres, et vous ne contredirez qu'avez des formes dubitatives.

La présence de votre sœur vous sera un memento continuel de ces résolutions. Vous déposerez près d'elle votre autorité pédagogique et vos allures. Vous deviendrez même, par elle, plus parfaite pour tout le monde.

XLI

Ma chère fille,

L'éloignement qui efface les souvenirs superficiels rend au contraire plus sensibles les sentiments profonds. Plus sensibles, ils causent quelque peine, c'est vrai; mais ils donnent plus d'intensité à la vie du cœur. La pensée de Dieu rapproche et console. A la communion surtout, on se trouve si près et on l'est si réellement que Jésus seul sépare. Est-ce être séparé que de l'avoir lui seul entre nous?

Si nous avions conscience de cet état, nous ne pourrions plus souffrir que par miracle, comme ce bon Sauveur quand il était sur la terre. Notre sort est de marcher à tâtons dans les ténèbres et d'éprouver parfois les angoisses du vide apparent. Nous sommes voués à la plus profonde misère pour devenir grands. « Notre vertu se fait dans l'infirmité », et cette infirmité n'est pas seulement en nous, elle est en toutes choses autour de nous. Ceux qui admettent la théorie de l'évolution doivent reconnaître qu'il y a loin d'une petite portion de la nébuleuse primitive à l'organisme humain et aux merveilles de la vie civilisée. Il y a loin aussi de notre condition présente à

celle qui révélera en nous les faits, obscurs aujourd'hui, de notre divinisation !

Vivons donc par la foi. C'est Dieu qui nous a fait connaître ce qu'il forme en nous et les moyens de le suivre dans cette transformation. Il n'avait vraiment pas d'autre moyen de s'y prendre sans nous enlever la liberté, c'est-à-dire l'agent voulu de cette collaboration mystérieuse. Les impies les plus décidés seraient incapables de refuser leur adhésion et leur amour à un Dieu qui se laisserait voir distinctement dans l'Eucharistie... mais aussi nous laissant dans les ombres, il sera indulgent pour ceux qui n'auront pas su voir.

Ne vous préoccupez pas des petites imperfections que je vous ai signalées; vous les reconnaîtrez sans doute bientôt, quand vous aurez auprès de vous toute une famille dont les petites contrariétés donneront lieu à des observations trop promptes peut-être, ou trop absolues. Or, les connaître est pour vous les vaincre en principe.

XLII

Ma chère fille,

C'est avec une véritable peine que j'apprends la mort de X. et cette peine ne vient pas seulement du vide qu'elle fait dans les œuvres et de la douleur qu'elle vous cause, elle va jusqu'à mon propre cœur. Le manque de sympathie n'empêche nullement l'estime et un vif sentiment d'intérêt, voisin de l'affection.

Nous causerons de votre difficulté à admettre en la compagnie de Dieu des affections très vives. Il y aurait beaucoup de distinctions à établir pour mettre la question dans son jour. Ce que je peux vous indiquer d'avance, c'est qu'il ne peut pas y avoir *opposition* entre ce que Dieu nous demande, soit pour lui, soit pour les personnes qu'il nous fait aimer. Ce qui nous dépasse par *l'ordre voulu* ne saurait se *heurter*.

Sans doute Dieu peut demander à certaines âmes de se

dépouiller de toute affection humaine, afin de se les réserver à lui uniquement, mais alors il le dit, soit par un appel intime, soit par l'indication des circonstances.

Par contre, il ne peut demander cette sorte d'absorption à une personne qui a le devoir d'aimer des êtres légitimement chers. Alors tout doit et peut se concilier. Ce qui s'y oppose, ce n'est pas la perfection, mais quelque imperfection *presque toujours involontaire :* idées, habitudes, craintes, etc... Parmi les idées, je citerai la tendance que nous avons naturellement à prêter à Dieu nos sentiments et nos exigences de cœur. Le plus souvent on est victime d'une *dévotion étroite,* et par dévotion, j'entends ici *tout ce qui agit sur nous :* les livres, le milieu autant et plus que l'action du prêtre. Durant mon grand séminaire, j'étais tombé en plein dans ce défaut, et j'ai fait souffrir bien involontairement ma pauvre mère et ma sœur ! Je n'avais bien compris dans la sainteté que l'austérité et je n'admirais que l'absolu, comme tous les esprits ardents et jeunes. Depuis lors j'ai estimé bien plus la pondération qui donne à chaque chose sa place et sa juste part de vie.

XLIII

Ma chère fille,

Cette année-ci je ne puis penser à vous sans me sentir triste, parce que je sens que vous l'êtes... J'espère que bientôt vous trouvant plus libre, vous reprendrez votre belle sérénité, celle des âmes croyantes et vaillantes. La pensée du Ciel est lumineuse. Elle doit planer sur notre vie d'ici-bas pour nous la faire comprendre et porter. Elle devrait même envahir notre âme pour y éveiller le sens, rudimentaire encore, qui *cherche à voir* Dieu, mais qui ne peut le pressentir. Nous n'avons pas le sens de la vue, mais le *sens de l'idéal* et d'un idéal tout à fait vague, comme peut l'être celui d'une âme privée du sens qui perçoit. Comme il souffre, ce sens de l'idéal ! Il se heurte à toutes choses, qu'il découvre souvent laides, toujours

insuffisantes. — Eh bien! apprenons à n'être pas difficiles, puisque ce serait injuste de trop demander à des indigents! Regardons sans étonnement les imperfections souvent choquantes qui se rencontrent jusque dans les choses religieuses et dans les personnes, même élevées, qui les représentent. Acceptons les obscurités, je ne dis pas des mystères, c'est facile, mais des faits religieux qui semblent souvent contredire les promesses divines et jusqu'aux principes eux-mêmes. Là du moins, nous voudrions que notre idéal fût satisfait. Hélas! notre idéal se trompe de date : il veut voir réalisé en ce temps de formation ce qui ne peut l'être qu'au temps de l'épanouissement. Il semble que ce sens de l'idéal nous a été donné trop tôt et trop actif... il devance le temps où il pourra s'exercer dans sa sphère. Est-ce un mal? non. C'est une souffrance et une *épreuve*. A ce titre, il est une source de mérites et un stimulant à toute grandeur. C'est lui qui nous empêche de nous trop attacher aux choses et aux personnes. C'est lui qui ne laisse pas grandir en nous des goûts inférieurs. C'est lui enfin qui nous révèle Dieu. — Concluons : quand il s'agit de nous, prenons l'idéal pour grandir. Quand il s'agit des autres et des choses d'ici-bas, prêchons-lui l'indulgence, la patience, la bonté. Cette conduite nous donne l'élévation d'esprit qui consiste en ces deux manières d'être.

XLIV

Ma chère fille,

Donnez-moi la joie de vous savoir vaillante. Vous êtes sous le poids de plusieurs choses pénibles; c'est le moment de mériter et de grandir; oui, de grandir, car ce développement de patience et de confiance est un accroissement de valeur morale et de force aussi. Sur le moment, on croit au contraire que toute vertu s'effondre et qu'on n'a ni patience ni confiance. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne *sent* pas les avoir; ce qui est vrai aussi, c'est qu'on

y est infidèle parfois et plus fréquemment que d'ordinaire; mais en réalité on fait *dix fois plus d'actes* que dans les périodes de paix, et si l'on sème dans les larmes, on récoltera dans la joie.

Je désire vous voir une âme toujours douce au fond, douce aux personnes qui déplairaient, douce en vous-même, pour vous-même, ne vous étonnant pas de quelques défaites, ni surtout des dispositions intérieures quand vous ne pouvez changer. Vous *voulez* tout bien, c'est ce que Dieu considère : voilà pourquoi vous ne cessez d'être chérie de Lui, en dépit du triste visage que vous lui présentez souvent !... Mettez donc au *dedans* comme au dehors la belle physionomie de règle. Que ce soit votre parure, la seule qui plaise à tous, à Dieu comme aux personnes amies. Je vous bénis de tout cœur.

XLV

Ma chère fille,

Votre lettre m'apporte la joie et la tristesse des souvenirs. Les souvenirs sont la grande part de notre vie, où tout se succède si vite. On les garde, on les revoit, on s'y retrouve. Par eux, les absents se rapprochent, vous parlent et ne s'en vont plus. C'est le seul rendez-vous durable. Il en est un autre, celui-là plus ou moins éloigné, mais réel, heureux, éternel. C'est à lui qu'il faut surtout penser, car lui seul est sans tristesse; lui seul console et encourage. Et puis n'évoque-t-il pas nécessairement la pensée de Dieu, de Dieu qui est le lien vivant, aimant, magnifique, en qui l'on se retrouve transformé, agrandi, plus ouvert encore aux affections pures écloses sur la terre ! Dieu n'a pas besoin de cette partie de notre cœur faite pour les hommes, il ne pourrait pas même en être l'objet. D'autre part son amour n'absorbe pas les autres. C'est le propre de ce qui est vrai et bon d'être ordonné; l'ordre règle les rapports, mais les fait respecter. Et d'ailleurs Dieu est la lumière parfaite. Si celle du soleil

nous éblouit, c'est que le soleil a une lumière imparfaite, et nous des sens plus imparfaits encore.

Le propre de la lumière est d'éclairer, non d'éblouir; j'espère donc vous voir un jour très parfaite et toujours très bonne, très filiale même, car ce sentiment est très doux.

Rien de cela n'est un rêve. La chenille qui rampe sur nos arbres ne rêverait pas, si elle songeait que, malgré toutes les apparences, un jour viendra où elle aura des ailes, prendra possession de l'espace, et, avec ses goûts transformés, cherchera sa nourriture dans les fleurs !

En attendant, pour nous, ma chère fille, remercions Dieu d'avoir créé entre nous des rapports qui nous aident à aller vers Lui, à devenir meilleurs, vous par le dévouement dont vous m'entourez, moi par la reconnaissance que je vous donne.

XLVI

Ma chère fille,

Oui, insistez sur la fidélité à la méditation. Les raisons en sont si fortes que je suis un peu étonné de vous voir manquer de logique en ne tirant pas la conclusion. Tant il est vrai que ce n'est pas la logique qui conduit le monde ! Mais vous, qui avez le jugement clair et l'esprit de décision, vous m'étonnez toujours sur ce point. Il vous sera fait miséricorde parce que vous n'agissez ainsi que par trop de condescendance aux désirs des autres, mais vous serez peut-être privée de ce grand bien qui s'appelle le progrès.

Oui, ma chère enfant, je crois que vous n'êtes pas dans la volonté de Dieu quand vous ne disposez pas les choses de façon à assurer votre méditation. Or, comme il s'agit ici d'une chose *habituelle,* prévoyez les inconvénients que vous pourrez rencontrer dans une route qui n'est pas le *chemin tracé.* Certainement, Dieu ne vous prive point de son assistance et il ne cesse pas de vous aimer autant;

mais il *laissera sans doute agir les causes* posées par votre libre arbitre, et le résultat sera certainement inférieur à votre idéal, peut-être même assez fâcheux... Voyez combien je suis sévère, par conséquent combien je vous suis attaché : j'ai l'ambition de vous voir grande et heureuse, surtout au Ciel !

XLVII

Ma chère fille,

J'espère que vos occupations quoique nombreuses ne vous auront pas absorbée. Que je voudrais vous voir tout épanouie dans l'union à Dieu ! Nulle âme n'y est plus apte ; vous n'avez qu'à vous mettre en oraison pour être saisie fortement. Que serait-ce si cette oraison pouvait se prolonger une ou deux heures et dominer ensuite toute l'activité de vos journées ! J'espère qu'un jour vous obtiendrez *malgré vous* cette grâce. Comment? Je tremble que ce ne soit par l'action amère de la souffrance... Et même à ce prix nous devons nous réjouir, car tout en nous se développe pour s'emparer de Dieu au ciel dans de plus profondes délices. Ce qui passe est peu de chose !...

XLVIII

Ma chère fille,

Oui, ce sont de simples impressions qui déterminent chez vous des apparences de doute qui vous font craindre des doutes réels. Comme il n'y a point là de vraie faute, Dieu vous conserve la *vertu intime* de foi ; cette vertu adhère à Dieu avec une grande force. Vous sentez vivement le bonheur qu'il y aurait à croire avec une certitude tranquille, et par là les biens surnaturels vous deviennent plus désirables qu'aux personnes qui n'ont pas eu la terreur de les voir s'évanouir. J'ai toujours été

frappé de la manière dont les doutes se sont produits chez vous : c'était pour en guérir votre frère, et qui sait si votre longue expérience de cette épreuve ne vous permettra pas un jour, les circonstances aidant, de le ramener par des considérations qui finiront par s'imposer à vous.

Parlez-lui, *écrivez-lui,* comme si vous n'aviez pas la moindre préoccupation de doute. Adressez-vous à Notre-Seigneur et à la Sainte Vierge comme une enfant.

Votre absence me laisse un vide que je ressens déjà. C'est une de ces choses qui montrent combien tout ici-bas est insuffisant. Quand serons-nous dans ce beau ciel où déjà tant d'êtres chers nous attendent? Puisque vous avez emporté l'*Imitation,* lisez dans le troisième livre divers chapitres comme le 47e et le 48e. Je les ai médités souvent.

XLIX

Ma chère fille,

Je jouis du bonheur de votre pauvre frère et de celui que vous en ressentez. Puissiez-vous récolter beaucoup de la joie des autres! C'est la seule que vous connaissiez dans votre vie tout entière de dévouement. Une, plus profonde, s'élabore invisiblement pour ne s'épanouir que dans la vraie patrie. Quel ne sera pas votre étonnement de découvrir ce nouveau monde, et de vous y voir précédée de tant de richesses! Laissez-vous transporter, comme le dit l'auteur de l'*Imitation,* dans ce séjour où Dieu rayonne. Ici-bas, c'est le soleil qui donne à toutes choses son mouvement de vie, ses couleurs, sa beauté. Là-haut ce sera Dieu lui-même. Ne nous étonnons pas de ne pas nous reconnaître au milieu de ces éclosions d'ordre si différent et de les regarder comme des rêves. Est-ce qu'il n'y a pas au fond de nous des aspirations qui tendent vers ces merveilles? Est-ce qu'il n'y a pas dans nos vies des souffrances qui demandent cette compensation? Rien ne peut nous suffire, si ce n'est l'infini. Du moment que

l'idée s'est emparée de notre esprit, elle rabaisse et efface tout le reste. Nous ne saurions être heureux qu'en atteignant ce que nous regardons comme une fin possible et comme le vrai repos de tout notre être intelligent et aimant... Nous restons étonnés comme des sauvages à qui l'on dirait que dans les pages d'un livre se trouvent des jouissances supérieures. Vous vous préoccupez souvent des ressemblances qui existent entre nous et les animaux; voyez aussi les dissemblances : l'homme est maître de l'univers qu'il est en train de transformer; l'animal ne sort pas de la loi de son organisme. Entre l'intelligence humaine et tous ces semblants d'intelligence, qui n'ont pour but que la conservation de l'être et de l'espèce, il y a une différence d'ordre, non de degrés...

. . . .

Vous êtes bien de ces âmes dont il est dit : « Elles s'en allaient semant dans les larmes. » Que de bien n'avez-vous pas fait en dépit des ténèbres qui voilent votre ciel ! Et que votre moisson sera belle ! Patience ! Dans quelques années vous entrerez dans la lumière. Ne vous étonnez pas que l'exil soit sombre.

L

Ma chère fille,

Je vois avez plaisir que votre tâche est moins pénible que je ne le craignais : vous récoltez ce que vous avez semé, et vous jouissez des accroissements de vie intellectuelle et morale qu'ont amenés vos soins. Cette enfant vous devra beaucoup, car les petits détails de la vie sont la vie même. Vous vous trouverez avoir fait ici et là beaucoup de bien et souvent à travers des difficultés qui eussent rebuté tout autre courage. En même temps, vous avez acquis une puissance de dévouement qui est telle que les actes les plus fastidieux vous paraissent tout naturels. Sans doute votre nature se prêtait à cet essor, mais la pensée surnaturelle l'a élevée au-dessus d'elle-même.

Dieu a permis que cette pensée féconde ne fût pas toujours consolante; il vous a fait avancer dans les ténèbres et dans l'horrible crainte du néant. C'est la condition assez naturelle de l'exil et de l'épreuve. C'est au fond la seule grande douleur qui pût rester sans consolation. Je vois avec inquiétude l'état d'esprit dont vous souffrez, devenir celui de beaucoup d'âmes très belles et très droites. Cela ne m'étonne pas; nous sommes dans un moment de crise religieuse créée par l'orgueil de la raison et favorisée par les multiples faillites d'idées religieuses accueillies et répandues par une foi ignorante. L'élimination qui se fait dans une large mesure présentera aux nouveaux venus un ensemble qui satisfera la raison, et d'autre part l'absence de principes dans les sociétés modernes produira des conséquences désastreuses qui ramèneront les esprits au vrai fondement de la morale, qui est : un Dieu maître, législateur et rémunérateur.

LI

Ma chère fille,

Vous le savez bien, je prie pour vous de toute mon âme; je vous souhaite les grâces qui vous élèveront toujours davantage, et je laisse entrevoir au bon Dieu le désir que j'aurais de vous voir jouir de Lui dès ici-bas : un peu de vision tranquille en attendant la vision béatifique, un repos très doux dans un amour senti en attendant les ravissements de l'union parfaite... Mais je crains que, considérant surtout votre vaillance, Dieu vous laisse dans le combat contre l'influence désolante du scepticisme régnant. Quelle épreuve méritoire ! Sentir le vide au-dessous de tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on espère, de tout ce à quoi on se dévoue !... Et malgré cette impression déprimante, ne jamais abandonner un pouce de terrain, ne jamais diminuer l'intensité de l'effort... C'est pour ramener l'âme de votre frère que, vous étant lancée dans les études d'apologétique, vous avez subi

le vertige des grands problèmes. Dieu n'aurait-il pas permis cette immense souffrance pour qu'elle fût un jour la rançon de cette âme que vos paroles n'ont pu persuader? Il ne fait rien d'inutile. Il a pour tout de profondes raisons, mais il n'a pas nos empressements qui se découragent dès que l'effet tarde à se produire. Quand il permet qu'une âme sainte souffre et prie d'une façon prolongée pour quelqu'un, c'est qu'il veut la sauver. Le salut de votre frère est peut-être attaché à votre état de peine.

LII

Ma chère fille,

Votre impression religieuse à l'égard de votre frère est un magnifique témoignage de votre foi. Tout n'est pas faux dans ce que dit Bergson des insuffisances de l'intelligence et des suppléances que lui apporte cette sorte de subconscient qui est l'origine d'un travail qui se fait en nous à notre insu, quoique par nous.

La foi, je crois vous l'avoir dit, n'est pas précisément un acte d'intelligence; elle est un acte moral, par conséquent de la volonté. L'intelligence lui est nécessaire, mais ce n'est pas elle qui la détermine. « Les démons savent et ne croient pas. » L'intelligence éclaire la route, mais c'est la volonté qui entre dans la sphère du surnaturel. Elle fait le pas décisif sous l'impulsion de la grâce. Voilà qui explique des conversions basées sur des considérations ou très faibles ou même peu justes.

Que deviendraient tant d'esprits nuls ou faux, si Dieu leur demandait de ne se convertir que sur des preuves solides? Je suis même frappé de voir les convertis de notre temps, comme Brunetière et Bourget, nous arriver par des voies indirectes, comme la nécessité sociale de la religion et l'efficacité du seul catholicisme. D'autres, comme Péguy, sont déterminés par le fait de l'expérience religieuse personnelle : cette religion me rend meilleur et plus heureux, donc elle est la vérité. L'ar-

gument laisse à désirer, mais il s'adapte, soit à certaines tournures d'esprit, soit à tel genre d'études poursuivies.

Votre cas m'a toujours paru très net : vos études d'apologétique vous ont jeté dans une sorte de doute pour deux causes : 1° la *préparation* nécessaire à ces études vous manquait. En toute science comme dans l'art lui-même, il faut débuter par les notions *élémentaires*. Un musicien qui ne commencerait pas par le solfège n'arriverait pas facilement à l'art complet. Le philosophe qui ne se formerait pas par un cours élémentaire resterait toujours dans le vague malgré toutes ses lectures. Si j'avais eu l'expérience que j'ai aujourd'hui, je ne vous aurais pas conseillé ces lectures : j'en fais mon « mea culpa ».

2° La seconde cause tient à cette qualité de votre nature que j'appellerai : la rigueur ou *rigidité*. Ce qui se fixe en vous s'y fixe tellement que le contraire, s'il se présente, se trouve facilement éconduit, comme instinctivement... Vous voyez vivement l'objet lui-même, et beaucoup moins ses alentours...

La grâce et votre volonté font de vous une âme profondément croyante. Dieu permet que vous soyez privée des douceurs de la foi; il vous en laisse la possession. Vous faites du bien et vous en ferez beaucoup encore. Si un jour une paix lumineuse descendait sur votre âme, vous en jouiriez cent fois plus qu'une autre. Ce sera peut-être pour le ciel, mais au ciel sûrement.

LIII

Ma chère fille,

Un mot de votre père à votre arrivée à S[t]. V., un mot qui sera comme un accueil. Il ne vous apportera l'expression d'aucun sentiment nouveau. Tous sont éclos depuis longtemps et se portent à merveille. Je remercie Dieu de m'avoir donné en vous une fille incomparable; je sais apprécier ce don et je me crois un cœur capable de

ne pas se laisser vaincre en affection... Quelle joie de penser que nous nous retrouverons au Ciel! Il n'y aura plus de S^t^. V. ni de B. pour nous séparer. Quand resplendira à nos pauvres yeux l'éclatante lumière de *Ce qui est?* Ici-bas tout reste enseveli dans l'ombre, et comme l'écrit saint Paul, « nous cherchons à tâtons »... et parfois même que nous croyons toucher une vérité, nous nous demandons si ce n'est pas une illusion qui va se dissiper au grand jour. Le grand jour n'est qu'au Ciel, mais qu'il sera beau! Dans votre ravissement, vous êtes capable de m'oublier; mais j'espère que si vous contemplez Dieu dans son infini, vous me découvrirez dans quelque coin.

LIV

Ma chère fille,

C'est hier soir en rentrant du couvent que j'ai lu votre lettre navrante. Je n'avais aucun moyen de vous répondre de suite, et ce matin j'ai attendu le courrier de neuf heures dans la pensée que peut-être une nouvelle lettre m'apporterait des nouvelles. Lesquelles? hélas! je n'osais vous le demander tant vous me manifestiez peu d'espoir...

Que ne puis-je être près de vous réellement? j'y suis tellement par le cœur. Je sens votre désolation. Je vois aussi votre courage supérieur à tout. J'aime à penser qu'en cette épreuve Dieu se laisse entrevoir; mais s'il n'écarte pas les ombres, je sais que vous allez à Lui quand même et combien plus méritoirement! Notre divin Maître n'a-t-il pas créé cette douleur supérieure : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? mais il ajoute : Je remets mon âme entre vos mains!... Oui, mettez entre ses mains paternelles et votre âme, et vos angoisses, et vos troubles possibles; remettez-lui l'avenir de ceux qui vous sont chers!

Quand ce mot vous arrivera, le conseil que vous me demandez aura-t-il sa raison d'être? Le mieux se sera

accentué ou bien... ! — Je vous aurais dit : l'essentiel étant assuré, ménagez la sensibilité du pauvre malade. N'appelez pas d'une façon violente son regard sur une sorte de certitude, qui lui montrerait sa maison renversée, ses enfants sans père. Ne proposez l'extrême-onction que dans le cas où vous n'auriez rien à lui apprendre. Alors donnez-lui la grâce de tous les sacrements et le haut mérite de l'acceptation... Faites qu'il entre au Ciel glorieusement !

Je jette ces mots à la hâte pour que ma lettre parte sans retard et vous porte l'expression de cette affection paternelle, intime et forte, que je vous ai vouée.

LV

Ma chère fille,

Oh ! oui, les desseins de Dieu sont impénétrables, et si nous n'avions pas comme explication l'éternité de la vie, nous verrions surgir de toutes parts des manques de tendresse évidents, des imprévoyances lamentables, des déchirements inutiles. L'affirmation d'une bonté profonde et sage qui préside à tout est la plus courte réponse à ces douloureux problèmes, elle est la vraie aussi. Laissons le temps à Celui qui offre l'éternité... L'école du malheur est ordinairement la plus formatrice. La nécessité est aussi le meilleur stimulant de l'activité. Je parle pour ces pauvres enfants qui blessent votre cœur par le spectacle de leur délaissement !... Vous serez là. Peut-être vous devront-ils ce qu'ils n'auraient pas trouvé dans des conditions moins dépendantes... Votre cœur, vos prières, votre dévouement, suppléeront à beaucoup !

Vous ne songez pas à votre douleur personnelle, mais que je la sens ! Ce frère, votre œuvre, a passé; cette affection solide... tout est disparu ! Cette nouvelle blessure rouvrant une plaie récente ! Ne vous reprochez pas de souffrir violemment. Pleurez... si vous pouvez pleurer !

A travers toutes ces ombres et toutes ces larmes, lais-

sez descendre du Ciel les rayons si consolants de sa fin si chrétienne. Songez à lui ; il est plus heureux qu'il ne le fut jamais... Ne sera-t-il pas de loin la protection invisible de ceux qu'il laisse et qu'il aime toujours? Comme il vous est déjà reconnaissant de tout ce qu'il lit dans votre cœur de dévouement prêt à se donner !

Quand la main de Dieu s'est appesantie sur nous d'une façon dure, nous éprouvons comme une sorte de malaise qui nous éloignerait, qui, du moins, nous fermerait le cœur : c'est le résultat naturel de l'épreuve, et il ne faut pas se reprocher cette impression. Il ne faut pas non plus en tenir compte. Allez donc à ce Dieu, Père quand même. Regardez-le, Lui, plus que son œuvre. Perdez-vous dans le sentiment d'une bonté infinie qui s'expliquera plus tard merveilleusement !

Songez aussi que Jésus, dans son cœur humain, comprend la douleur du vôtre et votre brisement. De la terre, où il pouvait souffrir, il en a partagé l'amertume. Ses larmes ont été pour vous comme si vous en eussiez été le seul objet. Dans son bonheur actuel il lui reste, sinon la douleur, du moins une mystérieuse impression qui s'en rapproche, et sûrement toute la tendresse qui le rendrait capable de la sentir ! Comme il nous consolerait bien ! Comme à ses genoux nos larmes couleraient plus douces ! Comme nous sentirions dans son amour la certitude d'un appui !

LVI

Ma chère fille,

Je vous écris sans savoir où et quand vous arrivera ce mot. Je ne puis retenir mon cœur qui veut vous dire combien il sent votre vive peine. Vous m'avez si souvent parlé de cette femme admirable et de ses sentiments maternels, que je souffre moi-même de la voir disparaître. Je songe en même temps à ces amis qui m'ont quitté le long de la route. La vie, à mon âge, et déjà au vôtre, ressemble à l'automne. Les feuilles tombent de tous côtés

et celles qui restent encore paraissent si peu vivantes que l'on s'attend à les voir tomber sous un souffle un peu plus rigoureux et prochain. Par ce froid qui saisit toute l'âme, qu'il fait bon porter ses regards vers la demeure paternelle où le printemps sera perpétuel ! Vous ne vous faites pas du ciel une image physique, et moi je l'aime. Cette image soulève des impressions certaines, goûtées, et l'on se dit : c'est mieux que cela ; si je jouis de la nature, combien ne jouirai-je pas de ce qui la surpasse infiniment !

Il est vrai, le champ de l'amour divin est autrement riche, autrement attrayant, mais nous sommes à court pour le décrire et souvent même si impuissants ! Nous ne le pouvons pas, même en évoquant la joie de nos affections d'ici-bas, parce que nous en jouissons avec la crainte de les perdre et l'impression de ce qui leur manque toujours de quelque côté !

Je viens de commencer les méditations de la Passion. Dans la première, j'expose le sentiment de tristesse que cause d'avance la froideur avec laquelle on méditera tant de souffrance et tant d'amour. Il faut penser qu'un grand amour se contente de l'amour tel qu'on le lui donne, pourvu qu'il soit sincère. Ne le faisons-nous pas nous-même !

Je me sens près de vous dans les heures douloureuses que vous traversez, et de loin je vous envoie la bénédiction du prêtre et la condoléance de l'ami.

LVII

Ma chère fille,

Vous serez une très bonne garde-malade et vous mettrez un sentiment surnaturel même dans les soins qu'une tendresse naturelle suffit à inspirer. Quelle douceur de voir Notre-Seigneur souffrant, jusque dans sa sœur aimée ! Ne vous expliquez-vous pas qu'étant tout-puissant, il ait organisé les choses de façon à se trouver partout sous nos regards, de nous attendre, pour ainsi dire, à tous les

détours du chemin, ainsi qu'on fait pour les personnes dont on se sépare à regret ! L'Eucharistie seule le garde personnellement et d'une façon permanente. Si nous n'étions pas des êtres par trop emprisonnés dans les sens, nous vivrions dans le ravissement d'une visite faite ou de la communion du lendemain.

Priez pour les enfants qui se préparent à leur première communion; elles me contentent déjà, mais que de degrés d'amour possibles encore !

LVIII

Que ne puis-je, ma chère fille, vous donner la joie d'un repos complet en Dieu, cette assurance des âmes qui regardent le ciel comme une propriétaire pense à sa maison de campagne, à son vrai chez soi où l'on sera au sortir de la vie, où l'on retrouvera les visages, les chers visages qu'on a vus si pâles et qui nous apparaîtront radieux; où des anges inconnus qui nous ont protégés se feront connaître; où surtout ce Jésus, si caché dans son Eucharistie, viendra vers nous, comme on vient auprès d'un être aimé; où enfin la majesté adorablement aimable de Dieu se manifestera, nous saisissant tout entiers bien mieux que ne nous saisissent les chauds rayons du soleil, les harmonies de la musique, les senteurs du printemps, les effusions de ceux que nous aimons le plus... Et tout cela est. Et tout cela vous le méritez par votre constance dans la volonté de croire, par votre vie qui est toute de renoncement...

LIX

Ma chère fille,

Je vous sens très triste, presque amère envers Dieu ! Est-ce que je me trompe? J'en serais bien consolé. L'histoire de l'humanité n'est-elle pas là pour écarter tous nos

étonnements? Elle reste, il est vrai, comme un fait cruel qui semble en désaccord avec l'idée que nous nous faisons de la bonté de Dieu et de sa sagesse. Mais n'oublions pas que notre *manière de penser* ne saurait s'appliquer à celle de Dieu, que nos lois ne sont pas les siennes et surtout que *notre vue* est vraiment trop courte pour atteindre l'ensemble de son plan.

J'aime à promener ma pensée dans cette haute élaboration de la matière d'où est sorti le monde actuel, après mille et mille cataclysmes *finalement* heureux. Il en sera ainsi pour l'ordre moral. Qui peut dire le nombre de siècles et d'évolutions, souvent désolantes, qui amèneront peu à peu, en dépit de nos empressements et de nos troubles, la constitution d'une admirable humanité !

Nous savons également très peu de chose sur le purgatoire et sur son rôle complet. L'enseignement commun (je ne dis pas celui de l'Église qui affirme simplement son existence) a voulu tout préciser, mais il l'a fait en inventant de son cru. Qui sait l'ampleur du rôle que Dieu lui assigne dans la réparation du mal et l'élévation des âmes ! Beaucoup de nos malaises ont leur source dans ces enseignements *arbitraires* qui ont tout rétréci.

LX

Ma chère fille,

Ce que vous me dites des dispositions de Mme X. à mon égard m'afflige sans m'étonner. Vous savez quelle fut mon impression dès les premiers jours où le malheur la frappa : je fus convaincu de l'inutilité de mes paroles pour lui rendre le calme; je ne l'abordai qu'avec crainte, tout en m'efforçant de ranimer en elle les sentiments que je croyais les plus accessibles. Il en fut de même et aussi inutilement quand elle vint me voir. Vous me dîtes alors que mes paroles lui avaient fait du bien; je n'y pus croire. *Jamais* d'ailleurs je ne l'ai sentie bien sous ma main; jamais non plus je n'ai pu me *faire* à cette nature slave

qui fuit dès qu'on la presse et garde toujours ses idées, alors même qu'elle paraît adopter la vôtre. Elle a beau être intelligente, elle n'est pas raisonnable.

Que dire à une âme qui ne s'ouvre pas? Je comprends la violence de sa douleur; je voudrais l'amener à une résignation douloureuse mais calme; je souffre de n'y rien pouvoir, je crois que le temps seul finira par détendre cette pauvre nature de mère si fortement tendue par ce choc affreux. Elle sera alors capable d'envisager la sagesse et la bonté de Dieu qui sacrifie un présent passager à un avenir éternel, et qui arrache à de grands dangers une nature aimable, mais faible. Les années en s'écoulant lui montreront plus proche la rive où l'on se retrouve, et la certitude de savoir son fils près de Dieu ira peut-être jusqu'à consoler la mère et à réjouir la chrétienne!

Je ne crois pas du tout qu'elle offense Dieu. Le cri de la nature s'échappe malgré elle, malgré ses idées religieuses, malgré ses résolutions et ses efforts, malgré l'amour de préférence qu'elle garde pour Dieu. L'horreur de ce vide que rien ne comble lui laisse une instinctive aversion pour le Dieu qui l'a laissé se creuser et pour les créatures qui sont incapables de lui ôter l'impression qui la tue. Dites-lui à l'occasion que ma réserve n'est autre chose que la conviction découragée de mon impuissance.

LXI

Ma chère fille,

J'ai été doublement heureux de pouvoir célébrer ce matin la sainte messe, car à la pensée de la fête s'ajoutait celle de votre amie tristement disparue à pareille date. J'ai senti le grand vide que vous laissait cette amitié unique et aussi forte que la vie même. Vous n'aviez ni la même nature, ni les mêmes idées, mais vous admiriez chacune les qualités de l'autre. Rien ne séparait vos deux cœurs.

Elle me laisse à moi aussi de la tristesse. Son âme était

si douce, ses sentiments si élevés ! Ses défauts n'étaient que l'excès de ses qualités. Je m'étais habitué à la voir comme une partie de vous-même ; de là mon affection et ma souffrance.

Il faut bannir tout découragement. La vie lasse parfois. Ce qui rassérène et donne du courage, c'est de se plonger dans la bonté et la miséricorde infinies, de s'en impressionner s'il se peut. Alors tout est lumineux et paisible en soi et autour de soi. — Je tenais à épancher mon âme dans la vôtre en ce jour. Je trouve dans votre pieuse affection tant de sécurité, tant de force !

Croyez que je suis bien votre père.

LXII

Ma chère fille,

Il n'y a rien à tenter en ce moment auprès de M. V., et l'abbé H. pourra être informé plus tard. Prions et espérons. Il y a tant de mystères dans la conduite de Dieu ! Qui sait comment une âme très étrangère à la foi accepterait la lumière ! Dieu peut-être lui épargne cette épreuve et lui ménage des grâces secrètes. Plusieurs théologiens pensent que si Dieu n'a pas appelé à la foi tant de peuplades infidèles, c'est parce que, sans miracle, elles eussent été incapables de pratiquer les devoirs de la loi nouvelle, tandis que ceux de la loi naturelle sont très faciles ; ils peuvent les observer et arriver facilement au salut individuellement. Nous n'avons pas idée du peu que nous savons dans le monde qui dépasse les sens ! Si les fourmis raisonnent, je pense qu'elles doivent commettre bien des erreurs à notre sujet !

Oui, vos angoisses pour la foi sont précieuses. Je les vois comme le rachat de plusieurs âmes, entre autres de celles pour lesquelles vous les avez provoquées. Vous pouvez les porter, lui ne le pouvait pas !

Je suis content de voir que mes petits conseils vous ont paru justes et praticables.

Je vous veux parfaite; il y a en vous toutes les ressources pour cela. Vous êtes de ces arbres si vigoureux qu'il est nécessaire de leur enlever du bois pour qu'ils produisent plus de fruits. C'est bien préférable à ces autres arbres rabougris qu'on soigne souvent en vain : ils n'ont pas de ressources.

LXIII

Ma chère fille,

Je vous en prie, ne gardez pas les impressions pénibles que vous me montrez dans votre lettre. Non, vous ne m'avez jamais fait que beaucoup de bien, et je lis assez dans les âmes pour voir jusqu'où va votre affection si vraie et si dévouée. Si, à l'occasion, je vous ai signalé ce quelque chose d'un peu absolu et tranchant qui plaît moins, c'est pour vous voir toujours plus parfaite. Le ton était excellent à l'égard de vos élèves. Il est passé en habitude et il peut froisser certaines personnes qui ne vous connaissent pas bien. Aussi je suis content de la résolution que vous avez prise de chercher non pas précisément à plaire aux autres, mais à leur faire plaisir. C'est assurément le désir de notre divin Maître, puisque c'est un acte de délicate charité. C'est aussi le moyen d'être à l'occasion plus utile : on aura plus de facilité à s'ouvrir... et on sera plus dilaté en vous quittant. C'est l'accomplissement de ce que demandait saint Paul « se faisant tout à tous pour les gagner tous ». Dans la conduite contraire, sous prétexte de franchise, on ne fait que suivre sa nature. Il y a une très belle et très utile mortification à se contraindre en vue du bien.

Quand vous êtes absente, je sens mieux la place que vous occupez dans ma vie, mais j'offre à Dieu de bon cœur ce sacrifice. Vous ne me quittez que pour faire du bien, et ma privation y prend sa petite part.

Demain ma bénie solitude me permettra de me tenir plus intimement au pied de la Croix. Que n'ai-je les sen-

timents que je désire si passionnément ! Je supplie Dieu de les donner à d'autres âmes, et je m'unis à leur ferveur.

LXIV

Ma chère fille,

Espérons que cette nouvelle occasion de compter sur votre dévouement ne se produira pas. Votre provision de mérite est déjà bien fournie. Dieu semble vous appeler à une vie d'union plus intime. C'est sur un champ encore plus vaste que vous préparerez la récolte. Peut-être semez-vous dans les larmes, mais vous savez ce que dit la promesse des gerbes que l'on emporte dans la joie. Votre âme souffrira peut-être toujours de l'absence des choses surnatur lles. Il y a des personnes qui ne peuvent s'habituer aux ténèbres. C'est affaire d'impression au moral aussi bien qu'au physique. Tant de problèmes nous enveloppent comme des ombres et notre intelligence est si faible qu'elle n'en peut résoudre foncièrement aucun, même dans la nature. La raison pure ne peut affirmer ni la liberté de nos déterminations, ni même l'existence des corps, et cependant tout cela existe. La philosophie n'a fait qu'évoluer d'une erreur à l'autre. Soyons heureux de la divine instruction de l'Évangile qui nous explique tout ce qu'il nous importe de savoir.

LXV

Ma chère fille,

Combien je vous plains et avec vous combien je plains votre pauvre frère ! Décidément votre mission sur la terre est toujours le dévouement. Cette mission est très belle en elle-même et vous l'embellissez encore par la générosité avec laquelle vous l'accomplissez. Je n'ai trouvé

chez personne plus d'oubli de soi, et j'ai pour vous autant d'estime que d'affection.

Pensez, ma chère enfant, que le divin Sauveur qui vous aime pense à vous et vous plaint. Il vous laisse dans les ténèbres pour exercer votre vaillance et vous faire mieux goûter la pure lumière où il se montrera à vous. S'il nous était donné de sentir ces si douces choses, il n'y aurait plus d'exil. L'espérance serait un enchantement perpétuel. Nous ne serions plus dans les conditions de l'épreuve.

Oui, semez dans les larmes.

SIXIÈME SÉRIE

I

Mademoiselle et chère fille,

Je regrette souvent que mes occupations ou ma santé me laissent si peu de liberté, je pense avec tant de sollicitude à votre isolement !

Mon plus grand désir serait de rendre votre vie plus douce et plus lumineuse par une confiance plus grande en Notre-Seigneur. Il s'est fait homme comme nous pour se faire aimer. Je connais des âmes qui remplissent de son amour leur vie et tous les vides de leur cœur ! Votre chère absente qui ne vous a jamais aimée avec égoïsme a demandé à Notre-Seigneur au Ciel de vous donner un peu plus de santé, beaucoup de paix et de bonheur à son service. Ses vœux seront exaucés, si elle vous voit heureuse de cette manière. Il ne faudra point vous en faire un remords, puisqu'elle jouira de son œuvre : aimer

à vous savoir triste, même à cause d'elle, serait d'une affection trop imparfaite pour la lui supposer un seul instant. Je continue à offrir pour elle le Saint Sacrifice, dont les mérites surabondants retomberont sur vous.

Soyez assurée, chère Mademoiselle, de mon très respectueux et profond attachement en Notre-Seigneur.

II

Mademoiselle et chère fille,

Après vous avoir bien cordialement remerciée des vœux si délicats que vous m'envoyez de là-bas, je m'empresse de vous féliciter du bon esprit qui vous a fait quitter nos rivages glacés. Vous aurez senti comme les hirondelles quelque souffle d'en-haut; vous lui avez prêté des ailes et vous voilà dans les douceurs du printemps. La température doit faire bourgeonner déjà les pointes des haies. Qu'elle est heureuse la nature de se renouveler tous les ans! Elle reste ainsi toujours jeune. Elle ne se décourage jamais, même sous les attaques de l'homme. Tant qu'une plante trouve un peu de terre et une goutte d'eau, elle s'efforce de pousser et tente même de fleurir : elle veut vivre. Vivre, c'est avancer et c'est fleurir. Une âme ne vit véritablement que si elle s'améliore, mais elle ne s'épanouira qu'au Ciel. Vivons donc sur notre motte de terre, fût-elle bien étroite, et avec notre goutte d'eau, fût-elle bien rare. Essayons de fleurir à la manière d'ici-bas, par le contentement intérieur et l'affabilité de notre commerce. Vous remplissez à merveille la seconde partie de ce programme; je fais des vœux pour que vous ayez aussi votre part de la première.

III

Mademoiselle et chère fille,

Ne vous étonnez pas des impressions que vous cause cette abstraction de la mort et des lieux qui servent de demeure après cette vie. Nous n'étions point faits pour la mort et nous ne sommes pas encore organisés pour une vie purement spirituelle. Demandez à la larve pesante et rampante si elle comprend la vie qui lui sera donnée, sous la forme du papillon, quand elle volera dans les airs et fera briller au soleil l'éclat de ses ailes! Chaque état possède ce qui lui convient, mais ne donne pas d'avance ce qui répondra à l'évolution suivante. Comme nous sommes des êtres intelligents et libres, Dieu, sans nous montrer ce que nous deviendrons, nous le fait connaître assez pour nous fixer; par là il nous oriente, et par les ombres qu'il laisse, il exerce notre soumission et la rend méritoire.

IV

Mademoiselle et chère fille,

C'est l'état fort précaire de ma santé qui m'a empêché d'aller vous voir avant mon départ. Peut-être Dieu voudra-t-il que j'aie désormais une vie empêchée comme la vôtre, et comme vous je tâcherai d'être doux envers la maladie, et je vivrai avec mes souvenirs comme vous encore! N'est-ce pas que cette tristesse des affections disparues devient à la longue une mélancolique jouissance; ces souvenirs sont un bien qui nous appartient encore et qui est quelque chose de ceux qu'on aimait : leur tendresse, leur préoccupation de nous, leurs traits... tout cela est bien réel quoique passé, et tout cela vit bien puisque nous en ressentons les émotions. Mais surtout ce qui vit ce sont les âmes! ces âmes immortelles qui nous attendent! Dans un état que nous ne pouvons comprendre

puisqu'il est sans analogie avec celui que nous traînons, elles conservent leur cœur et leurs liens. Nous, pauvres aveugles, nous cherchons vainement à les entrevoir ou du moins à les comprendre; c'est un bonheur qui nous est réservé. Il nous attend, chaque jour nous en approche, et il faut sourire à la mort qui est une messagère.

Recevez, Mademoiselle et ma chère enfant, la nouvelle expression de mes sentiments, pleins d'une respectueuse affection.

V

Mademoiselle et chère fille,

Quand on court au pays du soleil, il semble que l'on va vers le bonheur. Hélas! c'est simplement son ombre qui nous y attend, et parfois cette ombre n'est plus qu'un souvenir! S'y trouve-t-il quelque douceur? peut-être. Le souvenir est quelque chose de ce que nous avons aimé : c'est la relique du dedans.

Vous le gardez avec un soin jaloux; l'espérance humaine n'en vient pas prendre la place. Votre bonheur reste dans son passé.

Je comprends de quels soupirs vous appelleriez une plus grande consolation venant d'en-haut. Il y a des âmes affligées qui la reçoivent en récompense; d'autres, non moins agréables à Dieu, ont une voie plus austère. Vous êtes de ce nombre. La rectitude de votre jugement et la délicatesse de votre conscience restent vos seuls soutiens. Si Dieu ne vous avait pas d'avance munie de ces secours, il serait venu à votre aide d'une autre façon peut-être par quelques grâces sensibles. Une seule chose est nécessaire, le Ciel! le chemin qui nous y mène peut impunément avoir ses ronces ou ses fleurs, ses pentes ou sa rectitude; des vertus se cachent sous ces aspects si différents, et nos joies comme nos douleurs peuvent être fécondes.

Le milieu où nous vivons exerce sur nos idées la même influence que sur les usages. Le milieu social est en ce

siècle saturé de doutes ou d'incrédulité. Par la nature de votre esprit et plus encore par votre très profonde sensibilité, vous vous trouvez plus qu'une autre en contact avec lui. De là ce malaise qui ne fait pas périr votre foi, mais qui la trouble. Vous ne pouvez jouir des plus douces consolations de l'espérance, ses certitudes ne vous sont pas sensibles, et votre cœur, qui s'y ouvre et s'y repose au fond, n'en est pas pleinement satisfait.

Il ne dépend pas de vous de faire cesser cette épreuve; elle sera un mérite : il suffit qu'elle soit acceptée avec une résignation douce, comme les autres douleurs.

Peut-être la sainte communion vous deviendra-t-elle plus facile. Il y faudra mettre une obéissance plus confiante. Allant à Dieu, quand Dieu appelle, on est sûr d'être bien reçu; et la voix de Dieu se fait entendre par la voix de son ministre : « Qui vous écoute, m'écoute ! » L'obéissance doit faire négliger les préoccupations personnelles, et l'habitude de cette obéissance épuise les oppositions de nos frayeurs.

Nous avons un temps maussade, pas très froid mais brumeux; toutes les feuilles de nos arbres sont parties, et le soleil nous regarde sans nous réchauffer. Abreuvez-vous de ses bons rayons, jouissez de la parure qu'il laisse là-bas sur vos coteaux, et regardez souvent ce ciel plus bleu, derrière lequel se dérobe un cœur qui fut tout à vous, et qui n'a changé dans sa vie nouvelle que pour vous aimer plus et mieux.

VI

Mademoiselle et chère fille,

Il me semble que je lis dans votre âme et que de loin je suis votre existence. Je comprends vos tristesses, vos joies voilées, votre résignation douce : oh ! faites dominer l'espérance. Ce bien vous appartient de tous les droits que vous donnent les circonstances vraiment providentielles de cette mort au lendemain d'une communion; il vous appartient à cet autre titre que Dieu ne vous donne

pas d'autre avenir. Votre bonheur est dans cette tombe, arraché pour la vie, mais il vit et il vous attend.

Hélas! ces perspectives évoquées vous troublent. Elles sont si belles que vos yeux en sont éblouis. Rien dans la nature ne nous en ouvre l'horizon et nous nous prenons à penser que cette autre vie est un rêve des cœurs malades, rêve devenu cher à l'humanité si pauvre de bonheur et si avide pourtant! Oui, ma chère enfant, c'est un besoin du cœur humain, et toutes les races d'hommes l'ont ressenti; or, puisqu'il est universel, il indique une loi, et la loi un objet. Si l'on vous apportait de pays lointains de petits oiseaux inconnus auxquels ne conviendrait aucune nourriture de nos pays, en concluriez-vous qu'il n'en existe pas; iriez-vous jusque-là, alors même que vous vous seriez procuré de tous les pays les graines usitées? Non; et pourquoi? parce que vous admettez la loi des rapports du besoin et de son objet, loi éminemment providentielle. Il ne peut pas exister un être qui n'ait sa pâture. Serions-nous les seuls délaissés? Les besoins de l'âme seraient-ils oubliés par l'intelligence infinie? Où serait la justice, qui ne se distribue pas ici-bas, nous le voyons bien, car les bons souffrent et sont enlevés trop souvent! Il est vrai, notre nature sensible se trouble à la pensée de cette vie tout autre, de ces changements dont rien ne commence à se montrer... Revenons à la nature et voyons suspendu à la feuille d'un arbre un petit œuf, gros comme un point et noir comme lui. Arrive la tiède haleine du printemps et il tressaillera; la vie évoluera, et vous le verrez, pauvre chenille repoussée, rongeant la verdure et ne songeant qu'à grossir. Attendez. Un jour elle semblera morte, elle sera informe. Ne désespérez pas. Bientôt l'enveloppe, usée par la vie qu'elle retient, s'ouvrira pour laisser s'envoler dans les airs un être nouveau, tout autre que l'ancien, car il a des sens développés, de magnifiques couleurs, et il a des ailes! L'espace lui appartient. Le soleil et les fleurs le caressent... N'est-ce pas une résurrection, et dans cette vie nouvelle une entière transformation dont rien ne paraissait dans sa première existence!

Il en serait ainsi de toutes les vérités qui vous déconcertent. Nos impressions sont notre obstacle, mais elles sont notre épreuve et elles deviendront notre mérite. Contentons-nous donc de dire : Dieu a parlé, l'Église est son interprète.

VII

Mademoiselle et chère fille,

Ne soulevez aucune question spéciale pour le carême et ses exigences... Vous savez bien que votre vocation n'est pas l'austérité des Pères du désert, mais l'effusion auprès de Dieu de votre cœur filial. Cette vocation est bien belle; sauvegardez-la en éloignant l'obstacle qui serait le trouble, la recherche inquiète, je dirais presque l'examen le plus simple. Pourquoi vous examiner? Votre âme est sans cesse sous vos yeux, et vous remarquez à l'instant les plus petites nuances de vos sentiments. Libérez-vous donc de toute préoccupation dans l'intérêt de la gloire de Dieu et de votre intimité avec Lui.

Prions très particulièrement pour les pauvres soldats, pour la conversion d'un grand nombre, pour la sanctification de leurs cruelles souffrances... pour leurs familles aussi qui sont peut-être dans le désespoir...

VIII

Mademoiselle et chère fille,

..... Ce soir commence le temps de la Passion. Nous allons écarter dorénavant nos préoccupations pour concentrer notre attention sur les douleurs divines, subies pour nous. Vous l'avouerai-je, c'est toujours pour moi un sujet d'étonnement de voir l'amour de Dieu aller si loin, et quand je me dis : c'est certain, je ne me comprends plus moi-même. Comment sentir si peu de si grandes choses! Comment s'intéresser à des riens! Comment

ne pas vivre comme des saint François d'Assise ou comme un saint Paul? Il y a bien de quoi s'humilier. Mais si l'amour de Dieu va si loin, comment n'aurait-il pas pitié de notre insuffisance! Comment n'accepterait-il pas notre confusion, nos regrets? Il sait bien qu'ici-bas nous sommes des petits enfants à la mamelle, qui ne savent que recevoir sans même connaître le sein qui les nourrit. Dieu est partout sur cette terre, et nous ne le voyons nulle part. Pourtant dans cette rue, dans cette chambre, il est aussi grand, aussi beau qu'au ciel où il jette les Saints en extase. Quel sujet de perpétuelle confusion! Sachant cela, nous devrions au moins faire monter vers lui des aspirations ardentes et fréquentes et nous excuser de ne pas nous tenir sans cesse en adoration devant lui puisqu'il nous a donné une vie matérielle à vivre, un esprit qui a besoin d'une occupation de son ordre, des relations qui créent des devoirs et nous apportent des secours. Ces considérations ne doivent nullement nous troubler, mais elles peuvent bien nous exciter à dire avec saint Paul : Qui me délivrera de ce corps de mort? Les beautés qui se dérobent à nos yeux nous seront éblouissantes là-haut!

IX

Mademoiselle et chère fille,

Jeudi Saint.

Je veux que vous ayez un mot de moi à la veille ou au jour même de la Résurrection. Il semble qu'à cette date on entre dans une vie nouvelle pleine de lumière et d'espérance. Si ce n'est point vrai surtout cette année pour cette terre, c'est toujours vrai pour les hauteurs qui la dominent. La vraie vie commence à peine dès ce monde et sous une forme voilée, toute secrète. Cette vie-là est née au Calvaire et elle s'est manifestée à la Résurrection. Il nous faut à nous aussi mourir pour revivre. Saint Paul

nous fait comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de la mort qui consiste en la séparation de l'âme et du corps, mais du renoncement chrétien qui fait que nous faisons mourir en nous tout ce qui s'opposerait à la vraie vie. Dieu nous y aide sensiblement, vous et moi, en nous tenant dans des petites souffrances continuelles, dans des privations qui ôtent à la vie extérieure ses quelques joies. Ainsi nous vivons détachés de ce qui passe, et notre état nous porte à vivre d'avance des adorables visions qui nous sont promises, de cet amour en quelque sorte infini qui comblera de jouissance nos sens divins enfin épanouis.

A mesure que je poursuis le cours de mes méditations sur les enseignements du divin Maître, je découvre de plus en plus son cœur. Son cœur se fait sentir en tout ce qu'il dit. J'en éprouve une émotion douce et continuelle. Je sens croître mon désir de le voir. Il nous aime cent fois plus que les cœurs qui nous ont le plus aimés. Est-ce possible ! Ce mot me revient souvent. C'est plus que possible, c'est vrai, mais ce vrai n'a pas le caractère sensible. Pour qu'il s'impose à nous, pour qu'il atteigne les fibres profondes de notre nature, il faut une fréquente et longue attention. Dieu m'a fait la grâce de m'éloigner de toute distraction et de me mettre seul en face de lui seul, je le bénis. Je regrette de ne pas assez profiter d'une telle faveur. Cependant c'est sans le moindre regret que je me vois privé des divers agréments de la vie. Ma joie est toute enfermée dans un tout petit livre, qui contient, il est vrai, l'infini : c'est l'Évangile. — Je viens de commenter ces paroles qui s'adressent à tous les temps comme à toutes les vies : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés, ou par l'effort, ou par la peine; je suis là pour vous refaire. »

Mademoiselle et chère fille,

Vendredi Saint.

Ma lettre n'ayant pas pu partir hier, j'y ajoute un mot en ce jour si grand, si émouvant, si digne de dominer

notre pensée. Ce que j'en pourrais dire arriverait trop tard, mais je sens qu'à cette même heure nos âmes se rencontrent dans les mêmes souvenirs et les mêmes impressions. Si le Vendredi Saint et le jour de Pâques se ressemblent si peu par l'objet que nous célébrons, ils nous ramènent, l'un et l'autre, à la même source : l'amour de Jésus. C'est cet amour qui brille dans l'éclat de son sang comme dans la splendeur de son état ressuscité. Ce doit être également chez nous le même sentiment ressenti et vivement exprimé. Être aimé jusqu'au sacrifice de la vie, être aimé au point de vous introduire dans la vie glorieuse de Dieu lui-même ! Quelle pression sur un cœur bien fait ! Comme l'on voudrait se montrer reconnaissant, se sentir aimant ! Vivons au moins de désir !

X

Mademoiselle et chère fille,

Tandis que d'autres offrent leur sang, nous ne pouvons offrir que des privations, et quelles privations à côté de celles qui pèsent sur des infirmes sans ressources ! Aussi je vous vois accepter avec une sorte de joie cette partie de l'expiation commune, et je suis persuadé que cette part pèse beaucoup dans la balance divine, car tout s'y évalue au poids de l'amour.

...Si de grands malheurs tombent sur la France et nous atteignent personnellement, nous avons du moins pour refuge, pour soutien, pour consolation, la pensée que Dieu nous aime et qu'il dispose toutes choses de façon à accroître notre bonheur futur, et celui-ci est éternel.

... Il faut tout abandonner avec une intime confiance à la Providence du Père que nous avons au Ciel.

XI

Mademoiselle et chère fille,

Vous recevrez demain Celui qui a daigné descendre du Ciel dans une pauvre crèche. Quelle ne sera pas sa joie de trouver en votre âme une douce crèche ! Je dirais volontiers : une riche crèche, car vous avez acquis beaucoup de mérites depuis vos longues années de résignation, d'efforts vers la vie parfaite et de sentiments délicats et tendres. — Je préfère le mot : une douce crèche. Tout en vous lui sera un repos. Rien ne l'y blessera, et s'il y prend son sommeil, ce sommeil pendant lequel son cœur veille, ce sera sous votre garde fidèle. Le sommeil de Jésus dans une âme aimante, c'est la paix; c'est une sorte de silence qui laisse entendre, dans un mystérieux lointain, je ne sais quel nouveau chant des anges qui parle d'amour et d'espérance, de ce Dieu infini vu face à face dans le Ciel. Aucune parole humaine ne peut le traduire. Il faut se contenter d'en recevoir quelque confuse vibration. Quand on se sent saisi par cette impression, dans la prière et surtout dans la Communion, il faut bien se garder de formuler des actes. Il faut se taire et écouter. Il y a des impressions qui en disent plus que les paroles. L'impression parle au fond de l'âme.

Ce silence de Dieu et de notre âme en Dieu est une consolation délicieuse. Il y a un autre silence qui est une épreuve : on ne sent rien, les mots ne viennent pas, la froidure règne. Pour se défendre d'une tristesse qui déprime, il importe de se rappeler que Dieu nous fait ainsi sentir l'exil, mais qu'il est lui-même aussi près de nous, jouissant de notre confiant abandon et de notre courage. Non, la froideur apparente ne change ni les dispositions de Dieu ni les nôtres.

XII

Mademoiselle et chère fille,

... Mais laissons là ces lamentations de la nouvelle année et réjouissons-nous à la pensée que Dieu daigne nous ouvrir un espace pour avancer vers lui, pour lui mieux dire que nous l'aimons, pour lui offrir quelques peines qui deviendront au ciel des joies. Le temps est chose si précieuse ! Ce qu'il nous permet de créer devient éternel. A côté du désir de voir Dieu plus vite se place celui de le voir mieux. Quand on pense que la plus longue vie dépasse à peine cent ans, et que cent ans ne sont, par rapport à l'éternité, qu'un grain de sable sur l'immensité des rivages, on prend facilement son parti de souffrir ces quelques minutes.

Courage, ma chère enfant ! Entrons dans cette année avec une confiance sereine et une grande ardeur. Chassons toute hésitation, tout souci, toute tristesse; vivons de Dieu bien en paix dans sa miséricorde qui dépasse de loin sa bonté et surtout sa justice. Attachons-nous plus intimement, plus suavement à Jésus.

XIII

Mademoiselle et chère fille,

Vendredi Saint.

J'espérais pouvoir vous envoyer un mot pour ces fêtes de douloureux souvenir. J'ai peu de forces, et voici qu'en ce moment la vue de la Croix s'impose à ma pensée. Il est 3 heures. Nous sommes en 1916, et voilà qu'avant toutes ces années et tous ces siècles le Dieu Sauveur en mourant nous regardait avec amour d'une façon distincte. Quel amour que celui qui pouvait commencer sitôt, durer si longtemps et se retrouver aussi vif à cette heure où nous le comprenons enfin !

Il nous est donné non seulement de penser à son amour, mais aussi de lui témoigner le nôtre en acceptant de tout cœur les peines sanglantes dont nous souffrons et celles qui nous attendent.

XIV

Mademoiselle et chère fille,

J'admire comme quoi le bon Dieu vous ménage de nouvelles épreuves... et cela ajouté à tant de privations et de souffrances! mais, je le sais, loin de vous attrister de la bonne part qui vous est faite, vous en remerciez Celui qui vous le fait; vous êtes heureuse de partager la rédemption du divin Sauveur en appliquant aux âmes chères et ensuite aux âmes inconnues le mérite de ces acceptations. Quand vous fixez les yeux sur Jésus en croix, vous aimez à lui dire : oui, comme vous et avec vous! Vous ne le lui diriez pas avec le même cœur si vous n'étiez pas vous aussi sur la croix. Offrons-lui avec nos modestes épreuves les immenses douleurs de nos soldats, de leurs mères et de leurs orphelins. Peut-être ne songent-ils pas assez à les offrir eux-mêmes. Grâce à la communion des Saints, nous avons le droit de suppléer à leur offrande. Un membre de la famille peut agir ainsi parmi nous.

C'est une consolation pour moi de penser que nous vivons des mêmes sentiments et des mêmes petites souffrances. Je me tiens constamment uni à votre âme. Nous ne nous verrons pas longtemps en ce monde; songeons à cette vie d'en-haut qui sera la vraie vie, la vie en Dieu et pour l'éternité. Dieu ne brisera pas les liens saintement noués ici-bas. Nous nous retrouverons alors sans défauts et sans souffrances. Nous nous étonnerons de nous sentir si heureux en contemplant l'infinie beauté, en jouissant de l'infinie bonté, en nous voyant transformés à sa ressemblance et participant à sa vie.

Envisageons donc tout ce qui se passe avec une sérénité profonde. Sous de cruelles apparences, peut-être

se prépare-t-il des jours meilleurs! Bornons-nous à savoir que Dieu est juste, sage et bon, et ne nous troublons pas du résultat final.

SEPTIÈME SÉRIE

I

Ma chère fille,

Parce que vous êtes dans le trouble et la tristesse, ma première parole sera celle du divin Maître : Que la paix soit avec vous!

Or, à qui s'adressait-il? A de pauvres gens bien imparfaits et bien peu courageux, moins généreux que beaucoup de chrétiens, j'ose le dire. Et même à cette période d'imperfection et d'impuissance, il leur enseignait les mystères du royaume de Dieu, la perfection *future.* C'est qu'il possède et veut communiquer ce qui manque. Il attend ses heures. Il est bon que vous sentiez votre totale nullité; nous sommes si portés à rapporter à nous instinctivement ce que nous faisons, qu'une éducation positive de notre néant est nécessaire.

Ce que vous ne *pouvez pas se fera cependant,* et la *perfection* vous deviendra facile et douce. Vous êtes *appelée* par Notre-Seigneur et vous irez partout et aussi loin qu'Il voudra. La clarté des hauts sommets blesse vos regards; le sentiment de je ne sais quelle solitude dans le détachement vous étreint le cœur... patience! Il n'est point menteur Celui qui a dit : « Mon joug est doux, mon fardeau est léger. » Patience, espoir et courage!

Vous êtes un peu semblable au voyageur qui, se croyant

déjà arrivé, découvre tout à coup une énorme distance qui le sépare du point éloigné où il tend... et la route paraît morne, interminable... et les forces semblent à bout. Est-ce que le Dieu de bonté et d'amour s'est changé en un tyran qui exige plus qu'on ne peut donner? est-ce qu'Il vous laissera périr de fatigue sur le chemin?... Ou bien devez-vous penser que vous vous êtes trompée, trop engagée, que l'appel de Notre-Seigneur n'était qu'un enthousiasme humain, qu'enfin il faut renoncer à la fois à devenir intime avec Jésus, parfaite sœur de tant de belles âmes, parce que Dieu est devenu tout à coup dur et exigeant?... Non, vous ne le pensez pas, vous ne pouvez vous faire à cette détermination qui briserait votre vie.

Eh bien! non, cela ne sera pas, et la paix est proche. Dieu vous demande d'avoir confiance en Lui; de vous abandonner à sa direction et de tout espérer, fût-ce contre tout espoir. Et il vous fait dire qu'il vous accepte et vous aime telle que vous êtes, car il vous veut ainsi pour le moment, un peu imparfaite encore, mais sans vouloir être imparfaite.

Vous ne voyez pas comment vous cesserez de l'être, comment vous changerez votre nature, votre manière d'être; vous sentez même que tels détachements, telles vertus vous sont plus qu'impossibles, même déplaisants. Que vous vous tourmentez à tort! Jésus ne vous demandera que ce qui est *conforme* à ce qu'Il vous a donné comme *nature* et comme *grâce*. Si vous ne pouvez pas revêtir l'armure de Saül, vous trouverez bien comme David quelque arme plus simple, plus en rapport avec *tout votre être moral*. Nous n'avons à faire ordinairement que ce à quoi nous sommes préparés par un attrait. L'attrait n'est pas l'attrait naturel, mais un attrait divin qui a d'ailleurs le même caractère et le même effet : il *attire et rend facile*. Si vous n'avez pas cette disposition à l'égard de *telle* perfection, c'est que vous n'êtes pas appelée, du moins en ce moment, *à tel état*. Y serez-vous appelée un jour? Pourquoi le chercher! Vous recevrez l'*attrait indicateur* en son temps. Comme conclusion :

Laissez de côté toute préoccupation de ce que Dieu pourra demander, et faites simplement ce qu'Il demande aujourd'hui. Or, il vous demande de la bonne volonté, que vous lui avez donnée jusqu'ici, et Il veut que vous usiez sans remords de ce qui vous rend facile la vie pieuse : moyens et secours naturels nécessaires.

Le détachement plus profond, la perfection plus active, vous deviendront faciles et doux, quand ils vous *seront demandés*, et si vous n'atteignez pas les sommets, rassurez-vous : il y a au pied de la croix, comme l'enseigne saint François de Sales, une foule de charmantes petites vertus qui plaisent infiniment à Dieu et ne nous donnent aucun péril de vaine estime. Félicitons le bon Dieu de ce qu'il y a de très grandes et belles âmes qui font des merveilles, et remercions-le de ce qu'il nous permet, dans notre pauvreté, de l'aimer pourtant de tout notre cœur et de faire tout ce que permettent nos forces. Il n'y a donc rien à changer ni en vous, ni autour de vous. Il n'y a qu'une toute petite modification, et très grande à faire, c'est de vous contenter de cela, sachant que Dieu s'en contente et vous aime ainsi. Ne sortez pas de ce sentiment, et vous aurez la paix, et avec la paix vous pourrez entendre Dieu et dilater votre cœur.

Je vous bénis, et désire que cette bénédiction mette fin à vos anxiétés.

II

Ma chère fille,

Je suis très content de vos efforts et du succès qu'ils ont obtenu.

Dans l'œuvre de la sanctification, envisagez toujours le but : vous unir de plus en plus à Dieu. La victoire sur votre défaut dominant enlèvera *l'obstacle* qui s'y opposait le plus. Vous êtes en bon état si vous ne vous laissez ni entamer, ni décourager. Dieu veut votre bien plus que vous ne le voulez vous-même, et Il vous aidera. A mesure que vous deviendrez plus maîtresse de vos impres-

sions, par conséquent plus libre, dégagez-vous de la préoccupation de vous-même, un peu trop accentuée encore, et voyez Dieu davantage en tout temps et en toute circonstance.

Durant vos méditations et vos visites au Saint-Sacrement, cherchez à découvrir plus profondément sa grandeur, sa bonté, sa beauté; tâchez de vous pénétrer des sentiments que cette vue doit causer. Voyez les saints du Ciel qui s'oublient pour ne faire que prier, adorer et aimer : tâchez de les imiter un peu.

Vous pouvez encore fixer votre attention sur la personne de Notre-Seigneur Dieu et homme : faites-vous de son humanité sainte un idéal qui vous impressionne; songez que son Sacré-Cœur peut vous aimer comme si vous étiez la seule âme qu'il eût à aimer. Réjouissez-vous de cette pensée et allez à la communion avec dilatation. Durant le jour, rappelez-vous qu'Il vous regarde de l'église voisine et qu'Il compte les heures qui vous séparent de la prochaine visite.

Au reste, n'exigez pas de sentir ces choses, il suffit de les croire fermement. Dieu permet souvent que nous soyons sans consolation, et il ne faut ni s'en inquiéter, ni s'en montrer moins contents de Dieu. N'est-ce pas beaucoup qu'Il nous aime réellement?

Courage ! vous êtes sous l'action de Dieu.

III

Ma chère fille,

Remerciez Dieu de votre fidélité à son action et de votre persévérance à poursuivre votre union avec Lui.

Une très grande perfection, je peux même dire une perfection *indéfinie,* est contenue dans ce double moyen qui vise le même but : vous prêter à l'action de Dieu et vous y prêter en tendant à une union toujours croissante, car telle est sa volonté. Que ce soit là, avant tout le reste,

l'objet de votre attention, de vos prières, de vos désirs; que ce soit l'ambition de toute votre vie.

La paix et les moyens qui l'assurent sont le but immédiat; il faut vous y affermir. Les difficultés et les sacrifices ne sont pas épuisés, mais le résultat les rend déjà fort acceptables; au demeurant, vous êtes plus heureuse qu'auparavant, même au seul point de vue humain.

Dieu vous réserve bien autre chose! Dépouillez-vous donc de vous-même le plus possible et avec grand courage; faites-le en tout ordre de choses où la prudence le permet. Pensez beaucoup aux autres et à leur agrément. Si vous pouvez faire un peu de bien à ces âmes au point de vue surnaturel, sachez tout risquer pour cela. Dieu nous donne pour que nous sachions donner. Demandez la grâce d'en arriver à aimer vos peines, celles surtout qui sont de tous les jours et autour de vous. Voilà une contrariété déraisonnable, c'est bien! voilà une bonne humiliation, c'est encore mieux! Sans doute il y a des choses qu'on ne doit pas accepter, et il faut être prudente, mais d'une prudence surnaturelle, qui sait parfois sacrifier quelque chose de secondaire à ce qui vaut un degré d'amour de Dieu en plus.

Faites souvent le chemin de la croix. C'est une excellente prière et une de celles qui attachent le plus à Notre-Seigneur. C'est en même temps la leçon d'oubli de soi-même la plus complète et la plus éloquente.

IV

Ma chère fille,

Ne vous étonnez pas des changements qui peuvent se produire dans vos impressions. Notre volonté seule nous appartient, et l'impressionnabilité est ordinairement le siège de l'épreuve et de la tentation.

Le mot de ces états c'est : fidélité, et la fidélité doit s'entendre de la continuation paisible de tout ce que l'on faisait; de l'acceptation de ses peines, de l'emploi

des moyens qui peuvent nous en délivrer, si Dieu le permet.

Le plus grand poids de votre vie, c'est vous-même; vous vous sentez comme un être sans ressort, sans goût. Il vous semble que toute énergie s'est brisée pour toujours. Ne le croyez pas. A ces divers principes d'activité qu'animent les vies ordinaires, substituez le principe supérieur de l'amour de Jésus. Là, vous retrouverez tout. Désirez, espérez, priez, soyez généreuse, remerciez des moindres grâces, offrez vos souffrances... vous parviendrez à toucher son cœur et le vôtre. Faites souvent des choses qui vous coûtent, car rien n'avance autant dans l'amour de Notre-Seigneur. Remarquez toutefois que nous n'avons point une grâce égale à toutes les lumières qui nous montrent le plus parfait. Faites les sacrifices et les efforts qui sont en *rapport avec la grâce que vous avez à présent.* Vous reconnaîtrez le juste point à une certaine aisance à faire telle chose, ou à une impression persistante, ou au jugement de votre Directeur.

En dehors de ces signes, ne vous croyez pas obligée, par conséquent ne vous faites pas de reproches. La générosité viendra avec la grâce qui augmentera selon la fidélité précédente : en attendant, faisons de bon cœur le peu que nous pouvons.

V

Ma chère fille,

Ne croyez pas facilement être une âme délaissée de Dieu et hors de sa voie; votre état n'est point un châtiment; soyez donc dilatée et contente : Dieu vous aime.

Sans doute nous avons forcé bien des fois le plan de Dieu à s'amoindrir; mais quand il n'y a aucune résistance positive, aucun de ces refus qui rebutent la grâce, espérez toujours.

Une humilité plus profonde peut relever notre fortune, car elle provoque la générosité et la miséricorde. Plus nous serons humbles foncièrement, plus nous referons le

passé amoindri. Or, ces amoindrissements eux-mêmes, restant sans cesse sous nos yeux, seront le stimulant de notre humilité, et ils seront donc finalement profitables, comme tout ce que l'on sait ramener au plan de Dieu. Telle grandeur morale, que nous aurions acquise dans une correspondance plus parfaite, pourra être compensée par une autre sorte de grandeur morale qui se trouve dans l'exercice intime d'une profonde et confiante humilité basée sur nos infidélités. — Rétablissez donc entièrement votre tranquillité d'âme; ce n'est pas avec resserrement qu'il faut méditer. Le sentiment qui devra dominer en vous est celui d'une donation et soumission à Dieu plus absolue, plus profonde, et, s'il se peut, plus sensible. Laissons le passé pour ce qu'il a été; reconnaissons que nous devons à Dieu beaucoup de reconnaissance, et que nous n'avons pas le droit d'être fiers de nous, et après cet aveu en bloc, utilisons mieux les forces de notre âme, en allant de l'avant. Désormais votre vie doit se borner aux devoirs que vous créent les circonstances et à l'œuvre de votre avancement selon le plan de Dieu. C'est assez grand, assez vaste et assez beau, pour que vous n'ayez pas l'inquiétude d'une déchéance. On peut tellement avancer dans l'amour de Dieu que les imperfections passées sont vite réparées, et que la vie est remplie, parfois délicieusement, toujours avec un vif sentiment de la grâce reçue.

VI

Ma chère fille,

Dieu, qui est père, ne permet que ce qui nous est avantageux. C'est le cas d'avoir de la confiance : la confiance des temps propices n'est pas de la confiance, car c'est alors sur les choses que l'on s'appuie et non sur Dieu. Reposez-vous donc sur sa bonne Providence, et soyez prête à remplir tout rôle qu'il lui plaira de vous confier. Comment chercher autre chose que la volonté de Dieu, et

que peut-il y avoir de meilleur? La sagesse consiste uniquement à la découvrir et à la suivre; ainsi nous marcherons sûrement et sans préoccupation : même au milieu des angoisses et des tracas, la paix peut rester complète.

Grâce à cette conduite, l'âme peut avancer là où une autre âme moins simple et moins fidèle trouvera mille obstacles qui la feront reculer, la troubleront et la rendront malheureuse. Donc, toute à la volonté de Dieu sans choix personnel!

Vous avez le calme de l'âme et une santé meilleure : voilà deux bonnes conditions pour vous sanctifier.

VII

Ma chère fille,

Tournons nos regards vers Dieu. Il est le maître et il est bon. La vie est d'ailleurs si décolorée : notre bonheur n'est possible que dans la piété.

Demeurez calme par la confiance : agissez, mais abandonnez-vous. Vivez de la pensée de Dieu. Apprenez à votre cœur à trouver en Lui tout ce que peut désirer en ce monde une âme élevée. Ne vous laissez jamais troubler par un scrupule quelconque, et ne passez jamais longtemps à choisir entre un bien et un autre bien; faites simplement celui qui se présente.

Votre direction doit consister à écarter tous les obstacles qui vous empêcheraient, soit d'écouter Dieu, soit d'accomplir ce qu'il vous aura fait entendre. Il faut donc sauvegarder votre recueillement intérieur. C'est Dieu en effet qui dirige. Veillez sur ces multiplicités de préoccupations qui naîtront facilement de votre impressionnabilité. Maintenant, votre âme est acquise à Dieu, quant à la volonté. Donnez-la lui toujours plus entièrement par l'application de toutes vos facultés. Faites-le simplement, sans contention, mais de bonne foi et de bonne volonté. C'est un vrai but dans la vie. C'est une vraie

vocation, car notre vocation est la sainteté; le chemin n'en est que le moyen.

Cherchez sans préoccupation à voir s'il n'y aurait pas quelque appel de Dieu à un ordre de sentiments particuliers, comme par exemple la réparation ou l'action de grâces, ou la conversion des pécheurs, ou la sanctification du clergé. Ces sortes de vocations secondaires mettent plus vivement en action les ressources de la nature et de la grâce.

VIII

Ma chère fille,

Votre vie doit se passer dans les épreuves et le manque de sécurité. C'est assurément le plan de Dieu sur vous. C'est aussi le côté le plus accessible de votre nature qui est atteint.

Le but de Dieu dans son plan sur vous est de vous donner occasion de pratiquer éminemment les vertus de dépendance, de confiance et de force. Soyez donc soumise dans le détail et dans les conséquences, comme dans l'objet immédiat d'une prière, chaque détail et chaque conséquence étant prévus et voulus de Dieu.

Que votre soumission soit confiante, comme celle d'une enfant aimée de son père qui ne craint jamais beaucoup et ne doute pas du tout. La purification et l'élévation de votre âme se poursuivent ainsi.

Laissez grandir en vous l'ambition sainte d'être une de ces âmes victimes dont la justice éternelle a besoin en compensation du mal et pour le rachat des pécheurs.

Réservez fidèlement le temps de vos exercices de piété; je verrais avec peine des concessions de ce côté-là. Rappelez-vous que le royaume du Ciel souffre violence, et la perfection aussi. Vous serez plus utile aux autres si vous maintenez votre âme dans l'union à Dieu.

Que votre abandon filial croisse avec les épreuves et les dépasse toujours de beaucoup. On est bien heureux

de trouver un Être infini avec lequel on n'a ni à craindre ni à calculer !

IX

Ma chère fille,

Quelle tristesse tombe sur votre vie déjà si décolorée ! Vous aurez tous les soucis d'une mère, toutes les gênes d'une position étroite, mais il me semble que ces événements vous apportent une lumière : Dieu vous réservait pour ces devoirs ! Je me demandais encore pourquoi la vie religieuse avait échappé à votre main ouverte pour la saisir; je ne voyais pas suffisamment pourquoi vous aviez laissé tomber votre désir. C'est que Dieu le permettait ainsi. Un je ne sais quoi nous décide en certaines circonstances, et c'est le fait de Dieu. Donc, plus de regrets, plus de confus reproches : vous êtes dans votre vocation. La vie religieuse est une vie d'immolation, telle sera la vôtre; elle est une vie de dévouement : vous allez appartenir à ces pauvres enfants. Mais elle est aussi une vie de consolations, et vous trouverez dans votre cœur cette joie supérieure de l'âme qui est utile aux autres et à Dieu.

Je prie beaucoup pour vous tous, pour le père disparu et pour ses enfants. Je prie pour que vous soyez plus que jamais une âme fidèle à la grâce. Que rien ne vous empêche de donner à la prière ce temps et cette application qui sont nécessaires pour maintenir la vitalité spirituelle. Au besoin, dans certaines périodes, peut-on s'en passer à la condition de se tenir plus continuellement unie à Dieu le long du jour.

Courage ! la vie est bien un chemin vers le repos et non le repos lui-même ! Elle est bien l'épreuve et la vallée de larmes !

X

Ma chère fille,

Je comprends très bien où vous en êtes : les peines, les difficultés, les soucis vous ont laissé un peu d'accablement. Le ressort est moins fort. D'autre part rien autour de vous pour vous stimuler. Il vous semble que vous n'avez pas de voie tracée vers l'avancement et que vous êtes incapable de faire du bien. Telle n'est pas ma pensée : vous pouvez et vous devez avancer, devenir plus fervente, plus unie à Dieu; vous serez alors apte à telle œuvre que Dieu fera surgir.

Ce qui retient votre âme, c'est une certaine apathie, non pas découragée, mais peu confiante. Dans vos prières, vous avez le cœur un peu serré; vous n'osez pas assez avec le bon Dieu. Durant vos journées, vous laissez trop le nuage peser sur votre front.

Introduisez dans votre vie spirituelle quelques-uns de ces petits moyens qui sont très utiles pour la stimuler : quelques visites à Jésus dans votre chambre, à votre petite chapelle, une ou deux minutes de temps en temps; quelques sentiments d'amour exprimés à mi-voix quand vous êtes seule; des cantiques fredonnés en travaillant, un bouquet rapporté à votre Vierge, des paroles plus aimables dites à ceux qui vous entourent ou à toute autre personne pour faire plaisir à Dieu.

Puissiez-vous avancer vers l'unique but de la vie : l'amour de Dieu prenant peu à peu possession de tout vous-même !

XI

Ma chère fille,

La mortification est un stimulant et une preuve d'amour, mais pour s'y livrer entièrement, il faut un attrait certain, sinon très fort. La mortification qui resser-

rerait le cœur parce qu'elle déplairait trop ne serait pas opportune. Pour avancer, il faut absolument rester de bonne humeur. Le désir d'être aimé plus de Notre-Seigneur ou de partager ses souffrances donne quelquefois un surcroît de désir de mortification. Il y a des âmes qui en deviennent avides.

En d'autres termes, comme la mortification est, de sa nature, peu aimable et capable de resserrer, il faut, pour s'y adonner, trouver en soi des stimulants qui y portent véritablement. L'application de la raison n'y saurait suffire, ni une souplesse entière.

Tout est bon d'ailleurs en vous et autour de vous. Rien ne s'oppose à l'appel de Dieu pour ce qu'Il préfère. Si donc il vous veut plus spécialement mortifiée, c'est à Lui de vous le dire : bornez-vous à vous offrir.

XII

Ma chère fille,

Tout est bon à qui aime Dieu. La consolation vous avait préparée à l'épreuve. L'épreuve consolidera ce que la consolation avait fait naître. Tout vous fera aimer Dieu et, dans la peine, votre amour aura un caractère plus désintéressé.

Que votre amour pour Notre-Seigneur rejaillisse sur le prochain ! Voilà la vraie direction. C'est là le perfectionnement qu'attend Celui qui a tant aimé les hommes ! Celui qui a prêché l'Evangile de l'amour des autres, Celui qui semble attacher toute la récompense à la charité.

Rappelez-vous que la justice stricte n'est point humaine, et surtout qu'elle n'est pas du tout la loi de Jésus. Soyez donc indulgente dans vos appréciations. Ayez grande compassion pour tous, même pour ceux dont les torts sont évidents. Le grand commandement, c'est Notre-Seigneur qui veut être aimé dans tous les hommes. Ah ! si nous le comprenions ! Un grand moyen de

délivrer son cœur, c'est de chercher en toutes circonstances ce qui fait le plus plaisir aux autres, même à nos dépens, mais en mesure raisonnable, bien entendu.

XIII

Ma chère fille,

Après l'épreuve de la maladie, vient l'épreuve de la difficulté, mais l'une et l'autre vous trouvent placée sur le bon terrain de la conformité à la volonté de Dieu. « Oui, tout ce qui vous plaît, ô Jésus. » Allez même plus loin et, au lieu de vous résigner simplement, *oubliez* que vous *souffrez*. Par là, vous vous dégagez de vous-même, car se regarder souffrir comporte quelque imperfection et s'oppose à certain degré d'union à Dieu. Votre grand besoin est actuellement le dépouillement du *moi*.

Durant ces temps, vous chercherez comment y arriver. Vous vous surprendrez revenant toujours à vous-même... mais enfin, Dieu prendra tellement le dessus dans votre pensée, que le reste ne vous troublera, ni ne vous occupera beaucoup. C'est un *but;* il ne faut compter ni avec le temps, ni avec les raisonnements. C'est un *espoir,* car c'est la perspective de la liberté et de l'intimité.

Paix et courage en Notre-Seigneur, le centre de notre vie et de notre éternel espoir !

XIV

. . . .

Croiriez-vous qu'en vous plaignant beaucoup, je ne puis me défendre de penser que c'est Dieu qui fait tout cela et qu'Il le fait dans des vues admirablement bonnes? La conduite de votre âme est claire à mes yeux. Vous avez été d'abord jetée au milieu des consolations; c'était le printemps, c'étaient des chants, c'étaient de belles perspectives. Vous marchiez au milieu de ces délices tout émue; j'ai vu peu d'âmes aussi consolées, et conso-

lées du fait de Dieu, nullement par l'effort de la nature.

L'amour de Dieu s'est révélé à vous. Nous ne le comprenons complètement que sous cette efflorescence qui le rend plus visible, plus senti, le met plus avant dans toute notre nature. Mais rappelez-vous que vous êtes après tout une pauvre exilée, une âme qui doit mériter, expier même pour elle et pour d'autres.

Rappelez-vous que nous n'avons ici-bas qu'un Jésus crucifié, point d'autre; jusque dans son Eucharistie où l'apparente inertie de son corps et de son sang nous le montre encore sur la croix. Rappelez-vous que les grandes vertus naissent des grands efforts, et que les grands efforts ne se trouvent que dans les épreuves.

Le mal dans cet état, c'est qu'on se laisse aller à croire qu'on est moins agréable à Dieu, qu'on redescend et enfin que ce sera ainsi toujours. Moins agréable à Dieu parce que vous ne savez que lui dire? Voyez Notre-Seigneur sur la croix, il ne laisse échapper que de rares paroles, et les paroles au fond les plus communes. Jamais son Père ne l'aima autant, jamais sa ferveur et son activité d'auparavant n'avaient égalé la valeur de ces silences résignés. C'est par là qu'Il nous a sauvés, et non en prêchant.

XV

. . . .

Qu'on redescende ! Oh ! non, ce ne sera pas, car on ne redescend que lorsque sciemment on renonce à l'une des choses que l'on avait promises. Est-ce que l'affection que vous avez pour votre sœur n'est pas la même les jours où, dans la souffrance, vous ne la sentez pas du tout?

Qu'il en doive être toujours ainsi, non, non, les consolations reviendront, j'en suis sûr et je vous le prédis; mais ce moment ne dépend point de vous. Dieu sait ce qui vous vaut le mieux.

La maladie et l'impuissance sont pénibles, mais la nervosité qui les accompagne souvent l'est encore plus. Ajoutez ce sacrifice aux autres, et ne vous croyez pas

coupable des conséquences de cette nervosité : tristesse, brusquerie peut-être, mécontentement de tout, envie de se décourager, etc. Rien de coupable en tout cela. Sujet de grands mérites. Exercice d'humilité ou de patience.

Voyez ce que l'on doit recommander aux malades; ne vous préoccupez pas des travaux que vous laissez, des exigences que vous avez forcément, du peu de joie que vous donnez aux autres. C'est votre état.

Ainsi en est-il auprès de Dieu. Il n'attend pas de vous en ce moment des travaux, du calme, de la bonne grâce, mais simplement la patience confiante et abandonnée qui aide à guérir, le support de l'état actuel et de soi-même.

Avec çela le vrai travail se fait en vous : Dieu est content. Quand Il vous verra bien prête, Il ôtera tous ces appareils, et vous marcherez plus joyeusement qu'avant.

Je vois la fin de tout cela... Courage ! Je la hâte de mes vœux.

XVI

Ma chère fille,

Vous ne vous doutez pas des excellents sentiments avec lesquels vous acceptez votre épreuve. Tout impressionnée par ce que vous sentez de souffrances et de répugnances, vous ne distinguez pas toute la parfaite résignation qui fait le fond de votre vie; aussi je n'ai pas l'ombre d'une crainte au sujet de votre persévérance.

Ce que je désire, c'est que vous tiriez tout le parti possible d'une épreuve destinée à vous rendre plus unie à Dieu que vous ne l'avez été.

Vous l'avez été d'abord par la consolation, et vos ravissements d'aise à votre entrée dans le chemin de la perfection vous restent présents, non plus comme une consolation, mais presque comme une chose maintenant incomprise. C'était bien Dieu qui agissait alors dans votre âme, s'emparant de toutes ses affections, se faisant l'objet de votre vie. Et pour obtenir sûrement tout cela, il fallait la dilatation, la joie, il fallait le printemps.

Dieu reste le même, aussi bon, aussi merveilleusement aimable. Ce que vous avez goûté n'est rien, vraiment rien, en regard de ce qui vous attend. Vous retrouverez votre cœur en retrouvant le Dieu de ce cœur! Mais à cette heure, il brise, il réduit à néant tout ce qui est joie humaine et joie divine. Il vous laisse accablée du présent et plus accablée encore de l'avenir. C'est Lui qui fait ainsi, et Il le fait par *amour*. Voilà ce qui vous soutiendra toujours.

En cet état vous n'avez pas à chercher de hautes pensées, ni à exprimer beaucoup de sentiments variés. La leçon de Gethsémani et du Calvaire suffit. Il n'y a que quelques paroles à apprendre ou plutôt à répéter, et ces paroles elles-mêmes, toutes divines, ne versent pas la consolation, l'amour senti des peines; la peine serait moindre.

Avec la résignation toute filiale, pratiquez certains actes de formation : peu parler de soi — y penser moins — rester douce — s'efforcer d'être occupée des autres et de s'intéresser à leurs petites joies et peines, tandis que vous souffrez, vous, bien davantage! Faire bonne contenance au dehors — montrer un visage serein.

Et surtout, exprimez sans cesse à Notre-Seigneur votre amour qui Le préfère à tout, qui L'aime dans la peine; allez plus loin et cherchez parfois à passer si avant dans cet amour que vous ne songiez pas à Le prier pour vous, ni même à penser à vous. Soyez *Lui* le plus longtemps que vous le pourrez. Quelle belle mort de soi-même!

XVII

Ma chère fille,

Une grâce temporelle est un bienfait et un témoignage de la bonté divine. Dieu, que vous vous efforcez de servir parfaitement, vous montre parfois qu'Il vous écoute. Très souvent, hélas! ce même amour le force à ne nous

point exaucer : la grâce de la résignation n'est pas une moindre faveur.

Vivez dans l'abandon; vous avez besoin de cette disposition, et vous ne seriez pas ce que vous devez être si elle vous manquait, même passagèrement. L'abandon est sagesse, puisque Dieu veille. Il est amour puisque ce Dieu est père. L'abandon permet la prière intime, le soin raisonnable des choses, la douceur constante et le rayonnement de la joie divine. Mais tous ces biens sont à la merci de nos impressions.

Prenons la vie comme elle est, c'est-à-dire comme un temps de voyage où l'on s'accommode de ce qu'on rencontre et surtout comme un temps de mérite où l'on doit chercher en toute chose ce qu'elle contient de divin pour se l'assimiler.

XVIII

Ma chère fille,

Vous trouverez dans l'exercice de la vie intérieure tous les secours pour arriver à la perfection et tous les moyens pour faire du bien, dès que les circonstances le permettront. C'est une vie et un avenir pour vous.

Que la nature parfois mette ses traverses, ses répugnances instinctives, c'est ce à quoi il faut s'attendre. Que Dieu ne donne pas constamment l'amour sensible, c'est la règle ordinaire en ce monde où l'épreuve fait le fond de notre vie et notre perfectionnement. Ce n'est pas à nous de conjecturer à quel degré de perfection nous pouvons arriver et à nous dire : je n'arriverai pas là ! comme si c'était une œuvre qui dépendît de nous et de nos dispositions. Dieu se plaît à élever les âmes faibles, craintives, si elles sont belles, confiantes et dociles. Il n'a pas besoin, souvent, de nos ressources, et, avant de nous élever, il nous fait constater et sentir le peu que nous pouvons. C'est son œuvre actuelle auprès de vous. — Devenez donc humble à fond, et à mesure que vous découvrez des impuissances et des improbabilités, exer-

cez votre confiance et *décidez Dieu* par vos prières filiales. Quand il s'y mettra, il aura bientôt fait de vous débarrasser de vos imperfections et des obstacles.

Qu'il vous veuille à Lui, ou dans l'intimité, ou dans le combat, ou dans le zèle, peu importe ! L'essentiel c'est d'être *à Lui* et de vivre *pour Lui.*

Tendons à tout ce que le jour présent nous permet de faire le mieux. En ce moment, c'est la vie intime qui est possible; assurez-la, et exercez-la. Si la sécheresse vient, continuez quand même, et pleurez un peu aux pieds de Jésus, mais relevez-vous toujours pleine de résignation et de courage. Ne nous comptons pour rien, ni nous, ni nos goûts, ni nos peines; enfermons notre ambition, comme notre activité, dans ce qui plaît à Dieu à chaque moment. Moins nous penserons à nous, même dans le but de nous améliorer, mieux cela vaudra, parce qu'à la place nous penserons à Dieu.

XIX

Ma chère fille,

Je vous sais toute à Dieu, incapable de lui rien refuser. J'espère que l'avenir vous montrera de nouvelles générosités à avoir et de nouvelles délicatesses d'amour envers Lui. Ne devançons pas son heure, mais préparons-la. De deux personnes qui ne refusent rien à Dieu, il y en a souvent une qui lui donne beaucoup plus, car elle *sait* plus.

La vie intérieure, la fidélité, l'exercice de la confiance et de l'abandon disposent à mieux voir. Ne vous laissez pas trop occuper des soucis de l'avenir, et dégagez-vous de vous-même. Que Dieu prenne une place de plus en plus grande dans vos pensées. En toutes choses, au lieu de vous demander ce qui vous sera bon, demandez-vous ce qui plaira davantage à Dieu et qui pourra lui procurer plus de gloire; votre bien et sa gloire se confondent toujours, mais vous ne vous serez pas cherchée vous-même, et, dans la paix, vous aurez une plus grande paix.

XX

Ma chère fille,

Je remercie le divin Maître de la lumière si nette qu'il a fait briller enfin à vos regards. Ce n'était pas sans faire effort à son cœur qu'il vous laissait ainsi désolée, mais il nous aime pour notre vrai bien, pour le mérite éternel, pour l'union définitive dont la souffrance est l'ordinaire condition.

Que cette Providence manifeste vous rende à l'avenir plus calme et plus confiante. Pensez à saint Pierre, appelé de la barque à marcher sur les eaux. Il y marche, mais voilà que soudain, malgré la parole du Maître, il prend peur, et aussitôt cesse l'effet de la protection dont il a douté. Comme nous ressemblons à saint Pierre dans sa crainte ! Nous craignons tout et dans le présent et dans l'avenir. Nous voudrions que tout fût clair et assuré devant nous, tout bien solide sous nos pieds, mais, à tout moment, ne peut que surgir ce qui arrive toujours... l'imprévu.

Réglez sagement le présent; prévoyez en paix l'avenir pour y faire face; et puis, votre rôle terminé, *rentrez* dans le *repos,* laissant à Dieu le rôle qui lui *appartient.* S'il survient des traverses et des sujets de crainte, recommencez, mais toujours en paix, et ne soyez pas trop *regardante* aux choses qui ne dépendent pas de vous.

La confiance est un devoir comme la paix, car notre devoir est d'aimer Dieu, et seule cette disposition nous en laisse la liberté. Vous seriez bien avancée si pour faire trop d'efforts humains vous perdiez votre union à Dieu, sans atteindre, hélas ! le succès humain que cherchait votre activité. Laissons l'avenir à Celui qui seul le connaît et le prépare. Plus vous vous ferez libre au dedans, plus vous jouirez de la paix intérieure qui fera le bonheur de votre vie, en attendant la paix et le bonheur du Ciel.

Vivez pour Notre-Seigneur, pour que Notre-Seigneur vive en vous.

XXI

Ma chère fille,

Votre besoin continuel est de ramener votre confiance et par là votre entrain. Ce que Dieu vous demande surtout, c'est d'être aimé de vous d'une façon tendre et prévenante. Vous êtes l'enfant qu'Il garde près de Lui sans l'occuper au dehors, dont le rôle est de ne jamais se tenir oublieuse et froide : elle est l'enfant qui fait la joie de son Père et sa consolation.

Prenez patiemment les déceptions qui vous viennent des personnes chères; ne vous détachez pas d'elles et soyez indulgente; la bonté regagne toujours quelque chose de ce qu'on lui a enlevé. Ne soyez pas triste au milieu de choses tristes, car votre joie est en-haut! Ne prévoyez pas de trop loin; à chaque jour sa peine, et la plupart de vos craintes ne se réalisent pas et vous ont occupée et troublée inutilement. Enfermez-vous dans le culte de la volonté de Dieu pour le jour présent. Si vous trouvez quelque âme à qui vous puissiez parler de Dieu et donner quelque chose de Jésus, faites-le.

XXII

Ma chère fille,

J'aimerais mieux vous savoir bien portante, parcourant votre journée saintement et activement à partir de la messe et de la communion du matin jusqu'à l'heure du coucher; mais des journées de névralgie sont si ennuyeuses, parfois si dures, qu'elles doivent être plus saintes encore que les journées de santé. Il est vrai, durant ces périodes d'accablement, le cœur ne sait rien dire; le mérite ne consiste pas dans le sentiment et son expression, mais bien dans l'élévation et la force du vouloir. L'intention vraie forme toute l'action morale. Le senti-

ment lui ajoute un charme spécial, comme le coloris à la gravure, mais sans y ajouter un trait. Il y a de simples gravures qui, pour les connaisseurs, valent plus que certains tableaux de peinture. Si Dieu ne vous commande en ce moment que des travaux de gravure, affermissez votre main pour que le trait soit net; appliquez bien votre attention pour que chaque détail soit parfaitement fouillé; mais comme tout cela est fatigant, permettez-vous de ces fréquents repos pendant lesquels vous ne cessez d'être agréable à Dieu; vous vous reposez pour son meilleur service! Je parle de ce repos qui exclut la contention, l'effort même de la pensée. Il n'empêche pas un certain sentiment du voisinage de Dieu et donne une vraie joie d'être à Lui, du moins un vrai repos.

Habituez-vous à ne rien préférer pour les états qui se succèdent, mais à les aimer tous et à vous faire contente de tous. Agir ainsi, c'est d'abord être juste à l'égard de Dieu. Soyons-le dès maintenant avec mérite, car nous ne voyons pas. N'attendons pas le jour où il nous sera montré clairement que c'était notre meilleur bien. Agir ainsi, c'est s'affermir et ne plus dépendre de ce qui est changeant. Tous nos goûts ont beau être broyés, tous nos sentiments paraissent éteints... rien n'est changé ni dans nos sentiments vrais, ni dans le sentiment de Dieu. Des épreuves supportées de la sorte résulte un accroissement de paix et de vigueur, quelquefois une douce consolation, vous le savez par expérience, n'est-ce pas?

XXIII

Ma chère fille,

Je suis très content des dispositions présentes. Vous avez su regarder les choses à un point de vue moins personnel qu'autrefois, et, au lieu de ressentir du trouble, vous voilà toute dilatée. Ne sortez pas de cette voie qui est la plus favorable au progrès. Que vos imperfections et vos froideurs ne vous troublent pas. Quand on se donne à

Dieu sincèrement, Il nous prend tels que nous sommes, sauf à nous améliorer en temps et lieu, et il nous aime tels quels. Or, pourvu que nous soyons aimés de Lui, qu'importe notre valeur personnelle? La valeur que nous aurons viendra de Lui. Pensez souvent à ceci : Dieu a continuellement une pensée sur nous. Si nous la saisissons et si nous la réalisons, nous arriverons à la vraie perfection, à la nôtre, à celle pour laquelle nous avons reçu aptitude, attrait et position. Connaître la pensée de Dieu demande le recueillement et l'acuité du désir. La réaliser demande un grand oubli de soi; car la préoccupation personnelle détourne et affaiblit. Que tout notre mouvement de piété se fasse dans la paix et la confiance !...

Continuez à vivre de Dieu et de ce que Dieu vous *donne :* tout est là. Restez bien en paix. Ayez le désir de plaire à Dieu en toutes choses et à tous moments.

Mettez votre vie dans l'union à Dieu; vivez d'admiration, de désirs généreux. Prenez conscience de l'action de Dieu en vous et de celle de Notre-Seigneur qui s'y unit pour vous diviniser suavement. Que la paix et le désir ne quittent pas vos sentiments.

XXIV

Ma chère fille,

... Vivre de résignation est un régime qui fait maigrir, et je veux que vous ayez des forces pour servir Dieu joyeusement et vous préparer à être utile aux âmes quand le moment sera venu. Toute âme a un rôle à remplir. Celui de prier, de consoler Dieu, d'attirer les miséricordes et les grâces, n'a rien d'apparent; et c'est le plus nécessaire et le plus fécond. Peu de personnes savent s'en contenter et s'en réjouir. Parce qu'on ne voit pas ce qu'on fait, il semble qu'on ne fait rien.

XXV

Ma chère fille,

Quelle bonne lettre vous venez de m'écrire ! Oh ! non, ce n'est pas le moment de vous décourager puisque vous êtes dans une plus vive lumière. Savoir, mieux savoir, réconforte les âmes droites, alors même qu'il s'agit d'une lacune constatée. Peut-être en effet n'étiez-vous pas encore assez désoccupée de vous-même; j'écrivais détachée, j'ai corrigé, car je ne vous vois pas précisément attachée à vous-même, plutôt occupée, ce qui n'est pas un vice, mais une petite faiblesse tout involontaire. Remerciez Dieu de vous l'avoir fait toucher du doigt, et reconnaissez dans les moyens qu'il a employés et qui vous déplaisaient un peu, sa bonne Providence qui ne nous fait quelque mal que pour arriver à nous faire du bien.

Votre objectif est donc fixé : vous *désoccuper de vous-même.* Le moyen sera de vous occuper ailleurs (je dis, votre cœur, votre âme, votre pensée). Dieu en sera le premier objet; vous deviendrez plus tendre, plus filiale dans vos rapports avec Lui. Vous lui parlerez de Lui et de ses intérêts. Vous regarderez tellement Notre-Seigneur que vous finirez par ne *vivre que de Lui,* employant à cette affection la plus grande partie de ce cœur que vous avez senti battre plus fort à l'occasion d'une amitié humaine.

Le second objet sera le prochain, et d'abord le plus prochain, votre famille, vos amies, puis les affligés, les pauvres. Vous augmenterez encore, avec tous, vos prévenances, cherchant d'avance des occasions et des paroles; dans la conversation vous aurez cette idée dominante : de quoi telle personne aime-t-elle à parler? Faire parler est art et charité. Peu à peu vous vous résoudrez à être plus démonstrative dans vos affections, ayant soin de voir, entre la personne et vous, Notre-Seigneur, à qui cela s'adresse surtout. Avec cela, vous pourrez aller loin sans excéder et sans mentir.

Vous surveillerez la physionomie, vous imposant de plaire *d'une façon élevée.*

Voilà bien des recommandations, n'est-ce pas? Vous voyez que je vous crois une grande bonne volonté et docilité pour que je vous taille tant de besogne.

Il faut nous hâter, car nous posséderons Dieu en proportion de la largeur de nos sentiments et de nos mérites.

XXVI

Ma chère fille,

Quel pitoyable retour que le vôtre et quelle bonne épreuve pour votre formation! Il faut apprendre à se sanctifier par tous les chemins et par tous les temps. La manière seule change. Celle d'aujourd'hui comporte beaucoup de résignation donnant une grande tranquillité de pensées et de désirs même. Laissez s'accomplir la volonté de Dieu, c'est la grande ressource des moments où nous ne serions capables d'aucun sentiment bien net : nous la voyons, non d'avance, nous disons de temps en temps : merci, surtout quand nous aurions raison de nous plaindre. Cette union contient implicitement tous les sentiments qui sont au fond les vôtres, mais que nous ne distinguons plus, ce qui nous laisse froids.

Par exemple, si vous avez pu conserver l'exercice de vos résolutions, ce sera merveille. Etre aimable quand on est ennuyé et qu'on souffre, c'est tout à fait surnaturel. Quels progrès ne fait-on pas alors! J'avoue que parfois cette exécution en devient impossible tant on est remué par tout cet accablement. Dans ces cas-là on dira à Dieu : je voudrais mieux faire, je ne peux pas, mais quand j'irai mieux, vous savez!... Et en effet, comme on n'a pas perdu de vue ses résolutions, on profite de ces premiers moments de liberté nouvelle pour les mettre à exécution.

Mettez beaucoup de tendresse dans votre cœur pour Dieu d'abord, puis pour les personnes qui vous entourent.

Lui vous aidera. En second lieu, aimez à *regarder* les qualités ou les services des personnes; puis songez qu'en les entourant d'affection, vous ferez plaisir à Celui pour qui vous vivez. Cherchez à discerner, dans le recueillement, le visage de votre divin Maître. De cette vue portez partout le souvenir. Tout vous deviendrait facile et, en même temps, vous entreriez dans une vie intérieure très douce probablement, et à coup sûr très sanctifiante : nous *valons en raison* de *notre degré d'union avec Jésus*.

XXVII

Ma chère fille,

Voilà une bonne lettre et une bonne nouvelle. Vous êtes en pleine paix, votre cœur se développe du côté du ciel et votre santé vous permet de vivre en réelle chrétienne. Votre voie est toute tracée : vous n'avez qu'à chercher Dieu. S'il veut de vous quelques services, il vous le dira au moment. Vous êtes comme une personne toujours prête qu'il suffit d'appeler. Vous avez constaté ce fait que l'on peut beaucoup physiquement quand on se dévoue. Dans le doute, il faut se lancer.

Je vois que vous n'oubliez pas la grande nécessité de votre avancement : l'oubli de vous-même. Pour bien s'oublier, il faut se bien occuper de Dieu et des autres. Ayez un parti pris, cette idée fixe, et comme disaient les Romains : « *Delenda Carthago* ». Quand vous vous surprenez à trop penser à vous, de quelque façon que ce soit, faites-vous violence pour vous arracher de là; exprimez à Dieu votre regret, et jetez-vous dans un recueillement plus profond qui rende plus lucide votre regard tourné en haut. Exercez-vous aussi à vous occuper des autres en détail et à vous intéresser à ce qui les intéresse, parce que cela les intéresse.

XXVIII

Ma chère fille,

J'espère qu'un mot d'encouragement ne sera pas sans bon résultat : on marchait bien, mais on marchera mieux encore. Tout ce que vous me dites de votre situation morale me plaît beaucoup : vous vous occupez de Dieu et de ses œuvres; vous vous dégagez de vous-même, vous cherchez à vous rendre aimable à tous pour plaire à Jésus qui vous regarde sans cesse. C'est ainsi qu'il faut vivre, car cela c'est *vivre*. Vous faites croître votre être divinisé, vous étendez ses horizons, vous l'unissez plus pleinement à Dieu, le principe de cette vie.

Il y a une telle disproportion entre ce qui est et ce qui paraît, que l'on a besoin, pour bien distinguer les choses, de les considérer longuement et à travers l'obscurité. Vous avez fait ce travail pour votre âme, il vous reste à le faire pour l'âme des autres. Ce vous sera facile, parce que vous n'avez qu'à transporter sur le prochain ce qui vous concerne de vos propres richesses et d'y lire les traits de Jésus. Le bien que vous vous voulez à vous-même, si vous le désirez en vue du contentement de Jésus, vous devez le désirer vivement aussi pour les autres. Songez au plaisir que vous lui faites lorsque vous le faites connaître à une petite âme dont il veut être connu; lorsque vous embellissez cette âme pour qu'elle lui plaise davantage. Si cela vous coûte parfois, et si l'insuccès ou l'ingratitude vous récompensent, songez que toute la récompense vous viendra de Lui; et qu'elle comprendra et la sienne et celle qu'il vous doit pour les autres. Là, non plus, ne vous recherchez pas, voyez Jésus, servez-le et faites-le toujours avec tout l'amour que vous avez pour sa personne. Voyez peu les défauts qui déparent, si ce n'est quand vous avez à les faire disparaître. Vivant pour plusieurs âmes, vous vivrez bien davantage.

XXIX

Ma chère fille,

Enfin je puis me donner la satisfaction de vous écrire ! J'ai souffert de ne pouvoir le faire plus tôt, mais j'ai si peu d'heures où je puisse travailler, et ces rares moments je les consacre à finir mon second volume de messes. J'espère qu'il vous apportera vers Pâques quelques lumières et quelques encouragements. J'ai quatre messes sur le Sacré-Cœur où je traite la question à fond.

Maintenant que vous avez l'âme libre, vous pourrez vous occuper de Lui avec ce soin et ce goût que l'on n'a pas quand on est trop occupé de soi-même. Quand une occasion se présentera, saisissez-la avec bonheur sans vous inquiéter des petites difficultés qui se trouvent en toutes choses; gardez une grande sérénité en dépit des insuccès ou des blâmes; en faisant ce que Dieu vous demande, vous faites une chose parfaite, quel qu'en soit le résultat. Souvent Dieu se contente de la vertu que nous avons déployée.

Heureusement, Dieu ne demande à chaque âme que sa part d'action, et laisse parfois notre action sans effet apparent; mais comme tout se tient dans son plan, le mérite de notre obéissance et de ce courage ira féconder ailleurs son action, peut-être accomplie dans des vues personnelles. Songez donc à être aussi parfaite que possible pour donner à Dieu et au bien la coopération la plus efficace. Pour cela, cultivez la vie intérieure; avivez-la par de vives expressions de vos sentiments et de vos désirs. Pour cela encore, montrez-vous toujours bienveillante, affable, cherchant à ce que chacun se retire content d'auprès de vous. Ce résultat s'obtient généralement à peu de frais, car ce qui intéresse les gens c'est ordinairement moins ce que nous disons que ce que nous savons leur faire dire. Là encore, effaçons notre personnalité.

Je n'ai vu qu'une fois J. Nous n'avons pu causer

longuement, j'ai pourtant constaté bien des préoccupations du côté de la foi, et je le comprends sans peine. Nous sommes dans une période mauvaise, et tout ce qui n'est pas très fort en subit la dépression. Soyez pour cette âme le Moïse de la montagne.

XXX

Ma chère fille,

La vie continue à s'écouler pour vous au milieu des désagréments et des transes. Dieu ne vous envoie pas de ces énormes peines qui écrasent, il se contente de vous exercer dans la patience, le désintéressement, la résignation de tous les instants. Qu'importe ! N'est-ce pas la manière dont il veut vous sanctifier? c'est le meilleur pour vous. Nous devons donc l'aimer, du moins comme on aime une potion amère que l'on sait bienfaisante. Je dis : du moins, car il y a mieux. Je connais des âmes qui se sentent à l'aise dans la souffrance, qui en bénissent Dieu constamment. Pourquoi? Parce qu'elles se savent plus près de Jésus, plus conformes à sa vie de Rédempteur, plus chrétiennes en un mot. D'autres, fort impressionnées des maux actuels de l'Église, ont à cœur d'offrir à Dieu la consolation qu'il veut bien recevoir de l'aide dont il daigne avoir besoin. La souffrance, toute souffrance envoyée par Lui est l'appel au devoir et à l'honneur. Vous savez tout cela. Que vous manque-t-il? Peut-être de vous trop laisser absorber par d'autres pensées, de sorte que celles-là, quoique vivantes, sont engourdies.

Écartez donc davantage l'obsession des pensées pénibles; faites place aux pensées surnaturelles. Que le soleil de celles-là brille sur votre vie et la ranime ! Songez surtout à l'amour que Jésus vous porte. Chez lui ce n'est pas un sentiment passager. Il persiste nuit et jour et ne s'affaiblit jamais, alors même que nous n'y pensons pas et que nous sommes indifférents en apparence. Si l'on

comprenait bien ce que vaut cette affection intime, qui sait tout sur nous et qui s'intéresse aux moindres choses, on en vivrait! Qu'elle soit votre refuge, qu'elle devienne votre bonheur!

Courage, toujours! Prendre un point d'appui dans un grand amour très intime pour Jésus.

XXXI

Ma chère fille,

Combien je vous plains de toutes les tristesses qui poursuivent votre vie! Que de points sombres! Mais vous savez quel est le vrai but de la vie : faire des moissons. Aimez à ce qu'elles soient abondantes et pour vous et pour les personnes que vous aimez. Votre frère, comme votre sœur, souffrent en chrétiens. Il n'y a de vraiment tristes que les souffrances qu'on sait perdues, comme il arrive à ces pauvres gens qui ne connaissent pas Dieu. Efforcez-vous d'aimer *toute* souffrance en la regardant comme une marraine qui enrichit, ou mieux comme une occasion de faire plaisir à Jésus qu'on aime.

Je connais une personne qui souffre beaucoup et ne quitte pas le lit. On lui disait : Vous seriez bien contente d'aller au Ciel? — Oh! non, répondit-elle, pas encore; Jésus souffre trop en ce moment, il faut bien qu'on reste pour le consoler. Cela me touche profondément; faites-en votre profit.

XXXII

Ma chère fille,

Je comprends très bien l'état où vous a mise cette semaine de préoccupations qui, de prime abord, semblent insolubles, et je vous assure que Dieu n'a pas été offensé de vos troubles tout à fait involontaires, et au fond très résignés. C'est même très beau que vous ayez pris le des-

sus, et que vous vous trouviez fortement unie à sa volonté quelle qu'elle puisse être; mais je suis persuadé qu'elle ne vous conduira pas à l'extrémité de vos craintes, loin de là. Beaucoup de choses s'atténuent ou changent! Rien n'est donc désespéré! Offrez à Dieu votre acceptation sans réserve et aussi sans frayeur; ne surchargez pas le présent des prévisions de l'avenir. J'ai souvent remarqué que ce qu'on craint n'arrive pas, et que de peines imprévues surgissent tout à coup! En ce monde, nous ne pouvons fixer notre repos que dans un parfait abandon à Dieu. Cet abandon nous rapproche de Lui intimement et nous permet aussi de mieux juger les choses.

Offrez vos souffrances pour l'Église. Je connais de belles âmes qui ont demandé d'être traitées en victimes... et qui l'ont largement obtenu. N'allez pas au devant, mais ne reculez pas. Acceptez tout le bon plaisir de Dieu sur vous et sur les vôtres.

XXXIII

Ma chère fille,

Vous m'envoyez des fleurs et vous m'apportez vos peines! Je reçois les unes et les autres avec le même cœur, mais non point avec les mêmes sentiments. Vos fleurs et vos peines cependant orneront demain l'autel où je les déposerai les unes et les autres, et il faut que toutes ensemble elles fassent monter vers le ciel des parfums. Les plus précieux seront ceux de votre pauvre cœur brisé, mais filialement content.

Vous dites bien : il y a des circonstances qui demandent l'héroïsme. Eh! pourquoi Dieu ne vous le demanderait-il pas, à vous qui le connaissez mieux que la plupart des âmes? à vous qu'il aime particulièrement? Qu'importent les bouleversements dans nos projets, les misères de santé, les craintes de l'avenir? Ne voulons-nous pas répéter les paroles de saint Paul : « Qui me séparera de

la charité du Christ? »... Est-ce que la vie présente est notre vie? Elle n'en est que la courte et triste préface; elle en est surtout la pourvoyeuse bienfaisante!

Voyez donc la main de Dieu plus que ce qu'elle impose; ayez cette confiance *quand même* qui est la seule vraie confiance. N'exigez point tels et tels résultats; comptez sur les résultats de la fin, car ce sont les seuls qui importent.

Cette confiance ne vous empêche pas d'agir; au contraire, elle vous laissera plus de clarté dans l'esprit, plus de puissance pour soutenir les autres et les encourager. Vous serez moins vous-même et vous serez plus l'épouse de Jésus.

Quoi qu'il en soit de la déception dont vous me parlez, servez-vous-en pour vous serrer plus près de Celui qui ne trompe jamais. Soyez indulgente pour ces pauvres cœurs qui vous délaissent. Gardez la paix! Aimez quand même!

XXXIV

Ma chère fille,

Seriez-vous sous le poids du découragement? Feriez-vous cette peine au divin Maître de ne vous confier à lui que d'après les résultats ou les espérances? Lui refuseriez-vous de partager telle ou telle de ses angoisses? Non, assurément, mais, sans refuser, il arrive qu'on accepte avec une sorte de torpeur, soit les peines présentes, soit les menaces de l'avenir. Celles-là surtout désespèrent les personnes qui, comme vous, aiment à voir clair. Où serait alors la vraie confiance, celle qui plaît à Dieu, celle qui est le propre d'un cœur filial?

Je sais qu'à force de souffrir, les nerfs endoloris entretiennent un profond malaise et que, dans cet état, on ne voit plus rien des choses de Dieu; mais vous savez bien que c'est une épreuve passagère pour vous faire grandir. Quand la volonté n'est soutenue que par elle-même et la main cachée de Dieu, elle fait des actes magnifiques

en répétant ce mot divin : « *Fiat voluntas tua !* » Ce mot suffit. Il ne donne pas la joie, mais la paix. On ne sent pas qu'on aime Dieu, mais on le sait, et l'on sait aussi qu'en aucune autre situation, on ne saurait être plus aimé de Lui. Tout ici-bas se passe plus ou moins dans les ténèbres. C'est l'exil... C'est la vallée de larmes...

XXXV

Ma chère fille,

Élevons un peu plus haut nos regards. Voyons moins les choses que la volonté de Dieu qui les dispose. N'oublions pas que la vie est une chose sacrifiée pour acquérir l'infini. Laissons aux âmes qui n'en sont pas pénétrées la tristesse amère qui se plaint et la fébrilité qui manque de confiance. Allez encore plus avant, et, vous unissant à Jésus, voyez en ces épreuves une belle occasion d'union à ses souffrances, de mérite et d'expiation pour les autres. Ne vous trouvez-vous pas encore un peu trop... humaine? L'âme qui ne l'est presque plus (car on l'est toujours quelque peu) garde une paix profonde, accepte avec confiance et amour chaque déception, et surtout ne perd rien de son union avec Dieu. Veillez bien à tout cela, car vous êtes de ces âmes à qui cette perfection est demandée. Voulez-vous que je condense en un seul mot toutes ces dispositions : *Aimez tout ce qui vous est imposé.* Faites une bonne fois le sacrifice *total* de vos satisfactions de la terre. *Vendez ainsi vos biens, et suivez le divin Maître.* Ne mérite-t-Il pas cette confiance et ce désintéressement? Vous vivrez plus pour Lui et au fond vous serez plus heureuse.

Courage! Soyez de celles qui se donnent à Dieu sans réserve. Celles-là seules sont en paix imperturbable.

XXXVI

Ma chère fille,

Puisque le bon Dieu vous envoie continuellement des épreuves, c'est un signe que telle est bien la voie dans laquelle vous devez vous sanctifier. Or cette voie demande une ferme confiance en Dieu, aboutissant à un abandon filial, quoique agissant. Le danger est le manque de paix et l'arrêt de la vie intérieure. Dans son plan, Dieu prévoit de nombreuses défaillances. Quand donc vous vous êtes un peu trop laissée aller au trouble et à la préoccupation, il le voit avec indulgence et vous attend de nouveau. A vous de vous dégager de ce qui vous retient et de revenir à Lui avec un cœur désireux de vous occuper de Lui tout entier.

Le sommet de la voie d'épreuves est l'amour du sacrifice, de l'offrande de soi comme victime pour la réparation de la gloire de Dieu et l'expiation pour les autres. Ne frissonnez pas à l'aspect de ces austères visages. Certains sentiments que l'on ne comprend pas à certains moments se transfigurent et se font jour quand on revient à Dieu et qu'on se plonge en Lui. Après tout, vous n'êtes en ce monde que pour devenir grande dans le Ciel, et y déployer les facultés développées durant ce long labeur. Vos ennuis vous paraîtront bien petits quand vous les regarderez dans le lointain de plusieurs siècles. Et surtout, quand vous contemplerez le bien infini qui en sera la récompense. Courage !

XXXVII

Ma chère fille,

Je vous écris parce que vous souffrez et que votre courage, sans être abattu, est moins vaillant. Songez donc que tout ce dont vous vous plaignez arrive pourtant avec

la permission de Dieu et vous offre de belles occasions de mérite. Il faut considérer cela plus que l'incertitude du lendemain. Ne constatez-vous pas d'ailleurs que vous avez pu suffire à toutes les charges du passé? Vous suffirez également à celles de l'avenir. Dieu laisse plonger le baigneur presque jusqu'au bord, mais il est là pour l'empêcher de couler à fond.

Quand vous m'avez écrit, vous étiez sous l'impression très vive de vos souffrances physiques et des nouvelles fâcheuses que vous veniez de recevoir, voilà pourquoi il vous semblait que personne n'était aussi malheureux que vous. Ah! que j'en connais de vies autant brisées que la vôtre! Que je connais de pauvres âmes montant un plus rude Calvaire! L'ajouterai-je? J'en connais qui ne font que bénir Dieu, se confiant, s'abandonnant à Lui, offrant ce qu'elles souffrent pour adoucir ce que souffrait Jésus, pour jeter dans le Calvaire de la justice leur mesure d'expiation.

Redevenez plus surnaturelle! Je ne vous ai pas trouvée vous-même, dans votre dernière lettre.

Mes vœux sont dictés par les circonstances mêmes où vous vous trouvez. Ils sont : que Dieu soit votre pensée première et dominante, puis, que vous soyez plus détachée et plus abandonnée. Voilà ce que demande à Dieu ma grande affection pour votre âme.

XXXVIII

Ma chère fille,

Vous êtes, ce me semble, en ce moment dans une grande paix intérieure. Vous avez toujours bien accepté votre croix avec résignation, souvent avec générosité. Votre nature n'a pas pu suivre le même élan; elle s'est traînée souvent à la suite, elle l'a trahie parfois, mais vous en avez tiré l'occasion d'une confiance très méritoire. Si maintenant, plus expérimentée et plus calme, vous vous trouvez dans les mêmes peines, vous pourrez

tendre à la perfection, qui consiste à les aimer, y voyant plus la volonté de Dieu que les choses pénibles. Rien ne favorise cette disposition comme une vie de recueillement. Il faut donc l'assurer de plus en plus par la recherche habituelle du regard de Jésus sur vous. Il faut la protéger contre le trouble qu'apportent les vivacités de caractère, les sensibilités trop vives aux procédés pénibles, et surtout les inquiétudes d'avenir qui vous ont parfois absorbée. Dieu pourvoira à tout, mais il ne faut pas attendre qu'il vous préserve de toute affliction. La position des vôtres pourra être moins élevée : qu'importe pour le Ciel ! Ne demandons que le nécessaire ici-bas pour ceux que nous aimons, et l'assurance de leur salut.

Faites du bien autour de vous selon les circonstances. Il dépend toujours de vous de vous montrer auprès de tous les inférieurs très condescendante et aimable. Vous ferez aimer en vous la piété. N'entrez pas dans les critiques sur le prochain.

XXXIX

Ma chère fille,

Ne vous laissez pas aller au découragement. Nous sommes tous entre les mains de Dieu. Ce ne serait pas confiant que de toujours s'inquiéter. Aimons ce qu'il nous donne *chaque jour;* ne prévoyons pas ce que nous aurons à supporter le *lendemain.* Du reste sa grâce sera là. Vous ne l'avez pas aujourd'hui pour demain.

Ne vous irritez pas, ce ne serait ni bon, ni juste, ni utile. Cette peine vient de Dieu comme les autres et peut vous perfectionner beaucoup dans les qualités de bonté et de courage. Maintenez le visage calme, c'est un rappel et un secours. Offrez-vous à Dieu plusieurs fois le jour et en tout abandon. Offrez-vous aussi à Notre-Seigneur pour lui permettre d'employer votre mérite au salut des âmes et à la consolation de son cœur.

Réconfortez ceux qui vous entourent. Vous êtes celle

à qui Dieu a fait le plus de grâces. Prenez pour eux les sentiments de Jésus pour les siens. Soyez pour eux ce que vous voulez qu'on soit pour vous.

XL

Ma chère fille,

Vous avez enfin trouvé Notre-Seigneur ! Il est devenu votre lumière, votre appui, votre espérance, votre idéal, votre vie ! Vous ne découvrirez pas autre chose; mais cela vous le découvrirez toujours mieux, et il arrivera un moment où vous croirez voir des choses nouvelles et ressentir des sentiments non éprouvés. Ce sera le développement de la lumière, atteignant des horizons plus éloignés; ce sera l'idéal mieux compris, la vie plus palpitante au dedans. Les grâces que vous avez reçues sont de celles qui obligent à la perfection et qui la rendent facile. Soyez donc saintement exigeante pour vous et très indulgente pour les autres. *Quittez entièrement ce qui peut rester de brusquerie* et de *raide* dans vos *habitudes,* dans vos paroles, dans votre physionomie. Portez cela dans la famille, même avec ceux qui ont des torts. La douceur n'enlève rien à la force d'un refus, d'une observation ou d'une réprimande. Quand votre vivacité aura pris les devants et vous aura trahie, ne vous troublez pas; c'est une leçon dont vous profiterez. Tâchez même de réparer, sans sacrifier rien de ce que vous devez sauvegarder. Ai-je besoin de vous dire que cette douceur dans les habitudes émane d'une douceur intérieure? Vous ne l'auriez jamais parfaite au dehors sans l'avoir bien vivante au dedans. Appliquez-vous donc à avoir au dedans un cœur indulgent et bienveillant. Regardez chez les autres ce qui peut vous les faire aimer. Fixez-y votre attention et peu sur ce qui vous y déplairait. S'il n'y a rien en eux qui vous attire, il reste Notre-Seigneur, qui prend leur place et vous y attend. Faites pour eux, *éprouvez* pour eux ce que vous voudrez faire et éprouver pour Lui.

Je vais me remettre au travail. Il me tarde ! J'ai beaucoup de choses en vue, mais je suis traité comme serait un cultivateur qui se verrait dans l'impossibilité de rentrer toutes ses récoltes. Il ne sait par où commencer ni que sacrifier.

XLI

Ma chère fille,

Dieu a béni votre constance et votre docilité. Il vous a fait, cette année-ci, une des plus grandes grâces de votre vie en vous orientant vers Lui par l'oubli de vous-même. Cet oubli de soi-même est si difficile dans une vie peu occupée ! Il est si peu naturel à un esprit facilement préoccupé et craintif ! Reste à conclure qu'il est bien surnaturel et tout de Dieu. C'est infiniment doux de le recevoir d'une telle source. Vous êtes donc une enfant gâtée : soyez de plus en plus une enfant aimante. L'oubli de soi-même, c'est la place faite à Dieu, c'est la paix établie, c'est la liberté de l'essor.

Oubliez-vous assez pour n'être plus sensible, même aux variations qui se produisent dans vos impressions à l'égard de Dieu et du devoir. Laissez-vous conduire avec le même abandon, par une voie difficile ou par une voie douce, à travers la nuit comme sous la clarté du jour ; ou, mieux encore, ne faites pour ainsi dire pas attention au jour et à la nuit, à la route âpre ou aisée. Oubliez tout ce qui est secondaire. Vivez de fidélité, de dévouement, de bons désirs exprimés, de bon espoir et de nobles résolutions. On ne vit que de ce qui est nutritif, n'est-ce pas ? L'agitation, la crainte, c'est le vent qui passe, laissez-le passer.

HUITIÈME SÉRIE

I

Mon bien cher ami,

En recevant la lettre par laquelle vous m'apprenez votre échec, j'aurais voulu vous avoir là, pour vous embrasser bien fort : vous êtes très aimé de Dieu, puisqu'il vous envoie ce qu'Il a de meilleur, l'épreuve. Ce ne sont pas nos souffrances qu'Il aime, tant s'en faut, ce sont les actes magnifiques qu'elles nous donnent l'occasion de lui offrir. Il y trouve sa gloire et Il y voit notre grandeur.

Vous ne vous contenterez donc pas d'accueillir avec résignation votre échec si peu mérité; vous vous estimerez heureux de le subir; oui, heureux, car on doit être heureux de tout ce qui fait la beauté morale plus parfaite. Elle se manifeste par une imperturbable sérénité et par un amour véritable de ce que Dieu a permis, et qui est en soi très pénible. Ajoutons-y la confiance tout abandonnée pour l'avenir : tout cela fait une âme fidèle, courageuse, dilatée, détachée d'elle-même et admirablement préparée aux vicissitudes de la vie.

Durant ces jours de fêtes, cherchez l'éternité de Jésus. Quand vous le recevez dans la communion, pensez aux bergers et aux mages, et dites-vous que votre partage n'est pas moins doux. Selon la résolution que vous aviez prise, mettez de la vie dans vos exercices de piété, soit en leur donnant la durée nécessaire, soit en stimulant votre activité. Multipliez et animez vos retours vers Dieu. Faites aussi une part à la mortification : la piété y gagne beaucoup.

II

Mon cher ami,

Votre affection m'est très douce, et vos vœux vont droit à mon cœur. J'admire en vous une nature entièrement droite, généreuse et haute. Je remercie Dieu des grâces par lesquelles il vous a fortement attaché à Lui et à sa cause. Cette cause, vous le voyez déjà, vous le verrez peut-être mieux encore plus tard, cette cause est délaissée ou mal servie. Des difficultés, des déceptions vous attendent. Habituez-vous à regarder moins les choses elles-mêmes que la volonté de Dieu. Un soldat et même un officier supérieur ne peut juger, dans la bataille, la valeur d'un ordre qu'il reçoit. Le plan de Dieu est plus vaste que les plans des généraux, même à notre époque où le cadre s'est tant élargi. Tenez donc toujours ferme, quelles que soient les vicissitudes de l'avenir. Les succès de la cause religieuse sont toujours humbles dans la manière de se produire. C'est une tradition commencée par le divin Maître et confirmée par les apôtres. Notre victoire finale se compose d'innombrables défaites. Il faut qu'on n'y puisse voir que la main de Dieu.

Vous serez donc de ces guerriers qui se contentent de rester à leur poste et d'exercer toute leur action sans s'inquiéter de l'ensemble. Vous serez aussi un de ces fidèles qui ne demandent aucune récompense autre que Dieu aimé et possédé au Ciel. Rien d'autre ne vous suffirait.

. . . .

Je ne me contente pas, mon cher ami, de vous envoyer mes vœux et l'expression de mes sentiments. J'ai le bonheur de pouvoir y joindre la bénédiction du prêtre, qui aime à se dire votre ami.

III

Mon bon C.,

Votre peine rend encore plus vive l'affection que j'ai pour vous, et je me sens plus fier de votre amitié, en vous voyant grandir dans l'épreuve. Non, vous n'êtes pas de ceux qui se résignent simplement; vous vous élevez au rang de ceux qui bénissent Dieu jusque dans l'affliction, sachant qu'Il a ses desseins secrets et que ces desseins sont ceux d'un père tendrement affectionné. Il aime à voir que vous lui abandonnez en toute sérénité votre avenir, vous contentant de faire, au jour le jour, chacune de ses volontés manifestées.

Or, en ce moment, mon bon C., cette volonté me semble être de reprendre l'ennuyeux labeur d'une nouvelle préparation. Vous vous habituerez par là à ne pas aimer les choses pour elles-mêmes, mais pour Dieu, qui a grand plaisir à vous voir ainsi dégagé de préoccupations trop personnelles et tout content de ce qu'il vous demande. Il vous prépare ainsi à la vie d'action qui, à notre époque, est une vie de renoncements, de déceptions fréquentes, et de recommencements fastidieux... Regardez donc votre échec et ses conséquences non en eux-mêmes, mais dans le cœur de Dieu qui les laisse se produire. Vous vous rappelez, sans doute, ce que dit saint François de Sales, de ce fleuve dans les eaux duquel tous les poissons paraissent dorés, tandis qu'ils reprennent une couleur noirâtre dès qu'on les en retire. Ne retirez donc jamais du cœur de Dieu et de sa volonté les événements qui dans ce jour paraîtront divins, tandis que, considérés en dehors de là, ils gardent leur aspect de chose laide et triste. C'est dans les heures de méditation que vous vous habituerez à ces vues surnaturelles.

Appuyez votre confiance sur cette parole de saint Paul : « *Tout* sourit à ceux qui aiment Dieu. » En acceptant avec sérénité et sans ombre de découragement cette épreuve vraiment pénible, vous serez *aimé de Dieu un*

peu plus. N'est-ce pas très doux? Vous sachant plus aimé, vous aimerez, vous aussi, davantage!...

Quand se présente le côté humain : ennuis divers, obstacles, humiliations, quand vous le sentez vivement, dites à Dieu : Ne faites pas attention à ce qui se passe malgré moi dans ma sensibilité, ne regardez que ma volonté qui accepte et aime pour vous tout ce qui me déplaît.

IV

Mon bon et cher C.,

Vous redire toute mon affection, c'est vous laisser comprendre tous les vœux que je forme pour votre vrai bonheur. Je vous sens bien ému par la décision que viennent de prendre plusieurs de vos amis. Consultez bien votre nature et plus vos aptitudes que vos attraits; posez-vous la grande et décisive question : où donnerai-je plus de gloire à Dieu par ma perfection personnelle ou par le bien que je peux faire aux autres? Il y a des natures qui ont besoin des affections de la famille, même pour être bons, à plus forte raison pour avoir cette part de bonheur qui fait qu'on sert Dieu d'un cœur dilaté.

Il faut voir ensuite pour quelle position on a le plus d'attrait. Sans exclure le goût et l'attrait, il ne faut pas se déterminer principalement par cela. C'est parfait quand l'attrait et l'aptitude concordent.

V

Mon bien cher C.,

Enfin un mot de vous, de vous à qui je pensais sans cesse. Il est du 3 octobre, et ne m'est arrivé qu'hier soir à neuf heures, m'apportant tristesse et joie. Grâces à Dieu : votre vie est sauve, et gloire à vous, qui avez versé votre sang pour la Patrie! Nous sommes presque sur la même

côte, car je me suis retiré maintenant à St-V. où j'ai passé tant de vacances avec M. Vous devez être encore tout étourdi du bruit de la longue bataille et tout ému des grands événements qui s'accomplissent. Le monde moderne avait abusé de tout pour jouir. Dieu lui donne l'occasion de se retremper. Mais quel carnage...

Vous voilà exilé à D. L'exil en face d'une mer immense est presque un vestibule du ciel. Je ne vois pas quelle autre utile occupation vous pourriez vous donner, et celle-là est la meilleure. Faites-vous donc un petit règlement provisoire pour les choses que vous voulez faire, et pour les heures autant qu'il se peut. L'heure assure l'accomplissement et combat la fantaisie. C'est une petite mortification, et une plus grande certitude de faire la volonté de Dieu. Quand le temps est ainsi distribué, les jours passent plus vite. Donnez un temps plus long à la méditation du matin. Faites des lectures qui vous portent à Dieu. Voyez le soir si votre journée a été bien remplie dans la pensée des choses éternelles. Écrivez-moi ce que vous aurez fait; j'aurai grand plaisir à retrouver mon C. généreux envers Dieu, comme il l'a été envers ses camarades autrefois, et dernièrement envers sa Patrie.

VI

Mon bien cher ami,

. . . .

Un mot de votre âme, voulez-vous? Ce que vous m'écrivez d'un affaiblissement ne m'étonne pas : tout ce qui vit a besoin d'agir. Vous admettez le principe, reste l'application possible. Comment entretenir des relations avec Dieu, dans une vie qui se passe forcément et continuellement avec des camarades dont on ne peut s'isoler? — D'après votre lettre d'aujourd'hui, je vois que les choses se sont améliorées : vous pouvez sortir, donc vous pouvez passer un temps plus ou moins long dans les églises ou chapelles. Faites-vous en une habitude, s'il se peut,

journalière. Si vous pouviez communier souvent, ce serait parfait.

Mais en dehors de cela et en supposant que vous deviez passer vos journées au milieu de vos camarades, ne renoncez pas à vous isoler. Je vais vous en donner un moyen que je crois excellent ! Chacun écrit des lettres et vous ne vous en faites pas faute vous-même. Pendant que vous écrivez on vous dérange peu. Eh bien, au lieu de prendre un livre et de le méditer, prenez votre plume et écrivez à Notre-Seigneur... Rien que cela ! Oui, parlez-lui comme vous le feriez dans la prière, vous y trouverez même plus de facilité. Avec Lui, ne craignez pas les redites. Parlez-Lui de tout ce qui vous intéresse, comme au meilleur des amis. Parlez-lui souvent de votre bonheur d'être à Lui, de votre désir de l'aimer et de le faire aimer. Avouez-Lui vos torts, vos négligences. Faites-Lui des promesses que vous tiendrez dès le jour même. Ce moyen n'est pas de mon invention. Il a été employé par un bon prêtre de mes amis (un homme éminent). Se voyant continuellement distrait dans sa méditation du matin, à cause de ses très nombreuses occupations, il prit le parti d'écrire ce qu'il ne savait pas dire, et il a fait ainsi durant de longues années. Son âme trouvait là le moyen de se fixer et de s'alimenter... Voilà, mon cher C., ce que je me proposais depuis quelque temps de vous conseiller. Votre âme m'est précieuse, je souffrirais de la voir se débiliter. On ne sait jamais jusqu'où peut conduire l'anémie spirituelle. Je vous embrasse de tout cœur.

VII

Mon bien cher C.,

Je vois avec beaucoup de peine que votre pauvre bras reste encore inerte, mais l'opération va réparer le mal. Je ne vous plaindrais pas dans votre réclusion, si vous aviez auprès de vous Madame votre mère. Comme une telle affection près de soi change les choses ! Cultivez

aussi une autre grande affection moins sensible, mais plus tendre encore, celle du divin Maître. Il ne se tient pas seulement à votre chevet; Il vient en vous; Il y vit. Il se fait le principe de toutes vos actions, de tous vos bons sentiments, de tous vos mérites. Oh! si nous pouvions le voir et lire dans ses traits, comme nous nous trouverions épris de Lui! Activez votre foi par la méditation et, sans le voir, vous le sentirez près de vous.

VIII

Mon bon et cher C.,

Je voudrais que ce petit mot vous trouvât en compagnie de notre si bon ami, l'abbé B. Ce serait une manière d'être ensemble. L'être réellement serait si doux! Je vous dois l'amitié d'un cœur exquis, chose rare, surtout à l'égard d'un pauvre vieux, ce dont il est plus reconnaissant que tout autre.

A défaut d'une mère, vous jouissez d'un cœur d'ami, d'un véritable ami. Vous le consolez aussi, car il vient de faire une perte cruelle et il paraît inquiet de la santé de sa mère. La vie est un chemin de croix.

Je viens de commenter dans mon troisième volume de *Méditations* ces douces paroles : « *Venite ad me omnes qui...* » J'en reste sérieusement pénétré. Est-il possible que chacun de nous dispose d'un tel cœur, d'un cœur sensible comme les nôtres et agrandi, embelli par la divinité autant qu'a pu le faire la toute-puissance réalisant l'idéal possible d'un cœur humain? Ah! si les hommes le savaient, le croyaient, le comprenaient surtout! Oui, le comprendre. Il faut pour cela une longue attention comme pour tout ce qui est invisible. Peu à peu des merveilles se découvrent, comme font les étoiles quand vient la nuit. On prend conscience d'un amour qui étonne, qui émeut, qui remplit de joie, qui détache de tout, qui fait désirer les grandes preuves d'amour, les souffrances!!!

Ce divin Ami va au-devant de notre faiblesse, et si nous n'allons pas à la souffrance, Il nous l'apporte, et parce qu'il reste là Lui-même, parce qu'il en a autrefois partagé l'amertume, nous ne la trouvons pas trop amère. Parfois même, nous nous trouvons vraiment heureux à ce double titre de Lui ressembler et de le soulager. — Quand je dis : amitié, j'entends par ce mot cette conviction ferme et cette franche acceptation qui seules dépendent de nous. La consolation sensible n'est que l'occasion. Elle n'est même surnaturelle que par contact. Tout le surnaturel est dans la volonté. C'est en elle que réside la grâce; mais en vertu de l'union de nos facultés, le sensible est atteint par ses vibrations supérieures. C'est comme au Ciel, où le corps ne participe que de cette manière indirecte au bonheur que répand dans l'âme la vision béatifique... Je laisse aller ma plume, excusez-moi. Ces considérations sont bien dans le sens des fêtes de Pâques. « *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite* »... Que le divin Sauveur daigne nous faire entrer profondément dans cette vie si intime et si haute ! Un lieutenant doit rêver d'y entrer d'assaut et, comme il est aussi bon que brave, il prolonge son rêve en agitant le drapeau afin d'attirer à lui d'autres braves.

Il me tarde bien de savoir où en est votre opération. La Providence sans doute prolonge à dessein votre infirmité, pour vous préserver et vous réserver : tant de bons chrétiens ont déjà succombé !

IX

Mon bon C.,

Ma dernière lettre était à peine en route, quand la vôtre m'est arrivée. Elle me donne quelques-uns des renseignements que je désirais tant avoir sur l'effet de votre opération. Commencez par vous rendre familière et sensible cette vue que tout ce qui nous arrive est disposé pour notre plus grand bien, par un Père tout-puissant.

Trouvez dans cette *conviction l'amour* de votre situation quelle qu'elle soit. Il faut aimer jusqu'à sa complète inutilité quand elle vient des circonstances, car les circonstances sont les messagères du vouloir divin.

Je vous crois appelé à l'apostolat : vous en avez l'aptitude et l'attrait. Si vous ne pouvez l'exercer que rarement, il vous reste de vous y préparer. Vous vous y préparerez par le désir. Le désir accroît la puissance, quand il est vif et prolongé. Un désir comprimé acquiert encore plus de puissance. Ce sera votre cas. — D'autre part, ce qui fait la vie du zèle et ce qui manque trop souvent à ceux qui l'exercent, c'est une intime union à Dieu. Or la solitude et l'inaction vous permettent de vous y introduire, de vous y avancer, d'en faire le moteur de votre vie. Demandez à votre cher ami de C. comment il s'y prend et exhortez-vous l'un l'autre à vous affectionner de plus en plus au divin Maître. Étudiez-le par la méditation de l'Évangile. Allez à Lui au tabernacle comme si vous étiez au temps où on le trouvait dans une pauvre maison de Galilée. Il est le même; suppléez à la vue par une foi pénétrante. Une visite prolongée de temps en temps est un bon moyen de s'en impressionner, alors même que l'on se sentirait froid et distrait. La persévérance est partout victorieuse.

Ces deux moyens : le désir et l'intimité avec le divin Maître me paraissent de nature à occuper un cœur comme le vôtre et à combler le vide présent de l'action. Je me permets de vous renouveler un conseil que j'ai vu utilement employé : dans les périodes de froideur et d'impuissance exprimer par écrit les sentiments que l'on voudrait ressentir vivement pour Dieu.

. . . .

X

Mon bon C.,

Je me suis bien réjoui du bonheur que vous avez goûté aux pieds de Notre-Dame de Lourdes, cette mère qui vous

aime plus même que celle à qui vous devez le jour et ce n'est pas peu dire. Vous êtes revenu aux soins de votre blessure et sans doute à certaines études dans le sens de votre doctorat. Vous avez retrouvé à B. des amis dont vous tâchez de faire de vivants chrétiens, car telle est bien votre mission, en maladie comme en santé. Quand on a comme vous l'attrait et le moyen de l'apostolat, on trouve toujours à l'exercer, parfois après une attente un peu longue et toujours pénible. Comme je vous le disais, profitez du loisir actuel pour entrer profondément dans l'intimité de Jésus. Un des moyens les plus efficaces et, je le crois, les plus indispensables, c'est de méditer habituellement sa vie et ses paroles. Cela s'appelle le fréquenter, et c'est par la fréquentation que l'amitié se développe. Évoquez souvent ce passé merveilleux où il se montrait et parlait. Dites-vous ensuite que c'est bien le même Jésus qui vous regarde du haut du Ciel, qui se donne à vous dans la communion.

Pour s'unir d'amitié avec Lui, il faut avoir soin de se tenir dégagé de tous soucis trop personnels et trop vifs. Les lui confier et n'y penser qu'autant qu'Il le conseille : voilà le bon moyen de se tenir en paix tout en progressant dans l'intime amitié.

Ne tolérez jamais en vous de la tristesse. Le peut-on, le doit-on quand on sait qu'on a là, toujours, un tel ami, qui vous suit des yeux et qui vous aime tendrement? — Jésus a peu d'amis intimes. Combien ne doit-il pas aimer ceux qui le sont ou veulent l'être !

A celle de Jésus, j'ose joindre ma misérable mais bien sincère amitié.

XI

Mon bon C.,

Je ne puis vous écrire qu'un petit mot, parce que je viens d'être très fatigué et que je reste très faible. J'ai voulu dire la sainte messe et j'ai été obligé de l'interrompre pour me reposer assez longuement; après quoi je

suis rentré chez moi, comme anéanti. Je ne sais si je pourrai jamais remonter à l'autel. C'est une bien grande privation, mais comme elle est une peine, elle est un bien.

Je voudrais vous avoir près de moi. C'est si triste de rester si longtemps sans se voir ! Ce qui est plus triste encore, c'est de savoir son bon C. un peu découragé. Non, ce mot n'est pas juste. Il faut dire simplement : épuisé, souffrant, mais plein d'une confiance toute sereine et toute abandonnée envers le Dieu qui s'occupe du moindre passereau. Cet état est une occasion de développer sa force morale; on accepte, on tient bon, on attend. Chaque jour on expose à Dieu son complet abandon, et chaque jour on fait ce que demande le soin du corps et celui de l'âme. Dans cette monotonie s'opèrent de grandes choses. Cherchons Dieu continuellement. Cherchons-le en Notre-Seigneur qui le met à notre portée. Voyons-le au tabernacle comme s'il y apparaissait sans voiles. Parlons-Lui comme à un ami. Quand les pensées ne nous viennent pas dans la méditation, prenons la plume et disons par écrit ce que nous voudrions éprouver.

XII

Mon bon C.,

Enfin un peu de joie ! Votre âme se dilate, vous retrouvez votre cœur !

Dieu ne délaisse pas longuement ses enfants... et s'Il les délaisse, en apparence, sur le moment, c'est pour les habituer peu à peu aux vicissitudes de la vie, car la vie, ne l'oublions pas, est un exil, un temps d'épreuve et de mérite. Elle est également un combat... toutes choses dont l'aspect est sombre. La lumière et la joie ne peuvent descendre que du Ciel.

Votre état physique s'améliore; vous ne resterez pas un infirme. Cette conviction qui s'établit sur une amélioration sensible est une grâce, même pour votre âme. Il devient plus facile de mieux aimer Dieu, quand on est

déchargé du fardeau de l'inquiétude. On se sent porté à la reconnaissance; on devient plus affectueux pour le Père du Ciel.

. . . .

Quand nous reverrons-nous? Sera-ce en ce monde? Ici ou là, vous retrouverez un vrai cœur d'ami.

NEUVIÈME SÉRIE

I

Mes bien chers cousins,

Je me sens profondément attristé par l'immense malheur qui vous frappe. Tout ce que vous m'aviez dit, l'un et l'autre, sur cette enfant si intelligente, si bonne, si gentille, me fait comprendre la douleur qui vous étreint. C'était votre orgueil, votre joie, une grande partie de votre avenir. Vous me disiez votre désir de me la faire connaître et je lisais dans l'expression de vos regards votre joie et votre juste fierté. Pauvres parents, pauvres cœurs déchirés, nul ne peut vous donner ce bien de la consolation dont vous avez pourtant l'impérieux besoin!... nul... si ce n'est Dieu.

Dieu a enlevé à cette terre cette âme exquise, pour la garder près de Lui et lui donner un bonheur plus grand que celui de la vie, généralement triste, d'ici-bas. Vous ne l'avez pas définitivement perdue. Elle n'est qu'absente. Les années passeront et, en passant, vous rapprocheront d'elle. Vous la verrez toujours plus près de vous, ouvrir ses petits bras si chers, vous la retrouverez plus belle et plus aimante. Quelque chose me dit que déjà vous allez

ressentir les effets de sa douce protection. Elle attirera votre pensée du côté du Ciel, vous inspirera des accents de résignation et vous montrera la religion comme le refuge de la douleur et le terrain sur lequel se rencontrent et les âmes qui sont auprès de Dieu et celles qui l'aiment dans l'exil.

Mon âge et ma santé me font voir le terme prochain de ma vie. Tant d'âmes chères m'attendent là-haut ! Une de plus m'y attire. Cette enfant, si bien douée, que je n'ai pas connue, je la verrai toute rayonnante et je lui porterai la joie de vous savoir amis de Dieu et sur la route qui conduit à cette réunion qui n'aura pas de rupture.

II

Mes pauvres chers enfants,

Laissez-moi vous donner aujourd'hui ce titre familier parce qu'il traduit mieux l'affection que je vous porte. Il vous dit également la part si grande que je prends à votre peine inguérissable. Me voici, par le cœur, près de vous, pleurant avec vous et avec vous aussi tenant mes yeux fixés vers cette aurore céleste au sein de laquelle nous apparaît radieuse celle que nous pleurons pour nous. Ne semble-t-elle pas nous dire de sa voix si douce : ce n'est qu'une séparation ; les années sont bien courtes, mesurées sur l'éternité. Vous me retrouverez donc bientôt et pour toujours. Je n'étais pas faite pour la vie, j'y aurais trop souffert sans doute. Je n'y ai trouvé que des joies et je vous dois tout ; je le sentais ; aujourd'hui je le vois. Au ciel, l'intelligence des enfants égale celle des personnes mûres et la vue de Dieu leur découvre des océans de merveilles.

En lui, comme dans un immense miroir où tout se reflète, je vous suis des yeux tout le long des jours. Il vous est possible encore de me faire d'heureuses surprises. Offrez-moi ce que je peux aimer au ciel : tout ce qui fait plaisir à Dieu, ce qu'il attend de vous, tout ce

que j'en espère. Vous ne m'avez jamais contristée par le moindre refus injuste. Si votre cœur comprend ce que je désire, vous me l'offrirez pour cet anniversaire qui est une vraie fête, la fête de mon entrée dans le bonheur parfait. — Pleurez-moi doucement, tendrement, car je vous manque bien; mais puisque vous vivez pour moi, vivez pour me faire plaisir encore, vivez dans ce grand amour que j'ai pour Dieu. Renouvelez en ces jours l'héroïque offrande que votre foi eut le courage de lui faire. Les saints du ciel m'en féliciteront. Allez aussi dans une église, approchez-vous du tabernacle et dites à Jésus qui vous entend : « Vous qui voyez ma fille, parlez-lui de nous; Vous qui êtes près d'elle, baisez-la pour nous. » Quand Vous le recevez dans la Communion, nous n'en sommes séparés que par Lui, par Lui qui nous rapproche! A la voix de l'enfant, je joins ma voix de prêtre pour exprimer les mêmes souhaits avec une affection qui, sans l'égaler, s'en rapproche.

III

Ce retour au pays a réveillé en vous, pauvres amis, de bien douloureux souvenirs! Vous retrouvez partout celle que vous ne reverrez plus sur cette terre! C'est sur vous que vous pleurez, et c'est bien naturel; mais elle n'est point à plaindre : Dieu lui donne un bonheur qui dépasse tant celui que vous aviez rêvé pour elle! Le bonheur est-il de ce monde? S'il paraît, il passe comme une lueur; et la douleur qu'il laisse est en proportion des joies qu'il avait données. Ne soyons pas trop personnels dans nos regrets. Soyons chrétiens comme un de mes amis que j'accompagnais avant-hier au convoi de sa fille, charmante enfant de 9 ans, enlevée elle aussi par une méningite. Il me disait : je la voulais heureuse, je souffre horriblement, mais je remercie Dieu qui la rend plus heureuse que je n'eusse fait! — Vivons la vie que Dieu nous donne, toujours soumis, toujours confiants : l'Éternité, à laquelle on pense habituellement si peu, est pour-

tant le seul bien qui importe. La religion est souverainement consolatrice parce qu'elle est la souveraine vérité et le seul vrai bien.

A vous de tout cœur.

IV

Chers cousins et bons amis,

Je reste près de vous par une pensée intime. En peu de temps, vous avez gagné tout mon cœur. Je sens ce que vous sentez et je souffre par conséquent de ce que vous souffrez. Laissez-moi lire bientôt sur votre visage un peu plus de sérénité, un peu plus de ce rayon d'espérance qui descend du ciel pour consoler et stimuler. Nous n'avons que le temps de la vie pour faire de nous des êtres éternels. Je pense souvent à ce grand vide qui s'est creusé dans votre vie. Seules, les espérances éternelles peuvent le combler. Savoir votre enfant heureuse doit être votre consolation, savoir que vous la reverrez un jour doit devenir votre joie. Rapprochez-vous de plus en plus de ce Dieu qui tient auprès de lui votre fille chérie et qui lui fait connaître tout ce qui peut la rendre plus heureuse : votre affection si grande et aussi vos progrès en vertu chrétienne. Y a-t-il d'ailleurs rien de plus raisonnable que de travailler saintement pour le ciel?

V

Mon cher et très aimé cousin,

J'ai bien pensé à vous en ces jours de tristesse, mais je voyais, planant sur vos têtes, l'ange que Dieu vous a pris. Qu'il soit l'ange de la consolation et de la force ! La vie nous est donnée pour grandir par l'âme, afin que, en face de Dieu, nous ayons des sens plus ouverts pour le contempler avec plus de délices. Qui n'aurait pas cette prétention ferait peu d'honneur à Dieu et à sa propre

conduite. Il ne faut pas le comprendre trop tard, quand la mort nous ouvrira les yeux. Que de bien à accumuler durant ces années de la vie si longue et pourtant si courte !

VI

Chers cousins et bons amis,

Je ne veux pas vous laisser partir sans vous envoyer un nouvel adieu.

Que ne suis-je près de vous au moment où le train vous emportera au loin ! Sans nul doute, je verrais à peine fuir le wagon avec mes yeux remplis de larmes, mais je vous aurais suivis jusqu'au dernier moment... je ne pourrai le faire que par le cœur que rien ne limite, car vous savez combien ce cœur est à vous. Vous m'aviez donné la joie profonde d'une affection entière, d'une de ces affections qui unissent pour toujours. J'offre à Dieu le grand sacrifice de ne vous avoir pas près de moi dans les derniers temps de ma vie... ma pensée vous suivra, mais sans vous attendre... vous m'écrirez souvent pour me maintenir dans votre intimité. Les plus petits détails m'intéresseront. Je recommande à Dieu votre voyage. Quand vous distinguerez une flèche d'église dans les campagnes que vous traverserez, rappelez-vous que là se tient en permanence le Dieu qui nous unit, ce Dieu que j'adore de loin en regardant le pauvre clocher de Puteaux. Après les premières occupations nécessaires, trouvez un moment pour aller saluer dans l'église voisine le Dieu qui, de plus près, ce semble, veillera particulièrement sur vous. Vous lui devez une visite, le premier, car nul ne vous aime comme lui. Vous mettrez petit Jean sous sa protection. Vous aurez à peine le temps de jeter un coup d'œil sur cette lettre avant votre départ. Quand vous la lirez dans le train, songez qu'elle vous parle comme si j'étais près de vous... La tristesse de ce jour et de tous les jours de la terre fait penser à ce revoir

qui n'aura plus de séparation. C'est là le but de notre existence et la consolation suprême.

Je vous embrasse de tout cœur.

VII

Mon cher petit Jean,

Si ton père et ta mère vivaient bien loin dans le fond de quelque lieu désert, tu te sentirais bien seul, bien malheureux à la R.; et si l'on te disait : dans quelques jours ils te seront rendus, ta joie n'aurait pas de mots assez expressifs pour se traduire. Mais voilà qu'on ajoute : ils seront près de toi, ils te verront et t'entendront, mais, toi tu ne les verras pas; tu ne les entendras pas, car Dieu qui te les rend les tient invisibles. Ta joie prendrait alors une teinte de mélancolie, mais resterait profonde en ton petit cœur. Si enfin on te disait : ils ne resteront invisibles qu'un temps; un jour viendra où ils te seront rendus tout à fait; tu les verras, ils te presseront dans leurs bras et te couvriront de baisers, tu tressaillerais devant cet avenir et ta pensée se porterait sans cesse vers ce jour béni.

Eh bien ! mon enfant, il y a un être qui t'aime plus encore que ne t'aiment tes chers parents eux-mêmes, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Il était venu sur la terre, se faisant homme pour faire de nous des dieux; — tu comprendras cela plus tard. — Il prit donc un corps semblable au nôtre : on le voyait, on lui parlait, on l'admirait, on l'aimait; il était si grand, si beau, si délicieusement bon ! Remarque-le bien, ce n'était pas pour lui, mais pour nous qu'il s'était fait homme; il n'avait pas pris un corps pour en jouir, mais pour l'immoler sur la croix, se sacrifiant pour nous sauver. Quand il dut remonter au ciel, sais-tu ce qu'il se dit : il m'en coûte trop de les quitter tout à fait, je m'enfermerai dans une petite hostie pour rester toujours avec eux.

C'est pourquoi il fit ce grand miracle de vivre près de nous, mais invisible. Faut-il s'étonner d'un tel amour? Quand tes parents, un jour lointain, te quitteront, leur vie terminée, ne feraient-ils pas comme Jésus, s'ils le pouvaient? Et toi, que dirais-tu? que ferais-tu? Serais-tu content? N'irais-tu pas souvent dans le lieu qui les tiendrait cachés? N'aimerais-tu pas à leur parler, sachant que, sans te répondre, ils t'entendent? Ce que tu leur dirais, il faudra le dire à Jésus dimanche et lui rendre visite souvent dans le cours de ta vie... Tu ne le contristeras jamais, car il voit tout... Quand tu seras grand, tu sauras le défendre, si on l'attaque devant toi, et tu le consoleras en l'aimant davantage.

Mais, diras-tu, pourquoi reste-t-il invisible? je voudrais tant le voir, me jeter à ses pieds, recevoir de lui de douces caresses! — Tu l'aimes donc beaucoup? Eh bien! alors, il te faudra, toute la vie, penser au ciel, le désirer, le mériter, ce qui t'éloignera des joies coupables. Ne t'étonne donc pas de ce qu'une petite hostie le contient, lui si grand! Son corps ressuscité ressemble en quelque sorte à une âme : une âme n'a pas besoin de grande place. — Cela aussi tu le comprendras mieux plus tard.

Quand tu reviendras de la sainte Table, portant Jésus dans ta poitrine, serre bien tes bras sur ton cœur et dis-toi : il est là, il est à moi. Et puis, ajoute : s'il s'est donné à moi, il est juste que je me donne à Lui : O Jésus, faites de moi et de ma vie tout ce que vous voudrez, ma vie et moi nous vous appartenons. Ce que je pense aujourd'hui, ce que j'affirme, je le maintiendrai, je ne m'éloignerai jamais de vous : un homme d'honneur ne reprend jamais ce qu'il donne et ne saurait trahir ceux qui l'aiment.

Dans le recueillement de ton action de grâces, après avoir exprimé à Jésus ta reconnaissance, ton affection, ton dévouement, demande-lui de faire beaucoup de bien à tes parents, sans oublier ton vieil oncle abbé, de leur donner de douces joies par ta docilité, tes efforts, tes progrès, de te faire aimer par eux de plus en plus et enfin de nous réunir tous un jour dans ce ciel où il se montrera

dans toute l'expansion de son amour. C'est là le vrai bonheur, il est sans bornes, il demeurera toujours.

J'embrasse tendrement et respectueusement mon cher petit Jean qui va devenir le tabernacle de Jésus.

VIII

Mes bons et chers cousins,

Ce que vous écrit M. est exact, je suis très affaibli... Je crois bien que cette fois je ne me remettrai pas. Cependant, comme je me sens beaucoup de vie, je puis faire mentir encore une fois les probabilités; j'avoue pourtant qu'elles sont bien faibles. Si je ne laissais pas mes chères affections, je chanterais avec joie mon « *Nunc Dimittis* ». Entrer dans le bonheur de Dieu, l'aimer enfin passionnément, revoir les siens, quelle adorable perspective ! J'ai tant étudié le divin Sauveur, j'ai tant écrit de Lui que je m'en fais une image ravissante. Quel bonheur de le voir !

Croyez, bons et chers cousins, que je vous aimerai toujours ici-bas et mieux encore au ciel.

DIXIÈME SÉRIE

I

Mon bien cher ami,

C'est un malade qui vous écrit. Voilà huit jours que je n'ai pu célébrer la Sainte Messe, quoique j'aie chez moi ma chapelle. Je souffre beaucoup de la gorge, et depuis longtemps un spécialiste ne m'a pas caché que je suis menacé de perdre la voix. J'en prends bravement mon parti, car la voix est une arme dont je n'ai plus à me servir, et la plume me reste. S'il y a quelques souffrances et quelques privations, c'est tout bénéfice.

Votre affection m'est très précieuse, mais mon regret est de n'en pouvoir jouir. Ma pensée revient souvent vers ces époques qui paraissent plus ensoleillées que celles d'aujourd'hui. Hélas ! trop de choses ont changé, non seulement dans ce petit coin du monde, mais dans tout le monde moral. Sous l'invasion de la matière, par un million d'inventions et la profusion des jouissances qu'elle en retire, l'humanité cesse graduellement de regarder le ciel. Aussi des bouleversements profonds paraissent inévitables et peuvent être prochains. La religion discréditée est apparemment impuissante à arrêter le flot. Il faudra bien longtemps pour amener des conditions favorables et plus encore pour fonder un ordre de choses nouveau, meilleur peut-être, si finalement la religion le pénètre.

En attendant, vous travaillez efficacement et obscurément à cette rénovation, en élevant une nombreuse famille dans les sentiments les plus foncièrement chrétiens.

Dieu vous donnera votre meilleure récompense ici-bas dans vos enfants. J'en ai la pleine conviction.

De mon côté, je sème des idées, je tâche de relever les courages, et de perfectionner les âmes généreuses. J'ai aussi essayé de former l'enfance par le livre dont vous voulez bien me féliciter. Mon ambition est qu'il accentue le mouvement qui porte les chrétiens à se pénétrer eux-mêmes et à pénétrer les enfants d'une piété plus éclairée et plus aimante.

Cet hiver, je me suis remis à des sujets plus élevés, mais bien difficiles. Je voudrais rassurer les âmes pieuses que troublent les mauvaises idées régnantes; mais, pour cela, je me garderai bien de mettre ces idées-là en lumière; je m'applique, au contraire, à les faire disparaître dans la logique et la beauté de nos vérités. C'est dans cet esprit que je viens de traiter la question de Dieu et celle de la Trinité. Aidez-moi de vos prières. La prière est l'âme de tout succès, et le succès d'un livre, par exemple, souvent appartient à des âmes inconnues : sérieuse raison, pour un auteur, d'être humble !

Continuez à me tenir au courant de ce qui se passe ou se prépare dans votre famille qui m'est si chère, et partagez avec votre admirable compagne les souhaits de ma très grande amitié.

II

Mon bon et cher ami,

J'apprends à l'instant, par J. L., l'écrasante épreuve à laquelle vous soumet, vous et votre nombreuse famille, Celui qui n'agit pourtant que dans la sagesse et la bonté. Votre résignation sera pour Lui une vraie gloire; et désormais, votre vie, privée de joie, Lui apportera chaque jour de nouvelles offrandes d'une valeur inestimable. Vous ne vivrez plus que pour Lui et pour vos enfants. Ce que nous n'aurions pas le courage de sacrifier, Dieu nous le prend quand Il nous croit assez à Lui pour tout nous

demander. Je ne pourrais tenir un tel langage à d'autres qu'à vous, mais je sais que vous le comprendrez.

-Ah ! croyez que je compatis vivement à la douleur qui étreint votre pauvre cœur ! Je sais tout ce que vous perdez. Comptez aussi que je ne cesserai de demander pour vous la lumière et le courage qui vous sont nécessaires pour être à la fois père et mére de votre nombreuse famille. Du Ciel, votre sainte compagne vous aidera.

En cette circonstance je sens plus vivement combien je vous suis attaché. Recevez donc, bon et cher ami, la nouvelle expression de mes sentiments profondément affectueux et dévoués.

III

Mon bien cher ami,

Je pense souvent à vous, et, chaque fois, j'éprouve un serrement de cœur en face de l'épreuve qui s'est abattue sur votre vie. Comme vous devez vous sentir seul, malgré votre nombreux entourage ! Et qu'il est lourd le poids de vos soucis ! Quelle admirable occasion de prouver à Dieu votre soumission et votre confiance ! Comme vous grandissez à ses yeux dans votre faiblesse et dans vos larmes ! Ne vous reprochez ni l'une, ni les autres. Une douleur qu'on ne sentirait pas ne serait pas une douleur, et la faiblesse donne la mesure de ce que Dieu entend faire. C'est Lui qui sera votre force : on peut tout par Lui. » C'est bien plus parfait d'être soutenu par sa force divine, que de l'être par la force de nos moyens humains. « Réjouissez-vous dans votre infirmité », comme saint Paul, « c'est lorsqu'on est faible qu'on devient puissant ».

Maintenez votre âme dans une grande paix. Dieu tiendra ses promesses, donnez-Lui une confiance qui n'hésite jamais. Vous vous verrez dans des situations très difficiles : levez les yeux vers Celui qui vous en dégagera : « *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse de laqueo evellet pedes meos.* » S'occuper activement, fermement,

c'est notre rôle. — Faire réussir, c'est celui de Dieu. Ce n'est pas Lui qui fera défaut.

Il faut bien vous attendre à ce que l'air du temps présent pénètre jusque dans le milieu si saint de votre famille. Votre second fils me semble un peu atteint. Peut-être vos reproches lui seraient funestes. Il n'est pas rare qu'à cet âge on ait l'esprit de contradiction. Patience, bonté affectueuse toujours et malgré tout. — Je ne connais pas de livre dans le genre de celui que vous désirez, j'en ai lu un, l'an dernier, qui est très bien fait, mais qui s'adresse à des jeunes gens épris d'idéal. Il est intitulé : « Vers les Cimes ». Il peut être très utile à certaines natures.

Je désire que mon dernier petit livre pénètre le bon cœur de votre fille Marie. Ce me serait une vraie joie de vous aider ainsi dans votre tâche.

J'ai été bien près de la mort en janvier : je ne pouvais plus m'alimenter, et une fièvre de consomption s'était établie. Grâce au Docteur P., j'ai repris des forces, mais je me sens bien usé. Unissons-nous donc dans la prière, dans l'amour de Dieu. Un jour viendra, où nous serons tous réunis à ceux que nous avons perdus, et qui ne cessent de nous aimer.

Votre tout affectionné.

IV

Mon cher ami,

... Je m'intéresse vivement à votre jeune famille. Toutes les fois que vous me ferez part de ce qui la concerne, vous me donnerez une vraie joie.... surtout s'il s'agit de succès, et ce sera, je crois, la règle. S'il suffisait de mes vœux et de mes prières, vous n'auriez que cela; mais il faut s'attendre, dans la vie, à une foule de petites épreuves qui ajoutent à la grande quelques fleurs pour le Ciel. Vous remplissez entièrement votre devoir : vous indiquez la voie et vous y marchez le premier. Puis vous priez, vous emparant ainsi de la Toute-Puissance.

Il y a des vides qui ne se comblent pas, et dont on sent la profondeur d'une façon plus douloureuse, dans les diverses circonstances de la vie de famille. Heureusement, vous savez qu'elle suit, du haut du Ciel, tous ceux qu'elle a aimés, et sa pensée préside à tout ce qui se passe chez les siens. Autrefois, vous vous mettiez à genoux près d'elle pour prier ensemble; aujourd'hui, vous vous mettez encore à genoux près d'elle, mais c'est pour la prier. Votre union est devenue plus haute; vous l'aimez avec plus de vénération et non moins de tendresse. Que de joies vous attendent... là-haut !

Si ma santé me laisse un peu de liberté pour écrire, j'espère achever bientôt mon second volume de méditations, et je vous l'enverrai. Il ne parle que de Jésus Lui-même. Son but est de Le faire connaître intimement. Puissé-je avoir trouvé la bonne manière d'y réussir !

Priez pour votre bien affectionné.

V

Mon bien cher ami.

Les beaux succès de vos enfants sont pour vous une joie mêlée de tristesse : vous songez à celle qui en aurait pris sa large part. Tout nous permet de croire que Dieu communique aux âmes là-haut ce qui se passe d'heureux sur la terre. Il ne veut pas briser des liens qu'Il a bénis. Il laisse vivantes les affections qui se retrouveront un jour. Il les entretient par des communications incessantes. Comment leur montre-t-Il les regrets qu'a laissés une épouse, une mère? Ici-bas nous sommes dans des conditions telles que nous ne pouvons le comprendre. Ce doit être très simple et très facile pour Dieu.

Ne vous reprochez pas votre douleur. Elle est dans l'ordre de la nature, et Dieu en respecte les lois. Ce serait presque monstrueux de ne pas souffrir de certains brisements. La résignation chrétienne donne sa beauté et son

mérite à nos sentiments naturels. Il y a presque de l'héroïsme à dire à Dieu : Mon Dieu, j'aime votre volonté !... Et vous le dites toujours, même au milieu des larmes.

Merci de l'intérêt que votre amitié porte à ma santé. Je ne suis plus qu'une ruine, et une ruine tellement fragile qu'un rien la fait chanceler. C'est ainsi que, durant les vacances que je passe ici dans les conditions les meilleures, j'ai subi par deux fois des congestions qui m'ont tenu au lit. Je n'ai pu sortir dans le parc que pendant huit jours de grand soleil, et je n'ai pas eu l'avantage de m'y promener, parce que j'ai une phlébite chronique... Tout cela est une excellente affaire pour celui qui doit bientôt terminer sa journée : ce sont quelques épis à glaner, à défaut de moisson.

Je compte rentrer à Puteaux le 18. Si vous venez à Paris, montez jusqu'à moi : vous y recevrez l'accueil d'un ami sincèrement affectionné.

VI

Mon bien cher ami,

Je n'aurais pas laissé si longtemps sans réponse votre dernière et si bonne lettre, si Dieu ne m'avait continuellement tenu dans l'inaction, à tel point que, depuis trois mois, je n'ai pu écrire une seule page du troisième volume des « Méditations ». — Vous jugez par là de mon état, et vous comprenez en même temps la tristesse de ce désœuvrement. Croyez que le matin, et souvent ensuite, je remercie Dieu de cette souffrance et m'efforce d'être joyeux.

Quelques personnes amies ont organisé à mon insu, une belle fête à l'occasion de mon cinquantenaire de sacerdoce. J'ai pu célébrer le Saint Sacrifice ce jour-là, par rare exception; j'ai trouvé ma chapelle remplie de fleurs venues de Nice, et un groupe d'intimes venant s'unir à moi. Je garde une impression émue de ce beau jour. Mon memento de la messe a été long, parce que j'y

ai présenté à Dieu beaucoup d'absents. Vous étiez de ce nombre, vous et votre chère famille.

Je vois, par votre remarque sur l'âme de Notre-Seigneur, combien il est utile pour la piété de l'établir sur une vraie connaissance du Dogme.

L'analyse de l'Homme-Dieu n'est généralement pas poussée assez avant. J'ai essayé de faire connaître ce qui est de grande importance pour nos relations avec le divin Sauveur. Il me reste à développer à grands traits sa doctrine, et de la rendre vivante par la méditation de certains faits évangéliques, et de certaines paraboles. Ce serait le sujet du troisième volume; le quatrième comprendrait la Cène, la Passion et la Vie ressuscitée... C'est bien long et je suis bien usé!

Continuons à prier l'un pour l'autre et à nous aimer en vrais amis. L'affection est un peu de soleil dans la vie. Vous pouvez compter sur la mienne.

VII

Mon bien cher ami,

Je demande à Dieu de vous bien garder, vous et votre doux nid que menacent nos rudes ennemis. Qu'Il protège ceux de vos fils qui défendent notre pauvre patrie, et qu'Il nous donne une paix honorable. — Je n'oublie pas votre douleur paternelle, et je partage vos espérances si largement assurées. C'est pour peupler le Ciel que Dieu confie les enfants au père et à la mère. Vous êtes maintenant l'un et l'autre pour eux. Que de grâces et que de mérites vous attendent!

Vous savez combien votre affection m'est chère. La mienne traversera la tombe, que me montre de près l'affaiblissement graduel de ma santé : je ne peux plus dire la messe!

Votre tout affectionné.

VIII

Mon bien cher ami,

La triste nouvelle que vous m'annoncez me cause une vive peine; je sais combien votre cœur est sensible, et je comprends combien la mort d'A. a dû le blesser. Cependant, connaissant aussi vos sentiments religieux et patriotiques, je sais que vous vous êtes tourné vers Dieu pour Lui dire : Tout ce que vous faites est bien fait..........

... Dieu quelquefois sauve les âmes, en abrégeant leur vie. Il lui faut aussi des victimes, et il en a fait deux, le fils et le père. C'est aussi une consolation pour vous de penser qu'il a versé son sang pour la patrie.

Il vous reste bien des sujets d'inquiétude. Vos autres fils sont en danger, je prie Dieu de les conserver. Ceux-là seront des soutiens de la religion, et le nombre n'en est pas trop grand.

Dans cette circonstance, je sens plus que jamais combien vous m'êtes cher. Recevez donc la nouvelle expression de mon affection la plus tendre.

ONZIÈME SÉRIE

I

Madame,

Dieu a fait publier cette grande promesse : « Paix aux âmes de bonne volonté. » Vous êtes une de celles-là; ayez donc confiance. Il me paraît certain que vous avez besoin de secours spirituels, mais je ne sais pas encore s'ils vous sont préparés auprès des filles de saint F. de S.

Je n'aime pas les vocations de simple raison; j'aime à constater que l'âme *tout entière* se porte vers l'œuvre providentielle. Cet attrait vient de Dieu assurément, mais il peut être et il est d'ordinaire *occasionné* par certaines circonstances. Une occasion serait une visite à certaines personnes que je vous désignerais et auprès desquelles vous prendriez une idée d'ensemble.

Tenez votre âme éloignée de toute préoccupation de conscience et dégagée des souvenirs du passé. Ramenez le plus possible votre pensée vers Dieu, notre divin Maître, la Sainte Vierge, selon votre attrait; mais ne vous *repliez pas sur vous-même.* Pour s'élever, il faut s'élancer vers les hauteurs. Toute préoccupation personnelle paralyse ou ralentit l'essor.

Je vous bénis au nom de Dieu et de Marie.

II

Madame,

Ne vous reprochez pas les détails de votre lettre et continuez à y entrer sans aucune crainte à l'avenir. Nous sommes dans la *période d'information;* le but est de vous faire connaître. Il y faut une entière liberté, liberté du côté de l'analyse de vous-même, liberté du côté de l'expression, écrivant comme la pensée vous vient.

Ce n'est pas le moment de vous oublier quand vous m'écrivez; il faut pour un temps vous occuper de vous ainsi ; mais un autre temps viendra où le divin Maître s'emparera peu à peu de vos pensées; alors nous ne parlerons que de Lui.

Les personnes sont assurément beaucoup dans une société, mais les moyens qu'elle offre sont l'essentiel. Je vous l'ai déjà dit, ces méthodes de formation ont une puissance et une souplesse merveilleuses. Ce n'est pas un *moule,* mais un ensemble de stimulants et de soutiens. Vous avez pu constater la différence des natures, chez les trois personnes qui ont été formées à la même école. Je ne

voudrais pas pour vous d'obligations nouvelles et des règles étroites. Je croirais que des *secours* vous seraient utiles.

Il me semble que vous n'avez pas encore trouvé votre voie, mais vous vous êtes si généreusement dépensée et si sincèrement donnée à Dieu, que vous la trouverez. Alors vous aurez la paix et vous avancerez.

Je ne vous demande aujourd'hui qu'une chose : « Allez à Notre-Seigneur avec toute la *confiance que vous auriez si vous étiez sûre de lui plaire en tout.* » Faites cela sur ma parole et constamment, quelles que soient les oppositions.

Permettez-moi de vous bénir comme une fille en Notre-Seigneur.

III

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Continuez à me parler sans calculer l'effet que peuvent produire telles et telles communications. Soyez simple et très simple. Dites le bien comme le mal. Dieu seul est là : je suis son intermédiaire du moment.

Vous avez compris ma pensée et vous avez atteint l'état où je voulais vous voir. Vous avez pensé, senti et agi, comme aurait fait une personne très aimée de Jésus. Je prends sur moi aujourd'hui d'aller plus loin et de vous dire : croyez que *telle que vous êtes,* vous plaisez à Jésus. On peut lui plaire bien avant d'être arrivé à la perfection qu'il désire. Croire à cet amour est le grand viatique sur le chemin. Les imperfections tombent d'elles-mêmes par la *maturité croissante de l'amour.*

En suivant la direction que je vous indique et dont je prends la responsabilité, sans toutefois vous l'imposer, vous garderez la paix et vous prendrez plus de vie.

Quand vous serez dans l'état de paix qui permet d'entendre l'appel de Dieu, vous me ferez part des désirs qui s'élèveront dans votre âme; je vous donnerai alors mon humble avis sur ces deux points essentiels : Comment cultiver votre vie intérieure? Comment employer votre

vie extérieure? Nous verrons si, et jusqu'à quel point, la Société de... peut y être utile.

La direction n'exige pas nécessairement l'obéissance. Elle est un conseil éclairé dont on doit faire cas, selon la prudence, par conséquent selon la valeur des conseils demandés et de celui qui les donne. On peut s'en écarter si, de bonne foi, on ne les trouve pas très justes ou très applicables. Ce serait bien reposant de n'avoir pas la responsabilité de cet examen, mais c'est seulement par exception, et dans une mesure toujours limitée, qu'on doit s'en rapporter aveuglément à l'obéissance. Une obéissance habituelle du jugement *tendrait* plutôt à nous *diminuer*.

Je crois que M. l'abbé de T. aurait souscrit à cette thèse, lui qui voulait que sa religieuse prît le caractère anglais. J'ai lu en partie ses lettres qui n'auraient pas eu grand succès, si elles étaient d'un autre que de lui. Ce que je savais de ses volumes d'une philosophie éminente me faisait espérer mieux. Ainsi que vous me le signalez, on ne saisit pas au juste ce qu'il demande et l'on ne voit ni un programme, ni une méthode. Quelques théories, d'ailleurs mal définies, ne me plaisent pas. Où je l'admire sincèrement, c'est dans sa persévérance à mettre la paix dans les âmes de bonne volonté.

Vous le voyez, à mon avis, la direction n'est pas l'impératif catégorique s'imposant par un droit qui lui serait propre, mais pouvant néanmoins, si elle est sage, s'imposer comme une lumière. *L'âme reste l'arbitre.* Si elle croit devoir se conformer au conseil reçu, parce qu'il fixe les incertitudes de *son esprit,* elle l'accueille *alors* comme venant de Dieu et lui transmettant sa pensée. Elle y adhère donc plus fortement, plus joyeusement et plus surnaturellement encore.

Si vous me permettez maintenant de vous indiquer l'orientation que j'aimerais à vous voir prendre, je vous dirai une chose très simple : sans blâmer les recherches intellectuelles qui font beaucoup lire, je préfère l'application à grandir par l'amour, le dévouement, le sacrifice. Saint Thomas fait remarquer que les vérités ont besoin

de se rapetisser pour entrer en nous, tandis que nos élans pour aller à Dieu nous grandissent sans mesure.

J'admettrai volontiers chez vous la lecture élevée à titre de distraction pieuse; vous en avez besoin actuellement, mais ce n'est point *par elle* que vous grandirez véritablement. J'admets pleinement les lectures qui vous mettent à même d'exercer une influence heureuse sur vos enfants et sur votre entourage.

J'ai une préférence marquée pour les pensées et les sentiments des bonnes âmes. Dans mon oraison, je n'ai jamais cultivé autre chose. Se tenir près de Notre-Seigneur, le regarder, sentir qu'on l'aime et le lui dire : voilà ce qu'il est doux de recommencer chaque jour et de répéter tout doucement à satiété, de même dans les retours vers Dieu dans la journée. Assurément les hautes considérations y conduisent : je trouve plus court d'y aller sans elles.

Je lirai volontiers les petits cahiers dont vous me parlez; ils m'aideront à mieux connaître l'action de Dieu sur vous.

La fidélité aux exercices de piété doit être *habituelle,* mais elle peut céder pour un temps à diverses nécessités. Quand le cas s'en présente, agissez largement et sans trouble.

IV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

1° Ne vous étonnez pas de ne point arriver au calme. Il me semble que Dieu, avant de vous le donner, veut se servir des souffrances causées par cet état pour l'œuvre de la réparation. C'est votre plus riche contribution au salut des âmes. — Si je vous donne cette affirmation, c'est que je ne distingue rien dans vos dispositions qui s'oppose aux volontés de Dieu. Or, c'est le cœur qu'il regarde et non les imperfections, quand elles sont désavouées.

Aimez à vous répéter ces paroles : « Je veux tout ce que Dieu veut. Pour rien au monde, je ne lui ferais volontairement la moindre peine. Ce n'est ni pour en jouir, encore moins pour m'en glorifier, que je désire une profonde vie intérieure. » Désavouez simplement les impressions contraires qui voudraient vous troubler : *elles ne comptent pas.*

2° Étant donné que vous êtes dans ces dispositions, je vous affirme en second lieu que la diminution actuelle de votre vie intérieure ne vous diminue point en réalité. Pour me faire bien comprendre, je dois vous rappeler que la perfection est avant tout dans la volonté. Sans cela que deviendraient ces âmes si nombreuses et si utiles, les Sœurs de Saint-Vincent par exemple, qui sont pour la plupart absorbées par les occupations que Dieu leur confie. J'en ai rencontré qui ne se retrouvaient, et encore? que dans leurs exercices de piété : aucune douceur, aucun sentiment intime de leur vie surnaturelle; rien que de la sécheresse, mais une noble volonté de tout sacrifier à Dieu, même cette part si enviée.

Dieu ne peut pas, sans une sorte de miracle, donner à une âme que sa situation et sa nature en *tirent assez loin,* l'intimité des âmes retirées dans la solitude ou particulièrement aptes à sentir le surnaturel. Ce miracle il le réalise pour *quelques-unes,* mais il n'aime *pas moins* celles qu'il abandonne aux lois naturelles de leur position et de leur tempérament. Celles-ci peuvent être aussi grandes que les autres, aussi divinisées; elles le sont seulement d'une *autre manière.*

Ah ! qu'elle est vraie cette parole de Noël : « Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté. » Or, vous êtes une de ces âmes. Au milieu de vos occupations, quand vous ne pensez pas à Dieu, vous êtes comme une personne qui sommeille. Vous sommeillez, mais votre cœur veille et agit. Est-ce que notre cœur matériel a besoin de notre initiative pour battre et faire toute son œuvre? Nous sommes pleins de forces latentes qui agissent en nous et sans nous. Notre divinisation se fait beaucoup par des actions cachées mises en mouvement par des forces vir-

tuelles. Ce que nous avons voulu se prolonge dans nos actes inconscients.

Laissons là ces analyses et disons simplement : il faut tendre à la vie intime, mais il ne faut pas se troubler de ne la point atteindre : la vie intime n'est qu'une forme de la vie surnaturelle. Le désir paisible et résigné vous préparera à l'obtenir un jour.

3° Revenez donc, je vous le demande, à la pratique déjà proposée : *Soyez dans vos rapports avec Dieu comme une âme qui se sent aimée de Lui.* Au besoin, appuyez-vous sur mon affirmation. Je sens que je ne me trompe pas, et je vous dis que c'est l'ennemi de votre perfection qui vous arrête. Si j'en avais le droit, je vous dirais : « Je veux que vous ayez une confiance sans réserve, une confiance telle que vous la croiriez téméraire », une confiance enfin qui ne laisse aucune place à la crainte. La crainte est chez vous le grand obstacle.

Je prends bonne note de ce que vous me dites de votre désir d'une amie à qui vous pourriez ouvrir parfois un coin de votre âme. Allons lentement.

V

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Une courte et profonde phrase de saint François de Sales tranche l'inquiétude que vous m'exposez : « Le trône de la miséricorde de Dieu, c'est notre misère. »

Ne vous demandez donc pas comment Dieu peut vous aimer et pourquoi vous devez vous croire aimée. Les âmes qui opposent à cet amour une volonté opposée l'éloignent, mais celles qui ne lui présentent que leurs misères spirituelles l'attirent plutôt. Quelle erreur de chercher dans nos mérites la cause de cet amour qui est miséricorde ! Considérez ce que vous êtes pour vos enfants. Votre affection maternelle varie-t-elle selon les dispositions plus ou moins favorables qu'ils vous montrent? N'avez-vous pas toujours pour eux le même cœur? Si leur inattention

vient de l'entraînement ou d'un oubli passager, et surtout si elle n'amoindrit pas leur cœur, ne les serrez-vous pas toujours dans vos bras?

Dieu est meilleur que nous. Il apprécie mieux le *vrai fond* de notre amour. En vous, moi aussi, je n'ai regardé que cela, et je ne consens pas à me laisser influencer par autre chose : je sais que vous aimez Dieu de tout votre cœur, je sais que vous en êtes particulièrement aimée, je conclus : croyez, et exprimez vos sentiments.

Ceci enfin bien résolu, écartez la crainte qui vous vient de ce que les *réponses courantes* qu'on reçoit et qu'on donne finissent par laisser quelque dégoût.

Je crois que ces réponses ont un grand fond de vrai, mais je crois aussi que souvent on ne le *distingue pas assez :* on parle un langage de convention. *Approfondissez* donc ces sortes de réponses, sans y chercher du *nouveau,* et vous y trouverez *du vrai.* Sans doute, à force de les entendre et surtout de les redire, on en perd l'*impression.* Mais la vie spirituelle, pas plus que toute vie sérieuse, doit s'appuyer uniquement sur le vrai apparaissant par la *raison.* Si elle cherche l'impression, elle peut être grandement déçue. Il faut savoir au besoin vivre de pain sec. — Vous n'en êtes pas là, si ce n'est par moments; vous avez pu comprendre ce que vous devez à ce Dieu qui s'est prodigué à vous à tant d'autres moments. — Soit dans vos lettres, soit dans un entretien, j'ai été frappé de cette recherche constante de l'idéal que vous me signalez vous-même; il n'en faut pas dire du mal, mais il ne faut pas trop s'en occuper. Je dis *trop,* remarquez-le bien, car je regarderais comme funeste à votre avancement la direction qui vous en *détournerait* pour vous *fixer uniquement* dans la pratique. C'est un *sursum corda* dont vous avez souvent besoin; c'est un guide aussi, mais qui peut laisser en chemin. Je n'admets pas l'idéal comme *direction* de la piété, mais je l'aime beaucoup comme son stimulant.

Le mérite n'est pas dans la pensée quelque haute qu'elle soit, mais dans le bien qu'elle détermine. Je connais des âmes admirables dont les pensées sont très

communes. Il est vrai que ces vérités communes sont : Jésus souffrant, — Jésus trahi de nos jours, — Jésus s'occupant de nous sans cesse et vivant en nous, — Jésus dans l'Eucharistie, — Jésus qu'on peut aimer et pour qui l'on peut souffrir.

Souvent dans nos pensées nous appelons *élevé* ce qui offre une vue nouvelle ou spécialement délicate. Le sens littéraire est pour beaucoup dans cette appréciation. Ne vous défiez donc pas de l'idéal, mais ne vous désolez pas lorsque les choses religieuses s'en montrent privées. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur... mais ceux qui font la volonté de mon Père ! » Faire la volonté de Dieu, voilà notre fonds. Tant que nous nous y tenons, nous sommes dans le *bien*, dans le *mérite*, dans l'*amour*. Rien ne nous empêche d'y être toujours, pas même le *dégoût* involontaire avec lequel on fait ces choses, pas même les moments passagers de *relâchement* qui n'atteignent pas le fond de la vie. Non, vous n'êtes pas dans la tiédeur, à aucun degré, je vous l'affirme.

Ne vous empressez pas pour multiplier ni pour renouveler vos intentions. C'est inutile et ce serait souvent dangereux ; on arriverait à la complication et à la fatigue. Les théologiens, qui ont souvent du bon, insistent sur l'intention *virtuelle*. Si j'osais, j'emploierais une comparaison qui, toute scientifique qu'elle est, n'est pas assez digne de ce sujet. L'intention *virtuelle* ressemble à une *accumulation* d'électricité. Tout ce qui se fait par cette force incluse dépend de la force primitive. Ainsi pour vous. Croyez bien que lorsque vous remplissez chacun de vos devoirs, vous agissez en *vertu* de l'amour divin qui actionne votre vie. Vous feriez ces choses quand même, assurément, mais cette force étant en vous agit *avec* le sens naturel, et au besoin *agirait sans lui*. C'est ce qui arrive dans les cas pénibles.

Songez donc plutôt à *accumuler* dans vos heures de prière cette force divine.

Regardez toujours la fidélité aux exercices de piété comme la base de toute piété solide. Soyez-leur fidèle, mais ne vous troublez pas, si les circonstances vous

engagent à en négliger passagèrement quelques-uns. Dès que vous êtes redevenue libre, insistez davantage, prolongez-même, malgré la répugnance. Il faut regagner par une ardeur plus généreuse le mouvement perdu.

En résumé, veuillez reprendre, sans plus de discussion avec vous-même, l'attitude de confiance que je vous ai donnée, comme moyen de perfectionnement. Simplifiez-vous en cet acte d'abandon, selon la parole du divin Maître : « Si vous ne devenez comme de petits enfants... »

Faites toute chose dans cet esprit, les choses matérielles et celles plus hautes de l'âme. Quand il vous viendra des anxiétés particulières à des cas présents, si elles sont spéculatives, négligez-les, sauf à m'en parler quand vous m'écrirez, mais cessez d'y penser en attendant.

S'il s'agit de cas pratiques, décidez d'après votre jugement ou les conseils reçus; cela fait, ne cherchez pas à savoir si vous avez bien fait; c'est chose jugée, affaire conclue. Pensez à quelque progrès à réaliser ou à quelque consolation à donner à Dieu.

VI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je crois qu'à la période de vie spirituelle où vous vous trouvez, des secours extérieurs vous seront utiles. Dieu est si bon pour les siens !

A l'approche de la tempête qui va éclater sur l'Église de France, je me sens le cœur bien serré; j'ai de grandes craintes immédiates. Quant à l'avenir, il me semble voir le petit troupeau succédant aux masses, et devenant plus fervent et même plus nombreux qu'aujourd'hui. Mais le peuple nous reviendra-t-il jamais?

Ces jours-ci, à une personne fort malade, souffrant beaucoup et ne désirant que le Ciel, on disait : « Vous serez bien contente d'aller vers Dieu à la fin de la neuvaine. — Oh ! non, pas encore, ce n'est pas le moment.

Jésus souffre trop ! Il faut rester pour le consoler et souffrir avec Lui. » Ce fut tout spontané et très touchant.

Vivons notre vie choisie pour nous par un Père qui sait tout. La vôtre, je le crains, sera éprouvée et restera peut-être longtemps dans une sorte d'indifférence qui n'est qu'une épreuve.

Aimez votre vie autant qu'une vie consolée. Que le Maître vous trouve toujours faisant sa volonté de chaque jour, sans regard sur le lendemain.

VII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Laissez-moi vous dire sans aucun retard combien je prends part à la douleur que vous cause la mort d'un prêtre qui fut pour votre âme un puissant directeur et qui est toujours resté l'ami intime de votre famille.

Ces amitiés sont rares et précieuses, et, comme vous le dites, elles laissent un très grand vide. Peu à peu le mouvement de la vie fait tomber à nos côtés les êtres qui nous furent chers. Leçon sensible de détachement et d'espérance.

Ne craignez pas trop le purgatoire ; il est doux au fond, car on est heureux de souffrir ; on sent que la purification s'opère qui rendra l'âme belle aux yeux de Celui dont l'éloignement fait le tourment suprême. Oh ! quand on se verra près de Lui, tout sera vite oublié ! Faites en sorte que pour cette âme, cet instant soit rapproché par les divers moyens que l'Église met à notre disposition.

Non, il ne faut point garder le moindre souvenir attristant. Ce que Dieu efface est bien effacé. Ce qu'Il ne voit plus, pourquoi le regarderions-nous? Au Ciel, il ne fera jamais le moindre reproche du passé : pourquoi garderions-nous la moindre amertume? Les longues souffrances de ces derniers temps ont été toutes de miséricorde. Dieu aimait cette âme, aimez-la avec Lui ; priez-la.

Voici maintenant quelques réponses sommaires à vos questions fort justes.

1° La notation qu'on donne de chacune de ses actions principales a pour but de nous comparer à nous-même et de nous inviter, s'il est possible, à nous surpasser. Supposez un maximum de 10 et voyez bonnement à quelle distance s'en tient tel ou tel exercice de piété ou de vertu. Faites cela très librement, *presque sans chercher,* très vite par conséquent. La moyenne qui s'en dégage sera vraie.

2° Vous savez l'importance que j'attache à l'examen particulier. Oui, généralement le même sujet occupe le mois entier. Le tableau de la dernière page en est la mise en pratique. Vous y rendez compte du résultat passé. Vous maintenez le même sujet ou bien vous en changez en indiquant les moyens à employer. C'est à la personne elle-même qu'incombe ce choix et il ne faut pas se décharger sur le directeur de cette recherche.

Il n'est pas nécessaire, et il serait dangereux pour vous d'y consacrer trop de temps; quelques minutes bien employées suffisent. La contention d'esprit et le sentiment d'un embarras dans sa vie finiraient par décourager.

Les moyens ne sont que des moyens. S'ils ne conduisent pas au but, qui est de nous faire avancer, employons-les autrement. Il y a même des âmes qu'on doit en dispenser tout à fait.

3° Vous pouvez ne faire que tard votre lecture spirituelle, mais quand c'est *raisonnable,* laissez-la tout à fait. Je parle d'une fatigue que vous ne surmonteriez pas sans inconvénients.

Oui, une dizaine de chapelet suffit, et c'est la manière dont vous l'avez dite que vous marquez.

4° Continuez à être fidèle à vos communions. C'est la *rencontre* avec Dieu. Elle est toujours un acte d'*amour profond,* alors même qu'elle ne soulève rien en nous. Néanmoins, omettez-la sans remords dès qu'il se présente un obstacle sérieux ou un devoir d'état, *même secondaire.* La volonté de Dieu primera tout.

5° Dans la période de formation, il convient, pour mieux s'adapter à l'esprit et au mouvement de la Société,

de suivre la règle avec grande fidélité, mais gardez-vous bien de vous surmener, vous *gâteriez tout!* De grâce, pas de contention, pas de surmenage, mais une bonne volonté toute raisonnable, ne faisant *que ce que l'on conseillerait* à une personne qui serait à votre place.

6° Je crois que pour le moment, le confesseur que vous avez choisi peut vous suffire et vous faire même un bien réel, ne fût-ce que par sa sainteté.

VIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

En lisant votre lettre, j'ai élevé ma pensée vers le divin Maître, le priant de ne pas trop accabler la mère qui souffre dans ses enfants. Vous me dites que tout semble revenir en bon état : je reste donc sur cette impression; mais si vous avez de nouveaux sujets d'inquiétude, je vous demande de me l'écrire; je tiens à partager vos sollicitudes. C'est un des droits de la paternité spirituelle.

Durant cette période de surmenage, vous avez consacré tout votre temps et vos pensées aussi à ces douloureux et pressants devoirs. Redevenue libre, vous semblez envisager avec tristesse ces semaines écoulées, les jugeant bien inférieures au point de vue surnaturel et ne retrouvant plus votre élan... Je suis convaincu que vous avez été aussi agréable à Dieu dans votre activité d'infirmière que dans le recueillement d'une vie paisible. Vous l'avez servi aussi surnaturellement mais d'une manière *autre*. Quelle est la meilleure?... Celle qui *vous est demandée!* Je vous étonnerai peut-être en disant que l'on peut être *très parfait* sans une vie intérieure bien intense, surtout quand on n'en est éloigné que par les circonstances et pour un temps. Quand on fait tout pour Dieu, on l'emporte lui-même en toute occupation; comme ces pauvres femmes de la campagne qui emportent au travail leur enfant, et, sans l'oublier, le déposent en un lieu paisible. La vie intérieure est *une* manière de servir Dieu, la plus

excellente en soi, mais la plus sanctifiante est toujours celle où sa volonté nous appelle. Il faut tellement aimer cette volonté qu'elle soit *notre joie,* alors même qu'elle entrave nos goûts les plus saints.

Il n'y a de bon que ce que Dieu *fait en nous et par nous*, et *tout* ce qu'il fait est *également bon,* également divin. Contentons-nous donc de chercher, ou le plus souvent d'accepter cette adorable volonté; une fois trouvée, de la bien accomplir et de nous *tenir contents,* je dirai même *également* contents de tout. Cette manière de voir calme l'empressement, maintient une douce humilité de cœur et donne une paix imperturbable.

C'est avec raison que vous regardez l'exactitude au lever comme une nécessité de bon ordre pour la journée. Soyez-y fidèle, mais avec les *exceptions voulues.* S'il se peut, ne laissez pas la décision à la torpeur du matin, mais prenez-la la veille largement. Ce retard rentre ainsi dans l'ordre. N'en faites pas l'objet de l'examen particulier, mais d'une bonne résolution qui a sa sanction dans la note de la feuille chiffrée — que vous appréciez justement. — Oui, prenez le sujet de la charité douce et aimable, charité souvent réchauffée par la pensée que vous agissez sous *l'influence* de l'Esprit d'amour, que vos paroles, vos prévenances, vos tolérances, vos sourires même sont ses paroles, ses prévenances, ses tolérances, ses sourires... par vous !

Avec votre feuille, envoyez-moi aussi un mot. Il ne faut pas que nous devenions simplement formalistes. Dites-moi tout ce que vous croirez utile.

IX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Si j'avais été vous, voici comment je me serais exprimé : Je me suis trop occupée de moi et trop préoccupée de mes défaillances; j'aurais dû regarder davantage du côté de Dieu et m'encourager du souvenir de sa miséricorde.

Il en est résulté que je ne me suis pas sentie aimée de Lui et que j'ai manqué de cet entrain qui fait avancer.

Les circonstances m'ont été peu favorables; je me suis vue fort prise par plusieurs soins à donner à mes enfants; j'ai mis peut-être trop de rigorisme à ne pas omettre tels exercices de piété, et je n'ai pas servi Dieu de bon cœur et filialement, peut-être par suite de cette contrainte, etc.

Je m'arrête là. Vous voyez ce que je crois le meilleur pour vous : *beaucoup de simplicité* à vous exprimer et *moins* de rigueur dans votre fidélité. Observez-vous moins, raisonnez très peu; entretenez une confiance hardie, *téméraire,* si vous voulez, bien filiale toujours. Vous ne vous faites pas une idée de l'amour que Dieu a pour vous et de l'indulgence avec laquelle il voit vos manquements qui ne sont jamais des actes délibérés. Acceptez paisiblement la part d'imperfection que vous constatez, mais surtout soyez bien persuadée que Dieu vous en dégagera et vous fera monter plus près de Lui. Trop de mécontentement de vous-même, et des efforts trop empressés ne feraient que ralentir ce mouvement. Dieu entend faire plus que nous; donnons-Lui l'humilité et la confiance qui sont les conditions qu'il exige.

X

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vos observations sur l'humilité et sur ce qui s'y opposerait en vous me semblent justes; mais en tant qu'elles vous font voir ce que vous seriez. Vous êtes *tout autre* de volonté et le plus souvent de fait. Venez donc à ces deux conclusions pratiques : devant Dieu je me sentirai très petite, très indulgente et très faible, et en même temps toute *confiante* et toute *filiale.* Il savait ce que je suis quand Il m'a appelée à Lui. Il sait ce qui reste encore en moi d'imparfait, Il ne m'en aime pas moins puisqu'Il est très indulgent, *très père,* et qu'Il sait bien que je l'aime.

A l'égard du prochain, *disposition générale* de grande

bienveillance, *désir* de trouver juste et bon ce qu'il fait et ce qu'il dit; comme en beaucoup de cas vous devez reprendre, blâmer, corriger, vous le ferez fermement, mais en conservant au dedans cette même disposition de bienveillance et ce même désir de voir tout en bien. C'est le correctif de ce que vous seriez peut-être portée à dire trop sévèrement, et c'est la sauvegarde de l'humilité intérieure.

Orientez-vous vers cette humilité pratique, toute baignée d'amour pour Dieu et pour le prochain. Là se trouve une grande paix.

Vous ne *diminuerez* rien de votre action sur les autres, vous agirez plus suavement, voilà tout.

Je comprends combien il vous en coûte de donner la plus grande part de votre vie à des occupations qui n'élèvent pas. Croyez pourtant que cette situation est excellente pour *vous en ce moment,* puisque c'est Dieu qui vous y veut. Enveloppez tout cela d'une vue de foi et d'un élan de confiance filiale. Qu'il fait bon se reposer en la volonté de ce Père du Ciel !

Donnez à votre esprit la satisfaction qu'il aime et qui lui est bonne : lisez des choses élevées, cultivez en vous des sentiments désintéressés, délicats, ardents, s'il se peut, pour le souverain Bien. Adorez le plus possible la souveraine Beauté. Élevez-vous dans la région du vrai; mais, à cet égard, rappelez-vous bien que la moindre vérité qui descend en nous directement de Dieu nous illumine et nous *embellit* plus que tout ce que nous apporte la science.

XI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai vu avec grand plaisir que le calme a régné dans votre âme, et qu'il s'appuie sur une base solide très juste et très douce, le sentiment de la miséricorde paternelle. Oui, ce bon Père nous accepte *tels que nous sommes* avec toutes nos lacunes, les parents n'y regardant pas de si

près. Ne soyez donc pas plus exigeante que lui, ni si regardante. Ne vous étudiez pas trop, ne vous épluchez pas non plus.

La vie intérieure suppose la pensée de Dieu dominante. Elle se développe par tout ce qui développe les affections dans la famille. Sujet de méditation pour l'appliquer à vos rapports avec Dieu. Les sentiments profonds n'ont pas besoin de variété; ils activent sans cesse la vie.

Aimons à nous répéter auprès de Dieu.

XII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je ne regrette pas de ne pouvoir vous écrire longuement ! Je regarde comme très utile pour vous en ce moment de couper court avec toutes vos préoccupations de conscience, touchant le mois dernier. N'en conservez qu'un sentiment *plus vif* de la pauvre misère humaine et de la bonté toute paternelle de Dieu : vous êtes aimée comme toujours. Votre cœur n'a pas changé; je distinguais seulement un certain laisser-aller, peut-être vu, mais non voulu. Il ne s'agit pas de tant regarder de ce côté, mais de vous tourner résolument vers l'avenir. Lui seul est fécond : il va tout réparer.

Si, *momentanément,* vous ne pouvez satisfaire votre attrait vers les considérations élevées, aimez ce genre de pauvreté.

XIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vous avez reçu une grande grâce en entrant plus nettement et plus profondément dans la *connaissance* de l'action de Jésus en vous. C'est l'élément de l'union le plus intime et aussi le plus impressionnant. Une âme fortement et doucement occupée de cette pensée s'efforce de

penser, de sentir et d'agir comme le ferait Jésus. C'est plus que de l'imitation, vous le comprenez. C'est Lui que vous laissez agir ou que vous *faites agir,* car si l'imitation est cherchée en Lui, elle reste pourtant en nous, qui nous détermine, d'après la lumière de la raison et de la foi, la seule manière ordinaire de connaître sa pensée. Je crois que vous trouverez en cette direction le remède le plus efficace à la sensibilité excessive et à des tentations de domination que vous me signalez : *Jésus ne veut pas agir ainsi par vous !*

Pour la case de l'examen particulier, je vous autorise à la note sur la valeur de ce coup d'œil qui équivaut à l'examen particulier. Ce doit être plus vivant pour vous. Il est bon de suivre les moyens qui satisfont le mieux notre attrait : le but est mieux atteint.

Pour la mortification, soyez surtout fidèle à toutes celles qui sont de nature à *éloigner les obstacles* à l'amour divin. Ne prenez dans les mortifications afflictives que celles qui correspondent à votre situation et à un attrait (non peut-être de sentiment, mais de raison) : ces sortes de mortifications ont *surtout* pour but de *ranimer la piété.* Jugez d'après cela.

XIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oui, aimez beaucoup la simplicité, mais ne vous dépitez pas contre vous-même quand vous vous surprenez y manquant.

J'insiste sur l'application à chercher Jésus et à le regarder. C'est le seul vrai moyen de moins se considérer soi-même. Vous gagnerez peu, en ce moment, à vous étudier. Vous vous connaissez assez, et vous y perdriez beaucoup : Dieu moins vu, moins goûté... du mécontentement souvent. Il faut aller à Dieu le cœur dilaté. Le prochain est une grande ressource, quand surtout nous sommes dans la sécheresse : Dieu prenant pour Lui ce que nous faisons pour le prochain : bonté, attentions, support très doux

et aussi réprimandes, conseils, encouragements... le tout bien imprégné du désir de plaire à Dieu.

XV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je fais un sacrifice en me résignant à ne vous écrire que quelques lignes, tant les vœux que je forme pour votre âme me sont chers. Je *veux* vous voir *toujours en paix,* ne perdant aucune de vos ressources à vous tourmenter, mais les employant toutes à vivre de Dieu; *aimant* sans attache les occupations de votre ménage parce qu'elles vous sont demandées chacune par lui, profitant des moments de liberté pour monter au Ciel respirer un air pur, enfin cherchant partout *tranquillement* quelque bien à faire aux autres. Aidez-vous de la lecture de livres qui élèvent ou qui touchent. Sachez vous résigner aux aridités et aux dégoûts qui peuvent survenir. Tout est bon pour qui aime Dieu vraiment, et non son contentement personnel; mais laissez-moi vous le répéter, que tout cela se passe sous le Ciel d'une vaste paix.

XVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Quand je me représente toutes les occupations et tous les soucis que comporte votre rôle de mère et de maîtresse de maison, je remercie Dieu de ce qu'il vous accorde la grande faveur de vous maintenir dans la recherche de son amour et dans le choix surtout constant de son bon plaisir. Cela suppose un vrai détachement de vous-même, sans quoi vous perdriez forcément le calme et les saints désirs.

Tant que cette divine préoccupation sera dominante, soyez rassurée.

Les manquements passagers sont de petits accidents vite réparés et dont il ne faut faire état que pour aimer un peu plus Celui qui les considère paternellement.

Regardez *toute chose comme un motif d'amour,* et n'y mettez pas d'exception.

Voilà un conseil que vous comprendrez à merveille et que vous ferez bien d'avoir toujours devant les yeux. Le mal et le bien y convergent de points opposés. La conclusion à retenir est qu'en toute situation, en tout état d'âme, il n'y a qu'une chose à faire : aimer et avoir confiance.

Comme vous le dites, il est *essentiel* de réagir après des moments de lassitude ou de recherche de soi-même, sans quoi on risque de rester affaibli. Réagir, c'est faire tout ce qu'on peut jusqu'à ce qu'on sente que tout va bien. Comparez-vous à une personne qui a pris froid et faites comme elle.

Par exemple ! ce que je vous recommande instamment, c'est d'avoir égard à votre état de santé, soit pour *vous juger,* soit pour régler votre conduite. Les médecins assurent que certains enfants que l'on malmène pour leur paresse ne sont que des victimes de leur tempérament affaibli. Rétablissez les forces, et l'activité reviendra. C'est un devoir pour vous de choisir le régime, qui, en rétablissant votre santé, vous rendra de meilleures aptitudes au bien.

Il m'est impossible de vous donner des conseils sur votre conduite relativement à telle ou telle œuvre locale, tiers-ordre, associations diverses. En principe ! ne vous *chargez pas.* En fait, il y a des *utilités évidentes* qui déterminent à se prêter. Voyez ce que vous conseilleriez à une autre, ou ce que je vous conseillerais moi-même, si j'étais au courant des choses et des personnes comme vous. Je crois que vous trouverez dans la société de ... un ensemble suffisant de soutien. Que tels documents soient plus ou moins remarquables, ils vous remettent sous les yeux périodiquement toutes les vérités et toutes les lois de la vie sainte. Cette société de ... fait peu de bruit et beaucoup d'ouvrage.

Quant à l'oraison, voyez ce qui vous réussit le mieux. Jugez-en par le résultat; plus d'ardeur, beaucoup de paix, la présence de Dieu facile. Si une méditation toute simple et aisée vous met en cet état, continuez-la sans crainte. Pourquoi vous revêtir de l'armure de Saül?

Si, au contraire, une suite de méditations sans méthode ne produit qu'une influence légère et passagère, cherchez ce qui, dans une méthode, peut vous venir en aide. Je crois qu'un profond recueillement pour commencer et quelque parole de l'Écriture ou d'un saint peuvent vous convenir habituellement.

La fatigue m'impose de dures privations. Il s'en prépare une autre bien sensible : un de mes yeux est atteint de la cataracte à forme lente. Cet état commence à troubler la vue et à me gêner pour lire. Si je ne peux bientôt faire autre chose que sentir mon inutilité, je serai aussi content, je l'espère, que de me dépenser pour les âmes. Dieu n'a besoin de personne et il veut avoir besoin de nos souffrances.

XVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vivez dans une grande paix; aimez comme si vous étiez une sainte; remerciez Dieu des difficultés et des peines de la vie. Prenez toujours le parti du devoir certain sur des choses d'apparence meilleure.

Faites votre examen dans le sens que vous m'indiquez : qu'il soit une orientation constante. Je n'aime pas la vivisection que vous avez trop souvent pratiquée sur votre âme.

Retenez bien ceci : que vous êtes *la même* aux yeux de Dieu, quelles que soient vos dispositions, vos imperfections et les fautes qui échappent. Donc, allez à Lui avec la *même* dilatation.

XVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Il y a mieux à faire qu'à compter ses pas et à se regarder marcher. Vous êtes toute à Dieu, vous lui avez tout remis, vous voulez que pas un de vos sentiments ne lui déplaise, vous voudriez même qu'ils fussent tous pénétrés de Lui : voilà ce qui est vous, et non pas ce que la faiblesse humaine vous arrache parfois, surtout en fait de ferveur sensible. — Quand vous ne sentez rien, quand toutes les choses divines et la communion elle-même vous paraissent des objets indifférents, vous n'êtes pas changée le moins du monde et le cœur de Jésus vous garde la même intimité d'amour.

Contentez-vous donc de *tendre* vers Dieu toujours, de vous donner à chacun de vos *devoirs* comme à un de ses *ordres,* de le regarder souvent lui-même.

Si vous vous sentez bien inférieure à vos désirs, si même vous remarquez quelque acte moins bon ou un peu de négligence, revenez simplement à votre vrai désir d'être toute à Dieu; faites le plus parfaitement possible la chose du moment présent, et maintenez en vous une paix joyeuse. Oui une paix joyeuse, car vous êtes aimée de Dieu telle que vous êtes à ce moment. Admirez une telle bonté, mais surtout affirmez-la sans hésiter.

Courage ! et permettez-moi d'ajouter ce mot un peu vulgaire : courage et bonne humeur ! La bonne humeur peut être et doit être un reflet de l'amour divin.

XIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Parlons de votre âme. Vous vous exercez à l'aménité. C'est la vertu qui donne à saint François de Sales sa

physionomie si attachante; c'est celle qui doit apparaître dans la personne et le caractère de ses filles.

Cette disposition, plus peut-être que les autres, dépend de la charité! Si elle ne consistait que dans un effort, même constant, à être agréable aux autres, elle manquerait toujours de cette spontanéité qui dilate; il faut qu'elle vienne d'un cœur assez épris de Dieu pour aimer vraiment tout ce que Dieu aime, en dépit des laideurs et des vides qui sont dans tel ou tel prochain.

Cet amour divin rend les antipathies plus rares et toujours moins senties; il inspire le désir de donner du contentement à l'entourage. C'est donc sur l'intérieur qu'il faut agir, mais il ne faut pas négliger les formes extérieures. Alors même que nous aurions à nous les imposer, nous *aidons* l'habitude intime. La contrainte que nous nous imposons nous rappelle vivement le devoir de tendre à *aimer de cœur,* je veux dire d'un cœur surnaturel tout détrempé d'amour divin.

Revenez aussi plus assidûment à l'entretien avec Dieu. Prenez les moyens qui ont coutume de vous mieux réussir. Avec une famille assez nombreuse, c'est merveille que vous conserviez un *goût* si vif de trouver Dieu. Ce désir bien conduit n'enlèvera rien aux affections chères. Elles garderont entièrement la chaleur et l'aisance qui en font le charme. Dieu se plaît à vous voir aimer naturellement vos enfants et votre mari avec confiance et tendresse. L'accomplissement d'un devoir ne nous diminue jamais. Ne prêtons pas à Dieu nos sentiments humains qui se sentent rabaissés par telle ou telle occupation où ils voient engagées les personnes qu'ils aiment. Prenons un brin de panthéisme (un brin suffit) et voyons Dieu en toutes choses et surtout en toutes personnes, car il y est réellement, beaucoup plus que nous ne pensons.

Ne revenez pas trop souvent sur vous-même pour vous examiner. Regardez plutôt *ce que vous pouvez faire de mieux à l'instant même.*

Malgré tout ce qui peut s'y opposer, maintenez en vous une disposition de paix voisine de la joie, si la joie n'y trouve point toujours accès.

Être aimée de Dieu ! Savoir qu'on le possédera un jour ! Quelle source intarissable de contentement !

XX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oui, ce sont des épreuves, et heureusement de *petites* épreuves. Dieu permet ces réveils de la nature pour vous mieux montrer que Lui seul nous soutient en temps ordinaire, ce que nous attribuerions peut-être à notre vigilance et à nos efforts. Non seulement il ne faut pas se troubler et se dépiter, mais il faut remercier Dieu de *cette grâce,* et ne rien *changer* dans nos rapports avec Lui. Son *affection ne change pas* avec nos changements d'humeur. Suivez mon conseil de ne vous examiner que très peu et de ne pas revenir sur le passé de *la veille même. Gardons toute notre pensée* pour aimer et pour agir. Puisqu'il n'y a rien de plus excellent que cela, puisque l'amour confiant *contient tout,* ramenons à cela le mouvement de notre vie.

J'admire la grâce qui vous est faite de pouvoir aller à Dieu si intimement, à travers vos occupations et vos soucis sans nombre. Gardez toujours le cœur dilaté. Au besoin empruntez à saint Pierre cette belle parole : « Et cependant vous savez bien que je vous aime ! »

Une âme qui *maintient en elle* un tel amour fait plus pour son perfectionnement que par l'application sèche à ses devoirs de famille et de piété. Elle a ouvert une source qui coule doucement et sans cesse, portant partout la fécondité, la bonté, la vie qui exulte. Soyez courageuse en cela jusqu'à l'audace.

XXI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Faisons tout en paix; cherchons Dieu sans contention, mais avec une douce fidélité; pensons plus à Lui qu'à

nous, essayant de vivre sa vie, ou ce qui est de même, le laissant vivre la nôtre. Ce n'est point inaction ou attente, c'est l'abstention de ce qui est trop personnel. Ne nous dépitons pas de nos manquements, encore moins de nos froideurs qui ne sont que de surface; le fond ne change pas selon les jours. Nous sommes *autant unis à Dieu* quand nous nous montrons imparfaits, que lorsque nous lui disons avec ardeur notre amour, unis de fond, sinon unis de pensée et de sentiment.

XXII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Insistez sur l'expression de vos sentiments dans l'oraison, à la visite au Saint-Sacrement et même dans le cours de la journée, quand vous élevez votre pensée à Dieu.

Sans hésiter, croyez-vous toujours autant aimée de Dieu. C'est le meilleur moyen d'aimer vous-même.

Il y aurait beaucoup à dire sur cet amour divin; retenez surtout cette notion fondamentale qu'il est essentiellement dans la volonté. Vous déduirez de là des règles pratiques de jugement comme celle-ci : j'aime quand je remplis chacun de mes devoirs; — j'aime alors même que je ne sens rien, etc.

Vous caractérisez fort bien ce que serait facilement votre nature dans la piété : vivisection, dilettantisme. Remplacez ces méthodes, souvent dangereuses, et généralement stériles, par une bonne simplicité, allant à Dieu de bonne foi, de bon cœur, sans trop raisonner, en un mot comme les jeunes enfants vont à leur mère. Pour Dieu, nous sommes toujours de bien jeunes enfants. De son côté, Dieu est toujours bon père !

XXIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous laissez point attrister par l'état actuel de votre âme. Il n'y a point lieu. Vous êtes aussi profondément à Dieu que jamais. Deux choses vous en feraient douter : une certaine *diminution de vie intérieure* et un peu de *laisser-aller* parfois à *votre nature.* Eh bien ! c'est le fait de la situation où la volonté de Dieu vous a mise. Des occupations incessantes retiennent votre pauvre esprit autour des objets d'ici-bas, prennent le temps et disposent mal à la prière intime. Étant moins sur nos gardes et plus excités, nous sommes moins maîtres de notre nature qui agit alors selon son impulsion. L'amour de Dieu, qui est le même, se trouve un peu paralysé.

Quand il prend plus vivement conscience de lui-même, il ne songe qu'à gémir et à s'attrister. C'est bien l'*attestation* de sa vie et de sa force, mais c'est une impression débilitante qu'il faut purifier et rectifier. On la purifie en acceptant franchement l'humiliation et la peine de cet état. On la rectifie, en y cherchant un motif puissant d'aimer un Père qui, lui, n'aime pas moins. Il laisse les causes produire leurs effets, se réservant de sanctifier l'âme par d'autres moyens, ou peut-être par des grâces de *générosité pratique.* Vous en avez tant d'occasions ! Faites donc consister votre vertu *actuelle* dans l'accomplissement joyeux de tant de choses ennuyeuses et dans le support de votre insensibilité passagère pour Dieu, ainsi que de vos involontaires défaillances. C'est là que l'amour de la propre abjection fait merveille. Il remet *d'aplomb* et il fait trouver la sainteté en tout état. J'insiste sur cette disposition, car il me paraît certain qu'elle aura longtemps encore à s'exercer, votre situation devant devenir de plus en plus chargée. Si l'on ne pouvait être grand et agréable à Dieu que dans l'union facile et habituelle à sa pensée, il faudrait maudire les devoirs de la vie, c'est-à-dire sa volonté !

Tout se concilie dans un parfait abandon qui a confiance en Dieu et aussi en un amour réel pour Lui. Laissez le grain de froment dans le sillon obscur.

Ma conviction est que ce n'est qu'un état *passager* (comprenant un certain nombre d'années), mais un état *préparatoire* à une vie très élevée en Dieu un jour.

Courage ! Je prie le divin Maître de vous bénir !

XXIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Soyez en paix. Tout va bien ! vous vivez *par* la volonté constante d'être toute à Dieu, de suivre toutes ses volontés et de répondre à ses moindres désirs.

Ce *mouvement de vie* se trouve non pas diminué, croyez-le bien, mais simplement *retenu* par les occupations et les soucis de votre position.

Il va sans cesse vers Dieu par la générosité; il opère en votre âme son œuvre d'humilité, de fidélité, de courageuse confiance, et donne son efficacité à votre œuvre d'apostolat auprès de vos enfants.

Vous faites ce que Dieu vous demande, efforcez-vous donc de le faire, comme vous le dites si bien, « avec un effort plus généreux de *fidélité* et de perfectionnement de tous vos actes ».

J'ajoute ces mots : allez simplement, librement, vous sachant aimée de Dieu. Ayez le cœur dilaté. Chassez toute hésitation à croire que vous plaisez à ce bon Père, alors même que vous êtes dans la sécheresse la plus complète ou démontée par les difficultés de votre maison.

Ces *impressions ne sont pas vous,* et elles *sont en vous malgré vous.*

Encore une fois, faites-en un sujet de franche humilité, mais d'une humilité qui *vous donne la mesure* de la *bonté divine,* puisque son amour sera aussi tendre.

Ah ! si nous pouvions lire dans son cœur ! Voyons ce que nous serions nous-même à l'égard d'une personne

qui aurait sincèrement à cœur de nous contenter, mais qui n'y réussirait pas toujours. Or, Dieu est assurément bien meilleur et bien plus juste que nous.

XXV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Un mot pour vous mettre pleinement à l'aise. Croyez bien que j'ai compris votre état d'esprit...

J'en étais là, il y a un mois, quand la pensée me vint d'éprouver votre fidélité à mes instructions précédentes, au milieu des tentations persistantes de trouble.

J'aurai une grande joie si vous me dites qu'en *dépit de tout,* vous êtes restée *filiale* envers Dieu, si vous avez tenu à l'*écart* les préoccupations que je vous avais interdites, si enfin votre âme est en *paix;* et je verrai par là jusqu'où va votre puissance de docilité.

Il m'eût été facile en quelques mots de vous rassurer directement. Je n'aurais eu qu'à vous dire : certainement vous aviez plus que les circonstances atténuantes dans le passé, et vous n'avez pas eu la moindre intention de laisser rien dans l'ombre. Aussi rien n'est-il modifié dans l'estime que je vous portais et que je vous garde tout entière et toute particulière. Je connais peu d'âmes qui soient à Dieu plus fortement que la vôtre.

Ne recevant pas votre lettre habituelle de chaque mois, je me demande si la timidité n'aurait pas pris le dessus... Je viens donc, comme on le fait pour les enfants timides, vous prendre par la main et vous dire : ayez confiance !

XXVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Par votre lettre qui s'est croisée avec la mienne, je sens que votre pauvre âme est restée attristée et préoccupée;

or je souffre de penser que vous pouvez croire à une diminution d'estime de ma part et à un blâme sur le passé. Ce passé d'ailleurs n'existe plus pour Dieu. Pourquoi donc le laisser vivre en nous? Si nous connaissions mieux le cœur de notre Père du Ciel, comme nous serions toujours au large et heureux! Ce matin, à la messe, je lisais la parabole de l'enfant prodigue, et il me semblait voir rayonner de toutes parts une atmosphère de bonté, de bien-être, d'abandon infini. Celui qui ne veut pas même laisser parler le coupable avéré permettrait-il à une âme qui lui est restée constamment fidèle de se préoccuper de quelques erreurs involontaires et de quelques légères surprises? Non, non, cela ne compte pas entre un Père tout aimant qui est l'infinie bonté et une enfant tout aimante aussi qui ne voudrait pour rien au monde faire de la peine à son Père. — Eh bien! vous lui en feriez en gardant de la tristesse; vous douteriez de l'étendue et de la délicatesse de son amour!

Vous avancerez plus en tourmentant moins votre conscience. Pourquoi revenir stérilement sur le passé, quand l'avenir nous appelle! Nous n'avons pas trop de notre intelligence et de notre cœur pour aimer Dieu, le faire aimer, réparer sa gloire.

Ne faisons *rien de moindre.* Les difficultés de votre position vous créent déjà assez d'obstacles; n'y ajoutez pas les préoccupations passées qui sont vaines.

Et pour tout dire en un mot : simplifiez votre âme en vous donnant à Dieu les yeux fermés et en comptant sur Lui pour tout réparer et améliorer.

Plus vous lui donnez de *confiance aisée,* plus vous avancerez dans la perfection. Parfois vous sentez des lassitudes; il vous arrive même de négliger une pratique utile... Ce ne sont point des fautes, ce n'est peut-être même pas un manque de générosité. C'est un besoin de repos que demande la nature, mais alors même qu'il y aurait quelque laisser-aller, ce n'est point du tout un de ces actes qui froissent un cœur de Père. Hâtez-vous doucement et reprenez votre joyeuse confiance.

La seule conclusion excellente de ces tentatives de

retour sur le passé doit être de vous porter à une très profonde et très large indulgence pour le prochain toutes les fois que l'*intérêt du bien* le permet.

XXVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'approuve complètement les deux résolutions que vous avez prises. Je n'aurais pu vous en suggérer d'autres.

1° Fidélité à la méditation; 2° méditation qui renouvelle. Il ne sera pas toujours en votre pouvoir d'accomplir la seconde. Après certains efforts, il peut arriver que vous n'ayez rien *remué* dans vos sentiments. Contentez-vous alors de renouveler sincèrement les résolutions habituelles qui fixent votre vie, et de protester de votre amour. Pas de tristesse ensuite.

Ne prenez pas à votre compte ces tourbillons de vanité ou d'aversion qui vous enveloppent parfois et vous aveuglent. Non, ils ne sont pas *de vous,* quoiqu'ils soient *en vous.* Désavouez-les tranquillement quand ils vous pressent trop; mais d'*ordinaire,* ne daignez pas vous en occuper.

Quand une âme *s'est donnée* à Dieu comme la vôtre, Il a pour elle un amour large que n'altèrent pas les fluctuations de ses sentiments de surface et les petits relâchements passagers. Vous ne le ferez jamais trop indulgent.

C'est sous cet aspect que vous devez l'envisager, vous tout particulièrement. Il est plus honoré et plus heureux de votre confiance que de vos craintes. Le resserrement de cœur ne rend pas aimant. Imaginez-vous Notre-Seigneur s'illusionnant sur vous comme font ceux qui aiment beaucoup. L'illusion qui est chez les parents un secours providentiel est remplacée chez lui par une intensité et une générosité d'amour dont nous n'avons pas idée; je ne cesserai de vous le répéter; car c'est une *vérité* bienfaisante.

XXVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Inclinez à croire que vous n'offensez pas Dieu et que vous ne faites pas de peine au prochain. Appliquez cette règle à toute votre vie et soyez particulièrement affirmative dans les cas de doute.

Efforcez-vous à modifier votre nature elle-même en prenant sur votre esprit pour l'empêcher de s'attarder sur des sujets pénibles; en vous affirmant à vous-même que vous ne voulez pas souffrir ainsi. Rappelez-vous souvent qu'il y a quelque excès dans votre sensibilité native.

Portez avec plus d'assurance vos jugements, décidez-vous sans tant de réflexion et comme par spontanéité; votre conscience, aussi bien que votre esprit, étant bien formée, cette promptitude vous guidera plus sûrement que la réflexion. Une ouvrière qui calculerait chaque mouvement de ses doigts devenus habiles, irait fort lentement et ferait une œuvre moins belle; peut-être même serait-elle entièrement paralysée. Agissez bonnement et simplement. Si quelques erreurs s'ensuivent, croyez qu'elles sont *amplement compensées* par le profit général.

XXIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ai-je besoin de vous dire combien je suis touché des souhaits que vous m'exprimez avec une si ardente sollicitude, et du sentiment si filial qui les inspire !

Dieu a bien voulu établir entre nos âmes des rapports dont il est lui-même le lien et l'objet. Il a permis également que je trouve auprès de vous et auprès de tous les vôtres une de ces amitiés rares dont je sens tout le prix.

Ce que je souhaite particulièrement à votre âme, c'est un progrès dans la confiance *toute simple* en l'amour que

Dieu a pour vous. Soyez comme vos enfants qui ne doutent pas du vôtre. Ne craignez pas que telles ou telles imperfections qui trahissent votre bon vouloir changent *en rien* les sentiments de son cœur. Soyez bien résolue à ne lui causer jamais, et à aucun prix, la moindre peine, et moyennant cette déclaration que vous signeriez de votre sang, et que vous ne rétracterez jamais, toutes vos actions lui sont agréables, celles-là même où se glisse l'involontaire action d'un sentiment d'amour-propre. Gardez-vous de déchirer votre âme, pour y chercher, par une cruelle analyse, des intentions cachées. Tenez-vous en à la déclaration de saint Pierre : « Seigneur, vous qui savez tout, vous savez bien que je vous aime. »

Faites évanouir les ombres par la lumière et toutes les intentions imparfaites par un sincère élan vers Dieu. En un mot, pour sortir de tout mal, allez au bien et n'envisagez que lui. La miséricorde divine se charge du mal; on n'avance guère que par la dilatation. Vous l'aurez dans vos rapports avec Dieu. Je désire que vous trouviez le moyen, dans les affaires de la famille et dans la vie, de vous maintenir dans un contentement supérieur, en dépit des inévitables contrariétés qui surviennent. Donnez-leur la mesure convenable d'attention et de soins, mais, une fois ce devoir accompli, votre rôle cesse et c'est celui de Dieu seul qui commence : « A nous de semer et d'arroser, à Lui de donner l'accroissement. »

Si telle ou telle chose réussit mal; si même cela provient de ce que vous vous y êtes moins bien prise, restez en paix. Dieu sait tirer du bien de ce qui est notre fait, sans être notre faute.

Voilà le petit résumé de ce que je demande à Dieu pour vous. *Enfermez-vous* dans ces vues simples, dégagez-vous des préoccupations *particulières,* afin de vivre dans la haute et grande préoccupation d'aller à Dieu, de l'aimer et de le lui dire.

XXX

Monsieur et cher ami,

Mme N. me fait part de ses inquiétudes sur l'état de votre santé. Ce retour du mal semble bien devoir être attribué aux préoccupations de ces derniers temps. Que faire? Voulez-vous me permettre de vous conseiller un remède ? Il est infaillible de lui-même, seulement... tous les tempéraments ne s'y prêtent pas... J'espère pour le vôtre.

Ce beau remède est une *très grande* confiance en Dieu; une confiance vraiment filiale et bien sentie. On fait tout ce que demandent les circonstances, avec le même soin, mais comme *simple instrument* dont Dieu se sert pour ses propres desseins : « Nous plantons, nous arrosons : c'est Dieu qui donne l'accroissement » (saint Paul).

Si quelqu'un devait avoir des préoccupations, ce serait Dieu, car c'est Lui qui est avant nous le maître et le plus intéressé à toutes choses. Une fois notre rôle d'instrument accompli, rentrons dans celui de la confiance, et même, en remplissant le premier, ne perdons pas de vue le second.

Cette confiance surnaturelle est à la fois un don et l'objet d'un effort. Le don, il faut le demander par des prières instantes; l'effort consiste à se *représenter souvent* l'action de Dieu, sage, bonne, paternelle. — Quelques communions en ces temps-là sont d'un très grand secours.

Voilà comment je me permets de parler à un ami que je sais digne de ce langage.

XXXI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis heureux de vous voir bien brave au milieu de vos occupations absorbantes. Vous savez cette grande

chose que, pour le moment, Dieu a placé, dans ces menus détails, son bon plaisir et votre perfection.

Faire plaisir à ceux qu'on aime, n'est-ce pas tout? Qu'en importe l'objet? Aimez donc ces petites choses, vous y trouvez d'ailleurs une excellente école de perfection : possession de soi dans ses paroles et jusque dans ses impressions, — douceur constante des procédés, — amour de sa propre abjection quand on s'est laissé surprendre...

Dieu n'a demandé que rarement à la Très Sainte Vierge de grandes choses, mais il lui a enseigné à les élever toutes, en quelque sorte, à la même hauteur par un amour qui voyait en chacune ce bon plaisir divin. Cette vue, qui élève l'action, dilate aussi le cœur.

Par exemple, pas de concession aux craintes et aux scrupules! Il n'y a plus de passé, et dans le présent il ne reste que cette volonté dominante de vivre abandonnée aux soins d'une maternelle Providence. Jamais de tristesse entretenue. Sortez de l'ombre dès qu'elle veut vous envelopper. Méfiez-vous d'une cause qui pourrait sembler légitime : des imperfections réelles, quelques rechutes passagères... le dégoût peut-être de certaines occupations matérielles très nombreuses qui semblent vous tenir en bas, brisant tous vos élans et vous rendant momentanément incapable de vous sentir vivre pour Dieu... C'est du mauvais temps, il faut continuer tranquillement son chemin bien tracé.

Je vois que vous avez pu faire habituellement la sainte Communion. C'est là en effet une grande source de ferveur. La confession est aussi un secours précieux, car là Dieu vous parle. Remerciez-le de vous avoir donné le guide qu'il vous fallait, sur toutes choses la paix, la paix, la paix en Jésus, l'âme de votre âme.

XXXII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oui, vous êtes comme Fénelon et sans doute un peu plus que lui, dans cette perplexité provenant du changement des impressions. Je doute qu'il en fût là *habituellement.* Je croirais plutôt que ce fut le résultat des préoccupations mystiques où il fut entraîné. Les lignes qui suivent, et où il semble condamner la prudence naturelle et les arrangements humains, sentent un peu l'exclusivisme du « pur amour ». Dieu nous a donné la prudence comme guide. Cette prudence doit assurément s'inspirer des vues de la Foi, mais, sans cette lumière supérieure, elle doit tenir grand compte de tout ce que dicte la raison. C'est la prudence *exclusivement* humaine qui est seule condamnable. Le saint doit vivre comme un *honnête homme* en ses *actions,* et beaucoup plus haut par ses *intentions.* Il faut en dire autant des *arrangements humains* dont il parle. La « recherche de soi » est une *pente* qui tend toujours à nous *entraîner.*

Il ne faut pas s'accuser d'en *sentir* l'influence qui est dans notre nature, ni trop analyser ses effets, car on en sort sans y voir plus clair, et tout embrouillé et moins entrain. Il faut aller à Dieu de *bonne foi,* de *bon cœur,* et le prier de ne pas *faire attention* à nos sottes pensées de recherche de nous-mêmes, que nous avons *toujours désavouées en bloc.*

Ainsi on marche à l'aise, et on aime Dieu plus filialement. On a pour cela le temps et la *liberté d'esprit* qu'on gaspillerait à de vaines inquiétudes.

Les examens sérieux sont utiles et souvent nécessaires à la première période de la vie pieuse où il s'agit de se bien former. Plus tard ils doivent se faire plus simplement.

Écoutez le divin Maître vous disant : « Je suis là, ne crains rien. »...

« La paix, la paix, la paix. »

XXXIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'espère que vous avez retrouvé définitivement la paix. La souffrance avait un peu *exaspéré* votre sensibilité si vive. De là vos manquements passagers et au fond excusables. Il faut maintenant nous en réjouir! Pourquoi donc? Parce que nous avons été l'objet de la miséricorde, et que nous la connaissons si indulgente qu'elle ne nous accable pas de reproches, et si puissante qu'elle détruit complètement le mal par un pardon complet et sans retour. Aimons à nous sentir plongés dans cette miséricorde paternelle pour l'avenir, comme nous l'avons été par le passé.

Rien ne chasse mieux que cette pensée la crainte de *nous-mêmes* et celle de l'avenir. Qui s'attache à la miséricorde est sauvé. Cet attachement filial comporte une douce humilité qui accepte de se voir pauvre et faible.

La confidence d'H. n'a rien qui nous surprenne. En vérité, je ne le verrais pas, tel qu'il est, dans le monde, et sa profonde piété le dispose admirablement à un ministère qui ne doit trouver son repos qu'en Dieu. Comme aptitude, je le verrais plutôt religieux, mais c'est surtout l'attrait qui décide, car Dieu le donne. Nous en parlerons souvent désormais.

Ai-je besoin de vous dire, à vous, combien est grand le sacrifice que Dieu semble vouloir m'imposer de ne pas reprendre nos entretiens de l'an dernier! mais le mot sacrifice n'est-il pas écrit sur tout ce qui est grand et saint.

XXXIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vos notes de méditations me plaisent beaucoup. Elles donnent une note élevée et bien vivante. Peu importe

qu'une pensée soit tirée d'un livre. L'essentiel est de l'avoir en nous d'où qu'elle vienne et il y a plus d'humilité à la recevoir qu'à la trouver. L'ayant reçue comme de Dieu, on s'en pénètre, on l'étend et l'on finit par en faire sa chair et ses os en se l'assimilant.

Je remarque dans votre bulletin quelques défauts en fait de charité et d'humilité. Ne vous en faites pas de trop vifs reproches. Votre nature serait rigoureuse et rebelle aux contradictions. Vous n'en avez que plus de vertu, car vraiment vous dominez d'une façon habituelle ces sentiments et leurs manifestations. Plus vous vivrez de Jésus, plus cet effort vous sera facile. Que ne ferait-on pas pour Lui !

Une personne très simple me disait ces jours derniers : Pour m'occuper de Jésus, j'aime à me mettre à la place de la Sainte Vierge quand elle jouissait de sa présence. Je me demande à quoi elle *pensait* et ce qu'elle lui *disait,* soit en le voyant travailler à Nazareth, soit en le retrouvant les soirs de ses prédications, soit au Calvaire. C'était de lui qu'elle se préoccupait et non point d'elle-même.

J'ai pensé à vous envoyer cette note pleine de fécondité sous sa forme très simple. On voit si clairement quand on est près de Jésus, et il remplit si bien la pensée et le cœur !

XXXV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Si vous pouviez lire dans le cœur du divin Maître, vous verriez que *jamais* son affection ne change à votre égard. Il n'y a rien qui lui déplaise vraiment dans ce que vous appelez de la froideur, ni dans les petits écarts que vous vous reprochez ; il est sûr de votre amour et son amour n'en demande pas davantage. Sans doute, il nous appelle toujours à une union plus intime, à une générosité plus grande, à une domination plus complète de notre nature : mais il n'exige pas tout cela sous peine d'un vrai déplai-

sir et surtout d'une diminution d'affection. Cela est certain. Un grand cœur doit penser, sentir et agir ainsi; or quel cœur est plus grand que le sien? Ne vous en faites pas un cœur amoindri. Aimez, agissez, supportez-vous en paix. Quand on a la certitude d'être aimé, on doit bannir toute tristesse, cette tristesse fût-elle causée par la vue de réelles imperfections.

Dites-vous bien que l'état de vie où Dieu vous a appelée est moins favorable à la vie intérieure, et que par conséquent vous ne devez pas vous accuser d'avoir l'esprit préoccupé de mille soucis et soins matériels. L'union à Dieu ne se fait pas seulement par la vie intérieure; elle se fait aussi par tout acte de vertu et par le gémissement d'offrir si peu. Je vous ai rappelé souvent la parole de l'Apôtre : « C'est par l'aspiration et le gémissement que s'opère notre perfection. » Je ne vois rien de plus encourageant et de plus consolant.

Quand on est dans cette douce conviction d'être aimée de Dieu en dépit de toutes ses misères, on est inclinée à se faire douce aux misères d'autrui, comme aussi à recevoir sans peine certains procédés moins bienveillants ou même moins justes. Remarquez-le bien, ce ne sont pas précisément nos manquements qui produisent ces bons résultats, mais *la vue de ce que Dieu fait malgré* ces manquements. Ce n'est pas même notre regret et notre peine qui nous y conduisent; mais la seule impression filiale. C'est elle qu'il faut cultiver.

Je ne sais pas si j'ai bien expliqué ma pensée, je prie Dieu de vous la faire comprendre à fond.

XXXVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous attristez pas des découvertes que vous faites dans la région de votre nature. Ce terrain fourmille toujours en mauvaises herbes. Je vois que vous n'entendez

pas les laisser grandir : travail de bonne volonté, de patients recommencements et de féconde humilité. Je ne suis pas inquiet et je sais que Dieu aime votre âme telle qu'elle est, sans vous faire de durs reproches de ce qui vient en elle malgré elle.

Reconnaissez donc vos manquements ; regrettez-les paisiblement; prenez-en occasion d'admirer et d'aimer la bonté qui ne s'en offense pas et redites sans cesse à vos tentations de tristesse : je suis aimée de Dieu et je l'aime. C'est le moyen de tout améliorer, car c'est la source intarissable du courage vaillant.

XXXVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Eh bien oui, efforcez-vous d'exceller en douce charité. Cultivez particulièrement celle du dedans, l'autre poussera toute seule. Je dis « exceller » car cette vertu existe en vous très réelle, je dirai même très forte, mais comme elle est une greffe entée sur un sujet peut-être un peu âpre, elle a besoin de perfectionner la nature, et c'est une œuvre de patience avec soi-même et de résolutions fréquemment renouvelées.

Chez vous le cœur est généreux et ardent, mais l'esprit est exigeant. Il voit le parfait, il se révolte contre ce qui est défectueux, aussi bien chez vous que chez les autres. Hélas ! il faut bien se faire à cette idée que la nature humaine est foncièrement imparfaite; il faut surtout considérer quels ont été les sentiments et les procédés du divin Maître à son égard. Je ne me lasse jamais de méditer sa tolérance, sa patience, sa bonté, sa tendresse même à l'égard de ses apôtres. J'en suis toujours ravi et surtout confus.

Prenons son cœur, faisons-le battre dans notre poitrine; ne permettons à notre esprit aucune exigence qui lui aurait déplu. Croyons-nous profondément aimés de Lui tels que nous sommes, et rendons-Lui un semblable

amour dans les personnes dont le genre ne nous convient pas. Faites de ce côté de grands efforts. Hésitez à blâmer, même intérieurement. Soyez partiale.

La charité s'alimente dans cette vue de Notre-Seigneur, mais cette vue à son tour, pour s'imposer, a besoin du secours d'une vie assez intérieure. Il faut l'air du Ciel à cette plante surnaturelle.

XXXVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Soyez bien en paix et tournez votre âme vers la joie, car vous êtes vraiment à Dieu et très aimée de Lui. Les imperfections et les petites défaillances comptent peu quand elles sont connues et désavouées. Mettez un peu plus de fidélité à vos devoirs de piété et beaucoup plus d'entrain à vous faire charitable, même au dedans, pour plaire à Dieu, pour permettre à Notre-Seigneur d'aimer par vous des personnes qui naturellement vous plaisent peu. Cet exercice de charité foncière est un des plus nécessaires et des plus consolants. Quand on sent qu'on aime, mais qu'on aime vraiment, et que la vue de Notre-Seigneur en est la cause permanente, on sait par là même qu'on est uni à Lui et bien sous son influence. On le sait content et cette pensée forme le centuple proposé à la générosité.

Je me demande si votre désir de vous imposer aux autres est condamnable. Il ne le serait que s'il y avait excès.

Vous avez aussi à exercer le commandement chez vous et une influence au dehors. Pour le bien faire, il ne faut pas être trop craintive et regardante; on va, on parle, on agit pour le mieux simplement, on s'impose quand la situation le demande, on soutient son idée quand on la croit bonne.

Évidemment vous avez à craindre en cela l'invasion

de la vaine complaisance, mais vous vous en dégagez dès que vous vous en sentez atteinte.

Le signe auquel vous reconnaîtrez l'excès ou l'alliage trop naturel, ce serait une extrême irritation, des sentiments de mépris, quelque trouble et de l'obsession. Il faudrait alors, non pas abandonner une ligne de conduite qu'on croit juste, mais introduire dans son intention un plus vif désir de plaire à Dieu et d'être bonne pour tous. Cette protestation doit rendre la paix, si elle est bien faite.

XXXIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Soyons toujours contents de ce que Dieu fait et des conditions où il nous place. Parfois elles paraissent moins favorables à l'union que nous voulons avoir avec Lui : au fond, cette union se fait d'une façon moins apparente par la volonté. Vouloir tout, et avec confiance. Se tenir en paix. Faire des efforts sérieux, mais pas excessifs et sans empressement. Protester à Dieu qu'on l'aime de toute son âme... voilà au fond la vie surnaturelle, telle que la permettent toutes les circonstances. Il est réservé à certaines situations, comme à certaines heures, d'aviver le sentiment de cette union.

Nous devons les désirer, mais paisiblement.

XL

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Il ne faut pas qualifier toujours comme *résistance à la grâce* certaines satisfactions d'ordre naturel qu'on se permet. La distinction n'est pas chaque fois très facile, et il ne faut pas examiner longuement ces cas qui sont fréquents. Ce qui importe, c'est de ne rien s'accorder avec une conscience *restée douteuse;* on sort du doute *prati-*

quement par cette affirmation sincère : « Mon Dieu, si je croyais que vous me demandez ce renoncement, je vous le donnerais aussitôt ; mais je crois que vous me permettez cette petite satisfaction, ce repos, cette jouissance. »

Étant donné votre position et votre nature, vous devez éviter les conclusions *absolues* que peuvent et que doivent parfois tirer des personnes dont la vie est *strictement* à Dieu, comme les religieuses et aussi certaines personnes du monde qui se sont entièrement livrées à la perfection.

Faites la part de la *mortification* et celle d'un *légitime réconfort.* Veillez seulement à ce que ce que vous vous accordez ne vous *amollisse* pas et ne vous laisse pas l'*esprit dissipé.*

Que le divin Maître se fasse sentir à votre cœur; vous trouverez là plus de repos et plus de joie que dans les satisfactions naturelles. Soyez alors plus inclinée du côté de la privation, tandis que vous pourrez prendre plus de latitude quand la sécheresse dominera.

XLI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne craignez pas d'avoir pour votre âme les plus hautes prétentions. Ce n'est pas en vain que Dieu a mis si avant dans votre nature le sentiment du plus parfait. Idéal ne veut pas dire imagination, mais tendance à ce qui est élevé et grand. Ne vous privez donc pas de ce secours en vous défiant de lui, mais poursuivez-le *humblement.* Regardez-le comme un *moyen* d'aimer Dieu davantage et de lui *ressembler* toujours plus.

Ce sentiment, comme tous les autres, demande à être surveillé et dirigé. Il n'est pas un but, mais un moyen. Quand vous vous en êtes écartée, il vous porterait au relâchement s'il n'était pas relevé par l'humilité; c'est pourquoi je vous disais de le poursuivre *humblement.*

L'humilité éteint tout dépit et ranime le courage en montrant que nous pouvons tout réparer avec le secours de Dieu et un nouvel effort. Elle nous montre notre défection comme toute naturelle et notre relèvement comme l'amour voulu de Dieu et facile avec son aide.

XLII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

C'est donc la paix, une magnifique paix, ferme et haute, que je vous souhaite. Ayez d'immenses désirs de perfection, désirs trop grands pour être réalisés tout à fait ; ayez donc, à côté, une humilité sans mesure qui ne se trouble de rien. Que rien n'arrête l'élan de votre amour pour Dieu, pas même l'évidence (apparente ou réelle) de votre peu de mérite. C'est Lui qui mérite d'être aimé, et ce motif est éternel. La grâce nous rend capables de ce qui dépasse toute nature et tout effort. Partons pleins d'une joyeuse confiance.

Quand je vois le bonheur qui règne dans votre vie de famille, je me réjouis et je tremble ! N'est-ce pas le propre d'une affection profonde, instruite par une longue expérience de la vie ! Ah ! puisse le Dieu que nous aimons se contenter des petites peines qui traversent sans cesse la vie la plus favorisée ! Et qu'est-ce que cela en face des tristesses dont j'ai été si souvent le témoin ! Au milieu de l'insécurité universelle, cherchons Dieu, notre refuge, notre appui, notre espoir. Faisons planer au-dessus de tout ce qui passe les grandes ailes de l'éternité, qu'elles emportent dans les hauteurs, au-dessus des nuages, notre pauvre pensée craintive. Vivons d'avance où nous vivrons toujours !

XLIII

Mes chers amis,

C'est avec une satisfaction particulière que je viens vous apporter l'*Alleluia* de Pâques. Après les grandes épreuves la joie est plus profonde et plus douce. Cet « *Alleluia* » sera un acte de remerciement et aussi un hommage à la Paternité divine qui a veillé sur votre chère enfant. Il faut plus que jamais s'abandonner à Elle en tout et toujours. Il faut tout espérer et en même temps être disposés à tout accepter. Cette disposition n'enlève à la souffrance que ses excès et les désordres qu'ils causent; elle laisse à l'âme toute sa sensibilité, et cette sensibilité elle-même devient la source des plus grands actes et des plus grands mérites, car elle oblige l'amour de Dieu, pour la dominer, à dépasser ses limites ordinaires. Jésus, à l'agonie, n'eût pas été aussi grand s'il n'avait pas laissé sa sensibilité repousser avec horreur le calice que son « fiat » retenait et aimait. Que de beaux actes vous aurez faits ainsi ! Quel accroissement d'amour se sera produit dans le cœur de Dieu et dans le vôtre !

XLIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous étonnez pas de l'impression habituelle de lassitude qu'éprouve votre moral : c'est l'effet lointain des brisements de cet hiver. Nous n'avons pour les exercices de la vie pieuse que notre pauvre nature élevée et soutenue par la grâce. Son état se fait donc sentir dans nos rapports avec Dieu. Je vous conseillerais de *chercher* Notre-Seigneur fidèlement, sans contention et avec confiance. Vous le trouverez sinon d'une façon qui le contente, du moins d'une façon qui vous unira de pensée et de cœur, sérieusement et utilement. Comme moyen

je n'en vois pas de plus efficace que l'examen particulier. Cet exercice peut trouver sa place à tel ou tel moment de la journée, ou bien se diviser en plusieurs retours plus courts, mais sérieux. Il serait bon de marquer votre note.

XLV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Parlons de votre âme dont vous m'ouvrez avec une parfaite clarté les dernières pages. Sans entrer dans des explications, je vous affirme sans la moindre hésitation que vous n'avez commis aucune faute vénielle. Vous avez été violemment persécutée par votre nature, que vous pouvez sans doute désavouer, mais qui vous impose ses impressions et presque ses jugements.

C'est pourquoi le remède que je voudrais vous proposer consiste, non pas à combattre, mais à porter ailleurs vos pensées. Je vois le divin Maître si grand, si bon, se présentant à vous et vous demandant de tourner vers Lui tout ce que vous pouvez de votre esprit et de votre cœur. Jamais vous ne l'aimerez autant qu'il le désire. Voyez-le donc vous reprochant avec tendresse de vous attarder en des préoccupations sans valeur, sans grandeur, et qui vous *détournent* de Lui. Ce n'est pas seulement du temps perdu, c'est une bonne disposition évanouie. Pour retrouver un cœur attentif et aimant, il suffit de *laisser tomber* ce qui vient de se soulever, en écartant soigneusement tout ce qui revient à l'esprit et en évoquant l'image de Jésus tendant les bras vers vous... Tout cet invisible est *très réel*. Tâchez de vous le rendre *sensible*. Au lieu d'aller à Lui en écartant les ronces, prenez des ailes et volez au-dessus. Vous le trouverez plus sûrement, plus vite et combien plus délicieusement !

XLVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je vois avec grand plaisir que vous acceptez bravement les gênes qu'imposent à vos désirs de vie intérieure la surcharge des occupations et les fatigues de votre santé. Vivez de ces désirs accompagnés d'efforts. Réservez-vous toujours la part d'exercices de piété que l'expérience vous montre nécessaire.

Omettez avec regret, mais sans trouble, la part qui deviendrait trop lourde. Quand l'union de pensée avec Dieu est moins facile, appliquez-vous à cette union de volonté qui accomplit chaque devoir sous cette impression plus ou moins distincte : j'accomplis le plan de Dieu sur moi. J'aime tout ce que chaque devoir me commande, car Dieu aime à me voir ainsi.

Quand l'attrait s'y prête, cherchez au Ciel ou au tabernacle le regard de Jésus. Recueillez-vous de temps en temps pour le contempler, agissant en vous et par vous, inspirant et divinisant vos actions.

Maintenez-vous humble et douce et ne vous étonnez pas d'éprouver parfois des mouvements contraires; vous arrivât-il d'y céder, désavouez, aimez, remerciez; c'est une grâce d'humilité.

Que vos nombreuses préoccupations à l'égard de votre famille et de votre maison soient pour vous un continuel exercice d'abandon à Dieu et de confiance. Vous ferez toujours ce que demandera chaque situation, mais vous le ferez avec le calme que donnent les hautes pensées.

Que vous soyez avec ou sans consolation, vous restez la même et vous êtes également agréable à Dieu. Dieu ne juge pas d'après la physionomie qui est d'essence mobile.

Je termine par le désir de vous voir reprendre sérieusement l'examen particulier, non pas un examen de forme complète, mais une revue courte et nette de la matinée, avec une résolution précise pour la soirée. Vers le soir une recherche plus soigneuse.

Dites-vous sans cesse et dans tous les états de votre âme : Telle que je suis, même bien pauvre, je suis aimée de Dieu. Ce sera votre force comme votre consolation.

XLVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

N'appelez pas déchéance l'état d'âme dont vous souffrez. En le comparant à celui de votre printemps spirituel, vous devriez vous rappeler que chaque saison a son caractère. Ce ne sont plus des fleurs que Dieu attend de vous en ce moment, ce sont des fruits. Votre mission s'est élargie et elle est devenue si complexe, si exigeante, que votre activité se porte nécessairement au dehors.

Votre vie intérieure n'est plus la contemplation intime, mais l'amour de Dieu dans son service, amour généreux qui ne refuse rien et qui ne s'attriste pas de se trouver comme insensible devant les divins objets de la foi.

Conservez les précieux souvenirs d'autrefois avec les désirs qu'ils entretiennent. Le désir maintient le mouvement vers Dieu et assainit les préoccupations absorbantes.

Votre état d'âme actuel est dans l'ordre des choses que Dieu respecte. Ce serait une sorte de miracle si, au milieu des mille soucis de votre condition, vous conserviez la vue tranquille et le goût sensible des choses divines. Dieu, qui se complaisait dans votre cœur épanoui, se complaît dans votre fidélité pleine d'abnégation.

Soyez donc avant tout fidèle : fidèle à être humble, douce, résignée ; fidèle à penser que vous faites la volonté de Dieu ; fidèle aux exercices de piété et aux divers moyens qui stimulent.

Dilatez donc votre cœur. Dieu vous aime et vous aime telle que vous êtes. Je tiens à ce que cette conviction reste en vous à demeure : elle est juste, et elle est le plus grand principe de courage et de progrès.

XLVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je me rends parfaitement compte de la difficulté où vous êtes de trouver un moment assez long et assez tranquille pour examiner à fond votre âme et m'en rendre compte. Je vous proposerai ceci : m'envoyer en temps voulu votre bulletin, même sans un seul mot, puis me parler de votre âme quand cela vous sera facile. Une direction a ses grandes lignes dans lesquelles il faut se tenir ou se remettre.

Cherchez Notre-Seigneur ; dominez vos impressions, soit au dehors par le calme de la parole et l'aménité du visage, soit en dedans par une douce et forte pression sur tout ce qui voudrait vous troubler, soit du côté des personnes, soit du côté des événements. — Dans le milieu qui vous est fait, vous vous appartenez bien peu. Ne vous étonnez donc pas de ne pas jouir d'une vie intérieure reposée, et comme cette vie intérieure n'est pas là pour vous avertir et vous aider, vous vous surprenez parfois imparfaite et surtout vous souffrez de ne pas prendre un essor plus élevé. Nous sommes revenus souvent sur ce point.

J'insiste sur ce dernier : toute grandeur est dans la mesure de l'amour divin; or il peut y avoir beaucoup de cet amour dans une *confusion* humble et paisible, et dans de bons *désirs* bien sincères.

Disons-nous chaque matin : aujourd'hui je vais tout faire pour que Dieu soit content, et chasser toute tristesse.

XLIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis heureux d'avoir pu rasséréner votre âme en vous disant le fond de ma pensée dans vos rapports diffi-

ciles avec qui vous savez. Votre ligne de conduite doit être dirigée par ces deux principes : 1° sauvegarder votre dignité personnelle et la correction des rapports; 2° en dehors de cela tendre à la condescendance et à la simplicité; en faire des actes, en chercher l'occasion.

Tenez écartés de votre pensée les souvenirs qui vous irriteraient et revenez souvent sur les réelles qualités de la personne. Nos pensées fréquentes ont une influence sérieuse sur nos sentiments.

Votre vie est tellement chargée et surmenée que vous n'avez pas à vous reprocher l'insuffisance des exercices de piété. Elle est réelle, j'en conviens, et vous ne pouvez ainsi jouir d'une vie intérieure consolée; mais puisque la volonté de Dieu est elle-même la cause de cette restriction, comptez qu'elle vous conduira, par des voies encore inconnues, à la perfection qu'elle attend de vous. Plaise à Dieu que ce ne soit point par la voie des larmes !...

Pour animer votre âme et sanctifier votre activité, jetez souvent, très souvent, vos regards vers le divin Maître qui, lui, vous regarde toujours. Un instant, une vue nette, un mot d'affection : c'est tout. L'examen particulier sur ce sujet vous serait d'un très grand secours. Résignez-vous à faire cet exercice d'une façon un peu rudimentaire, mais quotidienne.

Dérobez-vous un moment, au *même moment* chaque jour, s'il se peut, ou dans les environs de cette heure. Certainement vous êtes appelée à la perfection. Pour tous, la perfection se trouve dans la perfection de l'amour divin. Cet amour est sans doute merveilleusement alimenté par les exercices de piété, mais il peut aussi s'en passer dans une certaine mesure quand les circonstances y contraignent. Il faut alors aller tout le jour droit au but, agir vraiment et sincèrement pour Dieu; chercher le regard de Jésus, ne pas trop s'observer, ce qui détournerait de lui notre attention, et maintenir au dedans et au dehors une paix joyeuse.

L

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Toutes ces années-ci vous aurez à vous rappeler que la vie intérieure n'est pas le seul moyen d'être profondément à Dieu. Elle est une forme de la vie de foi, sa forme plus sensible, mais au fond, c'est la vie de foi qui est l'âme de tout. La vie intérieure fait que l'on dit à Dieu : Seigneur, Seigneur !... Elle porte aussi à *faire toute sa volonté;* or c'est en cela, remarquez-le bien, que le divin Maître fait consister le véritable amour.

Faire toute la volonté de Dieu connue, la faire pour le glorifier et le servir, voilà ce qui est indispensable, mais qui suffit.

Les circonstances déterminent le *genre* de l'union à Dieu. Une personne très occupée et chargée de soucis pourra bien difficilement garder cette facilité d'impressions et ce regard tourné vers la Bonté divine dont elle jouissait autrefois quand sa vie était libre. Qu'elle honore et serve son Dieu par la pratique des vertus que demande sa position. La vie intérieure consistera surtout dans l'affirmation fréquente de sa volonté de l'honorer et de le servir ainsi.

Les contrariétés, les déceptions, les peines de toutes sortes lui sont une occasion d'adorer sa divine main et de la baiser, comme aussi de garder une grande paix par une grande confiance. J'ai dirigé plusieurs âmes tellement occupées que tout exercice de piété leur était impossible. Je les ai vues grandir par un vif esprit de foi, par la paisible souffrance de ne plus sentir Dieu et par l'application à très bien faire toutes choses matérielles et autres.

Les exercices de piété sont l'élément *normal* de la ferveur, mais comme le corps, l'âme peut se nourrir de tant de manières moins favorables. La pensée fréquente de la volonté de Dieu peut suffire.

Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. »

L'on doit désirer unir une vie intérieure active avec une vie extérieure chargée. Ce désir vient naturellement à l'âme qui aime, et il lui est un précieux stimulant. Il faut l'entretenir, mais non s'en faire une occasion de tristesse et de *reproches*.

Assurément nous pourrions être plus unis à Dieu, plus fervents, plus vertueux. Reconnaissons-le sans *resserrement de cœur*. Oui, Dieu vous aime *telle que vous êtes* et son affection *ressemble* à celle que vous avez pour vos enfants. Méditez cette comparaison, elle vous éclairera et vous dilatera.

Vous vous impressionnez trop de ce qui peut être défectueux. La richesse de vos vues crée peut-être une imperfection, en vous empêchant parfois de voir distinctement. C'est comme la roue qui tournant très vite ne laisse pas deviner ses rayons.

Cet inconvénient existe beaucoup moins pour ce qui est de juger telle ou telle chose qui vous est proposée. Vous avez l'*impression de ce qui est juste;* c'est pourquoi j'ai une très grande confiance dans vos appréciations... Je vous le prouverai... à vos dépens.

LI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je me suis senti bien seul à mon retour : j'aime tant la vie de famille ! Si je m'étais écouté, je serais resté triste, mais Dieu ne l'entend pas ainsi. Je me suis hâté de lui offrir cette privation et de chercher en Lui, avec confusion, une société qui, certes, peut suffire et qui doit suffire, quand il nous éloigne de nos amis... Je vous vois donc en Lui et je vous sens tous chers à son cœur !

Jouissez de cette liberté, si rare pour vous, des soucis matériels. Votre âme aura trouvé plus facilement le chemin qui mène à l'intimité divine. J'ai été ému de l'accent avec lequel vous m'avez dit : « Dieu et la perfection avant tout. » Voilà une protestation qui est un

principe de vie. Elle domine tout et elle doit tout animer. Rassurez-vous dans vos distractions et vos aridités, et même dans les imperfections qui vous échappent : le principe vital n'en est pas affaibli s'il en est un peu embarrassé.

Faites toujours effort vers le calme intérieur et la physionomie de règle. Cherchez Jésus.

LII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Non, vous ne ressemblez pas à l'économe infidèle; vous servez Dieu consciencieusement. Nous lui ressemblons tous en ce que nous ne sommes pas assez préoccupés de sa gloire; aussi pouvons-nous profiter de l'avantage qu'il nous laisse de le dédommager dans les autres. Je vous approuve donc dans votre résolution de remettre les petites dettes de procédés moins délicats, de contrariétés peu justes, etc. Cette menue monnaie ayant à se dépenser tous les jours finit par faire une grande somme.

Je vous approuve aussi de vouloir établir plus d'exactitude sur certains points. La première est de marquer tous les jours votre feuille : ce n'est pas long et c'est utile. D'ailleurs c'est la règle. Puis la fidélité à l'oraison et la surveillance de la physionomie. Avec votre nature sincère, vous maintiendrez parallèlement la belle physionomie de l'âme.

Et toujours cherchez, désirez Notre-Seigneur. Que sa pensée reste toujours voisine.

Je crois connaître assez à fond votre âme pour vous dire avec assurance qu'elle est bien à Dieu et selon ses desseins. Allez de l'avant sans vous absorber dans la chasse à vos défauts. En allant à Dieu vous les sèmerez en route si vous marchez d'un bon pas. Il importe que vous gardiez toujours l'âme paisible, dilatée, s'il se peut. C'est l'intérêt de Dieu comme le vôtre.

Soutenez donc cette chère âme qui se jette dans vos

bras, mais avec la pensée constante de la détacher peu à peu. Attendez les moments.

Conseillez-lui toujours de se faire plus *insensible* aux contrariétés et de ne pas se troubler de l'avenir.

Dieu pourvoit à tout quand on se confie bien à Lui. Je suis porté à croire que son état actuel est une *épreuve.*

LIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis tellement attristé avec vous de ce que le hasard vous a fait entendre de la part de vos gens, que je ne puis résister au désir de vous le dire. Quelle déception pour vous qui traitez votre personnel avec tant de douceur et de bonté et qui, à l'occasion, lui rendez tant de services !

Quel jour plus attristant encore cela projette sur l'avenir ! Une révolution, comme on n'en a jamais vu, se prépare avec une pleine conscience du but. Elle sera universelle. Peu à peu les représentants de la classe populaire s'unissent et se concertent dans le monde entier. Ils auront, un jour, le pouvoir de détruire. Ce jour n'est probablement pas éloigné. Vous le verrez sans doute. Aura-t-on le temps et la possibilité de sauvegarder quelque chose?

L'idée d'égalité absolue a pris possession de toute la classe inférieure. Je l'entends dire de tous côtés.

L'inégalité parfois choquante l'a rendue sensible et l'entretient.

La cause profonde de tout cela se trouve dans ce fait, qui se renouvelle et se renouvellera toujours, que toute constitution de société est *imparfaite* et, qu'assez bonne un certain temps, elle finit par laisser s'établir des abus qui *naissent d'elle.* Du mécontentement sortira la révolte.

A notre époque, la facilité, la rapidité et l'étendue des informations prête à ce mouvement des moyens capables d'aboutir bientôt et vite.

Un ordre nouveau suivra le bouleversement. Il s'organisera dans des essais et dans des luttes. Sa durée sera moins longue, car les abus se produiront plus vite et seront plus vite ressentis. Il y aura sans doute des changements fréquents de constitution sociale.

Laissons ces tristes perspectives. Tournons nos regards vers Dieu, qui gouverne sans qu'on s'en doute.

Apportons aussi, dans la pratique, des adoucissements de service; faisons moins sentir les distances; continuons à être secourables, même envers les ingrats. La charité, plus encore que la sagesse, nous y invite, et Dieu, plus que les hommes, nous en saura gré.

LIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Au point de vue de la piété, la période que vous traversez peut s'appeler la période des gémissements. Vous conservez tout votre idéal et la volonté de l'atteindre, mais voilà que des soucis incessants s'ajoutant à des occupations nombreuses s'emparent forcément de vos pensées et de votre temps. Si encore vous aviez une de ces santés qui n'ont pas à compter avec la fatigue et les imprudences, vous trouveriez dans les communions et les exercices de piété le stimulant qui maintient la ferveur. Je veux dire la ferveur sensible, car il y a une ferveur de volonté, de désir, de regret, qui se fait jour à travers les soucis et les occupations, et qui reste chez vous constante et vive. Soupirs, gémissements, désirs, espérances, tels sont les actes qui lui sont naturels et qui déterminent une vraie vie élevée. Cette période passera, mais à une date qui reste inconnue, et qui ne paraît pas prochaine... Aimons le choix que Dieu fait pour nous.

Cet état n'est pas sans grands avantages : il donne de la solidité aux vertus alors même que les défaites sont fréquentes. Privant des jouissances célestes, il rend plus pur l'amour de volonté. Il y a là aussi un bel idéal.

Est-il nécessaire d'ajouter que cet état expose au relâchement et que l'on doit prendre tous les moyens qui sont possibles pour l'éviter ? Un de ceux que je vous indique aujourd'hui (bien petit en apparence), c'est de marquer fidèlement la feuille chiffrée. Deux, trois minutes suffisent, car il faut aller simplement; or, deux ou trois minutes se trouvent toujours, pour peu qu'on le veuille, et je ne crois pas qu'il y ait un seul jour où ce prélèvement sur les occupations leur soit préjudiciable.

Même dans les moments de grands soucis, une âme généreuse doit s'acquitter de ce soin, dût-elle le faire à contre-cœur et même avec répugnance, trouvant cela insignifiant et odieux à côté des inquiétudes qui tourmentent. C'est un devoir de règle; or, pour se dispenser d'un devoir quelconque, il faut comparer l'importance du devoir avec l'importance de la cause qui justifierait son abandon. Trois minutes données aux occupations ne compensent pas trois minutes données à un devoir de règle, devoir qui est par lui-même un vrai secours et un acte de générosité.

Je remercie Dieu de l'ascendant qu'il vous donne sur les âmes. Ce doit être pour vous une joie et une sorte d'humiliation : une joie, puisque vous aimez Dieu par les âmes à qui vous le faites mieux comprendre ; une humiliation, puisque souvent ces âmes vous dépassent.

La plume et le crayon n'ont pas chômé. Je vois la fin de mes réponses aux lettres reçues. Certainement leur ensemble formerait un gros volume. Cela m'a fatigué parfois, mais en me consolant; c'était une occasion de rapports d'âme, et l'on peut donner quelque encouragement et quelque consolation.

LV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai été très frappé de la page que j'ai détachée de votre lettre pour vous l'envoyer. La lumière que vous avez

reçue vient de Dieu. Elle vous est donnée dans une période de votre vie où les occupations et les soucis tendent à vous absorber et ne vous laissent pas le temps de prolonger vos exercices de piété. La vue du divin Maître vous deviendra familière, et sa parole retentira en toute occasion : « Et moi »... Ce rappel vous laissera très rarement indifférente. Il pourra n'avoir rien de sensible, il restera un principe d'énergie, comme de confiant abandon. Il vous relèvera souvent. Ainsi votre âme sera reliée avec le Ciel par un rayon de lumière qui en descend. Votre vie intérieure en sera simplifiée, car au fond dans ce mot : « Et moi » il y a tout. C'est une voie, c'est un continuel exercice d'union, ce peut être le principe d'un grand progrès.

Depuis que j'ai lu ce passage de votre lettre, je n'ai cessé de bénir Dieu, j'en éprouve une vraie joie.

Ces grâces d'illumination subites sont rares. Votre bonne volonté gémissante l'a attirée, car Dieu ne délaisse pas la pauvre âme qui se désole de ne pas l'aimer et le servir comme elle le voudrait.

LVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'avais en effet appris vos divers sujets de préoccupations. Votre lettre me donne la joie de savoir que tout est bien fini. Quand on a autour de soi tant d'êtres profondément chers, on n'est pas longtemps sans sujets d'inquiétude. Or je connais quelqu'un qui facilement se les exagère et s'en fait un véritable tourment. J'estime cette nature généreuse. J'admire son esquise délicatesse et l'entier oubli d'elle-même qu'elle montre dans ces circonstances... mais — il y a toujours quelque mais —... mais je la voudrais plus maîtresse de ses impressions. Est-il possible de réformer ainsi sa nature? Oui, et le grand moyen, c'est un abandon à Dieu de plus en plus compris, voulu et exercé. L'abandon à Dieu n'enlève

que l'excès; il respecte la juste souffrance et la préoccupation sérieuse; il permet qu'on néglige les pratiques pieuses autant que le demandent les soins à donner, mais il fait que la pensée de Dieu, sa part dans notre vie, n'est point trop diminuée.

L'excès de préoccupations tend à dessécher le cœur à l'égard des choses de la piété. Elles paraissent presque mesquines. On est tout entier ailleurs. Eh bien ! je voudrais que Dieu ne perdît jamais sa place et que ce mot : « Et moi » fût continuellement entendu. — S'il ne réveille aucun écho, c'est que la préoccupation est excessive.

Il y a certaines choses que l'on ne peut pas exiger de soi en ces moments-là. C'est, par exemple, de faire une méditation régulière. Il y en a d'autres qui dépendent absolument de nous. Les actions matérielles sont de ce genre. C'est ainsi que l'on peut toujours marquer son bulletin. On en a pris l'engagement. Dieu a daigné l'avoir pour agréable. On lui doit et on se doit à soi-même de le tenir. On marque avec répugnance... l'acte n'en sera que plus beau. Si des larmes viennent mouiller la page, ce sera un magnifique mélange de la douleur et du devoir.

Oui, ma très chère fille, cultivez l'abandon à Dieu. Faites-le dans le temps où tout est tranquille. Pénétrez-vous de ce sentiment. Vous pouvez mieux prévoir les cas possibles et régler dès lors l'attitude que vous maintiendrez. Si je m'étends longuement sur ce point, c'est que votre perfection me paraît en dépendre.

LVII

Mon bien cher ami,

Je reçois seulement aujourd'hui votre lettre du 6. Que s'est-il passé depuis et surtout que va-t-il se passer en ce moment où des forces énormes se trouvent en présence?

Quelle boucherie ! Je fais mon possible pour en tenir ma

pensée éloignée, et c'est en Dieu que je tâche de vivre. Nos chers soldats et la France : voilà le continuel sujet de nos préoccupations et de nos prières.

L'élan qui emporte nos hommes nous saisit nous-mêmes et rend moins vive notre douleur personnelle. Quand je vois autour de moi à Puteaux, parmi cette population exclusivement ouvrière, les jeunes hommes (presque tous mariés jeunes) partir sans une marque de défaillance, laissant dans la gêne leurs femmes et leurs enfants, je ne voudrais pas que X. fût à l'abri du danger et je souffre de n'être pas là-bas, moi aussi.

Les circonstances nous ont été bien favorables. L'Angleterre et la Belgique avec nous, l'Italie neutre, les plans de l'Allemagne bouleversés ou du moins retardés. Vraiment on peut croire au succès final; mais la guerre peut être très longue.

L'Allemagne ne sera peut-être réduite que par la famine, à la longue. Ses forteresses sont formidables, et son armée luttera de toutes ses forces. Quant aux batailles prochaines, je n'ose pas trop espérer qu'elles soient à notre avantage, et je regarde comme très possible un second siège de Paris... Et S...! Il pourrait être bientôt occupé. Le sera-t-il paisiblement?

Si un siège de Paris était imminent, je me retirerais, si le voyage était possible, à P... Espérons que nos armées tiendront bon : le temps travaille pour nous en permettant à la Russie d'avancer sa longue mobilisation.

Ne pouvant vivre auprès de vous, ce qui me serait si consolant, je trouve un vrai réconfort à me sentir aimé de vous, et à sentir combien je vous aime, vous et tous les vôtres.

DOUZIÈME SÉRIE

I

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

C'est une grande consolation pour mon cœur, au milieu de mon exil, d'entendre la voix des âmes qui me sont chères ! La vôtre remplit doublement cet office de charité : elle m'apporte à la fois l'expression de sentiments qui me sont précieux et l'écho de ce que lui dit le divin Maître. Oui, le divin Maître vous parle. C'est tantôt le sentiment du bien-être et du repos que vous ressentez dans la petite chapelle de la rue C... et tantôt l'appel à de nouvelles résignations.

J'admire le genre d'épreuve qui est le vôtre : c'est l'incertitude et ses tourments. Dieu veut vous former par là à une vraie et forte confiance. Tant qu'Il vous reste, cela suffit. Notre abandon doit égaler nos craintes.

II

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je sais bien que vous prendrez toujours les plus sages déterminations, car la confiance en Dieu laisse tous ses droits et toutes ses exigences à la vertu de prudence. Ce que nous pouvons faire, Dieu veut que nous le fassions.

Ne songez pas à ce que vous pourrez faire un jour. Les circonstances l'indiqueront et la voix de Dieu se fera

entendre quand elle pourra être obéie. Actuellement, vous appartenez tout entière à vos enfants. Un jour prochain peut-être vous laissera un temps dont nous rechercherons le meilleur emploi.

Je n'ai pas repris la célébration de la sainte messe; ma vie est bien terne! Jamais pourtant je ne me sentis plus paisible pour le présent et pour l'avenir!

Confiez tout à Dieu. Il vous a donné assez de preuves de sa paternelle sollicitude! Prenez la Très Sainte Vierge comme intermédiaire, votre main dans la sienne, votre front sous son manteau maternel! avec cela on irait au bout du monde, et l'on peut ainsi laisser passer, sans trop trembler, les plus rudes tempêtes.

III

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

La confiance n'est confiance que lorsqu'elle est repos et que ce repos s'appuie non sur les probabilités des choses, mais sur les promesses de la bonté de Dieu.

La confiance qui n'a plus aucun espoir humain est la plus belle confiance. Celle qui le conserve, mais qui ne s'y appuie point, devient au moins son égale. Que Dieu seul soit notre assurance et que notre volonté ne lui fasse jamais l'injure de ne s'en point contenter.

Pas trop de tristesse non plus; je me garde bien de dire : pas du tout de tristesse; une mère en particulier n'a pas ce droit, ni ce pouvoir, et la perfection ne le saurait même accepter : il faut rester mère et sensible. Notre-Seigneur a voulu pleurer. Mais qu'il y a loin des larmes résignées à ce manque de confiance qui se désole et s'agite! Là, comme partout, la paix est le caractère de l'esprit de Dieu.

J'unis mes prières à vos prières et à vos efforts. Les paroles de raison et de bonté qui ne portent pas de fruits immédiats ne sont pas perdues, pourvu qu'elles ne soient pas trop fréquentes et trop pressantes ; l'esprit

repousserait ce qui l'humilierait trop. — Nul ne connaît mieux que vous la mesure et les nuances. Je vous bénis au nom du divin Maître.

IV

Ma chère fille,

Vous êtes dans une de ces situations où le devoir se dessine nettement. Hélas! il est aussi affreux que certain. Voilà pourquoi j'ai insisté pour que vous ne preniez pas seule une redoutable responsabilité.

Pour votre soutien, rappelez-vous que la volonté de Dieu se manifeste par les circonstances et qu'en y obéissant vous suivez le plan de Dieu, plus mystérieux pour notre ignorance de ce qui aura lieu demain, mais plus sage, et bon. Faisons de grands actes de foi, d'espérance et d'abandon, et en agissant courageusement, ne craignons pas de mal agir. Si même il en résultait des conséquences malheureuses, elles ne retomberaient pas sur vous, mais sur ceux qui vous auraient forcée à ces tristes nécessités.

Ne vous reprochez pas le désarroi de votre vie spirituelle : en ce moment, elle doit se concentrer sur la pratique de la résignation et du courage. Quand Jésus fut sur sa Croix, Il voulut ne point trouver de paroles et son Père lui refusa toute consolation. C'est par là qu'Il nous a sauvés; c'est par une conduite semblable qu'Il vous sanctifie aujourd'hui.

Donnez à Dieu la gloire de voir sa fille adoptive, avec un cœur très grand, entrer dans une très dure, mais très haute situation.

Tenez, vous aussi, votre volonté dans la sienne, ne soyez que son instrument.

Combien je vous plains, ma chère fille, et de quel cœur je vous bénis!

V

Ma chère fille,

Dieu permet qu'en ce moment vous vous trouviez non seulement dans de grandes peines, mais aussi dans une sorte d'impuissance à calmer vos impressions. Tout cela c'est de la *souffrance,* c'est-à-dire le partage de la *croix* de Jésus. Vous lui êtes aussi agréable à lui offrir vos *impressions* qu'à lui offrir vos peines.

Votre résignation est *entière* et la grâce vous soutient merveilleusement. Votre état me rappelle ce que disait saint François de Sales du prophète que l'ange du Seigneur transportait très loin en le portant... par *un* de ses cheveux. C'était bien peu solide assurément, mais cela *suffit à Dieu* et donne *occasion* à votre filial abandon de s'exercer.

Essayez de vous reprendre et, si vous ne réussissez pas pour longtemps, recommencez toujours. Dieu ne compte pas les *résultats,* mais les *efforts.* Eh ! qu'avons-nous à faire ici-bas si ce n'est *l'aimer,* nous *sanctifier* et *mériter* pour les autres?

Dieu vous a fait passer par tant d'épreuves; il vous tient dans une anxiété si douloureuse que j'ose lui demander de vous épargner... je lui dis qu'avec un peu plus de calme vous le serviriez mieux... Peut-être préfère-t-il la souffrance à tout le reste, car il a besoin de tant d'âmes victimes !

Tenez-vous toujours bien abandonnée à la paternité divine qui fait notre bien et celui des nôtres par des voies qui peuvent nous déconcerter, mais que nous sommes sûrs de trouver, un jour, admirables !

VI

Ma chère fille,

Puisqu'il plaît au divin Maître de vous rapprocher de sa pauvreté, acceptez, d'une volonté bien décidée, la

diminution de vos ressources. Du moment que vous n'avez rien à vous reprocher dans votre gestion de ce qui vous a été confié, trouvez bon que les circonstances opèrent ce que Dieu a préféré pour vous.

C'est le détachement qu'ont eu tous les saints à la suite de Jésus et de Marie. Quand votre souffrance à cet égard vous saisit plus vivement, sortez de vous-même et allez porter votre plainte dans la demeure de Nazareth. En voyant tout ce qui y manque de confortable pour le présent, et de ressources en vue de l'avenir, vous vous rassérénerez et vous ne vous contenterez plus d'un consentement attristé. En aimant davantage ce qui est en haut, l'âme se dégage facilement de ce qui la pressure ici-bas.

Courage !

VII

Ma chère fille,

Je remercie Dieu de la paix supérieure où il vous a établie. Cette paix, reposant sur Lui et non sur le bon état des choses, est la paix surnaturelle, seule soustraite aux changements. Elle est le grand exercice de notre âme à l'égard de Dieu et la mesure de notre rapprochement de Lui au Ciel.

Cette disposition n'entraîne pas le moins du monde l'indifférence et l'inaction. Vous ferez tout ce que ferait à votre place une personne très soigneuse de ses intérêts et vous le ferez mieux parce que la préoccupation excessive ne vous troublera pas.

Si quelque impression de ce genre tentait de vous reprendre, dites-vous qu'au moment où l'Église subit une si grave crise, c'est peu filial de n'en pas être impressionné, mais de ne l'être que de ses intérêts propres.

Quand viendra le moment où votre santé, reprenant le dessus, vous permettra la communion journalière? C'est bien le vœu le plus cher que je puisse vous offrir en bénissant cette nouvelle année !

VIII

Ma chère fille,

Vous terminez votre lettre en disant : « Je n'ai pas l'esprit tranquille. » Il est difficile à tous de l'avoir ainsi sur cette terre : une barque sur la mer est toujours en mouvement. Mais dans votre situation actuelle cet état d'âme ne peut être que surnaturel. Tout peut être préoccupation pour vous; mais rien ne le sera d'une façon troublante, parce que vous vous direz : c'est Dieu qui gouverne toutes choses. Manquerai-je de confiance en Lui? Mon inquiétude ne serait-elle pas une continuelle méfiance? méfiance involontaire, si vous voulez, mais qui résulte au moins d'un *oubli momentané* de ce qu'est Dieu pour nous. Il ne faut pas que cet oubli s'étende. Il faut faire prédominer dans le cours de vos pensées cette vue d'un Père qui a tout prévu et n'a rien permis que pour un bien final. C'est à ce bien final qu'il faut reporter vos espérances, si le présent ne vous donne que des sujets d'inquiétude. Après tout, il n'y a rien de considérable que ce qui est éternel.

Courage ! « Les âmes préférées de Dieu sont faites à l'image de Jésus crucifié. » Cette parole se vérifie en vous. Mais « celle qui aura souffert avec Lui sera couronnée avec Lui ». Nourrissons-nous de l'avenir.

IX

Ma chère fille,

Combien je comprends vos continuelles angoisses ! Une mère ne se rassure pas facilement !

Vos autres souffrances se seront calmées en face de celle-ci. Dieu semble ne vouloir pas vous détacher de la croix, il ne fait que changer les clous qui vous y attachent. La vie est si courte et si vaine que seules ont de la valeur

les occasions qui nous font mériter les biens éternels. Et vous, dans ces biens éternels vous voyez, non la jouissance, mais Dieu infiniment aimé.

X

Ma chère fille,

Je me réjouis du repos que vous a donné près de Lui le divin Maître. Vous y avez repris des forces en vous retrempant dans un amour plus intime, et vous emporterez Jésus lui-même, grâce à une plus étroite union. Il sera votre consolation *permanente,* car vous revenez à la vie militante où l'on reçoit des blessures, à la vie de mère souvent impuissante, où le cœur semble défaillir. Acceptez *d'avance* toute la volonté de Dieu et comptez sur son assistance à *mesure* que les difficultés se produiront.

Comme tous les ans, je dirai la messe de l'Assomption pour vous et pour deux autres Marie que j'unis dans mes prières.

Que Jésus vous bénisse par les mains de Marie !

XI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous reprochez point de rester accablée au pied de la Croix. Marie resta debout, mais ce fut par une grâce particulière. Combien de personnes tout à Dieu comme vous n'ont pu lui offrir qu'une résignation vraie qui laissait la douleur entière ! La vivacité même de la douleur est la beauté de la résignation ! mais parce que cette disposition n'a rien de sensible, on la juge imparfaite. Oh ! non, elle ne l'est pas chez vous. Le « *fiat* » est faible comme un soupir, mais il reste la note dominante dans le concert de vos gémissements.

Ne faites pas de trop *grands* efforts pour vous dominer.

Ce n'est pas un devoir, ce ne serait pas même sage; mais faites de petits efforts, comme un malade qui essaie de se soulever, de s'habituer à rester debout, et peu à peu à marcher.

Que la vue constante du bonheur de votre cher fils envoie à votre cœur sa consolation la plus vraie ! Entendez les remerciements qu'il vous adresse pour les sentiments religieux dans lesquels vous l'avez nourri, et les bons exemples que vous lui avez donnés. Certainement il vous doit le Ciel, il vous y attend, et quelques années seulement vous séparent.

Que la grâce de force soit avec vous ! La grâce de suavité viendra ensuite.

XII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vous portez l'image de Jésus crucifié. Elle s'est depuis longtemps imprimée dans votre âme par une série ininterrompue de douleurs. Elle prend en ce moment une ressemblance plus accentuée en vous clouant sur la croix par des mains qui devaient soutenir votre vieillesse. Comme Jésus, vous sentez toute l'amertume de cette situation, et comme Lui, vous demandez au Ciel, par les mérites de vos souffrances mêmes, la béatitude de celui qui vous est cher. Cette grâce vous sera accordée, car elle aura été méritée par votre acceptation généreuse et vos ardentes prières. Quand sonnera l'heure de votre mort, emportez cette consolante espérance.

A notre âge, nous sommes si près de l'éternité que notre vie semble s'étendre sous nos yeux comme un horizon devant une fenêtre ouverte sur la mer. Quel repos dans cette immensité ! Et comme nos cœurs sont remplis d'admiration et d'amour en face de l'infinie beauté et de l'infinie bonté !

Encore quelques jours d'attente ! Courage ! Je vous bénis.

TREIZIÈME SÉRIE

I

Madame,

Soyez entièrement rassurée, votre communication de l'autre jour n'a modifié en rien ma pensée sur vous et sur votre voie. Vous êtes tout entière tournée vers Dieu, et je ne vois rien dans votre volonté qui s'en éloigne en quoi que ce soit. Votre nature si impressionnable se rangera, elle aussi, sous les ordres de la volonté, mais il faudra un certain temps pour qu'elle se trouve complètement à l'unisson. La volonté peut se rectifier en un jour, la nature ne se refait que par l'habitude. L'amour divin change notre volonté, l'amour divin change aussi notre nature, mais il le fait dans une patience tout humble et généreuse.

Ne songez pas à détruire votre sensibilité, c'est une qualité trop précieuse. Rangez-la seulement au service de vos affections. Qu'elles soient le charme de la famille et le cantique de votre cœur auprès de Dieu.

Ne vous étonnez pas de subir l'influence des milieux. Quand vous vous retrouvez dans le tumulte de Paris, vous vous sentez moins unie à Dieu. Vous ne lui êtes pas moins unie, vous l'êtes autrement. Tout votre cœur est à Lui, partout et toujours. Dans le calme, il s'exprime mieux. Dans l'agitation, il souffre, et c'est sa manière de se traduire alors. Ne faites pas trop d'efforts pour garder, au milieu des relations de Paris, le même genre d'union à Dieu : celui qui vous est familier à la campagne, vous le reprendrez avec un nouveau plaisir au retour.

Pas d'empressement, pas de contention d'esprit. Laissez le jour se lever lentement sur votre vie parfaite. Il ne rencontrera en vous aucun nuage pour arrêter sa belle lumière. Nos imperfections ne sont pas des obstacles, quand elles sont désavouées et combattues. Dieu fait ses œuvres sans empressement et sans effort. Unissons notre vouloir à son bon vouloir; entrons dans une action aussi paisible que la sienne.

Dieu vous a dépouillée de tout ce qui fait la joie en ce monde pour que vous cherchiez en Lui seul tout votre bien et cette joie si haute que le monde ne comprend pas.

II

Madame,

Je sens bien vivement l'anxiété de vos jours et de vos nuits; elle est une préparation au coup fatal, mais elle est plus que cela : elle est une source de grâces pour celui qui ne peut guère les appeler lui-même : vous continuez ainsi à être encore mère; vous alimentez cette seconde enfance tout aussi importante que la première. Que ce vous soit une consolation. J'aime assez à voir dans une âme une certaine émotion d'effroi à la vue des cimes de la perfection; c'est signe qu'elle les voit bien et même qu'elle se sent appelée à les gravir, sans quoi elle n'éprouverait qu'une tranquille admiration.

Si donc elles se montrent à vous et vous appellent, ayez confiance ! Dieu fera ce qui vous est impossible et, fallût-il marcher sur des eaux mouvantes, il saurait vous soutenir. Ce qu'il faut seulement retenir de ces craintes, c'est la conviction de notre impuissance et l'admiration de l'action de Dieu qui veut y suppléer. Plus nous sommes incapables, plus elle s'exerce, et plus son intervention est forte, plus nos actes sont divins, étant plus de Dieu. Le sentiment de cette action est le motif le plus profond de notre confiance; or, cette action est provoquée par le cœur suppliant de Jésus. Tout ce qu'elle

fait en nous est dû à sa prière comme à ses mérites. Rien ne peut rendre la tendresse dont nous sommes l'objet. Un de nos plus grands torts est de n'y pas croire assez et de ne vouloir y compter un peu qu'à la condition de nous voir très bons! Mais c'est lui qui est très bon et lui seul; or, parce qu'il est bon, il n'a pas besoin pour nous aimer que nous soyons des merveilles! Les parents en ont-ils besoin envers leurs enfants? Or, jamais un cœur de mère n'égalera l'amour de Jésus pour nous?... Voilà le fondement de la dilatation; l'enfant près de sa mère : voilà le modèle; il ne se préoccupe point et ne doute de rien.

Une âme qui sait faire ainsi devient l'objet de toute la sollicitude de Jésus.

III

Madame,

Votre vie brisée n'a plus de joies humaines, il lui reste cependant des consolations, elles vous viennent de tant d'affections profondes et fidèles, vous en trouvez, même dans votre dévouement sans espoir, auprès de votre chère malade et dans l'émulation d'une abnégation sublime qui fait d'un cœur, un moment égaré, une merveille de délicatesse. Ah! comme vous avez bien fait de vous montrer indulgente et bonne; sans cela vous n'auriez pas même été juste. Cette longue année de souffrances a été un continuel progrès dans l'amour divin.

Vous avez vu tomber la plupart de vos craintes, et se lever l'aurore éternelle de l'union à Dieu, Dieu éclaire toutes vos voies et transforme toutes vos peines. Le sentiment que vous en avez envahit tout, mais laisse subsister tout ce qui est bon. Les vôtres ne s'en ressentent que pour trouver en vous une amabilité plus constante et plus sereine. Je continuerai à prier pour vous; c'est un besoin de mon affection. Votre âme m'est très chère, et je crois la connaître à fond. Je sens que vous êtes appelée à connaître Dieu plus intimement encore, et

je me réjouis des grâces dont vous serez favorisée. Pour vous, la fidélité consiste surtout à ne pas vous laisser troubler et à marcher vers la perfection d'un cœur dilaté.

Priez pour moi; je traîne péniblement mon reste de vie : heureux de pouvoir travailler encore un peu au service du Maître par l'exercice de mon petit ministère et par quelques écrits que je vais publier bientôt.

IV

Madame,

Chacune de vos lettres me confirme dans la conviction où je suis que vous êtes pleinement sous la conduite de Dieu et que vous êtes appelée à de nouveaux progrès, union toujours plus intime à la pensée de Dieu, à son mouvement en vous, amour toujours plus désintéressé, plus élevé, plus ardent, paix toujours plus profonde et plus sereine.

Allez à toutes ces belles choses sans vain empressement, n'allant pas plus vite que la grâce et ne vous dépitant jamais de vos manquements, ni de vos froideurs; les manquements involontaires vous sont bons encore quelque temps : rien ne fait mieux mourir l'amour-propre.

Continuez à être douce envers la croix. Celle que vous portez auprès de votre cher malade vous prépare, hélas! à la croix plus douloureuse encore de son départ. Ne voyons que le ciel.

V

Madame,

Au nom de Notre-Seigneur, je vous affirme de nouveau que votre âme est toute à Dieu, sans aucune réserve. Vos froideurs, vos imperfections, vos faiblesses passagères ne lui enlèvent rien, et s'il vous les laisse, n'est-ce pas pour donner lieu à des vertus nouvelles et à des

désirs plus intenses, sinon plus sensibles? Oh ! oui, votre cœur désire aimer toujours davantage, et, sous l'impression de ses froideurs et de ses imperfections, il s'exprime par ses regrets qui sont bien des actes d'amour.

Oui, il faut enfin sortir de ces craintes qui ont accompagné votre vie. Dieu les a permises comme préparation et sauvegarde; le temps de l'évolution est arrivé. J'en vois l'indication dans les épreuves si tristement complètes qui ont fondu sur vous. Le stimulant qui se trouvait dans vos craintes va se trouver dans la douleur, et, de cette douleur courageusement acceptée, se formera votre perfection nouvelle, toute de confiance, d'élan et d'amour. Laissez de côté sans retour et sans regret les craintes qui n'étaient qu'une préparation; vous donnerez à Dieu davantage et vous trouverez enfin dans cette liberté des enfants de Dieu le plein épanouissement de vous-même.

Venez me voir quand vous le désirerez, je suis toujours heureux de vous recevoir comme je le suis de me dire une fois de plus votre bien respectueusement affectionné en Notre-Seigneur.

VI

Madame,

Ce que vous m'exposez ne modifie en aucune manière ma pensée sur votre âme, rien de ce que vous me dites n'est une faute, c'est tout simplement de la bonne misère humaine, et vous ne voudrez pas être privée des avantages qu'elle assure : un plus vif sentiment de la bonté de Dieu, une prière plus ardente et plus humble, une plus forte raison d'être indulgente aux autres, etc...

Savez-vous bien que les meilleures âmes sont toutes logées à la même enseigne? Saint François de Sales se plaignait de ses distractions, et les cœurs les plus généreux ont toujours déploré leur insensibilité fréquente à la communion. N'avez-vous pas, dans vos longs souvenirs, l'exemple d'une affection aussi vraie et aussi pro-

fonde que possible, qui pourtant restait habituellement muette, et à aucun moment, vous ne cessiez d'avoir pour votre mari la même affection, et lui, de son côté, tout en ne disant rien, gardait son cœur plein de vous. C'est là un effet de la condition humaine qui sent peu ce qui est habituel. Les peines sont envoyées souvent pour servir de stimulant : on a besoin de Dieu, de sa vue, de son amour, de toutes ses espérances ! Lui seul reste toujours là pour nous voir pleurer. Lui seul parfois est capable de nous venir en aide ou du moins de nous soutenir ! En nous privant des joies de ce monde, il nous envoie quelque chose de celles d'en-haut. Je vous crois appelée à faire de grands progrès dans l'amour de Notre-Seigneur. Je crois que c'est là que vous trouverez l'orientation de votre vie. Les secours vous seront donnés. Demandez-les avec ardeur et confiance.

VII

Madame,

Je sais que vous voulez bien me recommander au bon Dieu dans vos prières; de mon côté, par reconnaissance et par affection, je vous offre à Lui avec l'hostie de l'autel. Je le fais avec le plaisir qu'on éprouve à présenter à quelqu'un une personne dont on fait grand cas. Ne vous récriez pas ! c'est mon affaire, et si je pense ainsi auprès de Dieu, c'est bien que je n'ai pas de doute. Oh ! non, je n'en ai pas et je souhaiterais qu'il y eût, dans l'Église de Dieu, beaucoup d'âmes aussi dévouées à sa cause et aussi appliquées à le faire honorer dans leur personne. Que vous ayez encore certaines vivacités importunes, c'est un vrai bien, car ce n'est pas une faute, et c'est une humiliation. Vous n'en êtes que plus tendre auprès de Dieu et plus foncièrement douce envers les autres. Tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu.

VIII

Madame,

Vraiment la croix ne se lasse pas d'accompagner tous les moments de votre pèlerinage, ici-bas! aussi, serez-vous bien sûre d'arriver au ciel et d'y conduire aussi ceux pour qui vous offrez vos souffrances.

L'épreuve de santé que subit Madame votre fille n'est point pour nous surprendre. Une nature comme la sienne et une vie si rudement brisée devaient fléchir de quelque côté. Tout laisse espérer une guérison entière, ce qui est évidemment nerveux n'a qu'un temps : mais ce temps est dur. Ne pas pouvoir s'occuper, c'est être livrée à toutes ses pensées, et que ces pensées sont tristes! qu'elles se promènent sur les têtes si chères de ses nombreux enfants ou qu'elles aillent chercher celui que rien ne fait oublier.

Vous continuerez à marcher votre chemin d'exil, les yeux levés au ciel, et le cœur confiant, car votre cœur doit être avant tout filial, filial jusqu'à l'abandon le plus entier.

Vous vous tiendrez douce et humble selon la belle direction qui vous est donnée. Vous avancerez dans l'abnégation et par elle dans l'union divine.

Je suis avec admiration l'œuvre de Dieu en votre âme. Autant les malheurs qui ont fondu sur vous ont été nombreux et extérieurs, autant les grâces qui les ont accompagnés ont été nombreuses et étonnantes. Vous ne serez plus la même âme, ou plutôt votre âme en quelque sorte ne sera plus, ce sera Jésus qui vivra en elle et agira par elle...

J'espère que votre indisposition va passer tout à fait et vous laissera la liberté d'aller vers le Tabernacle. Vous le comprenez et le sentez si bien que vous devez manquer à Celui qui l'habite et qui entend passer, le long des murs de l'église, tant de pas indifférents!

Comptez toujours, Madame, sur mon respectueux attachement.

IX

Madame,

C'est un infirme qui répond à une autre infirme ! j'ai été repris par une atteinte de phlébite, je n'en ai pas tenu grand compte tout d'abord, mais il a fallu ensuite se rendre à l'évidence et s'arrêter. Ce que Dieu nous envoie est toujours un bien. Souffrir pour Lui est une grâce, nous ne pourrons plus le faire au ciel, mais nous serons bien satisfaits de n'avoir pas été épargnés et de nous être toujours montrés contents.

L'inaction peut devenir pour nous une occasion de très grande activité; aller et venir, c'est moins agir que de penser et d'aimer tranquillement. On fait des actes qui ont une portée éternelle. Il y a tant de belles âmes qui souffrent d'être trop prises par les occupations et qui soupirent après les rares instants où elles pourront trouver Jésus seul et s'entretenir avec Lui ! J'ai connu une personne qui attendait comme une fête le retour d'une maladie. Elle s'enfonçait dans la contemplation de l'infinie beauté. Elle en vivait, et la souffrance voisine était presque oubliée. Le plus parfait est de ne rien désirer et d'aimer chaque chose à mesure que Dieu l'envoie. On n'a pas le souci du choix et du lendemain, on ne perd pas son temps en vains regrets. On transforme tout en amour.

X

Madame,

Ne vous voyant pas, je craignais bien en effet que vous ne fussiez retenue par votre état de santé : Dieu vous fait porter cette croix pour obtenir une plus grande somme d'expiations en vue de la terrible persécution qui se poursuit sans relâche. Parmi toutes celles qui lui montent de la terre, il distingue la vôtre, comme si

elle était la seule, et il sent tout l'amour que vous y mettez. Laissez donc mugir la tempête autour de vous. Votre rôle est d'être à genoux, les mains vers le ciel. Ne vous lassez pas plus à recommencer que Dieu ne se lasse à vous regarder. Ne laissez pas agiter votre cœur par la colère contre ses ennemis. Chez certaines âmes, ce serait une vertu utile, excitant à l'action. Pour vous, qui n'avez qu'à prier, cultivez les sentiments qui tiennent plus près de Dieu, dans une charité miséricordieuse : priez souvent pour les persécuteurs.

Que rien ne nous trouble, ni ne nous étonne. Dieu n'a pas notre empressement, car il voit de très loin et prépare des résultats dans des causes qui évoluent lentement.

Devenons calmes comme Lui, par notre confiance en Lui.

Songeons que nous sommes des êtres éternels et comptons pour peu ce bout de vie que nous vivons ici-bas.

Quoique je n'ose cette année faire des souhaits, je ne puis m'empêcher de désirer pour vous un peu plus de santé et de la consolation dans vos enfants et petits-enfants. Que si le contraire arrive d'un côté ou de l'autre, je vous souhaite calme et patience.

XI

Madame,

Je ne veux pas vous laisser dans la tristesse de croire que vous avez manqué à la charité, en me parlant de Mme X... Vous en aviez le droit auprès de certaines personnes comme le R. P. X... et moi, et il faut le faire très librement. Vous n'y avez mis d'ailleurs aucune passion et aucune exagération. Ce que vous m'avez dit ne m'a nullement influencé en mal.

En dehors de ces légitimes confidences, la charité vous engage à ne pas arrêter longuement votre pensée sur ce qui peut vous déplaire et à ne pas en faire part autour de

vous. Ainsi garderez-vous la paix au dedans et au dehors. La paix est l'atmosphère où l'âme s'épanouit et donne ses parfums. Sans elle, cette belle fleur s'étiole. Chez vous, en ce moment, ce qui troublerait le plus souvent la paix, ce serait la crainte même du mal et les anxiétés qu'elle soulève. Rappelez-vous bien vite que vous êtes toute à Dieu et qu'il est *impossible* que vous vouliez lui faire de la peine, je m'en porte garant, en pleine confiance.

Puisse votre vie s'écouler calme et confiante dans le progrès de l'amour divin !

XII

Madame,

Vous voir est une de mes meilleures consolations; n'ayez donc aucun remords à la pensée que vous prenez de mon temps. Il m'est très doux d'admirer l'œuvre de la grâce en votre âme. Si vous ne la voyez pas vous-même, c'est que vous en êtes trop près. Quel chemin vers Dieu, par le détachement d'abord, puis par la volonté de l'humiliation et du sacrifice! Quels désirs d'avancer dans l'union divine, de vous y perdre et d'en vivre complètement! Vous me demandez quel est actuellement l'obstacle qui s'opposerait à votre progrès, je n'en vois qu'un, c'est un manque de confiance et d'abandon, en ce qui regarde l'amour que Dieu vous porte et celui que vous avez pour Lui. En un mot, une certaine crainte dans l'amitié du père et de l'enfant. Il faut donc vous affranchir et employer toutes vos forces à aimer avec sécurité.

Est-ce à dire que nous sommes parfaits? Mais faut-il donc attendre d'être parfaits pour aimer? N'est-ce pas au contraire en aimant qu'on le devient? Gardons très vif le sentiment de notre peu de valeur et de nos imperfections, mais qu'il soit plutôt un secours pour notre amour, en nous faisant mieux apprécier et admirer la grande paternité de Dieu, qui ne tiendra pas compte, dans son affection, de tout ce qui, dans l'ordre humain,

cause quelques froissements ou quelques froideurs. C'est donc vers la dilatation que je voudrais vous voir décidément orientée. C'est par elle seule que vous donnerez tout ce que vous avez de bon, que vous le développerez et que vous concevrez de plus hautes ambitions.

Je vous vois près de votre cher malade. Dieu ne lui a laissé que le lien qui rattache au surnaturel. Par ce lien, son âme est dans un continuel état de mérite. Votre cœur de mère trouve là, malgré ses souffrances, le sujet de bénir son Dieu. ..

XIII

Madame,

Vous devancez l'aurore de Noël pour m'apporter les vœux d'un cœur que je connais si bien; vous voulez me montrer par cet empressement combien votre pensée aime à se diriger vers moi. Croyez qu'elle rencontre la mienne en chemin. Je voulais, en effet, vous envoyer un mot de respectueuse affection. Je vois qu'il doit s'étendre et devenir un mot de remerciement d'abord et puis, hélas! un mot de condoléance! En effet, vous voilà souffrante, assez souffrante pour sentir beaucoup de gêne, pas assez pour être accablée. Vous êtes donc la victime pleinement consciente de l'œuvre de Dieu, œuvre de calme à maintenir, œuvre d'abandon filial, œuvre de repentir pour les offenses des hommes. Certainement tout est voulu, tout, jusqu'à chacune des petites privations de chaque jour. Tout cela est une monnaie avec laquelle vous achetez une plus grande part de vie divine, cette eau révélée à la Samaritaine. Cette monnaie surnaturelle sert de rachat. Que d'âmes captives! que d'âmes exposées! que de ruines!

Gardons au milieu de ce chaos la haute tranquillité de Dieu. Dieu compte sur sa toute-puissance qui, de ce chaos, tirera de l'ordre; et nous, comme de bons petits enfants, nous nous reposerons sur cette toute-puissance de notre Père.

Ne gâtez pas cette paix par des préoccupations de conscience. Elles n'ont aucun fondement et elles peuvent épuiser une partie de ce cœur qui n'a jamais assez de ressources et de temps pour aimer son Dieu comme il mérite de l'être. Quand une crainte ou une sorte de remords tente de vous saisir, *remplacez-les aussitôt* par un simple acte d'amour de Dieu. S'il y a faute, cet acte répare, car l'élément actif de la contrition, c'est l'amour.

QUATORZIÈME SÉRIE

I

Madame,

Volontiers, j'accepte la charge que vous me proposez, parce que je la sais légère et consolante. Ce que l'expérience m'a appris, je le mettrai à votre service; mais je sens qu'au dedans Dieu vous en enseigne déjà davantage.

Mon rôle sera de vous rassurer, dans les épreuves auxquelles échappent rarement les âmes qui se donnent au Dieu crucifié.

Aujourd'hui, j'acquiers un droit particulier à vos prières, et je contracte le devoir d'ajouter à mes sentiments de profond respect ceux d'une affection sainte en Notre-Seigneur.

II

Madame,

Je me réjouis de la bonne nouvelle que vous m'annoncez. Un pèlerinage à Lourdes est toujours une grâce,

mais quand il coïncide avec le pèlerinage national, c'est une grâce de faveur. Vous verrez tant de foi, une telle intensité de prières et aussi l'étalage de tant de douleurs, que vous serez profondément émue. Avec votre esprit bienveillant et large, vous négligerez les quelques défectuosités et exagérations inévitables dans cette effervescence populaire; vous y porterez la grande tolérance de Dieu.

III

Madame,

Je ne vous ai pas oubliée au jour de votre consécration, et je vous suis reconnaissant de m'avoir envoyé un souvenir de cette date importante. Vous vous êtes donné par là des droits à une protection plus spéciale de saint François et vous avez en même temps contracté le devóir de vivre de son esprit, qui est bien celui de Jésus. Il faut penser au Ciel plus qu'à la terre, vivre dans un paisible abandon aux volontés divines, remplir suavement tous ses devoirs et s'efforcer de procurer le règne de Dieu, surtout aux ignorants et aux faibles.

Que Jésus soit l'inspirateur constant de votre nouvelle vie !

IV

Madame,

Il vous a été donné d'être le bon ange de votre mère. Vous l'avez dirigée vers le Ciel, en y tournant d'abord sa pensée; puis vous l'y avez introduite par les Sacrements de l'Église.

Comme vous êtes une âme de l'éternité, vous vous sentez à peine séparée de celle qui est avec votre Dieu. Quand vous recevez Jésus par la communion, vous vous touchez presque, par cet intermédiaire.

A mesure que la terre se dépouille de nos affections les

plus chères, nous nous en détachons davantage, et nous commençons à vivre près de ceux qui nous attendent là-haut. J'unis mes prières aux vôtres, demandant à Dieu de lui être indulgent et de la recevoir bientôt avec lui, s'il ne l'a déjà fait.

Les prières et les sacrifices vont vous devenir chers, car ils perdent leur nom austère pour prendre celui de rançon. Les élans d'amour divin ont plus de puissance encore; ils font violence au purgatoire en faisant violence au cœur du Dieu juste qui ne demande pas mieux que d'être le Dieu bon.

V

Madame,

J'ai commencé par vous offrir à Jésus naissant; je viens maintenant à vous pour vous exprimer une foule de remerciements et de vœux. — Mes sujets de remerciements! je renonce à les compter, mais je garde le sentiment profond de chacun. Mes vœux, je ne les énumérerai pas non plus. Ils se résument dans un très grand désir de vous voir grandir en sainteté, de vous savoir aimée de plus en plus par Jésus et bénie dans vos œuvres. Je demande aussi pour les vôtres ce que vous souhaitez pour eux des satisfactions de ce monde. Je jette surtout dans les bras de Dieu l'âme que vous brûlez de lui donner. Il vous exaucera, mais à son heure; soyons confiants, les délais sont en Dieu le désir de nous voir mieux prier, et toujours lui faire confiance. Pour vous, contentez-vous de veiller sur la pure intention de faire en tout sa volonté sainte, et sur la paix au milieu des sujets d'inquiétude, et dans l'action.

Soyez prudente dans les occasions de fatigue : votre santé ne vous est que prêtée; elle ne vous appartient pas en propre. Usez-en comme d'un bien à Dieu, et ne l'exposez pas.

J'ai été voir un prêtre dans la vigueur de l'âge et d'un tempérament ardent, qui est cloué au lit ou sur une chaise

longue depuis quatre ans et qui en outre est aveugle. Il ne peut guérir, il le sait, il en souffre, mais il accepte, avec un grand esprit de foi, cette vie, si contraire à sa nature. Pendant quinze ans, il s'était dépensé sans compter pour tout remonter dans une très grande pension. Il venait de fonder la dernière œuvre de son programme : la pension marchait admirablement, une maladie foudroyante est venue l'en arracher pour toujours. Je lui dis souvent qu'il est un des prêtres qui servent l'Église le plus efficacement. Rien de plus vrai, car le bien ne vient que de l'action de Dieu méritée par les âmes saintes.

VI

Madame,

Permettez-moi d'insister sur les recommandations que je vous ai faites touchant les ménagements momentanés que vous devez avoir pour votre santé. Il s'agit de la remettre d'aplomb, ce qui est encore possible. Un surmenage en ce moment, ou simplement la continuation de votre régime et de vos occupations serait une faute. La confiance que vous m'avez donnée me donne une responsabilité sérieuse et vous demande une obéissance fidèle. Que l'archange saint Raphaël vous rende la santé tout d'un coup, et je ne vous persécuterai plus.

Peut-être préférera-t-il vous laisser le mérite de souffrir, de condescendre à vous soigner et d'abandonner ces choses chères.

VII

Madame,

Puisque Dieu permet l'épreuve, ne la redoutez pas, elle est plus qu'un objet de mérite, elle est souvent une *préparation* à des grâces plus grandes. L'épreuve vous vient de l'accomplissement *d'un devoir* qui vous arrache

un peu à la solitude intérieure. Quelques heures semblent soustraites à Dieu; mais ce n'est qu'en apparence, ce sont plutôt des heures d'immolation; et si vous n'en sentez pas la douleur au moment même, vous la ressentez tout le reste du temps. Votre cri vers Dieu devient plus intense, par le besoin plus senti de le retrouver tout seul! Aimons toute volonté de Dieu, sans distinction; c'est aussi juste que filial.

Ce que vous appelez des hauts et des bas, je les appelle consolation ou sécheresse. Vous êtes à la *même hauteur* dans les deux cas et peut-être plus aimée de Dieu dans le dernier. Faites-vous indifférente à ces deux manières d'aller à Lui; aimez celle qu'Il choisit et *préférez-la* puisqu'Il la préfère. C'est ainsi qu'on se tient unie à Lui et qu'on le laisse agir librement et pleinement.

Quelle gloire d'être gouverné par ce grand Dieu qui se fait ainsi l'âme de notre âme!

VIII

Madame,

Je vous ai suivie en esprit à votre réunion d'artistes. Peut-être n'y avez-vous pas admiré la nature humaine? Mais vous n'en étiez que plus portée à lever vos regards vers l'idéal de toute beauté, vers Celui en qui la beauté éclate, avec des charmes vraiment infinis dont un jour nous verrons de vrais reflets directs. Aujourd'hui ils nous viennent des créatures, ce n'est qu'une ombre.

Le soleil continue à mettre Menton en fête. En vérité, on ne se dirait pas sur la terre, maudite lors du péché d'Adam; ce coin sans doute a été providentiellement préservé à cause des infirmes.

IX

Madame,

Le sentiment dont vous avez été saisie n'avait rien de volontaire. Il était bien en vous, mais pas de vous, Dieu l'a permis pour vous montrer ce qui peut sortir, malgré nous, de notre propre fonds, et vous faire sentir le besoin de tout attendre de Lui, de le substituer à vous, et de vous tenir toute petite et toute humiliée à ses pieds. Ne conservez de cela aucune timidité, dans vos rapports avec Lui. Rappelez-vous toujours qu'il nous prend et nous aime tels que nous sommes, avec toutes nos misères. Cette conviction, quand elle est profonde, laisse l'âme toujours en paix, et disposée à la générosité envers Dieu, comme à l'indulgence envers le prochain.

X

Madame,

. . . .

Cherchez et choisissez l'endroit le *plus favorable à votre santé,* car il s'agit là de votre avenir dans les œuvres. Si votre santé ne se remettait pas *entièrement,* vous seriez sans doute amenée à y renoncer, car on ne peut pas s'y donner à demi et avec intermittence.

Faites donc *tout* ce que vous verrez utile à cet effet — c'est un devoir certain. Votre surmenage de ces dernières années vous a amenée tout au *bord* de quelque grave maladie nerveuse ou d'un épuisement difficile à guérir.

... C'est malheureux de s'occuper de ces choses tandis qu'on voudrait déployer ses ailes vers les hauteurs, ou les étendre tout maternellement sur les infirmités humaines !

Tenez-vous unie à Dieu doucement, sans effort. Occupez-vous, distrayez-vous sous ses yeux; en ce moment

Il aime à vous voir ne *rien faire.* Vous le savez bien, ce qui plaît à Dieu, c'est que nous fassions *sa volonté,* qu'*elle consiste* à nous demander de tresser des corbeilles pour les brûler, comme chez les Pères du désert, soit de se dévouer aux pauvres, soit de composer des ouvrages. Il sait tirer sa gloire de tout, Il ne demande que notre obéissance qui concourt à son plan général.

XI

Madame,

Je me réjouis de vous savoir enfin libre et emportant le doux souvenir des grâces faites aux âmes par votre action. Il ne faut pas tenter Dieu, reposez-vous donc consciencieusement.

La petite retraite sur l'abandon vous donnera sur cette disposition de très belles vues; mais elle n'aura pas à vous soutenir, car Dieu a coutume de vous consoler bien vite après vos épreuves. Qui sait pourtant s'il ne vous fera pas quelque jour l'honneur de se faire servir sans aucune assistance sensible, au milieu même d'une indifférente désolation!... vous y serez préparée.

Ne cherchez pas d'avance par quels chemins le divin Maître vous fera passer. Il est bien mieux de s'enfermer dans un abandon complet à toutes ses préférences... et de n'en point sortir.

XII

Madame,

Je ne suis pas rassuré sur le résultat final de vos vacances. Vous ne vous êtes vraiment pas reposée; or cette année-ci, vous étiez beaucoup plus fatiguée que l'an dernier. La preuve en est que vous ne pouvez pas vous faire à cet air marin que vous supportiez l'année dernière. Le séjour à L. vous sera peut-être plus favorable. En ce cas,

je vous conseillerais de le prolonger. Que ferez-vous à votre retour si vous manquez de forces?

Évitez dans cette communauté tout ce qui vous tendrait les nerfs. Pour le moment, vous ne devez avoir qu'un seul but à atteindre, c'est de réparer la santé que Dieu vous a confiée. Vous *aurez à en répondre*.. Ces soins pris pour Dieu lui sont aussi agréables que les longues méditations, et les pénitences, en d'autres temps. Faire chaque volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, est la perfection.

. . . .

Réjouissons-nous toujours de ce que Dieu est Dieu, de ce qu'Il est heureux et de ce qu'Il nous aime. Désirons le partage de son bonheur qui n'est autre que de l'aimer de tout notre être. Subissons en paix toutes les réserves que sa volonté met à notre désir de lui gagner des âmes. Ces privations ne seront pas sans efficacité pour cette œuvre même.

Que la grande paix surnaturelle tienne votre âme indifférente à tous les *objets* de la volonté de Dieu quels qu'ils soient.

XIII

Madame,

Je désirais aller vous voir tous ces jours-ci, notamment ce soir. Me voyant retenu par une assez grande fatigue (toute passagère), je viens à vous par des paroles écrites qui ne peuvent pas faire sentir tout ce qu'on aimerait à dire à une âme très chère qui souffre. Oh oui ! je sens combien vous souffrez, toute votre vie peu à peu avait passé dans vos œuvres. Dieu bénissait visiblement votre zèle, et voilà que lui-même semble vous écarter ! Ne pensez pas un instant qu'Il n'était pas content de vous; voyez plus haut. N'a-t-il pas arrêté son propre fils dans son ministère fécond de Galilée? et pourquoi? pour le jeter au milieu de ses ennemis, en Judée, où on l'a fait mourir. Mourir valait mieux que prêcher et même que

faire des miracles. Cette grande leçon doit nous faire entrevoir le côté merveilleux de la souffrance.

C'est par elle que tout s'achète dans le monde du péché. Jésus, ne pouvant plus souffrir pour le salut des hommes, demande aux âmes qu'Il sait tout à Lui, de continuer son rôle. Il vous a choisie, n'ayez que de la reconnaissance.

Vous paraîtrez moins faire pour lui; vous faites au contraire l'acte le plus difficile : renoncer à des œuvres prospères qui tomberont peut-être. Vous le trouviez lui-même comme visiblement, dans les pauvres maisons qui vous rappelaient Nazareth, dans les travailleurs aux mains durcies, dans tous ces pauvres et ces souffrants qu'Il a particulièrement adoptés, vous le donniez aux âmes qui ne le connaissaient pas... Jésus ne s'éloignera pas de vous dans le chemin qu'Il vous oblige à suivre désormais, vous le retrouverez surtout par la peine vive de ne plus le sentir autant.

Grande paix, courage confiant.

XIV

Madame,

Le grand mouvement surnaturel de Dieu conduit vers la destinée véritablement heureuse tous les hommes, et sans que la plupart le sentent ou le veuillent.

Ces quelques mots vous indiquent déjà la réponse que vous me demandez, sur la prière. Il y a la *vraie* prière : c'est celle qui ne considère que Dieu pour le louer. La première partie du *Pater* est de ce genre; il y a aussi la prière de demande, comme la fin du *Pater* qui nous concerne.

Puisque le divin Maître nous apprend cette prière, nous pouvons la réciter sans crainte, et conclure de là que les objets temporels ne sont pas exclus. Ils y tiennent néanmoins une place secondaire, et toute dépendante de la volonté de Dieu. Sous ce mot « notre pain de chaque jour » on comprend, vous le savez, tous les biens

personnels et ceux du prochain. Ce mot « notre pain » indique bien particulièrement qu'il ne faut pas demander beaucoup. Que nous soyons pardonnés et gardés du mal ! Oh ! c'est un cri trop juste et trop filial pour qu'on lui fasse le reproche d'être trop personnel. Il faut bien le constater, la plupart des chrétiens ordinaires ne connaissent guère que la prière du mendiant, et ce qu'ils mendient, ce ne sont pas généralement les biens de l'âme. C'est imparfait, mais surnaturel quand même, à cause de l'esprit de foi qui inspire cette confiance, et il est fort heureux que ces pauvres gens aient des besoins temporels, sans quoi ils resteraient muets.

Pour vous, ma chère fille, vous avez pris votre essor vers la prière de louange, et quand les biens et les maux de la terre se présentent à votre préoccupation, vous adoptez la forme délicate, enseignée par les sœurs de Lazare. Tenez-vous en là. Puisque le plus parfait est de n'avoir pas même de désirs relativement à ces choses, pourquoi les demander?

Je connais des âmes cependant qui trouvent beaucoup de ferveur à repasser dans l'oraison *toutes les grâces* qu'elles ont à cœur d'obtenir pour elles, pour les personnes amies et pour l'Église. Que chacun suive son attrait. Le vôtre est de vous en tenir le plus possible à l'entretien direct avec Dieu; laissez dans l'antichambre tous les *placets,* ils seront lus et exaucés, selon le plus grand bien.

Je ne vous engagerai pas non plus à accepter trop facilement des neuvaines chargées de pratiques, ni de recommandations particulières à faire à perpétuité. Beaucoup de prêtres et de très bons prêtres croient qu'une intention globale satisfait à toutes ces promesses. J'ai des scrupules à cet égard pour les cas où l'on a formellement promis des prières *particulières.* Voilà pourquoi je vous invite à ne pas les promettre trop facilement et *trop nettement.* Quand vous promettez des prières, sans rien ajouter, l'intention globale suffit certainement. En résumé, préférons le plus parfait, qui est la louange de Dieu et l'abandon à sa volonté. Vous bénissez presque

votre grippe qui vous laisse plus longtemps dans le rôle de Marie ! Quand vous vous serez remplie de l'esprit du Sauveur, vous irez le communiquer aux pauvres âmes; ce ne sera pas vous qui parlerez !

Je me réjouis du don de Mme X., qui vous a permis de faire un bien que Dieu vous demandait. Que d'argent sé dépense ici égoïstement ! Combien de misères ne pourrait-il pas soulager !

La lecture est toujours pour mes yeux une fatigue, je les ménage, cependant je travaille. Il le faut bien, si la nuit doit venir bientôt.

XV

Madame,

Par votre avant-dernière lettre, j'avais cru comprendre que votre retraite ne commencerait que la semaine prochaine, je vous arrive donc bien tard pour vous dire un mot à ce sujet ! Je tenais à une recommandation particulière qui est de ne rien chercher dans les livres, sauf dans le cas d'une sécheresse persistante, mais de vous tenir simplement aux pieds du divin Maître, épiant son regard ou en jouissant, ou recueillant une de ses paroles intérieures et la laissant se répandre dans toute votre âme, vous tenant dans une disposition d'absolue dépendance pour tout et pour tout l'avenir; laissant votre cœur exprimer ce qu'il sent, comme le ferait une âme de Sainte, en vertu de cette vérité que, si nous ne sommes pas dignes d'aimer ainsi, Lui est digne d'être aimé de la sorte et sans mesure.

Je crois vous avoir déjà exprimé cette pensée et donné ce conseil, je ne le répéterai jamais trop, car la tendance humaine est de ne jamais dire assez.

En terminant, je vous adresse l'indication que donne Jésus à Pierre quand il pêchait : « *Duc in altum* — Pousse au large, va, cherche au loin. » Perdez-vous dans ces horizons lointains où l'on entre plus en Dieu.

XVI

Madame,

Je comprends votre bonheur d'avoir assisté à une retraite qui parlait à votre âme; chaque jour, se déroulait devant vous une nouvelle perspective de l'amour divin et vous vous êtes trouvée finalement tout entourée de lumière, tout embrasée d'amour.

Laissez Dieu vous gâter. Il accumule les preuves de sa particulière attention, afin que, si, un jour, il vous demande l'acceptation de peines intérieures, des occupations contraires à vos goûts, une vie d'exilée en un mot, vous puissiez vous dire : J'ai en moi les promesses de l'Éternité, je les garde comme des fleurs qui ont essayé de fleurir au printemps, mais que l'hiver a surprises. Elles n'ont rien perdu de leur vie et, dans leur sommeil, elles préparent un prochain essor.

Livrez-vous aux œuvres, mais, sous cette double réserve, que vous n'y compromettiez pas votre santé et que vous ne sacrifiiez pas cette portion d'aide qu'attend de vous votre mari.

XVII

Madame,

J'avais cru remarquer beaucoup de soleil sur votre visage, je ne suis donc pas étonné de vous entendre dire que l'auteur du soleil s'était manifesté dans votre âme, et je l'en bénis. Dans ces moments, il faut prendre une conscience profonde de l'amour que Dieu nous porte, afin que, lorsqu'il se retire en apparence, nous gardions la même *conviction,* la même confiance, sinon la même joie. C'est Dieu, et non sa joie, que nous voulons.

Sous les ombrages de G... le divin Maître vous tiendra-t-il compagnie comme Il le fit sous le noisetier de Paray-

le-Monial? d'une façon visible? non sans doute, mais d'une facon réelle, intime? certainement.

Reposez-vous auprès de Lui, écoutez ses silences qui parlent encore; sentez-vous toute à Lui : ne formulez pas de sentiments, ils ne traduiraient jamais ce que sent votre cœur où son regard sait lire. Un grand amour n'a point de paroles, mais tout parle en lui, soyez tout amour.

XVIII

Madame,

J'admire votre vaillance, non seulement dans les œuvres que vous poursuivez, mais surtout dans votre abnégation de toute consolation, si Dieu le préfère. Vous voyez d'ailleurs que votre union à Lui est profonde puisque vous ne pouvez pas discerner au fond si c'est votre volonté ou la sienne. Ne cherchez pas à le savoir, laissez vos biens indivis, comme dans les familles qui s'aiment.

Laissez surtout votre âme tout entière dépendante de ses moindres mouvements intérieurs.

XIX

Madame,

Combien je suis heureux de votre bonheur! vous pouvez répéter avec le psaume : « *Non fecit taliter omni nationi* », il n'a pas agi ainsi avec d'autres! Vous êtes comblée de faveurs et vous vous réjouissez, non de les sentir et d'en jouir, mais d'y voir l'amour que Dieu vous porte. Cet amour que vous avez constaté si souvent et dont Il vous renouvelle toujours l'expression au moment voulu, voilà ce qui reste votre grand point d'appui, votre stimulant et votre espérance.

Les sécheresses peuvent venir, les insuccès peuvent

accabler vos œuvres, vous souffrirez, mais vous ne penserez jamais que vous êtes moins aimée, moins écoutée de Dieu. Il vous semblera parfois qu'il est loin de vous, mais vous vous direz : Je sais qu'Il ne fut jamais plus près de moi. « Je suis avec elle dans la tribulation », dit le psaume, et il ajoute : « Je l'en arracherai et je lui rendrai la joie. » Allez donc dans le chemin de tous vos devoirs; c'est là que Dieu veut vous trouver. C'est de là que l'accent de votre amour sera entendu, vous parût-il bien faible et bien froid.

XX

Madame,

Je me réjouis de vous savoir en plein repos d'âme et de corps. Je vous vois dans cette maison où Dieu habite; je vous suis près du Saint-Sacrement qui le contient caché et que trahit une petite étoile de lumière. Je vous vois encore au milieu des champs et des bois, admirant Dieu à la manière de saint François d'Assise. Que soient bénies ces heureuses conditions qui ont charge de vous rendre une santé que tant d'œuvres réclament. Entrez dans ce dessein de Dieu; soignez-vous sans scrupule et sachez sacrifier vos goûts spirituels à des distractions qui doivent avoir en ce moment le pas sur les autres. Pas de contention d'esprit pour penser en creusant les choses ou pour tirer de votre cœur des sentiments qui ne couleraient pas d'eux-mêmes. Vous êtes toute à Dieu sans réserve, je vous l'affirme, et Dieu aime tout en vous et tout ce que vous faites. Les pères ont coutume de faire ainsi, et Dieu a plus que la tendresse paternelle. Ne nous étonnons pas d'un tel amour, croyons-y; rien ne tient plus humble et plus aimant. Chaque matin, je vous offre à Jésus et avec Lui au Père du Ciel, qui vous regarde Lui et vous comme la même victime.

Ne vous inquiétez pas de ce que vous donnez à la Très Sainte Vierge une part moins grande que d'autres personnes. Votre attrait est vers Jésus; sa mère, comme

les mères, se réjouit de ce qui va à son fils et le prend pour elle.

XXI

Madame,

Qu'il soit béni ce Dieu qui daigne ainsi vous consoler! oui, Il vous traite en pauvre enfant malade qu'il faut ranimer. Voyez combien sont bonnes les souffrances qui attirent une telle manifestation paternelle. Vous étiez tout affligée de corps et d'âme, il vous semblait que la lumière de la joie ne se lèverait plus sur vous, et voilà que *cette lumière* est tombée vers vous *descendant de la face de Dieu,* selon la parole des psaumes. Que sera donc la vue face à face de cet être admirable! Cette heure vous est donnée pour que plus tard votre confiance y trouve son appui aux heures de ténèbres, si votre route vient à rencontrer de nouveau les incertitudes de l'exil.

Vous constatez ce que Dieu est pour vous : or Dieu reste toujours le même quand *notre fond* ne change pas, Il voit au-delà de la surface. Les sœurs qui vous servent sont des Marthe, de grandes amies de Jésus. Elles l'aiment d'une façon autre que celle que Dieu attend de vous. A chacun son attrait, sa grâce, j'ajoute, avec le divin Maître, que vous avez choisi la meilleure part; disons plutôt que cette meilleure part vous a été donnée. Il est plus doux de la tenir de Jésus que de soi, de son amour plutôt que de nos propres mérites. S'il s'y joint de sa part un peu de miséricorde, réjouissons-nous, car s'll nous aime tant malgré nos dettes et notre misère, que sera-ce lorsque nous serons, par sa grâce, plus généreux et plus constants!

XXII

Madame,

Dieu ne manque jamais aux âmes qui s'abandonnent à Lui sans choix pour la consolation ou pour l'épreuve.

Il se plaît à former en elles l'image de son fils crucifié; mais, à certaines heures, Il leur fait partager les joies du Thabor. Ne vous demandez pas si ces impressions consolantes vont durer; n'ayez aucun désir à ce sujet, aimez Dieu pour lui seul et n'ayez d'autres désirs que les siens. Puisqu'on peut l'aimer autant sans rien sentir, qu'importe de le sentir ou non !

Je ne puis cependant m'empêcher d'être heureux de vous voir si puissamment relevée et si tendrement choyée. Admirons cet aspect de la bonté divine, puisque c'est celui qu'elle vous montre, mais ayons la volonté d'admirer également l'aspect crucifiant, s'il daigne vous appeler à cette gloire et vous demander cette preuve d'amour toute désintéressée. Je vous bénis au nom du Sacré-Cœur.

XXIII

Madame,

Qu'importe ce que nous sentons ou souffrons; qu'importe même notre insensibilité pour les choses que nous aimons par-dessus tout ! Dieu a ses desseins qui sont tout pleins de prévoyante bonté. Donnons-lui une telle confiance et une si profonde préférence que nous ne pensions presque pas à nous. « Pense en moi, je penserai pour toi. »

Ne pensant pas à nous; acceptant la tristesse quand elle vient, faisons à chaque instant ce que Dieu veut.

Étant voulues de Dieu, les occupations les plus communes prennent une couleur divine, et nous serons fort étonnés quand nous verrons au ciel qu'elles plaisaient à son cœur, comme autant d'actes d'amour. Soyons toujours contents, pleins de sérénité, sans désir d'être autrement que nous ne sommes, comme santé, comme travail, comme consolation spirituelle, que tous nos désirs se concentrent en un seul qui est d'aimer toujours plus puissamment, plus parfaitement, plus filialement. Le reste n'est qu'accessoire.

XXIV

Madame,

Je n'ose pas trop vous plaindre, puisque vous savez reconnaître dans la souffrance une messagère de Dieu. Avec votre aide, je m'efforcerai moi aussi à la bien accueillir. Le médecin, venu ce matin, assure que la cicatrisation se fait normalement et que je ne dois pas m'étonner d'éprouver encore durant quelques jours de l'oppression. Nous partageons la même privation : vous pour entendre la messe, moi pour la célébrer. La messe a beau être la plus grande merveille de Dieu, au-dessus de ses merveilles il y a sa volonté. Dès qu'elle s'impose, jugeons fermement que tout est pour le mieux. La prudence est la manière la seule sage de l'accomplir. Par l'imprudence, c'est la nôtre, au fond, que nous ferions. Donnez donc en ce moment le pas à la prudence sur l'ardeur d'aller à la Table Sainte.

XXV

Madame,

Laissez-moi bénir Dieu de vous avoir conduite à moi. Vous m'avez apporté une âme tout imprégnée de son amour; ce fut une consolation pour la mienne. Si l'épreuve a fait tomber les fleurs, les fruits mûrissent. Mon rôle a été de vous rassurer, rôle facile et doux. Comme le divin Maître après sa résurrection, à chaque entrevue, je n'ai qu'à vous redire sa parole : « Que la Paix soit en vous », gardez-la toujours jusque dans la torpeur la plus profonde. Il y a de tels anéantissements qui sont aux yeux de Dieu des triomphes, ce sont ceux qui nous tiennent plongés dans le sentiment de notre néant et dans l'admiration muette de l'amour qu'Il nous porte et que nous sentons si peu mérité.

Je vous bénis de tout cœur.

XXVI

Madame,

Je ne saurais vous dire combien je souffre de vos préoccupations sur la foi. Ce qui me rassure, c'est que j'y vois une simple tentation du démon. Votre manière d'envisager les choses en a tous les caractères.

A d'autres personnes, je dirais : examinez, approfondissez afin de vous débarrasser des impressions qui restent après que l'on a rejeté l'objection par simple volonté; mais, dans votre état, qui est un état de tentation, toute recherche de vérité tournerait contre elle, et vos impressions, au lieu de se dissiper, deviendraient angoissantes.

Le démon vous attaque au moment où vos forces physiques vous laissent dans un malaise propice aux tentations. Il profite également de votre état de vie spirituelle privée de consolations, car, sous l'action immédiate de Dieu, toutes les préoccupations resteraient sans action. Faites donc ce que fit saint Philippe avec Nathanaël (dans l'Évangile) à son objection sur le rôle messianique de Jésus, il répondit simplement : « Viens et vois. »

Il y a en Jésus la lumière, la paix, une lumière et une paix que le monde n'a jamais données, il y a en lui une bonté si haute qu'elle apparaît divine. Son enseignement est parfait, nul n'y a jamais trouvé une erreur, tous ceux qui l'ont fidèlement suivi ont été parfaits...

Dans vos moments de peine, redites la parole des apôtres chancelants : « A qui irions-nous? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

J'ai senti plus vivement ce soir le besoin de vous écrire ces lignes. Depuis hier j'avais beaucoup pensé à vous et j'en avais le cœur endolori. Puisse le divin Maître vous épargner la torture de cette tentation, la plus douloureuse et la plus dangereuse de toutes!

XXVII

Saint jour de Noël.

Madame,

Je suis bien affligé de vous savoir souffrante, surtout durant ces belles fêtes. Le cœur ne sait guère parler à Dieu quand le corps souffre.

Il est vrai, l'acceptation de la maladie et de ses conséquences offre à Dieu un bien de haute valeur, et, moins nous avons de consolations, plus notre offrande est désintéressée et par conséquent méritoire. Je vous ai, comme tous les jours, présentée nommément à Dieu aux trois messes de minuit, je lui ai demandé instamment de vous laisser une paix profonde, la paix proclamée par les anges aux âmes de *bonne volonté.*

L'amour voit plus clair que la raison; croyez à l'amour de ce Dieu qui s'adapte si bien à tous les besoins et à toutes les aspirations de notre âme.

XXVIII

Madame,

Je demande chaque jour à Dieu de se découvrir de plus en plus à votre âme durant la retraite. Toutes les belles vérités qu'on vous prêche aboutissent à cela : pénétrer en Dieu par de nouvelles vues, par des sentiments plus intimes. Être plus à lui et l'avoir plus à soi. Vivre de ses pensées et le communiquer à quelques âmes.

Vivre des souffrances de Jésus et aimer les siennes propres. — Ne jamais céder à la tentation, ce serait trop pénible à celui qui se donne tout à nous dans la communion. Lui! Lui! n'est-ce point assez?

Dieu a besoin de votre santé, que ferait-il de vous pour les autres sans elle? Soyez donc très prudente et ne vous

imposez que des mortifications inoffensives. Celles-là, par exemple, faites-les fidèlement.

XXIX

Madame,

Hélas! c'est toujours ainsi que vous oubliez la fragilité de votre santé! Vous sortez par tous les temps, vous ne vous arrêtez pas quand la fatigue se fait sentir, en un mot, vous vous conduisez fort mal... comme malade. Il faudrait pourtant faire tout ce qu'il faut pour vous remettre une bonne fois et reprendre votre vie de bonnes œuvres. Dans le doute, je vous le redis, prenez toujours le parti de vous abstenir. Assurément, les pratiques pieuses du dehors, les absolutions générales, les instructions, la messe et la communion doivent vous être très chères, mais elles ne sont pourtant que des moyens d'aller à Dieu et de recevoir ses dons.

Il y a certainement, j'ose le dire, au-dessus de cela, ce qui est le but de toutes ces choses : l'union à Dieu; or cette union peut se passer de ces pratiques. L'âme s'unit immédiatement à Dieu par ses élans et son amour, au besoin sans élan, et par le seul amour de volonté qui se complaît dans la volonté de Dieu, s'abandonne à sa Providence et cherche en tout son bon plaisir.

XXX

Madame,

J'ai souvent remercié Dieu d'avoir inspiré à la bonne Mme B... l'heureuse idée de vous conduire à moi. Je n'ai cessé d'être édifié de votre générosité au service du divin Maître, j'ai admiré l'élévation et la délicatesse de vos sentiments, et les seuls reproches que j'aie eu à vous adresser, hélas trop souvent, c'était de laisser votre

courage dépasser vos forces. C'est un excès : tout excès est blâmable, mais quelques-uns ne diminuent pas la valeur d'une âme. Sainte Paule, malgré ceux que lui reprochait saint Jérôme, a bien été canonisée : ne désespérez donc pas, vous serez canonisée... par le bon Dieu... sinon par le Pape.

Si votre âme ne se couvre pas de fleurs et de feuilles comme les arbres en ce printemps, sachez qu'elle n'a rien perdu de sa sève, mais qu'elle est transportée dans un climat plus froid. Il y a tant de pays où les pauvres arbres frissonnent encore sous la neige, ils vivent cependant et ils porteront leurs fruits en leur temps.

XXXI

Madame,

Votre santé est donc bien délicate, vous subissez l'effet du surmenage beaucoup trop prolongé. Vous auriez dû vous en affranchir, il y a quelques années. Votre bonté allait plus loin que vos forces. Soyez aussi parfaite malade que vous avez été parfaite apôtre et parfaite sœur de charité. Votre service envers Dieu et les âmes consiste à vivre sans effort dans l'acceptation joyeuse de l'inaction et des privations spirituelles. Je comprends que vous ne demandiez pas la douce visite de Jésus. Ce ne serait probablement pas compris. Si cet état se prolongeait, ce serait différent. Ces visites m'impressionnent toujours, et le sentiment qui me domine, c'est la confusion de cette démarche auprès d'un être si peu digne.

XXXII

Madame,

Décidément Dieu vous veut dans l'épreuve ! cette dernière est bien préoccupante...

Je comprends que cette peine, ajoutée à la précédente, vous ait enlevé le sommeil. On a beau accepter la volonté de Dieu, on en sent le coup. Faites un effort de confiance pour retrouver la paix dans l'abandon. La volonté de Dieu doit être pour nous un doux nid où tout est parfaitement disposé comme les nids des oiseaux pour leurs petits. La bonté de Dieu nous y couvre de ses ailes.

XXXIII

Madame,

Je n'ai pu vous écrire ces jours-ci... en revanche j'ai porté sans cesse à Dieu votre pauvre âme, plus endolorie encore que votre corps. C'est en Lui, vous le savez par une douce expérience, que se trouve le seul vrai repos, le seul réconfort réel. Vous le savez Père, et Il peut vous comprendre; vous le savez infiniment puissant et sage, et vous avez la certitude que tout ce qu'Il fait est bien fait.

Entrez aussi dans le cœur de Jésus, celui-là est humain. Il a pu souffrir, Il a souffert de chacune des douleurs qui nous atteignent. Quand on croit bien cela, on est presque content de souffrir, car on a provoqué chez Lui cet ineffable témoignage d'amour, la profonde condoléance. Les cœurs aimants se sentent plus aimants, quand ils voient souffrir ceux qu'ils aiment.

Être plaint, être consolé par Jésus, quelle merveille ! Ah ! s'il nous était donné de voir ses yeux où tremblent des larmes et d'entendre cette voix qui dit : « Ma pauvre enfant ! » Nous ne voyons ni n'entendons ces choses, mais, puisqu'elles sont réelles, sentons-les par une foi vive...

Assurément, ce n'est pas aujourd'hui que Jésus souffre, mais Il a tout prévu et Il a souffert réellement quand Il pouvait souffrir. Son sentiment actuel s'unit aux sentiments passés par un amour aussi tendre.

C'est un bonheur pour moi de vous redire ces choses,

c'est comme si je vous montrais une fois de plus le portrait d'un être chéri.

XXXIV

Madame,

Je vous crois assez raisonnable pour n'être pas sortie par ce temps si dangereux pour les maladies de la gorge. Suspendez même l'accomplissement de vos devoirs religieux, si chers pourtant, qui vous obligeraient à vous exposer au froid, le matin surtout.

Heureusement, il y a, outre celui du tabernacle, un sanctuaire qui reste à l'abri de toute intempérie, celui que la grâce a créé en nous et dont il est écrit : « Nous viendrons en lui et nous y ferons notre demeure. » C'est plus, infiniment plus, que la présence nécessaire de Dieu en toutes choses : c'est une création surnaturelle plus noble que celle de l'univers et Dieu y réside comme un père dans la maison de son enfant. Il a tout disposé pour y être reçu en Dieu Père, et Il se donne à son enfant dans l'intimité. Si nous nous pénétrons bien de cette réalité, nous nous verrons semblables à l'ostensoir, au centre duquel est Jésus. Sachez y entendre votre messe et y faire vos adorations, si vous êtes privée des rapports du même ordre. Demandez à Dieu qu'Il augmente en moi cette adoration « en esprit » qui est actuellement ma seule ressource, mais ressource inépuisable.

QUINZIÈME SÉRIE

I

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'unis mes prières aux vôtres et je sens quelque chose de votre douleur maternelle. Je ne suis point fâché de vous voir un peu émue comme le fut le Cœur du divin Maître devant la douleur des êtres qui lui étaient particulièrement chers. Comme je vous l'ai dit plusieurs fois, les sentiments qui sont conformes à la volonté de Dieu sur nous ne peuvent mettre obstacle à l'élévation de notre âme. Il serait barbare et injuste de tenter de les détruire. Une piété qui professerait cette doctrine serait fausse et dangereuse. Elle éloignerait de Dieu les âmes droites.

En Dieu, on peut vivre largement comme on vit dans l'air et dans la lumière. Le tout est de Le perdre de vue le moins possible et de faire prédominer son amour sans détruire les autres qui sont bons quoique inférieurs.

Courage ! je vous bénis, vous et votre cher petit malade.

II

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Entrez dans toutes les volontés de Dieu, faites-les vôtres; aimez-les telles qu'elles sont.

Aimer veut dire ceci : les accueillir sans hésitation et comme si on les choisissait soi-même. Qu'elles soient

agréables ou pénibles, nous ne le regardons, s'il se peut, qu'après; mais surtout nous n'en tenons point compte.

Ne vous contentez pas de cette voie, pourtant très haute, allez jusqu'à Dieu Lui-même, à sa Personne divine, à son amour surnaturel qui est une communication du sien propre par la grâce. — « Pense en moi, comme disait le Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, je penserai pour toi. » Vivez de Dieu; et, comme Dieu, tout en vivant de Lui-même, s'occupe de toutes choses, occupez-vous, non de toutes choses, mais de toutes *les* choses qu'Il vous confie.

C'est ainsi que vos devoirs de famille seront saintement et humainement accomplis.

III

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oui, vous faites bien de me dire chaque mouvement important de votre vie intérieure : c'est le soumettre au contrôle établi par Dieu même. Le Directeur est institué non point pour tracer une voie, mais pour conduire l'âme dans celle que lui assignent les indications d'en-haut : elle pourrait se tromper et suivre sa vue propre, croyant suivre celle de l'Esprit-Saint; elle pourrait aussi, le long du chemin, s'écarter des endroits sûrs ou s'excéder de fatigue. Le Directeur est là pour ramener et pour modérer au besoin.

Plus je pense à vous, plus je prévois de peines... n'y regardez pas trop d'avance. Voyez Dieu plus qu'elles. — Abandonnez-vous, non pas mollement et tristement, mais avec générosité et entrain. Dieu le mérite...

IV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Vous me demandez comment on peut concilier l'abandon à Dieu et la prière *qui demande.*

L'abandon est la *disposition foncière* qui ne change jamais. Elle *attend* tout de Dieu; elle est prête à bien *accueillir* tout ce qu'Il enverra. La demande ne l'entrave en rien, ne le diminue pas, surtout quand elle a *les autres* pour objet. Il en est d'elle comme des moyens naturels. Si l'un des nôtres est malade ou affligé, notre devoir de *charité* et même de *justice* est de *tenter* tous les moyens de le guérir ou de le consoler. Ce n'est pas aller contre l'action de la Providence, ni lui témoigner de la défiance. La prière est un *moyen* surnaturel mis entre nos mains et que l'Évangile et l'Église nous conseillent d'employer.

Je le répète, l'abandon est avant tout une *disposition permanente*. Nous le gardons alors même que nous implorons. S'il s'agissait parfois de *nous seul,* et qu'aucune raison particulière ne nous fît un *devoir* de sortir de l'indifférence, je ne blâmerais pas une âme qui, au lieu de demander, se contenterait d'*exprimer* à Dieu sa confiance, évitant même de désirer ceci ou cela.

Je conseillerais aussi, quand on prie pour les autres, d'employer la *forme* des sœurs de Lazare : « Celui que vous aimez est malade » — point de demande *exprimée,* quoiqu'elle soit bien nette au fond du cœur.

Quant à l'amour des croix lui-même, c'est une disposition plus parfaite mais qui, elle non plus, ne s'oppose pas *à la demande,* quand il s'agit du bien des autres ou d'un plus grand bien pour nous. Cet amour reste le même en nous, mais ne s'exerce pas en cette occasion, parce qu'un devoir de charité ou de prudence *s'y oppose.*

J'approuve entièrement que vous abandonniez une prière verbale quelconque lorsque l'attrait vous appelle à la simple vue de Dieu.

... Oui, la grande prière est toujours celle-ci : « Que votre

volonté se fasse. » Elle se fait même quand Il cède à nos prières : ces prières sont *voulues* de Lui.

Que le séraphique saint François vous communique quelques-uns de ses sentiments pour le divin Maître !

V

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Votre vie doit être une vie de confiance abandonnée. Elle vous est indiquée et facilitée singulièrement par la paternité que Dieu vous fait sentir. Laissez-Le donc disposer les événements selon sa gloire, sans vous laisser agiter par de trop vifs sentiments de crainte, et ne perdez pas votre temps à vous demander ce qu'Il pourra vous imposer. Confiez-Lui les vôtres pareillement. Vos craintes d'ailleurs ne sont que pour *eux*. Vous verrez un jour au ciel comme tout cela est juste et bon.

Tout me dit que vous aurez en votre fils un chrétien sérieux ; tâchez peu à peu d'en faire un chrétien qui comprenne nos rapports avec Jésus. Les hommes entrent peu facilement dans ces idées, qui sont pourtant le fond du christianisme.

VI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous reprochez pas de *sentir* la douleur. La sentir est en quelque sorte la mesure du mérite dans la résignation qui l'accepte. Ce n'est pas refuser quoi que ce soit à notre divin Sauveur, ni Lui laisser croire que nous l'aimons moins ; car, s'Il veut être aimé par-dessus tout, Il n'entend pas absorber nos autres affections. Ce serait une doctrine exagérée et fâcheuse que celle qui dépouillerait notre vie en ce monde des affections créées par Dieu même et nécessaires à l'ordre social. N'y a-t-il pas

d'ailleurs en notre cœur divers côtés qui ont chacun leur attribution spéciale? Aimer une mère n'empêche pas d'aimer un fils, parce que ce sont deux amours différents qui ne sauraient se nuire dans une âme bien ordonnée. A plus forte raison, l'amour pour Dieu, qui est tout surnaturel, ne s'oppose pas à l'exercice de nos sentiments humains. Croyez même que le divin Cœur de Jésus connaît votre souffrance et y prend toute la part que n'y pourraient jamais prendre nos amis les plus intimes.

Puisque vous souffrez tant de la souffrance des vôtres, offrez-les toutes pour le bien des âmes qui vous sont chères. J'ai quelque espoir qu'il en sortira des consolations élevées.

Courage! certitude d'être plus à Dieu que jamais. Espoir en sa miséricorde. Dans mille ans, vous n'aurez que des bénédictions à Lui répéter pour tout ce qui se passe actuellement dans une tristesse navrante.

... La vivacité de la douleur est la mesure du mérite dans l'âme qui accepte avec un complet abandon.

Dieu semble diriger Lui-même la petite barque au milieu de cette mer hérissée de rochers. Si le malheur amène une plus grande et plus tendre action de ce bon Père, n'est-il pas désirable?

VII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vous vous êtes mise pleinement entre les mains de Dieu et vous jouissez de la paix promise à la confiance filiale. La paix joyeuse au fond de la souffrance est une force — ne vous en défiez donc pas.

Elle vous est donnée pour votre perfection plus que pour votre consolation. Par elle, vous serez, à la fois, et plus glorieuse et plus aimante. Votre joie intérieure, comme votre croix extérieure, est pour la gloire de Dieu.

Rien n'est plus pénible à supporter que l'attente. — Un mal bien défini et limité donne moins d'angoisses.

C'est donc dans votre peine une peine de plus, donc une occasion de plus de témoigner à Dieu votre parfait abandon pour l'avenir. — Allez sans crainte : Dieu vous conduit comme par la main, et avec quelle tendresse !

VIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ce sacrifice — combien il est douloureux, il est vrai ! — c'est Dieu qui le demande, c'est pour Lui donner une complète satisfaction qu'on le fait. La nature mène son deuil, mais plus il est noir, plus il jette de clartés vers le Ciel !

Marchez, ma chère fille, dans la voie du Calvaire. Le Calvaire s'est rapproché de vous, quelle gloire ! Jésus le monte de nouveau par vous et avec vous, quelle douceur profonde ! Le partage des souffrances avec un être si parfait, si aimant, si généreux, est vraiment un merveilleux bonheur !

Faites de votre fils un chrétien d'esprit et de cœur. Il y en a si peu, hélas ! Il faut que le sentiment de Dieu domine tout et même remplisse tout : faites-Lui connaître et aimer intimement Jésus. Il en est digne.

IX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

En vous voyant partir pour ce nouveau dépouillement, je crois vous voir gravir la pente du Calvaire, vous préparant à vous dessaisir de ce qu'on voudra vous prendre. Que laissa-t-on au divin Sauveur sur sa Croix? Et, en le dépouillant, que de moqueries n'ajouta-t-on pas à sa peine ! Réjouissez-vous saintement de pouvoir souffrir avec Lui, près de son cœur, sa peine et la vôtre. Dieu ne dépouille des biens de ce monde, fortune, considération,

aisance, que pour rester l'Être admirablement bon auquel on s'attache, en qui on se confie, et à qui l'on peut dire : « Voilà que j'ai quitté toute chose, qu'en sera-t-il de moi? » Il en sera ceci : que des biens d'ordre divin vous seront donnés en échange, que Dieu Lui-même se donnera plus à vous, par des lumières et un amour que vous n'auriez pas ressentis...

X

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je vois avec grande consolation l'union de votre âme avec Dieu. Dieu, par toutes ses avances, vous traite comme l'on traite des amis qui souffrent. Je ne sais si vous avez remarqué dans les Psaumes ce verset qui montre jusqu'où sa paternelle bonté pousse la tendresse de ses soins : « Quand il était malade, vous avez vous-même pris la peine de refaire son lit. » Ce lit, c'est le repos qui vous est donné dans les consolations célestes...

Ayez confiance, Dieu est près de vous. Allez de l'avant. Vous êtes dans la bonne voie.

XI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Quand, sous le poids de vos imperfections, vous vous sentez craintive devant la sainte Communion, rappelez-vous les paroles que nous apporte l'Évangile : « Allez par les chemins, ramenez les pauvres, les infirmes, et *forcez-les* à entrer au festin. » Laissez-vous donc forcer, ou plutôt suivez sans crainte l'attrait du besoin comme celui de l'amour. — Le mieux d'ailleurs, en s'approchant de Jésus, c'est de Le regarder tellement qu'on ne songe pas à se regarder soi-même.

Votre désir du bien peut trouver son accomplissement soit dans l'édification qui se dégage d'une vertu achevée,

soit aussi dans la grâce qu'attirent à la fois le bon vouloir et l'amour de sa propre abjection. Si le divin Maître vous laisse des imperfections, et permet qu'on les remarque, remerciez-Le et réjouissez-vous : le bien sera dû à Dieu plus qu'à vous ! Courage ! Paix ! amour de l'abjection, mais amour pacifiant...

Oui, soyez bien en paix ! C'est la parole que Jésus ressuscité semble avoir recueillie de toutes ses souffrances et de toute sa gloire. C'est aussi la leçon la plus importante qu'Il veut nous inculquer fortement ; ne cherchons pas en nous la raison de notre paix, mais dans les liens qui nous unissent à Lui et qui commencent à être éternels, car rien ne nous séparera de son amour.

XII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oh ! oui, que je sois simplement le traducteur des impressions de l'Esprit-Saint ! Je voudrais bien ne rien mettre de moi dans mes ouvrages et dans la direction que je donne !

Vous expérimentez ce qui a été dit par saint Paul : Tout contribue au bien *des élus* de Dieu. Vos occupations ne vous arrachent pas à la vie intime et rendent plus douces les heures de repos.

Nous aurions bien tort de nous étonner des merveilles intérieures qui se déroulent dans l'intimité avec Dieu. Comment n'en mettrait-il pas dans son œuvre par excellence, Lui qui en a tant mis dans la nature et jusque dans le petit être qu'est un insecte !

Oui, aimez votre extrême sensibilité ; elle est une source d'actes profonds de conformité à la volonté de Dieu et de sentiments d'humilité sincère.

Par-dessus tout, faites dominer l'abandon qui est l'acte filial par excellence.

XIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je sais que votre pensée va me chercher en Celui qui étend partout son Être immense et qui daigne assigner une petite place, dans cet infini, aux pauvres êtres que nous sommes. Que dis-je? mais il nous y fait la place réservée aux enfants, place toute chaude de sa divine affection. Oh ! qu'il sera doux de s'y sentir un jour et de l'y voir ! Ici-bas notre rôle consiste à Le chercher à tâtons. Quelques âmes favorisées semblent sentir son contact et, sans rien pouvoir définir, sont certaines de sa présence particulière. Aussi est-ce avec une confiance sereine qu'elles lui abandonnent leur vie, leurs joies humaines et jusqu'à ces consolations intérieures qui donnent de Lui comme un pressentiment. On se sent alors vivre de Lui, et l'on se livre à son action. On aime les souffrances qu'Il demande en expiation; on les unit à la Croix de Jésus qui leur communique une royale beauté ! Ses souffrances et les nôtres ne font qu'un. C'est bien grand et rien n'est plus vrai. C'est à Jésus que nous devons d'avoir quelque puissance sur le cœur de Dieu.

XIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Nous répétons toujours les mêmes choses, mais ces choses sont infinies, et, plus on les considère, plus on les voit élargir leur horizon. Elles sont en même temps si bien faites pour nous qu'elles prennent notre mesure et entrent en nous pour nous porter des reflets de vérité, des émotions d'amour, tous les actes que Jésus suscite dans nos âmes.

Livrons-nous à Lui, aimons tout, puisque tout est voulu de Lui : les petites choses, les douloureuses choses,

les choses matérielles aussi, du moment qu'elles portent l'empreinte de la main divine qui nous les confie. N'éteignez pas les sentiments humains, mais faites la part de Dieu la plus grande et aimez en Lui tout ce que vous aimez.

Recevez, ma chère fille, la bénédiction de ce pauvre prêtre à qui Dieu a donné grâce pour orienter votre âme et la Lui offrir.

XV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... En vous lisant, une pensée m'a vivement saisi. Avez-vous jamais essayé de vous expliquer la juxtaposition du Verbe et de l'âme qu'Il possède par sa sainte personnalité? Quelle distance! quel contraste même! L'Infini et le néant se communiquant par des intelligences et un amour indissolubles!

Concevez l'extase de l'âme de Jésus sous les communications du Verbe et sous ses divines étreintes... Vous êtes cela en petit. Jésus vit en vous par l'action réunie de son âme et du Verbe. Son âme appelle les grâces qui divinisent, mais elle ne les opère pas en nous. Les opérer est le rôle éminemment réservé au Verbe, car il y faut la toute-puissance divine...

... Que nous sommes grands! et que Dieu est bon!

Ne vous étonnez pas d'avoir deux vies à vivre comme Jésus. Ne fut-Il pas d'une affection délicieuse pour sa mère? Ne pleura-t-Il pas sur Lazare? Et, dans les mêmes instants, Il s'abreuvait des splendeurs du Verbe!! Ne négligez rien des devoirs que Dieu même a imposés à votre vie d'épouse et de mère. Remplissez-les avec l'*intérêt* et l'*affection* qu'ils réclament. Jésus n'a rien négligé du côté de ces devoirs humains, ni quant au fond, ni quant à la manière. Vos communications avec Dieu sont des *faveurs;* vos rapports avec ceux qui vous entourent sont des *devoirs*. Le devoir est la plus certaine et la

plus obligatoire manifestation de la volonté de Dieu. Or, nous ne saurions concevoir rien de mieux et de plus excellent pour nous que l'objet de cette volonté. Cette vue d'ailleurs transforme tout, sinon à nos yeux, du moins dans la réalité des choses...

XVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Suivez sans crainte les appels de Dieu; montez avec Lui dans la sphère où Il commence à se montrer. La vie de la grâce n'est-elle pas le commencement de la vie du ciel! Saint Thomas enseigne que la vie divine, qui est en *germe* en toute âme qui a la grâce, même chez les enfants, constitue les éléments de notre être divinisé. Le germe possède bien ce qui s'épanouira un jour. Puis il ajoute : si la grâce en tous est un germe, elle est chez quelques âmes comme un *bourgeon* qui se gonfle de sève et semble prêt à éclater. C'est le propre des âmes qui se prêtent de toute leur docilité et de toute leur ardeur à l'action de Dieu.

Dieu Lui-même s'y fait sentir. Sa puissance s'impose, on ne peut en douter. On croirait même l'entrevoir. Je crois que rien n'est plus fait pour nous tenir dans une humilité totale. On sent si bien qu'Il est tout, qu'Il fait tout, et que nous restons le pauvre néant qui Lui sert de matière!

XVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Que serait votre confiance si elle voyait le remède? C'est la confiance d'un enfant que Dieu attend de vous. Ne l'auriez-vous pas eue pour votre vénérable père? Vous reconnaîtrez la valeur de votre confiance au degré de repos supérieur que vous aurez. L'âme de Jésus, dans son agonie, même dans ses cris de protestation et dans

ses larmes de sang, continuait la contemplation de son Père et lui chantait son cantique d'admiration et d'amour. Ayez cet idéal. Pour l'atteindre, il faudrait une grâce toute spéciale. Peut-être le gémissement nuira-t-il chez vous à l'expression de tels sentiments; mais Dieu les voit en vous, tout muets qu'ils paraissent être par moments. Ils reprennent d'ailleurs bien vite le dessus, et vos cantiques se composent de notes élevées et des notes sensibles.

Pour ceux que vous aimez, sachez ne demander que le bien final. Regardez leurs souffrances comme des préparations lointaines à cet effet. Joignez-y les vôtres. Plus vous souffrez tous, plus vous devez, au fond, vous réjouir, car la rédemption est plus certaine. Dieu n'afflige pas dans ce monde et dans l'autre. Ses enfants infidèles sont toujours ses enfants; s'Il devait les punir éternellement, Il leur enverrait des joies passagères en récompense du bien qu'ils font par leurs qualités naturelles, ne serait-ce que par leur amour filial.

Votre cher fils, élevé au milieu des épreuves, sera plus sérieux, plus résigné... Si Dieu laisse venir à lui la déception,... qui sait le bien qui en pourrait naître?...

Je n'ai pas besoin de vous dire : courage ! Il suffit que je vous dise : aimez ! Tout courage est dans l'amour de Celui qui nous a tant aimés et qui se donne à nous chaque jour.

Je vous bénis.

XVIII

Courage, ma chère fille, la vie se déroule au milieu des incertitudes et des angoisses, excellentes conditions pour la confiance filiale. Ne voyons qu'une chose : c'est un père parfait qui agit. La confiance et la résignation n'empêchent pas la douleur et ne condamnent pas les larmes. Nous avons à vivre deux vies différentes. Celle de la nature a ses droits et, en les exerçant, elle les perfectionne. Une mère qui ne serait pas anxieuse devant une menace pour son fils serait une laideur morale. Et si elle en arrivait là par l'effet d'un abandon qu'elle croirait

surnaturel, croyez-le bien, elle sortirait de l'ordre établi par Dieu. Dieu seul aurait le droit de l'en faire sortir, car Il est le maître de tout; mais une telle voie demanderait à être sérieusement contrôlée. Faites comme la Très Sainte Vierge qui pleura près de la Croix de son Fils. Elle fit assurément ce qui est le plus parfait, n'est-ce pas?

Je remercie le divin Maître des faveurs qu'Il vous accorde. Un mot de Lui ranime pour longtemps. Jamais son aide ne vous manquera. Envisagez donc l'avenir sans crainte. « Tout concourt au bien de ceux qui aiment », dit saint Paul. Laissons Dieu choisir notre voie, nos peines, et nos consolations. Soyons contents de tout !

Je vous bénis.

XIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne regrettez pas trop les jours de solitude qui viennent de vous échapper. Dieu est si près de vous partout ! Votre fidélité au devoir entre dans les plans de Dieu. Que ce bon plaisir vous demande un long recueillement ou bien une vie de vacances avec les vôtres, il est, au fond, le même objet d'amour. Prêtez-vous donc aux autres et donnez-leur la consolation que ce bon plaisir veut leur communiquer par vous.

La douleur accompagne toujours vos pas ; mais, comme chez le divin Maître, elle trouve l'accueil suprême de l'acceptation totale dans une nature restée profondément sensible. N'éteignez pas les affections humaines. Ne refusez pas la dette d'expiation qu'exige la vue de la douleur des vôtres.

Toutes les souffrances sont un objet aimé et toutes les craintes vous laissent confiante. Quand on s'est donné à Dieu, on le laisse disposer de tout selon son bon plaisir : être l'enfant d'un tel Père ! cela dit tout...

XX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Oui, rendons grâces à Dieu en toutes choses, car toutes choses sont disposées pour Lui apporter, finalement, sa plus grande gloire. Sans doute, notre bien personnel s'y trouve aussi, mais cette vue ne doit être que secondaire : le bien de Dieu avant tout !

Dans l'ordre de la nature déchue, il s'opère par la Croix. La fête qui l'exalte aujourd'hui sera une fête éternelle. Le Ciel vivra du sang que la Croix aura fait verser à Jésus d'abord, et puis à toutes les âmes fidèles.

La science de la Croix doit être l'objet de notre plus vive reconnaissance, car elle explique tout et elle donne la force pour tout. Qu'elles sont à plaindre les âmes qui ne l'ont pas !

Jésus n'est plus cloué à la Croix... Il nous laisse la place... A nous de continuer sa Rédemption...

— Souffrir et aimer, c'est l'idéal !...

XXI.

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous ai laissée dans la solitude avec le divin Maître et, selon son désir, je viens aujourd'hui vous porter de sa part un *alleluia,* comme en portèrent aux saintes femmes de l'Évangile les envoyés de Dieu.

Oui, réjouissez-vous, car vous avez reçu de grandes grâces, celle en particulier d'un grand amour pour Jésus.

Plus vous irez, plus vous vous unirez à Lui, prenant tous ses goûts, vous dirigeant selon ses plus intimes volontés, Le cherchant et Le trouvant partout, vous consolant de tout en Lui, vivant déjà de son bonheur à Lui, qui est plus le vôtre que celui qui vous est propre.

XXII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Oui, on peut être toute à Dieu et toute à son enfant. Vous le sentez à cette heure plus que jamais. Vous abandonnez à Dieu, que vous aimez par-dessus tout, cet enfant que vous aimez le plus au monde après Lui.

Dieu lui sera paternel. Gardez une paix profonde témoignant votre confiance absolue.

XXIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Ne vous reprochez pas vos angoisses de mère. Elles sont trop légitimes pour que Dieu les voie avec peine. N'a-t-Il pas fait Lui-même votre cœur et ne lui ordonne-t-Il pas d'aimer? Or, aimer comporte les plus vifs sentiments de crainte et de douleur. Vous savez que je ne suis pas de ceux qui veulent les éteindre. Je crois que l'on peut regarder Dieu avec des yeux pleins de larmes.

Par-dessus nos tristesses, se déploie l'immensité du bonheur éternel qui n'est autre chose que Dieu Lui-même. Que ce soit là notre atmosphère. C'est là seulement qu'on respire à l'aise...

XXIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Quelles que soient les fluctuations de tout ce qui vous entoure, je vois que votre âme demeure calme et suit sa route. Vous savez à qui vous vous êtes donnée, vous accomplissez avec joie les manifestations de sa volonté et vous ne voulez pas regarder avec anxiété quel sera le

lendemain, car le lendemain est dans les desseins d'un Père tout-puissant.

Vous sentez que votre donation se fait de plus en plus complète. Elle l'était depuis longtemps. Elle croît cependant à mesure que vous connaissez Dieu plus profondément et surtout à mesure que, comme les petits enfants au cou de leur mère, vous le pressez plus fortement. On se donne selon son degré d'amour, et il y a l'infini.

Telle était la donation de la Sainte Vierge !

J'ai le bonheur d'être dans une famille éminemment pieuse. On a installé une chapelle dans la chambre voisine de la mienne. Toute la maison assiste à ma messe, les jeunes gens eux-mêmes y communient plusieurs fois par semaine. De l'autel, je vous envoie la bénédiction du prêtre et du père. Je vous la renouvelle en ce moment.

XXV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Si parfois votre nature vous a trahie, ç'a été l'occasion d'un anéantissement plus profond et d'un courage plus décidé.

L'humiliation doit nous tremper et non nous affaiblir. On peut toujours se relever par une confiance toute filiale. Nous offrons à Jésus par notre nature un instrument plus ou moins apte à suivre le mouvement de sa main, mais un grand artiste sait tirer grand parti même d'un instrument imparfait. L'important est de le lui laisser toujours entre les mains.

Je vous bénis...

XXVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

C'est bien de Dieu que viennent les lumières qui surgissent des moindres paroles de l'Écriture. Elles vous sont

révélées pour votre progrès et votre consolation. Dieu est tellement père ! Continuez à vous sentir bien petite devant ses dons et d'autant plus reconnaissante. — Aimez Jésus, en qui Dieu s'est incarné pour atteindre plus sûrement notre cœur. Sa physionomie, les paroles sorties vraiment de ses lèvres, ses plaies et son Eucharistie... tout cela nous vient par le Dieu-Homme et nous apporte une intimité dont notre esprit n'aurait jamais eu l'idée, ni notre cœur l'ambition.

... La vie après tout est courte. Si nous pouvions au Ciel avoir des regrets, ces regrets seraient de n'avoir ni assez aimé ni assez souffert. — Apprenez aux vôtres à vivre sous la lumière de l'éternité. Un jour peut-être cette lumière leur apparaîtra-t-elle plus clairement comme étant Dieu Lui-même.

Je vous bénis.

XXVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Ces trois semaines passées au grand air m'ont rendu quelque force et m'ont habitué aux variations de température. Si le retour se fait sans accident de froid ou de pluie, je pourrai, je l'espère, me remettre un peu au travail : voilà plus de deux mois d'inutilité; mais comme Dieu fait de rien quelque chose, peut-être daignera-t-Il se contenter de ce que j'aurais voulu faire.

Tenez-vous bien en paix sous l'action de Dieu, que cette action soit directe et intérieure, ou qu'elle se manifeste par les événements. Portez intérêt aux personnes et aux choses selon la volonté de Dieu, c'est-à-dire selon votre position. Le surnaturel doit perfectionner le bien naturel, mais (sauf une indication particulière des desseins de Dieu) il ne doit pas l'exclure ni le mépriser.

XXVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Vous sachant informée de mon départ, j'ai préféré attendre, pour vous écrire, de pouvoir vous donner quelques nouvelles de mon état depuis mon arrivée. Je crois que ce changement d'air me sera favorable, mais je ne me sens pas encore plus fort : je suis bien usé ! Comme je ne parle que très péniblement, je reste seul soit dans le parc, soit dans la petite chapelle voisine de ma chambre où, hélas ! je ne peux dire la messe que le dimanche. Vous savez mon refrain : « la volonté de Dieu ». Tout est là pour moi, et, en elle, j'aime autant la privation que la jouissance même spirituelle.

... Gardez-vous de vous plaindre jamais : vous êtes une privilégiée de Dieu, et les souffrances elles-mêmes, elles surtout, sont de grandes faveurs : vous devenez par elles plus semblable à l'image de Jésus crucifié, vous devenez son aide, sa consolation, vous acquérez des droits à vous plonger plus avant dans l'Infini.

... Quand viendra ce jour tant désiré où Dieu se montrera enfin à nos regards qui le cherchent en vain sur la terre !

« *Satiabor,* je serai rassasié », dit l'Écriture : Ayez donc bien faim, bien soif : nous jouirons de Lui dans toute la plénitude de notre être qui peut ici-bas s'agrandir sans mesure. Courage et joie !

Je vous bénis de tout cœur.

XXIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Voilà donc cette âme en présence de Dieu, d'un Dieu encore voilé pour elle sans doute, mais qui se fait connaître dans cette intimité qui ne lui fut pas ouverte ici-bas.

En ce moment, vos sentiments se rencontrent, et pour toujours! Votre union à cette âme se fera dans l'invisible, mais n'en sera pas moins une union très réelle dont elle a connaissance. Vous pouvez donc l'aimer, non plus seulement humainement, mais comme une âme partageant tous vos sentiments élevés.

Les grandes souffrances de ses dernières années auront grandement diminué ses dettes envers la justice divine; vos prières hâteront aussi son entrée au Ciel. Soyez assurée également des miennes.

L'attitude de votre fils a été pour vous une grande consolation et pour lui comme un engagement public de chrétien fervent. Je suis heureux de cette grâce.

Ne cherchez pas à étouffer la légitime douleur que vous cause cette séparation. L'amour de Dieu ne détruit pas l'amour humain, et l'amour humain n'enlève rien à l'amour de Dieu, car ils ont un objet différent. Quand cette âme sera unie à Dieu dans la contemplation de sa beauté, vous les aimerez dans une sorte de sentiment unique.

XXX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Dieu est avec vous; rien ne peut vous manquer. Les peines sont des bienfaits pour vous et des sources très précieuses pour les autres. Beaucoup d'âmes vous seront données, et en particulier celles qui vous sont plus chères que la vie. Souffrez, mais avec une infinie confiance. Dieu semble rejeter vos demandes les plus pressantes, mais Il fera pour vous ce qu'Il fit pour la Chananéenne. S'Il vous laisse dans la souffrance à cet égard, c'est pour laisser un stimulant sanglant à votre cœur. Oh! que vous devez souffrir!

Je vous disais au commencement de ma lettre : Dieu est avec vous, j'ajoute en terminant : votre âme est toute à Lui. Ne craignez rien, allez à Lui, le cœur entièrement dilaté.

XXXI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

C'est en Dieu que nous vivons, que nous aimons, que nous souffrons. C'est en Lui qu'au Ciel nous jouirons. Tout notre être, toute notre paix, tout notre amour sont en Lui. C'est Lui qui soutient, c'est Lui qui inspire un abandon total. C'est en se faisant connaître à nous dans son infini qu'Il nous fait dominer les sentiments les plus puissants de la nature.

Plus vos peines sont vives et profondes, plus vous êtes dans votre voie. Peu de peines vous auront été épargnées... ce que m'en signale votre lettre est bien amer !...

XXXII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je suis loin de blâmer votre confiance dans ses motifs, mais pour atténuer d'avance la désillusion qui est possible, j'ai tenu à vous dire que si vos prières vous assurent d'être exaucée quant à l'objet, elles peuvent n'être pas exaucées quant à l'heure... et, malgré moi, je reste inquiet et il me semble entendre au dedans de moi que d'autres souffrances vous attendent... dussé-je me reprocher de laisser ainsi dans votre âme « le glaive de douleur »... Vos prières n'en seront que plus ardentes : on ne peut évaluer ce qu'il en faut pour la rançon des âmes...

Non, je ne crains pas que la déception, même la plus cruelle, « vous sépare de la charité de Jésus », et je crois votre cœur capable de s'approprier toutes les protestations de saint Paul : « Rien ne me séparera, etc... »

Cherchez la paix dans un abandon *absolu* sans rien envisager de trop particulier, un abandon fondé sur la seule vue de la bonté divine et sur les promesses de Jésus.

Insistez, pressez, demandez même pour telle heure, mais en vous souvenant toujours que l'heure est à Dieu...

Je vous bénis...

XXXIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je vous suis pas à pas sur la route de votre Calvaire. J'ai l'espérance qu'elle aboutira à un retour à la vie qui sera une complète résurrection... Vous redirez à Dieu ce que vous lui dites dès maintenant dans votre entière confiance : Mon Dieu, vous avez bien fait toutes choses !

Il se montre d'ailleurs si consolant pour vous ! En cela, je vois l'accomplissement de cette parole des Psaumes : « Je suis avec l'âme dans sa tribulation. »

Dieu a des présences diverses, Lui qui est présent à tout, de même que la lumière du même soleil est si différente selon les pays, les heures et les objets qui la reflètent. En ce moment, elle resplendit en vous. Plus la souffrance se prolonge, plus elle devient éclatante. Cette lumière vous découvre la valeur du précieux Sang et son infinie puissance. Après cela, Il vous le montre versé pour vous, mis à votre disposition, et comme vous appartenant. Ce sang vient d'une créature, sa mère. Il a été versé sur le sol de la terre qui l'a bu. Il nous reste dans le sacrifice de l'autel. Vivez donc en Dieu et de Dieu, ma chère fille. L'isolement du cloître n'est pas nécessaire à la vie intérieure : votre clôture est votre amour.

— Je commence à sortir. Le mauvais temps m'avait rendu malade et retenu au lit. Dieu ne veut pas encore de moi, ce semble.

En union à notre divin Maître.

XXXIV

... Vos dispositions, ma chère fille, n'ont pas changé en dépit des impressions qui vous ont fait violence.

Courage! Il y a tant à expier de toute part en ce monde! La miséricorde de Dieu est telle qu'une seule âme peut expier pour beaucoup d'autres, pour celles dont elle a une charge spéciale et peut-être beaucoup au delà. Soyez ambitieuse, et on peut l'être quand on comprend le prix du précieux Sang et surtout quand on en dispose. A la Communion, il passe tout entier dans votre âme. Il est donc votre bien. Vous pouvez l'offrir et Dieu ne peut pas repousser vos prières, car elles sont en Lui.

« *Euntes ibant et flebant... Venientes autem cum exultatione.* »... Telle est notre vie, tel est notre espoir...

Je vous bénis.

XXXV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai été en effet assez malade depuis votre départ : le cœur avait beaucoup faibli et reste faible. Toute occupation m'était interdite et n'est encore que tolérée. Voilà pourquoi je ne vous ai pas écrit. Ma pensée se porte souvent vers ce midi de la France où vous retrouvez à l'église le même trésor. Quelle tendresse de se donner ainsi partout! Il y a bien peu de changements réels pour l'âme qui cherche Jésus avant tout. En Jésus, on a ce Dieu infini qui n'est pas seulement dans toutes les églises, mais qui est en chaque point de l'espace. Quel éblouissement s'Il s'y montrait! Il fait plus qu'être présent en toutes choses, Il s'unit à quelques créatures par des liens d'intelligence, d'affection, d'action. Vous sentez cette sorte d'union. Elle fait votre vie. Vous ne voulez avoir aucune vie propre, aucun désir personnel, vous ne voulez voir que par les yeux de Dieu, et vous adhérez d'avance à tous ses désirs. — Ne craignez pas d'être dans l'illusion, mais veillez à ce que ces sentiments ne nuisent pas à l'exercice des sentiments humains à l'égard de tous ceux qui y ont droit. Intéressez-vous à ce qui les intéresse, et cela de bon cœur puisque Dieu vous le demande.

Vous avez appris sans doute l'entrée au séminaire d'Issy du dernier président de la Jeunesse catholique et celle de M. X...

... Ce doit être pour vous une joie : vous êtes heureuse de voir Dieu ainsi honoré et de nobles dévouements encouragés par cet exemple.

XXXVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Que la conduite de Dieu est admirable à l'égard des âmes qui se donnent à Lui totalement ! Il les éprouve et les console. Il les perfectionne par toutes sortes de moyens, Il s'établit en elles et y fait sa demeure. Or, vous le savez, Dieu, qui est partout, est en chaque chose selon sa condition. La condition d'une âme divinisée fait qu'Il est en elle un peu à la façon dont Il est en Lui-même : Il y resplendit, Il y prend ses délices... Vous le savez mieux que je ne saurais l'exprimer. Continuez donc à vous prêter totalement à son action; faites tout ce que vous savez Lui plaire. Ne reculez pas devant la privation de sa profonde intimité sentie, quand Il vous demande de vous occuper des autres et quand vous vous voyez dans un milieu, même chrétien, qui vous paraît étranger parce qu'il est si loin de son idéal, soyez indulgente et ne tirez de là d'autre conclusion que de dédommager Celui que l'on traite en indifférent.

XXXVII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

J'ai accueilli avec un sourire de satisfaction l'aveu de votre tristesse.

Après les grandes grâces qu'Il vous a faites, Dieu vous

envoie la grâce de l'humiliation sensible. Il faut l'en bénir. Plus nous nous sentirons néant et impuissance, plus nous serons touchés des bontés de Dieu à notre égard. Sa miséricorde se montre à nous dans un éclat plus touchant. Nous l'admirons et nous l'aimons davantage. S'il arrive que l'on attriste, même involontairement, une personne aimée, on éprouve dans son cœur quelque chose de plus vif, de plus tendre à son égard, et l'on regarde de tous côtés pour trouver quelque chose qui puisse lui être agréable. Ne vous tourmentez donc pas, on ne se tourmente pas d'une grâce. Vous n'avez rien refusé à Dieu, vous avez simplement senti l'effet d'une cause toute naturelle. Dites-vous qu'il n'en eût peut-être pas été ainsi chez une personne très parfaite, et désirez paisiblement qu'il en soit un jour ainsi pour vous, afin que votre Dieu bien-aimé soit content, à la bonne heure ! mais gardez toute votre liberté filiale auprès de Dieu. Que la tentation dure ou non, peu importe. Votre volonté est tout entière et irrévocablement fixée en Dieu et en son bon plaisir.

Je vous bénis.

XXXVIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

... Marie au pied de la Croix a connu le mélange des sentiments humains et des sentiments surnaturels. Les premiers ne faisaient que rendre plus vifs les seconds, et ces derniers répandaient sur les autres leur beauté divine.

Il en sera ainsi de vous en toutes choses, mais particulièrement dans la nouvelle épreuve du départ de votre fils.

Vous avez déposé ce cher enfant entre des mains éminemment paternelles. Dieu a fait en lui des merveilles et il m'est arrivé de penser à ces grandes grâces en récitant certain verset du *Magnificat*. Dieu a tant fait

pour vous que votre confiance n'a qu'un seul moyen d'être méritoire, c'est d'être pénétrée d'un grand amour.
Je vous bénis.

XXXIX

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Puisque vous avez donné votre confiance au divin Maître, je comprendrais mieux le silence absolu de toute préférence. Il veut le plus grand bien de votre cher fils aussi bien pour les moindres détails que pour le fonds. Laissez aux âmes qui sont moins entrées en Lui les désirs et les indications qu'autorisent assurément les promesses divines et qui soutiennent leur piété. Pour vous, tenez-vous en le plus possible à ce que comporte l'intime *unité* de son âme et de la vôtre.

Les sentiments de votre fils sont simplement admirables! il marche à grands pas dans la voie de la sainteté. Vous n'aurez pas trop de l'éternité pour remercier Dieu des grâces qu'Il vous a accordées pour cette âme. C'est une œuvre de son infinie miséricorde dont la raison d'être est principalement dans vos prières et vos larmes. C'est aussi de sa part un acte de profonde et délicate amitié. Jamais vous ne l'aimerez assez!... Dieu vous a honorée de grandes épreuves et vous a dédommagée par d'inestimables faveurs. Il ne mettra pas plus de bornes à sa bonté que vous à votre confiance...

XL

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Excusez mon retard à vous répondre; depuis quelques semaines, une congestion du cerveau m'a interdit absolument tout travail et ne me permet pas trop d'écrire des lettres. Je sais d'ailleurs que votre âme est en paix sous

la douce influence de Jésus; je pense que l'Esprit-Saint vous l'a fait ressentir plus vivement encore, car son rôle est de révéler au cœur les paroles dites à tous. Bien peu d'âmes y sont attentives. C'est une grande grâce d'entrer dans cette connaissance intime de ce qu'est Jésus Homme et Dieu, Jésus vivant en nous, Jésus gouvernant son Église et les événements de ce monde. Nous, pauvres petites créatures, nous sommes unis d'amitié avec un être si grand, si parfait. Il nous révèle le fond de son cœur et Il nous permet de prendre ses propres sentiments, de nous en pénétrer, de les offrir à son Père.

Cette vie surnaturelle n'empêche pas l'exercice de la vie de ce monde. Cet amour transcendant n'éteint pas l'affection d'une mère : votre fils tient sa bonne place dans votre cœur et vous apporte, avec des consolations incomparables, de dures anxiétés. Vous êtes avec lui au milieu du danger. Je demande à Dieu de vous le garder et de le garder pour sa gloire en ce monde. Il peut devenir un de ces chrétiens qui rayonnent et attirent. Mais, laissons à Dieu toute sa liberté... L'éternelle réunion est tout.

Je ne fais rien pour Dieu et je n'ai à Lui offrir que l'acceptation filiale de l'inutilité dans laquelle Il me tient. Je suis en paix. Sa volonté est ma nourriture et son bon plaisir est mon seul plaisir. C'est du moins ce que je veux être...

XLI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Quelles que soient les épreuves qui vous attendent, je suis en paix sur l'état de votre âme . Le Dieu qui vous les envoie vient avec elles.

L'acceptation que vous donnez aux injustices les plus flagrantes et aux humiliations les plus révoltantes sera un honneur pour le divin Maître, une consolation pour son Cœur, une aide pour sa Rédemption.

Enfoncez-vous dans la volonté de Dieu. C'est elle qu'il

faut regarder plus que les choses pénibles ! Là, tout est sérénité.

Vous me ferez part de vos peines, puisque Dieu m'a fait votre père. Je les sens vivement parce que votre âme m'est très chère. De mon côté, je les offrirai avec vous.

Vous pouvez redire avec l'Apôtre : « Et nous, nous avons cru à l'amour du Christ ! » Il s'agit dans cette exclamation, non d'une simple foi, mais d'une foi ardente qui jette l'âme tout entière en Jésus, qui la rend fière d'être aimée de Lui et qui, avec Lui, peut braver toute crainte.

Puisque votre cher fils est parti pour le danger, je l'y suis avec vous, le confiant, comme vous, à Celui qui sait mieux que nous son vrai bien. Son immense bonté à votre égard vous oblige à cet abandon absolu...

Je vous bénis...

XLII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Je venais d'écrire les quelques mots qui précèdent quand m'arrive votre seconde lettre, et avec elle la nouvelle de la blessure de votre fils. Tout fait croire qu'il est bien vivant, les blessures aux bras n'étant point mortelles; peut-être est-il prisonnier? Vous le saurez bientôt, et il me tarde d'en être informé, car je partage votre anxiété.

Il n'y a nulle imperfection à demander cette guérison. Le recours à Dieu est dans l'ordre naturel, et rien dans l'ordre surnaturel ne s'y oppose. Dieu sait bien que votre prière est subordonnée à son bon plaisir.

Sous l'impression de tant d'incertitudes cruelles, votre confiance en Dieu devient plus belle et plus profonde que jamais. Elle honore sa paternité et console votre cœur désolé.

Ah ! comme nous sentons la dureté de l'exil ! mais comme l'éternité paraît désirable ! Quand aurons-nous sa paix profonde ! Quand nous trouverons-nous en face de

l'infinie beauté ! dans les bras d'une tendresse paternelle, infinie ! Aimons tout ce qui nous y prépare...

Je vous bénis...

XLIII

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Pas de nouvelles ! Chaque jour j'attends et chaque jour augmente mon anxiété... Il ne faut pourtant pas désespérer...

Je connais vos sentiments si élevés, si pleins d'abandon à Dieu : je connais aussi votre cœur de mère : une immense douleur peut être une douleur acceptée avec amour. C'est bien votre cas. Vous avez été préparée à toutes les épreuves, et la grâce les a toujours surpassées... Que voulons-nous d'ailleurs par-dessus tout, si ce n'est Dieu et l'éternité pour nous et pour ceux que nous aimons !

Quelle mère peut envisager la mort de son fils avec des certitudes aussi consolantes que vous donne la merveilleuse ascension de l'âme de votre fils !...

Mon cœur et mes prières sont avec vous... Je vous bénis.

XLIV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Nous sommes des fils de l'éternité; prenons-en de plus en plus les sentiments. C'est là que nous retrouverons les nôtres dans les splendeurs de l'Être divin — plus de craintes, plus d'imperfections — et cet amour surnaturel tant désiré... !

Que cet immense désir du Bien suprême tempère tous nos autres désirs... Que sont pour nous et pour les nôtres ces misérables années qui s'écoulent dans la tristesse du cœur et dans la médiocrité de l'amour ! Que penserons-nous dans mille siècles de nos anxiétés d'aujourd'hui?

Ah! que nous les trouverons belles et heureuses parce que leur filiale acceptation nous aura valu de voir plus avant dans l'Infini et d'être aimé d'un amour merveilleusement accru! jours féconds, jours bénis... où il est donné à de petites créatures d'honorer Dieu par une confiance abandonnée et par une préférence très haute...

Si votre fils vous est rendu dès ici-bas, c'est que Dieu a des desseins sur lui... s'il est appelé si jeune à sa demeure éternelle, c'est que son âme a déjà, en peu de temps, accompli une très belle destinée...

Que de merveilles en ces élans vers le parfait, en ces humbles repentirs! — Des jours pleins valent mieux que de longues années aussi vides que celles de la plupart des personnes. Nul ne peut calculer la valeur des actes qui ont pour mesure leur intensité et leur élévation de sentiment.

Que la mère et le père ne se reprochent pas leur douleur, mais qu'ils la divinisent.

Je vous bénis...

XLV

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Votre union à la volonté de Dieu est profondément douloureuse, et c'est sa gloire : elle y adhère par des blessures. C'est d'une main ensanglantée que vous serrez la main que Dieu vous tend. Il vous aime assez pour vous offrir son auguste ressemblance : Il a livré son Fils unique!

Si la sensibilité n'était point là pour soulever tous les assauts de la douleur, votre résignation serait moins haute; elle ressemblerait moins à celle de notre cher Sauveur, elle lui serait moins associée, elle lui donnerait moins de consolation. Bénissez la douleur, bénissez Celui qui vous l'envoie.

... L'âme qui est toute à Jésus n'est pas la mère d'un seul fils, elle devient celle de tous les enfants de Dieu. C'est pour Dieu avant tout que l'on aime ceux qui nous

sont naturellement chers et jusqu'à ceux qui nous sont inconnus et que Dieu aime. Soyez autour de vous d'autant plus douce et attentive que vous seriez portée à vous replier sur votre douleur. Restez debout près de la Croix de votre Sauveur. La douleur ne doit pas gêner l'exercice des vertus, elle doit leur ajouter sa beauté touchante.

Je vous bénis...

XLVI

Madame et chère fille en Notre-Seigneur,

Combien votre cœur maternel a dû être blessé par les détails cruels de la mort de votre bien-aimé fils ! Et cependant vous trouvez plus de calme dans cette certitude. Vous ne cherchez plus, vous savez ! Son agonie a accru ses mérites et la mort lui a ouvert le Ciel. C'est là qu'il faut le contempler et, s'oubliant soi-même, se réjouir de son bonheur. Et ce bonheur, il vous le doit. Quelle doit être sa reconnaissance ! et que seront ses prières pour ses parents !

Je vous bénis.

SEIZIÈME SÉRIE

I

Ma vénérée Mère et chère Sœur,

On ne fait pas toujours ce qu'on préfère. Vous en jugerez par le retard de ce petit mot! J'ai été très pris et j'en ai subi des jours de grande fatigue, sans que cela aille à la maladie. La saison actuelle m'est toujours dure et la situation de l'Église pèse lourdement sur le cœur. Je vois en noir tout l'avenir que peut atteindre notre prévoyance, très courte, il est vrai. Le monde s'éloigne de la religion et s'en éloignera, je le crois, toujours davantage à mesure que les distractions deviendront plus nombreuses et plus faciles, grâce à tous les progrès matériels. Autrefois, l'Église et ses cérémonies remplissaient le dimanche. Le dimanche aujourd'hui a d'autres attractions au dehors, même dans les campagnes. Le mouvement est devenu si intense qu'il empêche de s'arrêter aux idées sérieuses. Par les journaux, que tout le monde lit, chacun vit dans tout l'univers... et dans les rêveries des feuilletons.

Que sera-ce quand les jeunes filles recevront forcément l'instruction donnée aux jeunes gens, sinon dans son étendue, du moins dans son esprit? La suppression des communautés enseignantes, surtout de celles qui se rapprochent de la vie cloîtrée, fera baisser le niveau de l'élévation surnaturelle. Il faudrait qu'à leur place surgît une pléiade de personnes très généreuses, bien formées, se dévouant à cette œuvre.

II

Ma chère et vénérée Mère,

Rien ne peut m'être plus précieux que votre bon souvenir, vos vœux et vos prières. Merci de me conserver tout cela. Je me sens bien atteint et c'est de près que je considère maintenant le passage de cette vie bien pauvre, bien obscure, à une vie où l'on voit Dieu et où on le possède ! Je n'ose pourtant rien désirer, encore moins rien demander. Quelques personnes paraissent avoir besoin de moi, et moi-même, je me sens attaché à plusieurs par des liens bien forts. Je me crois cependant tout à fait en paix, à la disposition du bon Maître.

Oui, j'achève ce livre que j'aurais beaucoup tenu à vous soumettre, vous m'auriez certainement fait d'utiles observations. Les circonstances ne l'ont pas permis, j'espère que vous pourrez le juger bientôt. Puisse-t-il réaliser le bien que je ne puis faire par le ministère !

Que Dieu soutienne vos forces ! N'abusez pas de celles qu'il vous donne ; ne vous laissez pas surmener par l'exercice du bien, afin de pouvoir le continuer longtemps encore : la moisson est grande, mais les ouvriers, capables de la recueillir, sont en bien petit nombre.

III

Ma chère et vénérée Mère,

Je vous envoie des épreuves par ce même courrier. Elles forment le tiers de la troisième partie. En les revoyant, je les trouve un peu compliquées, et je me demande s'il ne vaudrait pas mieux supprimer tel et tel passage. Mon livre sera assez considérable, même avec ces retranchements. Vous me ferez un grand plaisir en me disant votre pensée à cet égard, et surtout en me désignant ce qui vous paraît devoir être peu compris ou peu goûté.

Heureusement, ce qui viendra à la suite est beaucoup moins didactique. Je vous prie d'agir librement ; l'idée ne me viendrait pas de mettre le moindre amour-propre d'auteur dans une œuvre écrite pour faire du bien.

IV

Ma chère et vénérée Mère,

Il me serait trop pénible d'obéir au désir que vous m'exprimez de ne pas recevoir de réponse. Cette réponse me prendra bien peu de temps et n'usera aucune force parce qu'elle vient toute seule. Il m'est très doux de savoir que vous priez pour moi avec affection, et de sentir que nos âmes sont unies par des liens profonds. Le ciel nous donnera la joie de les voir consacrés.

Je continue à faire la seule chose que j'aie su faire : souffrir. Actuellement, c'est par l'éloignement de mon ministère et par quelques douleurs physiques ; habituellement c'est par le sentiment de l'exil.

. . . .

J'ai reçu parfois des lettres d'âmes inconnues me disant que je leur avais fait du bien dans mes petits livres. Vous ne sauriez croire combien cela console d'une vie sans grande utilité...

... Je n'ose vous souhaiter ici-bas un bonheur quelconque. Vous êtes trop engagée dans les œuvres pour n'en pas sentir les mille tourments, et votre nature est trop sensible pour n'avoir pas à gémir souvent des insuffisances de ce monde !

Soyez donc une sainte pour être heureuse plus tard !

V

Ma chère et vénérée Mère,

Si j'ai retardé ma réponse à votre bonne lettre, c'est que je tenais à la faire dans un moment moins agité par

les visites et la correspondance du jour de l'an. Ai-je besoin de vous dire que le temps que vous avez bien voulu me consacrer m'a paru trop court ! J'aime tant aborder certains sujets religieux qui n'intéressent que de rares esprits ! Sans doute, à remuer certaines questions, il y a le danger de préoccupations intellectuelles, mais, plus nous allons, plus ces questions sont jetées dans le public, et il est bon que certaines personnes soient en état de calmer les troubles qui s'élèvent nécessairement dans les âmes surprises sans *préparation*. Ne vous étonnez donc pas d'éprouver vous-même quelque atteinte de l'épidémie de notre temps. Dieu le permet pour développer votre aptitude à rassurer les autres. Il se fait un grand travail d'élimination et de consolidation dans certaines parties de notre enseignement, comme il se fait une reconstitution de la forme nouvelle imposée par la Séparation. Si l'Église ne fait pas la conquête des masses, du moins dans un avenir rapproché, elle conserve, et elle seule, les principes qui sont nécessaires à la vie privée et à la vie sociale. L'avenir est à elle, à quel moment? rien ne le fait prévoir. Réjouissons-nous d'être dans cette Église qui porte les destinées du monde et nous fait une petite place dans son sein.

Gardez-vous bien surtout de vous croire coupable de ces *bourdonnements d'oreilles* que vous donnent toutes ces foules d'idées en mouvement.

Acceptez aussi avec une grande paix les sécheresses qui sont l'épreuve fréquente des âmes en ce monde. Ce n'est pas le temps de jouir de Dieu même de cette façon. La vie est surtout un exil, une épreuve. « Notre mouvement vers Dieu se fait par le gémissement et par le désir », selon la parole de saint Augustin. Les sentiments sont toujours à notre portée. Entretenons-les sans tristesse.

VI

Ma vénérée Mère,

Je suis bien affligé de vous savoir toujours souffrante; vous ne pouvez vous dévouer autant que vous le voudriez. Vous le faites, il est vrai, trop sans doute, mais à vos dépens! Durant une maladie chronique, on perd le goût de bien des choses, et quelquefois celui de Dieu même devient moins sensible. Des ennuis, des répulsions s'élèvent, que l'on désavoue, mais dont on reste imprégné malgré soi... Eh bien! ma chère Sœur, c'est la Croix avec sa rudesse, celle de Jésus fut ainsi. Prenons l'habitude de ne pas juger notre amour pour Dieu par ce que nous sentons ou exprimons. Il est dans la plénitude de l'acceptation, et dans la volonté de faire toujours et en tout ce que nous savons Lui être le plus agréable.

VII

Ma vénérée Mère,

Votre souvenir m'est toujours une consolation et vos prières me sont une espérance. L'huile s'épuise dans la lampe; cette année elle a failli manquer tout à fait, et elle ne me permet d'émettre qu'une bien petite lumière : plus de ministère extérieur, et des heures de travail très rares. Reste la vie de souffrance; mais sous ce rapport, Dieu m'épargne; ce que j'ai à Lui offrir par là est sans grande valeur; ma vie est encore trop douce, quoique parfois elle paraisse triste. Tout mon mérite, et il n'est pas grand, consiste en ce que je m'enferme dans la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, et que je ne désire pas autre chose. La raison suffirait à dicter cette conduite; je tâche d'y mettre un peu d'amour. Demandez que j'y en mette beaucoup, et du meilleur.

... Je demande particulièrement à Dieu qu'Il vous

donne une paix profonde et douce, un vrai repos sur son Cœur, comme Il fit pour saint Jean... Dieu est le Père des pauvres qui se reconnaissent tels. Il faut se croire aimé de Lui, tel qu'on est. Cela Lui fait honneur et nous donne du courage.

VIII

Ma chère et vénérée Mère,

Si je viens bien tard vous remercier de vos bons vœux et des sentiments si touchants que vous m'exprimiez par votre lettre déjà ancienne, c'est la faute du bon Dieu qui m'a retenu malade. Vous ne lui en ferez pas de reproches, car il a été bien bon de m'envoyer la seule chose que j'aie apprise assez bien et d'assez bon cœur.

Ne voyant en tout que sa volonté, je ne m'attriste pas trop, même de ne pouvoir dire la sainte messe, ni travailler utilement. C'est bien le moins que je m'applique à faire ce que je demande aux autres. La nature parfois voudrait s'attrister, je proteste et je laisse passer le nuage.

Je remercie Dieu de ce qu'il vous laisse assez de santé pour rendre d'éminents services à l'œuvre que vous aimez. S'il vous fait payer cher cette grâce, ne vous en plaignez pas : elle aide à faire vivre une société appelée à défendre et à maintenir, par la ferveur, l'esprit de foi qu'on tend de plus en plus à lui arracher. Si donc vos occupations et vos soucis vous enlèvent la joie de vivre une vie intérieure très intime, ne vous troublez pas : la condition de votre vie surmenée s'y oppose, et ce serait miracle si vous étiez unie de pensée à Dieu comme si vous étiez dans la solitude. Dieu vous demande actuellement de le servir « à tous vos dépens ». Acceptez donc le sacrifice d'être moins près de Lui, en travaillant plus pour Lui. Conservez toujours un cœur dilaté.

Continuez-moi le secours de vos prières et croyez toujours, ma chère et vénérée Mère, à mon respectueux attachement en Jésus.

IX

Ma chère et vénérée Mère,

Je ne voulais pas vous écrire une lettre courte et banale, qui ne répondrait pas du tout aux sentiments de respectueuse affection qui lie mon âme à la vôtre : je m'y vois contraint, sous peine de tomber complètement en faillite. Recevez donc, avec mes vœux de nouvel an, tous les regrets de la privation que je m'impose. Je tiens pourtant à vous dire que je demande pour vous à Dieu une grande paix intérieure, à travers laquelle vous verrez et sentirez Dieu davantage. Que cette paix ne règne que dans les hauteurs, ou qu'elle s'étende aux impressions elles-mêmes, c'est ce qu'il faut laisser au choix du Maître. Ne cherchons dans la paix que la liberté d'aimer davantage et de nous dévouer plus efficacement.

Souvent l'impression de crainte n'est plus qu'une habitude qui agit malgré nous et dont il ne faut tenir aucun compte.

Un des meilleurs moyens de vivre au-dessus d'elle, c'est de vivre beaucoup en Dieu et d'oser aimer comme si l'on avait une âme de saint. Dieu pourrait-il donc s'en plaindre?

Cultivez l'attrait qui vous fait voir dans l'action de la grâce l'action même de Jésus. Il n'y a pas une de vos bonnes pensées, il n'y a pas non plus une seule de vos prières qui n'ait commencé dans l'âme de Jésus, passé par son Cœur, et descendu sur vous par ses prières. Une fois en vous, elles sont suivies par ses regards, et une fois bien accomplies, les voilà qui sont entrées dans son Corps mystique. Vivre de Jésus et Le faire vivre est une réalité fondamentale, elle est très mystérieuse comme tout ce qui touche à la vie, même chez les plantes. Demandez pour moi cette grâce que je sollicite depuis bien des années et qui me rendrait bien meilleur.

X

Ma vénérée Mère et chère fille en Notre-Seigneur,

Je viens de lire votre si bonne lettre, et, laissant de côté tout un gros paquet de réponses à faire, je me donne la joie de vous écrire. N'est-ce pas d'ailleurs un devoir? La sainte amitié dont vous m'honorez ne crée-t-elle pas des droits qui passent les premiers dans l'ordre même de la charité? Et puis, moi aussi, j'ai pensé si souvent à vos souffrances, aux souffrances physiques, et à celle, plus douloureuse, que développe la fatigue jointe à l'inaction! Nous savons cela l'un et l'autre, n'est-ce pas : eh bien! cela même est bien, cela même est bon, tout en restant chose très humble. On n'est pas fier de soi, de ce qu'on fait, de ce qu'on est! Et comme on veut quand même aller à Dieu et bien avant, on se met à comprendre la bonté divine, inépuisable, paternelle, rassurante, ne se lassant jamais de l'âme qui veut être son enfant. Il n'y a aucun danger à s'épanouir dans la miséricorde; il n'y a ni présomption, ni orgueil, puisque c'est l'hospice de la misère, mais chez un Père, ce qui relève la chose!

Il est même excellent de se sentir bien pauvre, bien peu agissant, et de ne trouver en ces sentiments eux-mêmes rien de bien conscient : on n'apporte rien, et l'on ne sait rien dire! Et quand on pense qu'on est aimé quand même, qu'on est compris ou plutôt deviné, car au fond on aime, la joie est grande toujours dans ce fond qui cache bien des grâces, et peut-être quelques dispositions généreuses.

Je ne cesserai jamais de vous prêcher la dilatation. Elle n'est pas *votre voie,* mais elle doit être *votre objectif.* Efforcez-vous de l'atteindre, et résignez-vous à n'en pas jouir, si Dieu le préfère, au moins pour un temps. Mais c'est Lui seul qui a le droit de vous en priver. De vous-même, vous devez y tendre.

XI

Ma vénérée Mère,

Offrons nos souffrances et nos impuissances, elles peuvent devenir dans la main de Dieu des germes de grâce, elles sont sûrement une consolation pour le Sacré-Cœur *qui aime à être plaint.* Or c'est bien avec Lui et pour Lui que nous souffrons, dans la situation qui Lui est faite, les déceptions qui l'atteignent de tous les côtés. Gardez-vous bien d'appauvrir cette puissance de consolation en laissant votre âme se resserrer sous l'impression d'une crainte de conscience. Fuyez tout ce qui est personnel, même jusqu'à la responsabilité, j'ose dire, afin que toute votre âme soit uniquement compatissante à Jésus. Parlez-lui comme ferait une sainte; si nous ne sommes pas saints, Lui n'en mérite pas moins d'être aimé au degré où l'aimaient les Saints : il faut de la hardiesse dans l'amour.

XII

Ma vénérée Mère et chère fille en Notre-Seigneur,

Merci de votre souvenir et de vos vœux ! Votre âme est une de celles dont je peux recevoir le plus de joie et le plus de bien. Vous êtes à Notre-Seigneur par le fond des choses. Vous allez à Lui directement, et vous ne voyez rien en dehors de Lui. Bien plus, vous vous appliquez à Le faire vivre en vous, en vous effaçant, et en Le consultant dans le silence. Vous avez trouvé la source de vie et vous en avez dirigé les douces eaux vers votre cœur bien préparé... Oui, bien préparé, car la douleur l'a profondément remué, et ne cesse sans doute de le secouer encore... Ayez confiance ! Soyez fidèle envers Celui qui est la Bonté dans un cœur de Père et d'Époux : le Père a l'indulgence, l'Époux n'exige que d'être aimé; Il tolérerait au besoin des imperfections nombreuses. Vous

n'en gardez pas de volontaires. — Dilatez-vous donc, il en est temps, si vous voulez donner à Dieu tout ce que contient votre cœur. Vous êtes comme ces chanteurs qui ont une belle voix, mais qui, par timidité, la retiennent. C'est dommage pour les autres, et pénible pour eux. La confiance n'est pas seulement une habitude heureuse dont on jouit, elle est une vertu, et, comme telle, une aide à l'amour divin. Toutes les vertus ont ce rôle général de défendre ou d'exciter un noble et royal sentiment. La confiance écarte la crainte qui paralyse son essor, comme son expression. Il faut avoir confiance par obéissance, quand on n'y est pas porté par conviction, mais il faut que cette obéissance commande à fond la confiance, de façon qu'elle s'ouvre aussitôt, et qu'elle s'élance aussi haut. Faites place à l'amour divin. Je n'ai pas d'autres vœux à former pour vous, car celui-là les renferme tous. J'y joins cependant celui d'une santé meilleure, et aussi de quelques consolations du côté de votre œuvre admirable...

DIX-SEPTIÈME SÉRIE

I

Ma bien chère enfant,

Votre lettre sent l'exil; elle est pleine de cette tristesse vague que donnent les horizons trop vastes de l'inconnu, comme au désert. Heureusement une voix s'est fait entendre : « Venez à moi, vous qui portez le poids de la vie, et je vous referai un nouveau courage. » Peut-être Dieu a-t-Il eu pour dessein spécial de vous prendre à Lui tout

seul et pour espoir de vous voir vous suffire de Lui. Qu'il vous suffise par le contentement ou par le choix tout seul, c'est chose indifférente en soi, mais non indifférente à notre gré. Quand Dieu remplit l'âme d'un sentiment de consolation, tout vit, tout resplendit. Quand Il nous laisse aux prises avec l'ennui accepté, avec la souffrance intérieure résignée, nous nous persuadons que tout est perdu, que, du moins, tout est changé. Il n'en est rien, c'est la surface seulement qui est atteinte; la lumière prête sa beauté à la nature, mais la nature sans lumière est bien la même, et le jour ne lui ajoute que la possibilité de nous charmer; au dedans d'elle-même, elle est aussi féconde, aussi active durant la nuit.

Cherchez donc votre Dieu, aimez sa volonté jusqu'à la privation de toute joie, même spirituelle, soyez fidèle à toute indication de ses désirs.

Puisqu'il faut être en pension, aimez à être en pension; puisqu'il faut faire de l'anglais, négligez votre cher français; au milieu de tout cela, cherchez à aimer Celui à qui vous vous êtes librement donnée.

Voyez ce qu'est la vie ! Nous croyons mettre la main sur une satisfaction légitime, nous la touchons, déjà elle nous échappe : Dieu seul ne manque jamais.

II

Ma chère enfant,

Que penseriez-vous si un ange vous disait de la part de Dieu que vous n'êtes qu'à la première étape de la peine...

Vous penseriez tout d'abord que décidément la vie est bien triste... puis, en réfléchissant vous verriez surgir et s'imposer cette autre vue : la vie est une épreuve... Se dégageant encore, cette pensée vous montrerait, dans la peine qui devient épreuve, le principe de notre grandeur, parce que l'épreuve est le champ de bataille de la vertu.

Et par-dessus toutes ces considérations, ma chère enfant, je désire que vous vous arrêtiez à une vue plus

simple, celle de Dieu vous conduisant par la main. A quoi bon tant philosopher, tant prévoir, tant craindre ou espérer, quand il y a mieux à faire : s'abandonner avec une absolue confiance. « Il arrive ce que mon Dieu qui m'aime a réglé de toute éternité; oh ! que ce doit être bon et admirable et que m'importe si c'est au milieu des ténèbres que je le vois, que m'importe même si le bien m'arrive sous l'enveloppe de maux apparents ! Je veux tout ce que Dieu veut et j'aime tout ce qui me vient de Lui. »

III

Ma bien chère enfant,

Vos lettres sont désormais des lettres de printemps, et celui que Dieu sème dans les âmes n'a pas de moins chauds rayons ni de moins charmantes éclosions. Qui vous eût dit que vous aimiez tant votre vocation et ce doux passé où elle a pris ses ailes avides d'espace ! La séparation ne crée pas les sentiments, elle les montre ou, pour mieux dire, elle les fait s'épanouir...

Vous vous abandonnerez si complètement à l'action de Dieu que tout vous poussera en avant, les joies et les souffrances, les consolations et les délaissements, l'affection des créatures et les déceptions qu'elles causent parfois. Quand on est complètement saisi par l'amour de Dieu, c'est pour l'âme un ciel nouveau. Les révélations des choses que l'on savait se multiplient. On se fait l'effet d'un aveugle qui a reçu des yeux. Chaque objet attire et retient, étonne et charme. On se sent un cœur que l'on ne se connaissait pas, et le monde ne paraît pas si vaste qu'on ne puisse l'étreindre dans sa charité. Qu'il est bon de se perdre dans ce sentiment de Dieu et de s'y oublier toujours !...

On ne meurt pas au printemps, ce serait trop beau ! On voit le ciel se couvrir de nuages errants. On sent s'élever des vents froids, les fleurs tombent, mais à la place où elles furent, se présente un petit fruit qui va

grandissant sous la pluie et le soleil... Ce fruit mûr tombera un jour sur la terre, il y sera caché par des feuilles, peut-être foulé aux pieds, il semblera bien mort et dans sa mort la vie travaillera au contraire à se multiplier. Puisse votre maturité être féconde et, en attendant, puisse votre printemps être bien doux!

A toujours sur la terre et au ciel.

Votre respectueusement affectionné en Notre-Seigneur.

IV

Ma chère enfant,

Saint Paul disait : « Je n'ai pas de joie plus grande que celle de savoir mes enfants dans le chemin de la vérité. » Cette joie est la mienne à votre égard.

Toute votre lettre respire la paix et le contentement. C'est donc l'action de Dieu qui vous conduit. Les sacrifices de la vie religieuse sont à peine sentis quand on est favorisée comme vous l'êtes. J'aime bien votre offrande totale pour tout ce qu'il plaira au divin Maître de vous faire souffrir, car j'espère bien qu'Il ne vous oubliera pas dans la distribution des plus nobles reliques qu'il y ait au monde, celles de la Croix. Habituez-vous à les aimer en aimant Celui qui voulut y mourir. Désirez lui offrir, vous aussi, cette preuve de l'amour. Quand on quitte le monde, on ne doit garder aucun de ses goûts, le goût de la souffrance y est étranger. Il doit être le vôtre; ces goûts de bien-être, de curiosité, d'estime particulière, d'attachement même, doivent être immolés en vous. S'ils revivent, tant mieux, il y aura de plus nombreuses immolations, voilà tout.

Le glaive qui les accomplit le plus saintement, le plus efficacement, le plus délicieusement, c'est l'ardent amour pour Notre-Seigneur.

Les prêtres de Baal au temps d'Élie ne purent pas par leurs clameurs faire descendre le feu du ciel sur leur sacrifice, qui resta intact. Le prophète, puissant par sa

prière, commande au ciel même, et de ces victimes il ne reste que de la cendre. L'amour de Notre-Seigneur produit les mêmes effets : il ne reste rien de ce qu'on doit lui immoler.

Je me souviens avec bonheur de l'attention émue avec laquelle vous suiviez les conférences qui développaient à vos yeux les sentiments et la vie de notre Sauveur adoré. C'étaient les premières impressions vives et dominatrices qui naissaient dans votre âme et qui la subjuguaient en devenant les seules ! Vous ne sauriez trop remercier Dieu de cette grâce.

V

Ma chère enfant,

Mes vœux à votre égard sont en train de s'accomplir et je n'ai à vous souhaiter que leur parfaite réalisation. Être l'épouse de Notre-Seigneur ! — Vouloir être digne de cet honneur ! — Le vouloir pratiquement ! — Persévérer dans ce vouloir suprême et dominateur, malgré l'entraînement des occupations... voilà ce que je demande pour vous.

Le désir et la prière sont les deux ailes de l'avancement. Une âme doit désirer toujours connaître beaucoup mieux Notre-Seigneur, ses volontés, ses préférences, ce qui peut l'en faire aimer. Sentant son ignorance de ces choses et son peu de force, elle prie du fond du cœur, elle prie sans cesse, elle ne se décourage, ni ne s'attriste, mais elle désire toujours et elle prie toujours, qu'elle soit fervente, ou qu'elle soit inerte de sentiments.

Le désir creuse, et trouve. Le désir fait jaillir en nous des lumières inattendues, il emploie toutes les ressources latentes de notre être ; il est cet être lui-même en mouvement. Or, quand notre être tout entier s'élève au-dessus de lui-même et tend à Dieu, Dieu le prend par la main et l'élève vers Lui.

Ne vous résignez pas, ma chère enfant, à être jamais

médiocre en ferveur et en dévouement. N'accueillez jamais une imperfection sous prétexte qu'imperfection n'est pas péché. Soyez délicate envers Celui de qui vous voulez l'amour. Souffrez à la seule pensée de le contrister. Voilà quelques-uns de mes vœux, et ils sont en voie de se réaliser dans la formation que vous donne le noviciat.

Je me réjouis de ce que votre santé se maintient et vous recommande de ne pas être imprudente de ce côté-là. C'est un devoir, et il y va plus encore de votre perfection que de votre vie.

VI

Ma chère enfant,

Je suis très heureux de vous savoir au port. Vous avez jeté l'ancre du côté du ciel, vous avez donné à votre vie les grands horizons de l'infini. Qu'importe la nature des occupations; ce qui est accompli par de grands motifs change de valeur et se transforme comme le pain de l'aumône se changea en roses dans le tablier de sainte Élisabeth. Soyez donc surnaturelle en tout; ce serait dommage de donner ses parents, ses espérances humaines, sa vie tout entière, pour se préoccuper et se remplir de soins vulgaires. La nature tend sans cesse vers des objets de son ordre, et telle religieuse finira par n'être plus qu'une bonne maîtresse de classe ou une bonne infirmière. Telle autre, en faisant exactement les mêmes choses, se trouvera n'avoir accompli que des actes divins. Veillez donc aux motifs qui vous font agir et entretenez en votre cœur cet amour divin qui les inspire. Le bonheur consiste à aimer, et le grand bonheur prouve qu'on aime.

VII

Ma chère enfant,

Je vous remercie bien affectueusement des vœux que vous m'exprimez à l'occasion de ma fête. Les vœux n'ont point de date, quand ils ont quelque chose d'éternel. Certaines circonstances les rendent pourtant plus sensibles, car si nos vœux sont éternels, le cœur qui les forme ne l'est pas encore.

Votre lettre respire la santé spirituelle. Vous êtes bien ce que j'avais auguré. En vérité, vous n'avez pas acheté le bonheur, vous l'avez trouvé tout fait, comme certains êtres qui naissent princes ou millionnaires. Vous n'avez eu qu'à ne pas résister : Dieu est venu vous prendre par la main en vous disant : voulez-vous être princesse? Sans peine, vous avez dit oui, et vous voilà sur le chemin de la royauté des vœux. La vie sera trop courte pour suffire à votre reconnaissance, mais il y a le ciel. Votre âme est insuffisante à la bien exprimer, aussi d'autres âmes sont là pour vous y aider par le zèle; en faisant aimer Notre-Seigneur, vous multipliez les cœurs qui remercient avec vous.

VIII

Ma chère enfant,

Mon premier sentiment est celui de la joie, la joie de vous voir vraiment religieuse. Je suis bien aise, sans doute, de savoir que vous êtes une maîtresse distinguée et que vous êtes dans un milieu qui vous convient. Mais je ne serais pas sans tristesse, malgré cela, si je ne voyais Jésus à la première place. Il me semble même qu'il est à la seconde et à la troisième aussi, c'est-à-dire qu'Il remplit votre âme. Tandis que les affections humaines encombrent nécessairement, parce qu'elles sont imparfaites, l'affection pour Notre-Seigneur augmente

et la puissance de se dévouer et l'espace du dévouement. C'est une belle lumière qui, s'étant levée sur une vie, lui ouvre des horizons et lui apporte des forces. C'est une atmosphère où l'on respire à l'aise et dans laquelle on se meut librement. Nous ne cessons pas de respirer en agissant, et plus nous respirons, plus nous sommes capables d'agir avec force. Heureuses les âmes religieuses qui ne cessent jamais de respirer en Dieu! Elles sont nombreuses, hélas! celles qui s'en déshabituent, et tous leurs mouvements extérieurs restent, au fond, stériles. Ce n'est que par la sainteté qu'une religieuse accomplit le bien spécial qu'elle est appelée à produire. La vertu chrétienne est une flamme qui ne s'allume qu'à une flamme du même ordre. La multiplicité des œuvres et les succès du pensionnat laissent souvent imparfaite l'œuvre de Dieu. Je me réjouis de l'éclosion de piété que vous constatez chez vos élèves; habituez-les, *s'il se peut,* aux *vrais* sacrifices, à la victoire sur elles-mêmes et à la préférence toujours assurée aux biens de l'âme.

Je suis bien sensible à vos vœux, priez beaucoup Jésus pour l'âme du prêtre. Laissez-moi, de mon côté, vous désirer le plus grand des biens, l'amour passionné pour Notre-Seigneur, et, s'il le faut, pour Jésus crucifié.

L'épreuve vient à son heure. — Courage!

IX

Ma chère fille,

Je m'unis à votre joie et à votre reconnaissance envers Dieu et à toutes les espérances des âmes qui s'intéressent à vous!

Votre vie sera tout entière un cantique, si elle est vraiment surnaturelle. Dieu, en effet, apparaît partout à l'âme détachée et fervente.

Il est dans le fond de toute créature. C'est lui qui met en mouvement tout ce qui agit. Selon l'expression de

saint Ignace, Dieu nous sert lui-même par toutes les créatures.

Mais, semblable à la lumière, il se manifeste diversement, selon l'aptitude que présente chaque objet. Voilà pourquoi l'on doit dire que Dieu est bien plus dans les âmes que dans la nature, et qu'à mesure qu'elles prennent plus de vie surnaturelle, il a la liberté de s'y développer davantage. Il a voulu apprendre lui-même qu'il a choisi des résidences plus spéciales, c'est ainsi qu'il est plus particulièrement dans les petits enfants, dans les pauvres, dans les personnes qui lui sont consacrées. En fait d'événements, il est plus dans la souffrance que dans la joie ici-bas. — Mais où il est tout à fait, c'est dans son Eucharistie. La religieuse qui ne saurait pas l'y trouver serait bien à plaindre.

A vous, ma chère fille, Dieu a révélé toutes ces richesses et les a mises dans votre main. Il vous donne le droit de le trouver en tout comme une épouse, mais une épouse de l'invisible. Seules les âmes intérieures en ont la jouissance, les autres finissent, hélas ! par devenir presque des étrangères. Jurez à cet époux de votre choix que vous ne chercherez que Lui et que vous le chercherez sans relâche. « O filles de Jérusalem, indiquez-moi où il repose », tel est le sentiment le plus vif et le plus constant de la sainteté. Puissiez-vous le porter jusqu'au Ciel, alors Celui que vous aurez cherché avec une soif ardente se montrera et se donnera à vous et vous n'aurez plus jamais soif !

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, dit le Sauveur, le reste vous sera donné par surcroît. C'est pour avoir oublié cette règle que la prospérité a souvent diminué avec la ferveur première dans les ordres religieux. Il faut de l'esprit de foi avant tout et au besoin de l'esprit de sacrifice. Mais Dieu doit être toujours le premier objet de toutes les déterminations.

Je vous bénis et me dis une fois de plus votre père profondément dévoué.

X

Ma chère enfant,

La ferveur que je sens dans vos lignes m'est un bouquet de fête parfumé. Je remercie Dieu de ce qu'il m'a donné mission autrefois pour la formation de votre âme et de ce qu'il veut bien aujourd'hui m'en faire voir l'épanouissement.

Les vœux qui viennent d'une âme unie à Dieu ressemblent à ces lettres que les enfants écrivent aux grands-parents sous les yeux de leur mère et sous son inspiration aussi. Ceux qui les lisent y retrouvent de la sorte une charmante réunion de sentiments. Il me semble donc que c'est Dieu qui, par vous, m'assure de sa tendresse et de la vôtre. Soyez-en bénie.

O mon enfant, laissez-moi vous répéter encore et toujours que je veux vous savoir avant tout la religieuse épouse de Notre-Seigneur, non seulement délicate mais attentive, non seulement bonne mais sainte. Il faut que Dieu soit votre vie et que vous défendiez votre âme contre l'envahissement de ce qui n'est pas Lui. Ce n'est pas le devoir qui s'y oppose, c'est la *manière* de l'accomplir. Les occupations peuvent nous laisser Dieu et même nous Le porter. Que l'esprit de foi soit en vous cette lampe dont parle Notre-Seigneur et qui éclaire toute l'âme. Dégagez-vous, dégagez-vous sans cesse des obstacles. Beaucoup d'âmes n'ont pas cette sagesse et cette constance, voilà pourquoi on ne les voit pas avancer. La loi de croissance convient nécessairement à une vie dont la mort n'est pas la décrépitude, mais la seule maturité. Jusqu'au dernier soupir, l'âme doit progresser, et elle le peut faire dans des proportions de plus en plus merveilleuses. Qui nous donnera de telles âmes?

C'est avec un grand repos que je pense à ma chère religieuse. Vous m'apparaissez au port, à l'abri des dangers et des violentes fluctuations que subissent les âmes dans le monde.

XI

Ma chère enfant,

Je remercie le divin Maître de la consolation qu'Il me donne dans vos vœux si filialement exprimés et dans la communication si filiale aussi que vous me faites de votre âme.

Votre voie est une voie paisible, sinon toujours consolée, où rien n'empêche l'avancement. Une certaine routine seule serait à craindre; mais elle ne s'introduit pas dans la vie qui reste fidèle aux exercices de piété et à la recherche de Dieu.

La date du 26 avril est toujours présente à votre âme! C'est le jour où a été définitivement rompue la chaîne qui retenait au rivage votre petite barque destinée à l'infini. Ce jour-là le Sauveur et divin Nautonier a dit à votre âme la parole dite à saint Pierre : « *Duc in altum,* passez au large! » C'était sur le lac de Génésareth, cette petite mer d'où l'on ne perdait jamais entièrement la terre de vue. Telle est bien la vie religieuse, vie de séparation d'avec la terre, mais d'une séparation qui en laisse la perspective. Il est vrai, quand on a poussé au large, ces perspectives deviennent indistinctes; il n'en vient aucun écho qui trouble. Les bruits, comme les objets, sont noyés dans la distance, et n'apportent à l'âme que l'impression de ce qu'ils ont de divin. Oh! tenez toujours au large votre âme dégagée! Si cependant votre emploi vous conduit dans une anse qui touche à la terre, comme cette anse est toujours abritée et isolée par la vie religieuse, faites-vous, là encore, une profonde solitude, en ne vous occupant nullement de ce qui se passe sur le rivage. Oh! soyez religieuse, et religieuse avant tout!

... Que souhaiter à ma chère fille? Ce qu'elle a, oui, mais ce qu'elle a, élevé chaque année à une puissance qui peu à peu défiera les formules de l'algèbre. Aimer Dieu, c'est l'Infini ouvert; mais ses profondeurs restent inac-

cessibles aux anges eux-mêmes, tant elles sont lointaines ! Que de merveilles à chaque étape vers l'Infini ! — Au Ciel nous parlerons de nos découvertes. Puissé-je n'être pas trop loin de ma sainte fille !

XII

Ma chère enfant,

L'autre jour vous souhaitiez ma fête, et c'est moi aujourd'hui qui fais la vôtre. J'ai pensé ce matin au renouvellement de vos vœux en présidant celui de nos Sœurs. J'ai remercié Dieu de vous avoir donné une vocation de choix et de m'avoir permis de parer l'âme de l'épouse. Et j'ai appelé sur vous la bénédiction que l'on demande pour sa fille aînée. Car vous avez bien ce titre par rapport à mon ministère à Saint-J... : j'ai même le regret d'ajouter à celui-là cet autre, qui lui ôte légèrement sa signification : vous êtes ma fille *unique !* Il n'a pas dépendu de moi que vous eussiez des sœurs, et je regrette vivement l'absence d'énergie de certaines âmes qui me semblaient appelées.

Vous voilà obligée de vous multiplier pour faire oublier les absents, et d'avoir assez de cœur pour réchauffer à vous seule ce grand cœur de Jésus attristé par tant d'indifférence. Pensez-vous qu'il soit possible qu'on lui préfère une affection ordinaire !

Ce que vous me dites de vos efforts vers l'union parfaite me fait le plus grand plaisir, et quoique je n'aie rien à désirer d'après vos dispositions, je vous répéterai : prenez garde ! Ne vous laissez pas envahir; prenez les moyens nécessaires pour que Dieu reste tout pour votre pensée et pour l'animation de votre vie.

Vous vous trouvez actuellement dans un milieu recueilli et fervent, développez-vous, affermissez-vous, car il n'est pas certain que vous ne serez pas un jour transplantée ailleurs. Ayez de bonnes racines et une grande vigueur pour résister.

XIII

Ma chère fille,

Oui je suis heureux de vous savoir toute à Dieu et heureuse en Dieu. Je sens que vous avancez dans son amour, et je désire que jamais les occupations ne nuisent à ce saint désir. C'est par l'amour qu'on est religieuse, car la religieuse est épouse. Tout ce qu'on pourrait faire comme classe reste loin de ce bon devoir d'aimer, soi-même, toujours de plus en plus. Et puis, pour le bien lui-même, qui est souvent le prétexte d'un relâchement dans la piété, le degré de l'influence divine est le degré du succès vrai. L'homme peut, par son industrie, reproduire des fleurs, des grains de sable... Mais il ne saurait donner la vie à aucune de ses œuvres. Pour que la religieuse fasse du bien, il faut qu'elle communique Dieu. Ce qu'elle fait par sa seule activité, quelque intelligente qu'elle soit, reste œuvre morte.

Aimez donc, et faites aimer Celui à qui vous êtes liée par la sainte profession. Que sa part soit la plus large dans vos pensées. Soyez sa main, sa parole, laissez-Le agir et parler par vous.

XIV

Ma chère fille,

Bien des fois j'ai senti le désir de vous écrire, et plus souvent peut-être depuis que ce désir est devenu un regret; je viens donc à vous, malgré les occupations de ce jour, parce que je ne veux pas supporter plus longtemps la peine que vous cause mon silence.

Vous savez bien que chez moi, pour vous, silence n'est pas oubli; c'est plutôt tranquillité. Je vous sais si bien entourée, si heureuse même; et, de loin, j'en jouis. Si vous étiez la centième brebis qui se serait égarée, vous

m'auriez vu depuis longtemps à votre poursuite, mais parmi les quatre-vingt-dix-neuf autres, vous occupez le tout premier rang en fait de fidélité au bercail... Ces âmes ! on ne les aime pas moins, mais on se contente de leur dire comme le berger : allez, on se dispense même de cette exhortation très douce et l'on repose son regard à les voir marcher, dans les sentiers où Dieu les appelle, avec le même cœur, que les sentiers soient faciles ou âpres.

Croyez-le bien : votre bonheur fait une partie du mien, et votre souvenir me rassérène.

Mais j'ai aussi de l'ambition pour vous, et la plus haute, celle qui approche de Celui qui seul est grand et dont la faveur est éternelle. Je veux que vous soyez une âme d'avancement. Il y a des religieuses qui, arrivées à un certain degré dans la pratique des vertus et des exercices pieux, s'en tiennent là et ne regardent pas plus loin. Celles-là n'ont pas compris la perfection qui est essentiellement dans l'amour. Or l'amour est non seulement la seule vertu qui puisse toujours progresser, car son objet est infini, mais il est le devoir d'état de toute enfant de Dieu, ainsi que le besoin de tout cœur qui sent la vraie vie en soi. Je suis tout heureux de vous entendre dire : je cherche à me fondre en Jésus, à le laisser vivre, à le faire vivre en moi. Avec un tel désir, il ne reste plus qu'à tenir écartés les obstacles. Vous m'en signalez un sur lequel j'appelle votre attention : la simplicité. Sans elle, Dieu n'est pas entièrement libre, soit par les intermédiaires qu'il emploie, soit par son action directe. La simplicité comprend deux choses : la simplification de sa voie : pensées, désirs, manière paisible de traiter avec Dieu, et puis un confiant abandon, soit pour recevoir des autres, soit pour leur donner. Cet abandon doit être prudent sans doute, mais il doit faire plus large la part de la confiance.

Je prêche sans doute une convertie; mais mes avis, s'ils n'ont rien à réformer, auront l'effet d'un encouragement. Vous serez plus filiale envers ceux qui dirigent votre âme, plus maternelle envers les enfants que Dieu vous a donnés; vous épancherez plus facilement vos

difficultés et vos peines, comme aussi vos ardeurs et vos souhaits

XV

Ma chère enfant,

A force de prier pour moi et de faire des vœux au Ciel, vous finirez bien, je l'espère, par me rendre meilleur. J'accepte avec bonheur cette sainte violence. Plus je vais, plus je sens que Dieu est tout, et je voudrais, de toute mon âme, aller vers Lui par l'amour. Jésus est entre mes mains chaque matin, je l'offre à son Père et, en ce moment, ma pensée embrasse une multitude d'âmes parmi lesquelles Sœur M. T... a sa place, je l'offre à Dieu avec Celui qui nous unit par sa charité. Vous semblez me demander de vous donner un souvenir plus distinct : eh bien ! je n'ai rien à refuser à ma fille aînée de Saint-J.., et chaque jour distinctement, vous serez près de moi à l'autel; et vous y serez en qualité de fille bien chère et bien-recommandée à Dieu, ce sera un trait d'union plus étroit.

Je suis bien content de vous voir prendre goût à *Jésus intime,* j'étais sûr que ces belles notions vous feraient pénétrer dans des régions plus brillantes, plus surprenantes, où Jésus se montrerait mieux. Nous ne connaissons ici-bas que les phénomènes extérieurs; la nature des choses nous échappe. La science nous révèle une foule de résultats vraiment merveilleux, mais l'amour de Dieu reste un mystère; nous manions l'électricité que nous ne connaissons pas, nous jouissons de la grâce que nous ignorons bien davantage. Jésus lui-même ne se fait pressentir que peu à peu et à très peu d'âmes... vous êtes de ce petit nombre : vous saurez et vous aimerez toujours plus.

Ne vous étonnez pas de ces fluctuations dans les successions d'élèves. Il y a des époques où le choix est meilleur, d'autres où tout est médiocre. On ne peut l'attribuer à des causes immédiates. Gardez-vous surtout de vous

en accuser. Notre M... m'a dit que vous saviez très bien prendre votre monde. L'expérience vous apprendra de plus en plus qu'on ne prend la volonté que *par ce qui encourage*. Encouragez beaucoup, élevez, excusez, attendez... et puis, en même temps, priez, souffrez et mortifiez-vous.

Demain 2 juillet, vous allez vous renouveler dans la donation heureuse et complète de votre volonté, de vos goûts. Plus que jamais, vous vous tiendrez obéissante à l'action de Jésus. Vous laisserez sa vie s'emparer de la vôtre. C'est Lui qui vivra en vous, qui aimera, qui souffrira aussi. Sans nous, il ne pourrait plus ni mériter, ni souffrir. C'est une gloire de lui fournir nos éléments. Vos tristesses au sujet des âmes, vos délaissements dans la prière... sont les plus précieux.

Allons, ma chère fille, devenons si intimes avec Jésus que nous le laissions vivre par notre cœur, par notre action, vie très douce et très haute en même temps que très simple. Je bénis vos bons désirs, qu'ils ne se contentent jamais de ce qui serait moins que Dieu.

XVI

Ma chère fille,

Ce que vous me faites connaître du mouvement qui vous porte à éviter les considérations multiples dans vos rapports avec Dieu me semble un attrait vers une voie de simplicité, car simple est opposé à multiple. Tout vous préparait d'ailleurs à cette voie : votre détachement vrai et profond ainsi que vos longues réflexions et études sur Notre-Seigneur. En effet le détachement nous arrache aux mille soucis personnels qui absorbent et créent des occasions de lutte; d'autre part, la connaissance approfondie d'une chose la laisse de plus en plus simple et souple dans notre esprit. Un coup d'œil suffit pour voir mille choses et réveiller mille sentiments. Or le but de

l'union à Dieu n'est pas de chercher, mais de recueillir. Le coup d'œil qui voit tout et qui fait tout sentir nous rapproche de l'état de Dieu même qui embrasse tout dans une seule idée. — Voyez parmi les hommes : les hautes intelligences sont celles qui arrivent aux plus larges généralisations, et plus on acquiert de connaissances vraiment scientifiques, c'est-à-dire bien enchaînées, plus on les concentre; l'esprit s'en fait comme un tableau synoptique qui dans une page lui présente toute la vérité.

Essayez donc dans l'oraison de vous en tenir à une simple vue, à un ordre de sentiments. Si vous en sortez plus unie à Dieu, vous saurez que vous êtes dans la bonne voie. Il vous semblera peut-être qu'en multipliant les idées et les actes, vous faites plus. Oui, vous faites plus en nombre, mais ce n'est pas le nombre qui fait toujours le poids. Un seul sentiment profondément éprouvé est par rapport à cent autres comme le poids de cent livres à côté d'une poignée de sable. Cette vue unique est tellement enfoncée dans l'âme qu'elle l'accompagne dans la vie active, et que le lendemain elle s'empare aussitôt de l'esprit à l'oraison pour s'y enfoncer davantage. Est-il nécessaire de dire que cette oraison ne dépend pas entièrement de nous? Qu'elle manque parfois aux âmes mêmes qui y sont appelées habituellement ! On s'y porte et Dieu y met, s'il le juge bon. On s'y maintient, sauf à recourir aux efforts, si la difficulté persiste.

Ce que je vous conseille, je ne le conseillerais pas à une âme qui n'aurait pas acquis l'ensemble des connaissances spirituelles. Notre vie spirituelle se compose assurément des dons de Dieu, mais aussi de l'usage que nous avons fait de nos ressources qui sont également des dons que nous avons à faire valoir.

En cherchant Dieu, vous arriverez *plus vite* à vous détourner de vous-même. Une âme qui a ce mouvement habituel d'ascension remarque sur-le-champ les recherches personnelles et s'en éloigne plus délicatement. Tournez donc plutôt votre effort vers Dieu, et l'éloignement de vous-même vous sera donné par surcroît.

Il me semble que vos progrès me rapprochent moi-

même de Dieu; ce qui est certain, c'est qu'ils s
à ce que je ne lui donne pas.

XVII

Ma chère fille,

J'approuve fort votre envie de demander à la crèche un idéal de pauvreté. Jésus, en se montrant dépouillé de tout, a voulu nous montrer qu'il ne vient ici-bas que pour nous montrer bien également que nous ne cherchions rien de la terre, pas même ses consolations, mais Lui seul ! Faisons-nous maniables comme son petit corps, humbles comme sa totale impuissance, tendres comme un cœur de petit enfant prêté à un Dieu. Allez à Lui non pour qu'il vous donne quoi que ce soit, c'est son affaire, mais pour lui apporter tout ce que vous avez. Aimez à faire à ses pieds l'inventaire de ce à quoi vous tiendriez; laissez-y ce qui ne serait pas utile à son service : emportez comme de Lui ce qui peut servir pour Lui.

XVIII

Ma chère fille,

Rien ne saurait m'être plus doux que d'entendre ma fille parler de son admiration et de son amour pour Jésus, pour ce Jésus Dieu et Homme, en qui notre pauvre cœur trouve le repos de toutes ses aspirations, et ce qu'il rêve de révélations infinies ! Heureuse l'âme qui l'a compris, car elle sait tout, et elle est capable de tout, même de souffrir sans trouble et sans plainte les plus grandes épreuves, et jusqu'à ses délaissements apparents. J'ai toujours remarqué une différence tranchée entre les âmes qui s'appliquent aux vertus simplement et celles qui, tout en les pratiquant, ne songent qu'à Jésus; celles-ci ont la vie complète; les autres ont la vie sans doute, mais

une vie qui s'ignore. A mesure qu'on aime davantage, on prend plus ample connaissance de cette vie, et alors les vicissitudes d'ici-bas passent à côté, elles ont perdu le pouvoir d'agiter. Que sont-elles, en effet, dans ce qu'elles donnent et dans ce dont elles privent ! On accueille ce qui plaît, comme un sourire de Jésus sur nous; on embrasse ce qui déplaît, comme on voudrait étreindre sa Croix. Votre genre de vie actuel est tout à fait favorable à cet accroissement de connaissance. Rien ne détourne vos regards de cet objet sans cesse contemplé; la communion, chaque jour, vous rapproche pour quelques instants de ce vrai cœur qui palpite alors près du vôtre, réellement ! Puis les âmes sont là qui vous demandent Jésus, et vous le leur donnez comme une effusion de votre âme, et Jésus veut de plus en plus que vous vous perdiez en Lui. — Ah ! ne soyez plus que Lui ! Lui, inspirant tout, dirigeant tout, consolant de tout !... Si vous saviez combien l'on souffre de voir de près l'effondrement de son œuvre ! Ce ne sont pas seulement les œuvres qui s'écroulent, c'est la Foi qui se déconcerte et qui s'enfuit... A mon avis, la persécution actuelle n'est *rien* en comparaison de la triste évolution qui se fait dans les esprits. Je ne sais où nous allons ! Nous sommes violemment ramenés à l'arianisme pour descendre au panthéisme, qui est le gouffre fatal où tombe tout ce que Dieu ne retient pas.

Je ne sais si le vif sentiment que j'ai de cet état lamentable est la cause de mon affaiblissement actuel de santé; j'en souffre beaucoup, je ne vois pas de remède. Tout ce que je sais faire, c'est d'acquiescer et de supplier !

... J'aurais plusieurs idées, même pour un nouvel ouvrage. Impossible de donner aux idées la fermeté et l'étendue nécessaires. L'effort me brise aussitôt. Heureusement, grâce à ma chapelle domestique, je continue à dire la messe tous les jours.

XIX

Ma chère fille,

L'expression de vos chers sentiments pour moi me paraît toujours nouvelle parce qu'elle est vraiment vivante. Votre filiale affection me suit dans la vie sans se lasser, sans s'attiédir. Elle m'est une jouissance. Tout le passé demeure dans ma pensée fidèle; mes premières années à Saint-J... s'unissant à votre souvenir. Je vous vois si attentive aux conférences religieuses, si enthousiasmée en face des grandes choses, si docile dans votre mouvement vers Dieu ! La vocation religieuse est éclose au milieu de ce doux printemps... Et je vous vois aujourd'hui chargée de la formation des futures maîtresses. Quelle charge pour celles qui ont à adapter l'enseignement aux exigences nouvelles ! Il faut évidemment l'élever et l'étendre : il faut perfectionner les intelligences comme les méthodes : et avec cela développer la vie religieuse, la rendre intense, former un milieu où l'on aime, où l'on se dévoue et d'où l'on part avec l'ardeur de l'apôtre.

Les temps sont mauvais; nos horizons sont noirs... dans la nuit le Ciel s'illumine : c'est là qu'il faut regarder pour espérer !

Il n'y a pas d'ailleurs à hésiter sur le parti à prendre. Que chacun dans sa sphère donne tout le mouvement dont il est capable, et des millions d'efforts sincères, sous la bénédiction de Dieu, amèneront une ère plus consolante.

XX

Ma chère fille,

Il m'en coûte de prendre ce petit papier et de mettre des bornes si étroites aux sentiments que je serais si heureux de vous exprimer comme je les sens; ma santé

est descendue bien bas et je manque de force. Je ne me sens pourtant pas malade et je pense que le repos des vacances suffira pour me remettre.

Grâce à Dieu, j'ai pu remplir mon ministère jusqu'au bout, je ne puis dire que je l'ai fait sans effort : certains jours j'allais comme une machine, j'ai sans doute exercé la patience de mes auditrices; j'ai offert au bon Dieu toutes mes impuissances avec mes petites souffrances pour qu'il en fît son affaire : nous donnons si peu de chose dans notre action sans la sienne! Dieu peut faire sans nous. Vous voyez par expérience qu'il faut toujours être très satisfait de ce que le bon Dieu fait de nous. Vous êtes heureuse dans votre nouvelle position : vous êtes plus que jamais en contact avec les âmes, et ces âmes seront des épouses de Jésus! C'est pour Lui que vous les ornez.

Je suis tout heureux des excellents renseignements que vous me donnez de votre petite novice. Elle a plus de cœur qu'elle ne paraît, et il est utile qu'elle sache qu'on le comprend. Faites qu'elle aime Notre-Seigneur.

Pour vous, ma chère fille, faites-vous plus attentive que jamais à la parole intérieure. Dieu ne fait que murmurer ses désirs, il faut les comprendre au passage. Ne soyez plus vous, mettez Jésus à votre place. Jugez, aimez par Lui et laissez-le tellement gouverner en vous que votre attitude ne soit ni le désir, ni la crainte, mais la simple attente de sa volonté. Si vous ne mettez aucun obstacle à l'œuvre qu'il projette, cette œuvre sera un chef-d'œuvre dont il gardera la gloire et dont il partagera l'amour.

DIX-HUITIÈME SÉRIE

I

(Sous-diaconat.)

Mon cher ami,

Si je m'étais écouté, je vous aurais écrit dès la lecture de votre lettre qui me touchait vivement; mais, me trouvant presque sans forces et en face d'épreuves d'imprimerie en retard, j'ai cédé à la raison en faisant passer l'utile avant l'agréable. Je me suis libéré hier de mon travail obligatoire, et ma première lettre est pour vous.

Je remercie Dieu de ce qu'il donne en vous à la sainte Église un prêtre désintéressé et ardent, un vrai combattant qui ne tremble pas à la vue du grand nombre des ennemis et ne se décourage pas des défaites partielles. Quand on parcourt des yeux le monde actuel, on a besoin d'entendre la parole toujours vraie du Sauveur : « Ne craignez pas, petit troupeau... » Non, vous ne craignez pas, mon cher ami, cet isolement et le dédain qui est le partage des croyants; vous vous félicitez d'être du petit nombre des préservés, des appelés, par conséquent des vrais élus. Vous êtes heureux de penser que vous pourrez prouver l'amour qui remplit votre cœur pour le divin Maître et souffrir un peu pour celui qui a tant souffert pour nous. Vous aurez pour Lui un amour à la fois tendre et fort : tendre pour consoler, fort pour défendre. Cet amour que vous aurez ainsi exercé et développé durant votre préparation du séminaire vous fera pour les âmes un cœur semblable à celui de Jésus.

Votre appel ne fait aucun doute, votre donation est une

fête. J'y assisterai par la pensée, par la prière. Ce petit mot, vous arrivant la veille, vous rappellera la promesse que vous avez bien voulu me faire de prononcer mon nom quand vous serez sur la dalle étendu comme une victime tout abandonnée.

Si mes pauvres livres ont pu vous faire quelque bien, j'en suis complètement dédommagé par vos prières et, ce qui m'est tout à fait sensible, par l'affection que vous voulez bien me donner; croyez que sur ce terrain vous aurez fort à faire pour dépasser celui qui est heureux de se dire

Votre ami dévoué.

II

(*Diaconat.*)

Mon cher ami,

Que votre dernière année de séminaire vous unisse si étroitement au divin Maître que rien jamais ne puisse vous éloigner de Lui, ne fût-ce que d'un pas. Soyez de ceux qui veulent marcher près de Lui le plus possible et se distinguer sous ses yeux. Ambitionnez l'honneur et la joie non seulement de le suivre par votre action, mais de le consoler sans cesse par l'effusion de vos sentiments. Faites-vous aimer « plus que les autres ». Votre nom de Jean ne doit pas être une promesse vaine. Elle ne le fut pas du côté de Dieu quand il vous accepta sous ce nom au baptême. Elle ne le sera pas du vôtre qui en ferez un droit par votre amour.

Mettez cet amour sous la sauvegarde d'une mortification modérée mais continuelle. L' « *abneget semetipsum* » reste la grande Loi de la persévérance, aussi bien que le premier acte de la donation. Il faut être tout entier l' « homme de Dieu », et disparaître en ne se recherchant en rien. On oublie trop souvent cela dans la vie active.

. . . .

III

(Sacerdoce.)

Mon bien cher ami,

L'heure approche où le divin Maître vous dira : « Je ne t'appellerai plus serviteur, je te donnerai le nom d'ami. » Et il vous fera partager non seulement ses pensées, mais sa vie et sa puissance à transmettre la vie. Vous serez sa voix qui ne peut plus se faire entendre sensiblement; vous serez sa main qui bénit; vous serez son cœur qui s'attendrit, et qui suscite toutes les énergies du dévouement comme toutes les persévérances d'une mère. Vous serez Jésus et vous enfanterez Jésus dans les âmes. Votre ministère à l'autel sera la plus haute des réalités et le plus saisissant des emblèmes : vous disposerez du corps réel de Jésus et de son corps mystique !...

Sommes-nous des anges? sommes-nous de grandes âmes sans défaillances? Hélas, non. Dieu veut réaliser en chacun de nous le miracle de se servir d'instruments imparfaits pour accomplir des œuvres dont les anges mêmes ne seraient pas dignes : éternelle leçon d'humilité, d'adoration et de reconnaissance infinie !...

IV

...De grâce, mon cher ami, n'épuisez pas votre santé. Tout bien n'est pas à entreprendre, on doit avec regret mais avec courage renoncer à ce qui surcharge. C'est un devoir de bon administrateur. Prenez pour règle de faire ce que vous conseilleriez à un ami qui serait à votre place.

La Société des Prêtres de Saint-François de Sales (1) doit

(1) M. le chanoine Beaudenom était lui-même, depuis de longues années déjà, membre de cette Union sacerdotale fondée à Paris, en 1876, par son ami vénéré, M. l'abbé Chaumont (✠ en 1896). C'est pour les Prêtres de Saint-François de Sales qu'il

être prise très sérieusement si on veut en profiter. Elle exige qu'on soit fidèle aux exercices de piété, comme l'indique la feuille ci-incluse. Elle ouvre ensuite la voie, dans la page du verso, à une sorte de direction morale qui ne touche pas à la confession proprement dite. Chaque mois aussi on rend compte soit de la manière dont on a suivi une probation de trente méditations sur un seul sujet, ou sur certains points de la vie spirituelle ou de la vie religieuse, selon un questionnaire approprié.

Voyez si cela ne vous paraît pas trop chargé; voyez surtout si vous y trouveriez des moyens de progrès qui vous paraîtraient adaptés à votre nature.

Si vous remarquiez dans votre rayon quelques prêtres aptes à ce genre de vie, vous formeriez un petit groupe. C'est ce milieu sacerdotal qui est notre plus puissant moyen de ferveur. Des règles sont tracées qui rendent ces réunions faciles et fructueuses...

V

Mon cher ami,

Les chaudes paroles de votre affection m'ont fait du bien. Mon affection à moi est très frileuse. Ne recevant aucun rayon de soleil de B., elle souffrait... Mais c'est une plante vivace qui peut traverser l'hiver et qui refleurit au premier souffle du printemps. L'amitié que je vous porte, étant fondée sur une rare estime et sur des témoignages de confrères très autorisés, est à l'abri de tout changement.

Je me réjouis de vous savoir dans une complète union de sentiments avec Ch. Vos deux âmes sont comme deux ailes qui vous font monter toujours plus haut. Deux

composa la « Probation sur l'humilité », qu'il développa dans la suite, à l'usage des fidèles, et fit paraître sous le titre connu de « Formation à l'humilité ».

âmes de frères n'en sont qu'une. Une troisième s'y ajoute pour les unir et les élever davantage encore, celle du divin Maître...

VI

Mon cher ami,

Je vois avec plaisir que vous mettez dans votre vie l'ordre et l'apaisement. Ne vous laissez pas déborder. Si le canal ne se tient pas intimement et continuellement uni à la source, il ne peut transmettre ce qu'il ne reçoit pas. Le bien qui se fait sans vie intérieure a peu de fond et point de racines. Notre saint Pape insiste sans cesse sur la fidélité *absolue* aux exercices de piété. Mgr L. en rentrant de Rome est venu me voir et m'a raconté ce qui suit : Un prêtre, en audience avec lui, ayant exposé sa situation : messe à cinq heures et demie, confessions à la suite et œuvres qui l'accaparent toute la journée, et ajoutant : parfois je n'ai pas la possibilité de faire mon oraison, le Pape l'arrêta et lui dit : comment donc? — Mais avec ma messe à cinq heures et demie, que faire? — C'est bien simple, répond le Pape, il faut se lever à quatre heures... Ce qu'il exige pour l'oraison, il l'exige aussi pour l'examen particulier, et la visite au Saint-Sacrement, et la lecture pieuse... Vous pourriez vivre pendant un temps de la force acquise, vous baisseriez sans vous en apercevoir... Et il arrive trop souvent qu'on s'habitue à vivre sans intimité avec Dieu.

VII

Mon bien cher ami,

Je vous remercie de me donner l'occasion de vous être agréable. Il m'est doux de penser que mes livres vous apporteront quelques secours et des consolations. Vous

prierez pour moi. Ma vie touche à son terme. Depuis quatre ans, je ne quitte pas la chambre. Mes infirmités sont nombreuses. Elles sont un grand bien. Je veux les aimer de plus en plus. Demandez cette grâce avec moi.. Demandez aussi cette autre grâce, mais avec toute soumission, que je puisse achever l'important travail des « méditations sur l'Évangile ». Le deuxième volume est très avancé. Il paraîtra vers la fin de l'année, si je ne suis pas arrêté trop souvent par la maladie qui me rend incapable de tout travail pendant des mois entiers... Mais il y aurait encore au moins deux autres volumes !... Je ne croyais pas vivre si longtemps, vu mon état de santé. Peut-être Dieu veut-il me permettre de rester ici-bas jusqu'au moment où j'aurai raconté son Ascension !

Totus in Christo.

VIII

Bien cher ami,

Dieu me tient depuis trois mois dans une impuissance presque absolue, je n'ai que très rarement la force de célébrer la sainte messe et je n'ai pu écrire une seule ligne du troisième volume des méditations. Il me reste d'offrir à Dieu l'acceptation filiale de cette privation. Rivalisons à qui le fera le plus joyeusement !

Écrivez-moi de temps en temps. Je m'intéresse particulièrement à vous. Je demande à Dieu de vous rendre la santé. Qu'on ne le fasse pas pour soi, c'est bien ; qu'on le fasse pour les autres, c'est également bien pour des raisons différentes.

Merci de votre zèle à répandre mes livres. Leur diffusion est déjà grande, j'en suis tout surpris. Peut-être Dieu daignera-t-il me faire miséricorde en faveur de mon désir de le faire aimer !

IX

Bien cher ami,

C'est un malade qui écrit à un autre malade : depuis plus de deux mois, c'est à peine si j'ai pu monter au saint autel. Dieu m'a pourtant fait la grâce inespérée d'être en état de célébrer, le 23 décembre, la fête de mon cinquantenaire de sacerdoce, dans une chapelle trop étroite pour le nombre d'amis accourus. Depuis lors, je vais un peu mieux, mais je suis accablé de visites et de lettres auxquelles je veux répondre. Je les laisse aujourd'hui de côté pour aller à vous, dont l'âme m'est apparue si rayonnante en Dieu. Vous pouvez compter sur une toute paternelle affection de mon cœur.

Gardez-vous bien d'être attristé par toutes les traverses de votre vie, surtout par l'inaction forcée. Il ne faut voir que la volonté de Dieu toujours aimable. S'il lui plaît de n'obtenir de vous que de bonnes souffrances au lieu de grandes œuvres, vous lui êtes aussi cher et même aussi précieux : c'est la souffrance de Jésus qui a sauvé le monde, elle était nécessaire à la pénétration de l'Évangile par la grâce qu'elle mérita. Je connais plusieurs âmes admirables que Dieu traite en victimes et qui se sont consacrées à lui à ce titre. Mais vous faites plus, vous êtes prêtre et la grâce de votre sacerdoce passe à travers vos paroles édifiantes et par vos souffrances plus édifiantes encore. Ne sondez pas l'avenir, ce serait empiéter sur les desseins de Dieu, ce qui est imparfait et cause toujours du malaise.

Mon deuxième volume de méditations vient de paraître; je vais vous l'envoyer; j'espère qu'il contribuera à resserrer vos liens d'affection avec le divin Maître.

J'avais mis la main à un troisième volume, il y a trois mois... J'ai été complètement arrêté par la maladie et ma faiblesse extrême. Les médecins se demandent comment je peux vivre. Si Dieu préfère que je n'achève pas l'œuvre qui est à moitié chemin, je ne m'en attristerai

pas. Je serais pourtant bien content de suivre le divin Maître jusqu'à son Ascension et l'y suivre...

Je vous envoie à H. tous mes vœux de guérison, car vous êtes jeune; et tous mes vœux de sainteté, car je vous aime.

. . . .

. . . .

X

Bien cher ami,

Je reviens un peu à la vie après avoir été longuement malade et complètement réduit à une existence inutile aux autres. Je ne vous ai point oublié...

Aimons, vous et moi, la vie amoindrie que Dieu veut de nous. Faisons-lui plaisir en nous montrant plus que résignés, joyeux !

Mon quatrième volume des méditations en est au tiers environ. L'achèverai-je? Mes soixante-seize ans et ma faiblesse extrême m'en font douter. En cela comme en tout, que le bon plaisir de Dieu s'accomplisse !

. . . .

DIX-NEUVIÈME SÉRIE

I

Mon bien cher ami,

Combien je sens la blessure de votre pauvre cœur! Perdre un tel ami qui était pour vous presque un frère, une si belle espérance pour la cause de Dieu, et cela, si vite et si brutalement ! Il est vrai, la suprême consolation vous reste : la mort pour lui est un gain. Le voilà sûrement dans le bonheur, et c'est avec compassion qu'il voit votre douleur : « Pourquoi me plaindre quand on m'aime? On devrait me féliciter; je meurs pour une si belle cause, et j'avais pleinement conscience des grands motifs qui voulaient mon sacrifice ! » En quelques jours, en effet, on peut donner à Dieu beaucoup de gloire par l'élévation des motifs et l'intensité de l'acte d'offrande.

Ne vous reprochez pas de pleurer. Nous pouvons légitimement agir comme de pauvres cœurs humains que n'a pas rassasiés la vision de l'infini... Un vide s'est fait dans votre existence. Quelque chose de vous se trouve comme arraché. Plus votre peine est vive, plus belle est votre résignation.

Oh ! oui, je prierai pour la pauvre mère. C'est elle qui peut être l'objet de notre compassion. Que Dieu lui donne les sentiments qui font les grandes âmes !

II

Mon bien cher ami,

... Suivez sans crainte l'attrait qui vous porte à vous rendre comme sensible la vie de Jésus en vous. Cette douce préoccupation habituelle est à la fois un principe d'action et de dévouement.

Faites dominer la confiance. Ne vous attristez pas quand vous vous sentez loin de votre idéal. Celui qui vit en vous anime des sarments, comme le fait la sève pour la vigne.

Quand vous parlez aux autres (et surtout en public), laissez de côté toute timidité : ce n'est pas vous qui parlez. Il vous sera donné ce qu'il faut dire. Ce que vous aurez préparé prendra vie, et il vous viendra peut-être des pensées qui ne vous étaient pas venues.

Félicitez-moi. J'ai enfin l'autorisation de célébrer ma messe dans ma chambre.

III

Mon bien cher ami,

Suivez le mouvement qui vous porte de plus en plus à l'union parfaite. Le désir est comme l'appétit, il fait qu'on s'assimile tout aliment.

Ne vous étonnez pas de ne pas constater vos progrès. C'est ce qui se passe pour ce qui pousse peu à peu, comme la plante que vous ne voyez pas grandir journellement. La croissance ne se manifeste qu'au bout d'un certain temps, et encore, dans ses rapports avec nos âmes, Dieu préfère nous les cacher.

Votre attrait pour Jésus dans son Eucharistie est une grâce insigne ; elle suppose une communication plus intime du mystère. Vous commencez à voir à travers le voile, enfant gâté du bon Dièu !

Ne songez pas à la vie religieuse. Vous êtes à la place où Dieu vous veut. Cela est évident pour moi.

Je le crois bien que je vous recevrai le premier mars! La joie ne peut faire que du bien.

IV

Mon bien cher ami,

Oui, j'ai reçu votre carte, vos deux noms et l'effusion de deux âmes unies. C'est une douce joie pour mon cœur.

Vous avez admirablement compris le principe de l'obéissance et sa grandeur. Consultez avant tout l'Esprit-Saint, le plus souvent par un simple regard, parfois avec une attention prolongée et silencieuse, afin d'entendre le mot qui fixe ou qui stimule.

Pour la pratique de l'obéissance, l'important est de la surnaturaliser; mais il faut tenir compte du « *rationabile obsequium* » par rapport à la règle et aux devoirs des supérieurs. Évitez les critiques même les plus anodines sur les supérieurs, par respect pour l'Esprit-Saint dont ils sont les représentants, quoique faillibles. On a le droit dans certains cas de leur faire des observations et même de ne pas suivre un avis qui n'est pas un commandement; mais rien n'excuse la critique, et elle affaiblit l'esprit de foi à leur égard. Si critiquer sans malice n'est pas faute, éviter ces sortes de critique est un acte de la vertu d'obéissance.

J'aime à me représenter l'Esprit-Saint gouvernant l'âme de Jésus, et l'âme de Jésus si heureuse de se sentir entre ses mains. Que la vôtre leur donne, à l'un et à l'autre, pleine satisfaction!

P.-S. — Je vais assez bien en ce moment et je pourrais travailler si on m'en laissait le temps... Je ne sais pas repousser une âme.

V

Mon bien cher ami,

L'Esprit-Saint semble vouloir vous tenir sous ses chauds rayons pour faire de votre âme un jardin de printemps. Laissez-vous faire docilement et ne vous défiez pas d'une action qui est toute bonté. Peut-être vous prépare-t-elle à la souffrance? Vous y arriverez avec une telle habitude d'abandon que vous ne regarderez plus la chose en elle-même.

Vous aurez donc, dans quelques jours, trente-deux ans ! C'est l'âge où le divin Maître jetait à pleines mains ses lumières, ses bienfaits, et aussi ses tendresses, qui ne trouvaient pas un écho bien vibrant dans les cœurs. Mais dès lors il projetait son regard jusqu'à X..., et il distinguait un jeune apôtre plein d'amour pour lui, tout décidé à se donner tout entier, sans aucun retour sur lui-même, de façon à ne vivre que de Lui et pour Lui... Vous fûtes alors sa consolation. Ah ! oui, croyons à l'amour d'un cœur humain rempli d'infini ! Ne soyons pas étonnés de ses condescendances si profondes.

— Un mot à propos de l'examen particulier. Vu le peu de temps dont vous disposez, faites-en un exercice de *surveillance* avec quelques points d'arrêt... Le matin, en vous habillant, rappelez-le nettement à votre mémoire. Vers le milieu de la journée, prenez une ou deux minutes pour examiner ce qu'a été la matinée *à ce point de vue.* Le soir, à une heure propice, un dernier retour.

VI

Mon bien cher ami,

Oh ! oui, venez à moi ! je sens tout ce qu'éprouve votre cœur. Notre peine est un appel à l'abandon à Dieu : faisons-le plus entier, plus profond, plus filial enfin.

Adorons ce que nous ne comprenons pas dans les desseins de Dieu; regardons-les comme les meilleurs, pour nos amis comme pour nous, puisque nous sommes de ceux qui laissent Dieu agir librement.

Heureux, bienheureux ceux qui pleurent. Ils seront consolés : ici-bas, dans la maternelle affection de Marie et dans l'ineffable intimité du Sacré-Cœur; là-haut, dans l'union à l'amour infini.

Dans mille ans, que penserons-nous de l'heure actuelle qui passe?... Essayons de le penser dès maintenant. C'est une atmosphère de paix.

VII

Mon bien cher ami,

La fièvre m'a privé du bonheur de célébrer la messe, ce matin; et je ne sais si elle me le permettra demain. Pour avoir été moins délicieusement uni à votre âme, j'ai vécu avec vous de vos chers souvenirs. Je bénis Dieu des grâces dont il vous comble et je lui dis : Ce n'est pas encore assez. Révélez-vous à lui d'une façon plus lumineuse. Suscitez en son cœur un amour qui vous étreigne toujours plus fortement. Faites passer en son âme l'abondance de la vie de Jésus, afin qu'il soit pour vous une de ces consolations trop rares et que vous mériteriez de tous.

S'il y a sur la terre des êtres de bonté, que penser du cœur de Jésus plus aimant que tous les cœurs des hommes pris ensemble?

Priez-le de me pardonner de pousser les autres vers lui, et de rester si loin !

VIII

Mon bien cher ami,

Je vous plains de toute mon âme! vous me rappelez un vaillant soldat qui revient d'une rude campagne,

et qui se reproche de n'avoir pas bien fourbi ses armes, ses armes dont il s'est bien servi !...

Si je vous faisais des reproches, je craindrais une chose : c'est d'en recevoir pour cela du divin Maître, car je vois qu'il ne vous en fait pas; au contraire, il vous gâte. Tant qu'il agira ainsi, je n'ai rien à dire. J'espère qu'il le fera longtemps et sans doute de plus en plus, afin de vous communiquer ce qu'il veut que vous donniez aux autres.

Reposez-vous bien à X... Votre santé m'inquiète plus que votre âme, en ce moment. Votre âme, d'ailleurs, se trouvant libre de soucis, va se plonger dans l'amour de Dieu tel que le lui montrera notre Père saint François de Sales.

IX

Mon bien cher ami,

Je crains que vous ne vous fatiguiez dans le travail intense dont vous me parlez. Il faut faire feu qui dure, et pour cela ménager le combustible. J'espère que votre retraite sera plutôt un *repos*. Ce n'est pas par une trop grande tension d'esprit qu'on arrive à de bons résultats. Pour vous surtout, je crois que la méthode la plus utile est d'écouter ce qui vous sera dit *dans votre cœur*. Si les instructions étaient peu dans le sens de l'union à Jésus, vous n'en feriez pas le fond de votre retraite et vous consacreriez vos heures libres aux auteurs mystiques, comme Tauler, qui vous attache à Dieu par des vues aussi simples qu'élevées. Vous n'avez pas besoin de vous instruire particulièrement des questions de spiritualité durant cette retraite, mais de vous préparer par le recueillement à la direction du Saint-Esprit.

Je crois qu'on peut s'isoler durant les récréations et garder le silence. Faites à cet égard ce qui vous paraîtra le mieux.

Il va sans dire que vous ne vous occuperez que de vous et non des lettres qui vous demanderaient des conseils.

Il ne s'agit pas en ce moment d'exercer le zèle, mais de l'alimenter.

Quand vous viendrez le 2 octobre, je vous accueillerai les bras ouverts. Vous me trouverez peut-être encore plus affaibli. Je vis en être inutile : dans l'espace de trois mois, je n'ai écrit que cinq méditations, et que valent-elles ! Messes de plus en plus rares, et suivies d'un accablement complet. Je suis content de tout, même de ma nullité.

Je vous aimerai toujours, même au-delà de la tombe. Je vous bénis de tout cœur.

VINGTIÈME SÉRIE

I

Bien cher frère,

Je suis grandement édifié de votre admirable ouverture de cœur : vous ne reculez devant rien et vous vous exprimez avec tant d'abandon ! Votre âme est toute à Dieu, et vous voulez la faire toute de Dieu. « Vous aimez en haut? vous êtes en haut », dit le P. de Ravignan, et il ajoute : « Pour arriver à la sainteté, il faut 1° du courage; 2° du courage; 3° du courage. »

Vous me permettrez de prendre du temps pour prier, avant que je passe à des conseils précis. Je ne veux vous dire aujourd'hui que mes sentiments d'estime et d'affection; ils sortent tout seuls de mon cœur. Si je ne vous avais pas répondu dès ce jour, j'aurais eu du remords : vous auriez pu souffrir !

II

Bien cher confrère,

Il me tarde à moi aussi, je vous l'assure, de vous voir et de vous témoigner mon affection. Vous n'êtes déjà plus un étranger pour moi, mais je veux que vous me deveniez un ami. Quoique plus âgé que vous, je vous paraîtrai trop jeune pour avoir droit à autre chose qu'à une confiance fraternelle, et c'est cette situation d'égalité que je vous supplie d'accepter : je ne saurais vous être utile que par mon cœur.

III

Mon bien cher ami,

Votre chère lettre m'est arrivée en retard, et ma réponse, hélas ! n'est pas plus fidèle ! Savez-vous que je trouvais le temps bien long depuis votre départ? A peine nous étions-nous quittés depuis quelques jours, que j'éprouvais ce mélange de contentement et de tristesse qui suit une visite aimée. Puis, le temps s'écoulant, je me demandais si vous étiez brave. Vous dites ne l'avoir pas été, je ne vous crois qu'avec réserve.

Vous ajoutez que vous vous sentez toujours le même. Oh ! sur ce point je vous crois sans réserve. La nature ne se refait pas si vite. Vous avez posé le principe de sa réforme : confiance filiale en Dieu; abandon à notre Sauveur bien-aimé, confiance et abandon *quand même !* C'est ce *quand même* qu'il faut prendre pour devise. Vous ne vous découragerez jamais, vous aurez de la douleur sans tristesse, vous vous supporterez, puisque Notre-Seigneur non seulement vous supporte, mais vous aime !

Faites-vous toujours content et faites-vous un visage content. Voulez-vous connaître un moyen de ne pas vous laisser abattre? C'est de ne pas désirer votre sainteté pour vous ni pour elle, mais pour que Dieu soit content.

Or, quelle qu'ait été votre journée d'hier, celle d'aujourd'hui peut plaire à Dieu, cette action peut lui être agréable, faites-la. Moins vous aurez été fidèle la veille, moins vous serez content de vous, et plus ce que vous ferez de bien sera fait purement et par amour.

Ne laissez pas votre âme dans l'attitude de la tristesse, car l'habitude s'y nourrit. Ne pensez même pas trop pourquoi ni jusqu'à quel point vous êtes triste. Sortez de là, puisque c'est résolu, et faites à votre nature ce bon tour de vous réjouir, malgré son penchant.

S'il est vrai que je puisse vous encourager et si vous sentez vraiment combien je vous aime, n'hésitez pas à m'écrire, dès que vous en aurez envie; n'attendez pas les époques. Donnez-moi cette sécurité de savoir que si vous ne m'écrivez pas, c'est que tout va bien et que si vous m'écrivez, c'est pour que tout se remette à aller bien.

IV

Bien cher confrère et ami,

Vos petits mots me sont toujours de grandes joies et vos souffrances me font peine et joie! Habituez-vous donc à vous voir en double : celui qui veut et celui qui sent. Le premier seul est responsable, l'autre se fait traîner. C'est un frère infirme dont le vaillant frère aîné rougirait trop volontiers, et pour lequel il n'aurait pas assez de bonté compatissante. Qu'il le supporte et le porte, qu'il ne lui dise jamais de dures choses, mais l'encourage et l'aime! C'est un frère, il ne peut faire qu'il ne le soit pas; c'est un frère infirme, il doit être un peu mère pour lui. Les nerfs ne se détendent point par la violence.

Oui, continuez votre examen particulier sur la paix, ou plutôt vers la paix. Choisissez le mode le plus selon votre attrait : ou l'amour de vos infirmités, ou l'expression plus fréquente de votre amour envers Notre-Seigneur, ou l'abandon confiant, ou le contentement intérieur. Je le répète, choisissez selon votre attrait. Je vous

montre seulement le but : la paix; c'est votre plus grand besoin et ce sera votre auxiliaire universel pour tous les autres.

Puisque le bon Dieu ne vous retient pas aux méditations ayant pour objet Notre-Seigneur, mettons-nous résolument aux probations avec l'année prochaine.

V

Cher frère et ami,

Je me sens plus content de vous; vous paraissez moins souffrant, plus calme et plus abandonné à Dieu. Vous méritiez assurément beaucoup, quand vous étiez accablé, mais vous ne mériterez pas moins quand, déchargé du poids de vous-même, vous marcherez de progrès en progrès et de joie en joie.

Croyez-moi, songez plus à Dieu qu'à vous; avancez plus en regardant en haut qu'en examinant devant vos pas : « *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.* »

Quoique vous alliez mieux, je ne veux pas du tout de contention, même pour penser très souvent à Dieu par effort. Soyez bien vraiment *tout à Lui* sincèrement et loyalement, et tout ce que produira la vie lui appartiendra. Ce sentiment qu'on est bien à Lui se présente tout seul si souvent, et il suffit.

Oh ! par exemple je vous veux tout à Dieu par rapport à vos supérieurs. Soyez sans fiel et sans orgueil, aussi petit enfant que possible. Demandez-vous ce que ferait et dirait saint François de Sales dans votre position. Après cela, s'il vous arrive de manquer à cette résolution, il n'y a pas lieu de se désoler, mais de se mieux tenir ensuite.

Je sais combien il est facile dans un petit séminaire de se monter la tête pour le *bien* général et je sais aussi que rarement nos plaintes répandues ont porté remède aux abus. Si le Supérieur est capable de comprendre et de bien prendre un avis, même d'un tout petit professeur,

allez à lui filialement. Sinon, *méritez* par votre patience et votre inviolable charité que Dieu fasse ce que vous ne pouvez. Je ne sache pas qu'on doive jamais manquer à la charité pour aucune autre vertu; mais je sais clairement que chacune des vertus lui emprunte ce qu'elle a de meilleur. Vous savez le mot de saint François de Sales : « La vérité qui n'est pas charitable procède d'une charité qui n'est pas véritable. » La vérité et le bien demandent parfois la représentation et l'avertissement, mais la charité en doit être et l'inspiratrice et la forme.

VI

Mon cher ami,

Tenez-vous toujours de bonne humeur autant que vous pourrez; les saules pleureurs, vous savez, ne produisent point de fruits. Donnez pour fondement à cette disposition la certitude d'être un enfant chéri de Notre-Seigneur. Les parents aiment parce qu'ils sont parents et non pas en proportion des qualités de leurs enfants : ainsi fait Notre-Seigneur, surtout pour ses prêtres.

Ne cherchez pas une union à Dieu trop tendue et guindée. Ne lui faire jamais de peine volontairement, se décider de bon cœur à toute chose qui lui est plus agréable, garder son cœur paisible à la vue de ses misères que l'on regrette, n'est-ce pas vivre pour Dieu et de Dieu?

Rappelez-vous sans cesse à la confiance et à la dilatation; il surgira de cette disposition plus d'actes d'amour que de toutes vos tristesses.

Vraiment si quelqu'un était pour vous, proportion gardée, ce que vous voulez être pour Dieu, est-ce que vous ne l'aimeriez pas? Et Dieu est meilleur que vous!

VII

Vous avez mille fois raison, mon bien-aimé frère, de vous décider à de nouveaux essais en faveur de l'âme de

vos élèves. Oui, il faut leur montrer qu'on est prêtre, qu'on les aime, qu'on attend d'eux quelque chose de grand. Oui, il faut se servir des récréations pour les former aux motifs surnaturels et les dépouiller de tout ce qui est grossier et trop humain dans leur nature. Quelquefois une réflexion les frappera, un reproche enveloppé dans beaucoup d'affection les corrigera. Comptez beaucoup sur le *respect* que vous leur témoignerez, et sur la bonne opinion que vous prendrez soin de leur manifester. Ils seront portés à faire ce dont vous les croirez capables.

Vous n'attendez vraiment pas des succès immédiats; vous ne prétendez pas non plus vous trouver dès le premier jour pourvu de cette autorité morale qui s'impose. Posez-vous bien, sans cela vous ne ferez rien. Sacrifiez d'autres biens à celui-là.

Employez de préférence l'éloge et l'encouragement au bien. Gagnez les cœurs. Pas trop de zèle ! Vous savez dans quel sens je parle, c'est-à-dire, faites cela sans qu'on le remarque, et allez peu à peu davantage avec les élèves. Laissez croire que c'est par goût. Ne blâmez pas les autres professeurs. Patience ! vous semez; ne comptez pas sur la moisson encore, mais comptez que *sûrement vous la préparez*.

VIII

Mon cher frère,

Je suis content de voir votre attention portée sur l'examen particulier. Vous vous étonnez peut-être de ce sentiment en le comparant à la ligne habituelle de conduite que je vous conseille. Je vous recommande, à la vérité, de ne pas vivre d'examen et d'une trop grande attention sur vous, mais je concilierai facilement les deux choses, en vous conseillant de faire votre examen particulier justement sur cette voie de dilatation qui exclut la préoccupation de conscience.

Examinez-vous sur votre fidélité à remplacer les regards trop fréquents sur vous par des regards très

confiants vers Dieu. Veillez à ce que ces rapports avec Dieu restent pénétrés d'amour. Vous pourriez marquer par exercice et par heure : tel exercice a-t-il été fait avec dilatation, avec plus de pensées vers Dieu que sur moi? En dehors des exercices : de telle heure à telle autre, de 7 à 8, de 8 à 9, etc., ai-je vécu dans cette disposition? Vous marqueriez autant de fois que d'exercices et d'heures non pénétrés de cet esprit.

Prenez simplement le repos qui vous semble bon et les distractions qui le favorisent. Ne vous forcez pas à lire beaucoup. La présence affectueuse de Dieu peut suppléer à tout, et, dans votre état, c'est le seul point sur lequel j'insiste.

Priez pour moi; je voudrais être moins mauvais; ne fût-ce que pour être utile aux âmes et à la vôtre.

IX

Mon bon et cher frère,

Vous parlez si bien de votre intérieur et de ce que vous devriez faire, que je n'aurais rien à vous dire, si ce n'est de remplir le rôle de la conscience qui dit « bien » quand c'est bien, et « mal » quand c'est mal. Je veux être une force qui vous rassure en vous parlant au nom de Dieu.

Tout va bien sauf votre santé, car vous supportez généreusement les résultats de cet état. Persuadez-vous que, parmi ces résultats, le mécontentement de vous est un des plus méritoires à supporter. Ce mécontentement n'est en soi ni bien, ni mal, il est un état de vos nerfs.

En bonne vérité, vous faites pour Dieu ce qu'il demande, et quand je vous porte à le faire *doucement et simplement,* c'est un desideratum que je vous propose et pas un ordre que je vous donne : parfois vous ne pourriez pas l'accomplir. Soyez calme en voyant que vous ne pouvez pas le réaliser.

Si maintenant vous voulez me faire un plaisir, vous ne chercherez, dans votre prochain compte rendu, que *le*

bien; vous ne me direz que cela, vous *remercierez* Notre-Seigneur de ce bien, si petit qu'il soit, vous vous appliquerez à en être *heureux.* Assurément la pensée de ce qui est défectueux vous envahira, mais vous l'écarterez autant que vous pourrez, et si cette vue s'impose malgré vous, vous vous imposerez de la soutenir avec calme et de vous en affranchir par la persuasion que Notre-Seigneur vous le demande.

Quel profond détachement ne produiront pas toutes ces peines! Quel amour humble et confiant aussi!

Courage! cher et bon frère, ne cherchez pas le sensible dans la piété et ne prenez pas pour un manque d'amour un manque de consolation. Si vous pouvez douter de votre cœur, ne doutez jamais de celui de Notre-Seigneur pour vous; or ce cœur vous est acquis comme prêtre voulant être fidèle. Adieu et tout vôtre.

X

Continuez, mon bon et cher frère, à faire votre panégyrique le mois prochain, et appliquez-vous à voir en vous habituellement plus le bien que Dieu y met que le mal qu'il y laisse. Allez à l'aveugle, s'il le faut, pour faire ainsi : tel est mon désir formel.

L'enthousiasme que vous inspirez ne m'étonne pas... parce que, comme vous le dites, il est un peu facile à ces gens du monde, peut-être un peu aussi parce que vous avez au moins le désir d'être un bon petit serviteur de Dieu et que cela se voit.

Venons à l'affaire capitale. J'y ai pensé sérieusement.

Je me suis demandé s'il ne vous serait pas plus avantageux de quitter l'enseignement et de prendre du ministère. J'ai *toujours* vu les vicaires se remettre, et *rarement* les professeurs. Le ministère, quoi qu'on en pense, tend beaucoup moins les nerfs. Rien en vous ne m'alarme pour une telle situation.

Si vous étiez de cet avis, vous n'auriez pas l'ennui de refuser les surveillances ou le grave dommage d'y suc-

comber, si vous les acceptez. Dans le cas où vous sauriez que l'on ne tiendra pas compte de vos réclamations, le mieux me paraîtrait être de demander tout bonnement du ministère pour essayer d'arriver à une détente des nerfs. Ne vous effrayez pas de cette proposition inattendue. Consultez une ou deux personnes prudentes.

XI

Le mal n'est pas très grand, cher ami; c'est affaire de surprise; ces âmes qui vous sont confiées vous ont tant préoccupé! Concilier l'activité et la vie intérieure n'est point si facile; raison de plus pour s'y résoudre avec volonté et profiter de ses écoles. Vous voilà un peu à sec parce que vous avez moins tenu le verre sous la fontaine. Vous remarquez déjà que la fécondité ne tient pas exactement à l'activité. Portez donc maintenant votre attention principale sur vous-même. Servez-vous de l'examen particulier pour vous y tenir; prenez-le par exemple sur l'esprit de prière.

Dès le matin, renouvelez vivement votre résolution de vivre dans l'esprit de prière, de vous mettre tout entier à *chaque exercice* de piété et de retourner vers Dieu dans les *intervalles*. Durant le jour, vivez avec ce saint désir, parfois formulez-le nettement. Vers midi, puis le soir, suivez votre journée à ce point de vue. Ne vous étonnez pas des manquements et des retards. La Sainte Vierge est là pour vous faire pardonner et vous relever...

XII

Vous savez, cher frère, que je ne crois pas à votre lâcheté, mais pas du tout. Quant à l'agitation, c'est autre chose, mais ce n'est point chose absolument dépendante de vous. Vous remettre doucement dans le calme, supporter les moments où vous ne le pouvez pas, faire quand même tous vos exercices, affirmer quand même

tous les sentiments que vous voulez avoir... et prendre soin de votre santé.

Faites deux parts de vos exercices de piété. Gardez coûte que coûte l'oraison, l'examen et la présence de Dieu, ainsi que les moyens qui les assurent, comme la préparation, et l'exactitude au lever. Soyez plus coulant sur l'omission passagère des autres : il n'y aura jamais grand mal si vous y mettez la garantie de me le faire connaître toujours très clairement sans estimation des détails.

XIII

Vous avez terriblement à lutter pour faire la chose la plus naturelle : agir avec Dieu comme avec une Bonté infinie qui vous aime; comme avec un frère qui a tout intérêt comme toute affection à notre bien. Vous vivez dans l'*habitude* contraire, et c'est elle qui vous retient dans son ornière, quand tout doit vous en faire sortir : ce que vous savez de Dieu et des moyens d'aller à Lui, ce que vous en dites aux autres, ce que je vous conseille toujours.

Oui, vous êtes victime d'une tendance passée en habitude et qui domine tout le mouvement de votre âme. Appuyé sur l'obéissance, rompez cette tyrannie et ne vous étonnez pas de voir que c'est si simple. Vous y maintenir le sera peut-être moins. Vous éprouverez mille envies de redevenir triste, vous appuierez ce retour de mille raisons apparentes... mais croyez-en davantage l'obéissance et tenez-vous dans la position indiquée, quelque gênante qu'elle vous paraisse, jusqu'à ce qu'elle vous soit devenue naturelle et aisée.

C'est l'œuvre d'une vraie bonne volonté appuyée de prières. Je joindrai les miennes aux vôtres, et rien ne m'est plus doux, car j'entends bien vous aimer et être aimé de vous particulièrement en Notre-Seigneur.

XIV

Mon bien cher ami,

Vous avez donc beaucoup souffert de ces pauvres nerfs et vous n'avez pas eu pour eux justice et pitié.

J'admire votre générosité à ne vouloir vous rassurer dans votre ministère que sur des évidences. Que deviendraient à ce compte les meilleurs missionnaires ? J'ai remarqué souvent que le bien se produit *mieux sans nous* que sous une action intense. Laissons donc à Dieu plus de part et tranquillisons-nous.

Votre gouvernement personnel est d'une exigence égale. Vous voulez le bien d'une façon trop raide et vous voulez en avoir conscience d'une façon trop mathématique. Aimer Dieu et être à Lui me semble bien plus simple que cela et je voudrais vous voir content d'être bien sûr qu'au fond vous êtes à Lui. On aime beaucoup ses parents sans le sentir souvent; c'est là, au fond, bien sincère et bien vivant et très efficace dans les occasions. Cela est le mieux pour vous.

N'allez pas vous rendre malade par la préoccupation; vous priveriez le bon Dieu d'un serviteur fidèle, et moi d'un excellent fils.

XV

Bien cher ami,

Votre acte d'accusation contre vous-même, si effrayant qu'il soit, n'a pu que me faire sourire. J'ai pensé aux devoirs de rhétorique où l'on amplifie, à l'aide de l'imagination, sur quelques données fort différentes de l'œuvre littéraire qui en sort. Vous avouez le procédé, passons.

Ce que je retiens, c'est que vous avez du calme. Retenez le calme et les moyens qui l'ont produit. S'il n'est pas de la nature la plus parfaite, tout votre effort doit tendre

à le perfectionner sans changer rien d'essentiel, laissez dormir le trouble.

Voici les points sur lesquels je ferai des remarques :
1° Ne réglementez pas tout, je vous en prie, et laissez, en bonne conscience, beaucoup à la disposition du moment. Réglez certains points qui assurent un *certain* ordre, mais pas trop. Dans cette réglementation, soyez large. Ainsi j'approuve volontiers le retard du lever, même pour tous les jours, si rien n'en souffre. Six heures ! c'est encore matin, et les journées sont assez longues.

2° Je maintiens jusqu'à nouvel ordre la suppression des examens. Je regarde cette mesure comme préférable, et, en vous y conformant, vous ferez ce qui est plus parfait. Je permets un coup d'œil seulement et dans le sens de reprendre courage.

En suivant ces conseils, vous n'avez pas à vous inquiéter, je prends la responsabilité. Plus tard nous verrons ce qu'il y aura à modifier, mais nous tenons une paix quelconque, gardons-la et améliorons l'état général sans perdre ce bien.

XVI

Mon cher ami,

J'arrive comme le médecin chez un malade qu'il connaît parfaitement et je dis : allons, allons, nous n'avons rien de sérieux; ne pensez pas à votre mal et il sera vite guéri.

En effet, mon pauvre cher ami, vous avez tous les organes spirituels en bon état : la volonté de rester à Dieu est absolue, le désir d'être parfait est sincère. Il n'y a pas d'illusions en cela, je vous l'assure.

Je ne vais pas jusqu'à dire que vous êtes *arrivé* à toute la perfection que Dieu vous demande, j'affirme que vous y marchez. Les accidents qui surviennent sont eux-mêmes utiles à votre perfectionnement; ils vous tiennent dans l'humilité, vraie situation de notre misère; ils nous la rendent sensible et par là même efficace. L'im-

pression renouvelée de notre misère augmente la force de notre humilité et la dispose à bien accepter les humiliations qu'elle discerne mieux d'ailleurs.

Oui, mon cher ami, de la régularité, mais pas d'esclavage; l'habitude des heures fixes, mais avec des tempéraments, et surtout pas de confession contre des manquements qui sont de simples manquements de perfection.

Quand vous remarquez que vous pensez trop et trop amèrement à vous, imposez-vous de penser immédiatement à Dieu et d'y déposer vos misères... mais après cela, n'y pensez plus.

XVII

Mon cher frère,

Quel aveu! Vous êtes un peu content de vous! Je compte que depuis votre lettre vous aurez eu des remords et que vous avez su retrouver vos idées noires. S'il en était ainsi, il faudrait vous résigner tout de nouveau à vous faire content, et comme dit la chanson : content de tout, content de peu.

De grâce, en effet, laissez votre mal en repos; c'est tout seul que notre corps se guérit. C'est beaucoup de la sorte que notre âme se remet. Une plaie qu'on fouillerait sans cesse ne guérirait jamais. Croyez bien que cette conduite est pour vous maintenant le plus parfait, car notre parfait est relatif.

Oui, des examens courts, électriques si vous voulez, pourvu qu'ils fassent jaillir un peu de lumière. Examinez surtout le bien que Dieu vous a donné dans cette journée et mettez-vous dans un bon état moral : contentement et décision.

J'espère que vous mortifierez le Carême; c'est une nécessité physique et morale. Je ne vous vois obligé à rien en fait de jeûne, et si vous m'en donnez l'autorité, je vous défendrai d'en faire. Sans doute vous jeûneriez et vous vous diriez : « Tiens, je le pouvais donc.» Sans doute, vous le pourriez d'abord sans inconvénients notables,

mais il en serait tout autrement plus tard. Or, il ne faut pas le risquer, et je prends sur moi la décision que je viens de vous conseiller.

Félicitations pour votre petit groupe. Je vous crois capable de leur dire même ce que vous ne faites pas, et s'ils ont besoin d'être exhortés à la confiance et à la simplicité, je suis assuré qu'ils trouveront auprès de vous mieux que nulle part. Or, s'ils vous écoutent, écoutez-moi et persuadez-vous que votre conscience est mieux dans la main d'un autre que dans la vôtre.

XVIII

Mon bien cher ami,

J'attendais pour vous écrire d'avoir la confirmation de la grave nouvelle que vous m'annonciez. Je n'avais pas à intervenir et je ne pouvais qu'approuver votre obéissance et la sagesse de votre Évêque. Je prie, moi aussi, pour que votre nomination soit agréée, et j'espère que vous n'avez pas été un homme politique qu'on puisse refuser.

Je me réjouis de la consolation que le bon Maître répand dans votre âme; c'est une préparation à la peine de quitter votre troupeau si chéri et aux travaux plus grands de votre nouveau bercail..

Sans doute soyez fidèle à vos exercices de piété, mais ne soyez pas formaliste. C'est votre cœur que Dieu veut, avant tout, et c'est dans la paix qu'on le lui assure. N'exigez pas le « *summum jus* » de votre pauvre âme, mais contentez-vous qu'elle soit bonnement fidèle. Quand elle l'a été moins, relevez-la par la confiance en la miséricorde qui n'est pas la stricte justice.

Je n'envisage pas sans peine le déchirement de votre cœur quand il faudra l'arracher à cette population qui a eu les prémices de votre ministère et qui, peut-être, restera votre idéal perdu. Oh ! oui, confions-nous dans la volonté de Dieu et n'en sortons jamais, ni par un regret amer, ni par une espérance frivole.

XIX

Mon cher ami,

En attendant l'issue de la grande affaire, habituez-vous à la sainte indifférence. Renoncez, soit au vain contentement qu'éprouve l'amour-propre en face d'une position plus élevée, soit à l'inquiétude au sujet des charges nouvelles. Acceptez les déchirements de votre cœur et de celui de beaucoup d'âmes pour le bien de celles qui vous attendent. C'est plus que jamais le moment de vivre dans l'abandon sans trop voir ce que nous sommes. Contentons-nous de savoir que nous voulons être à Dieu et faire sa volonté.

Soyez fidèle à vos exercices de piété, mais avec liberté. Reprenez ceux que des occupations passagères vous ont fait omettre, et quand ces occasions se présentent, veillez à être plus attentif à la présence de Dieu.

Que le Dieu de paix nous maintienne dans l'abandon malgré nos misères et nos dégoûts. La paix c'est l'ordre, et entre un être infiniment pur et un être infiniment misérable, l'ordre, c'est l'humble abandon.

XX

Mon bien cher ami,

Vous devez souffrir de tous les détachements qu'a opérés votre changement. Il y avait sans doute à S... bien des âmes qui vous étaient chères et vous aviez peut-être dans quelque famille votre Béthanie. J'ai admiré votre abandon à la volonté de Dieu; votre ministère sera béni et vous allez croître en sainteté.

A L... vous paraissez entrer dans ce pauvre monde en quittant la Thébaïde : vous y trouvez des incroyants, des enfants sans Dieu et des tiraillements, parmi les gens d'Église. Hélas ! c'est la vie, et il ne faut pas espérer tout

arranger; on doit y travailler sans cesse et en réussir une partie.

Le conseil que je vous donne, c'est de pencher toujours vers l'indulgence et la bonté : c'est presque justice et c'est toujours plus efficace. Si nous ne parvenons pas à aimer Notre-Seigneur par nous-mêmes, comme nous le voudrions, cherchons à le dédommager en l'aimant dans le prochain et en le faisant aimer.

Ce n'est pas le temps de vous effacer, mais c'est celui de vous montrer. Vous êtes investi de l'autorité, et l'autorité est un besoin pour les autres comme un devoir pour vous. Prenez donc simplement la place et le rôle qui sont les vôtres.

Pas d'essais gauches, d'effarements intempestifs. Quand Notre-Seigneur sort de l'obscurité de Nazareth, il parle en maître. Voyez pourtant comme la douceur et l'amabilité sauvegardent les droits des autres.

Montrez-vous et intervenez en toute sagesse, mais ici la sagesse n'est pas de ne rien faire.

Imaginez-vous qu'il y a deux hommes en vous : l'homme privé et l'homme public. Que l'homme privé reste bien petit et bien humble, mais que l'homme public se mette à sa place.

XXI

Bien cher ami,

Je comprends ce que vous éprouvez en face d'une population peu sympathique : vous vous sentez raide; au lieu de fils égarés, vous voyez des ennemis.

Eh bien ! il faut réagir. Cette raideur ne serait pas dans le cœur de Notre-Seigneur. Elle ne fut jamais dans celui de saint François de Sales. Elle est simplement naturelle. Il faut qu'un amour surnaturel la remplace. Il faut que cet amour ferme les yeux sur ce qui irrite et les tienne ouverts sur ce qui apaise.

Considérez que ces pauvres gens sont si à plaindre; qu'ils sont tels parce qu'on les a faits tels; qu'à leur

place nous serions devenus comme eux; qu'au fond il y a chez eux des sentiments capables de bons retours; que la grâce peut les changer et qu'enfin le seul moyen de l'espérer, c'est de se sentir un cœur de père, car nos sentiments transpercent et se lisent aussi bien sur notre visage qu'ils se sentent au ton de notre voix. Donc réaction prolongée à coups de prières et d'essais.

Pour votre vie intérieure, je voudrais aussi une voie *plus pitoyable* envers vos torts qui ne sont souvent pas des fautes. Considérez que vous êtes un cœur trop sensible, voulant trop de bien, et d'autre part assez rempli d'impuissance. Soyez-vous donc miséricordieux comme Dieu l'est infiniment pour vous. Il vous connaît mieux que vous-même, et pourtant il vous aime avec tendresse et confiance. Il sait que vous êtes et serez toujours à Lui. Soyez donc à son égard confiant, dilaté, demandez ces dispositions et entretenez-les. Combattez celles qui leur sont contraires.

Tout tranquillement pensez à Dieu, et avec douceur, dites-lui que vous *désirez* beaucoup l'aimer, être meilleur, le bien servir. Dites-lui toutes sortes de bons sentiments sous forme de désir ou de demande. Je désire... Je vous prie de me rendre... Vous savez que le désir est le premier pas, c'est le sourire qui précède la bonne parole, soyez homme de désirs.

XXII

Oui, oui, courage ! mon cher ami. Dieu n'a pas besoin d'instruments parfaits, il est assez habile pour se servir de tout, mais il a besoin d'instruments confiants qui le laissent faire sans mettre entre ses mains l'obstacle de notre raideur et de nos craintes.

Cultivons avant tout la disposition à aimer. C'est Dieu d'abord, notre père, notre frère, notre Eucharistie. Puis, c'est le pauvre prochain, qui ne nous connaît pas pour ce que nous sommes, qui est raide et hostile, mais qui peut à la longue prendre une tout autre impression.

Un clou n'entre pas dans du bois dur avec un seul coup de marteau.

Pour être bon et aimable, il est essentiel d'être en paix au dedans. Cultivez la paix, la paix abandonnée, la paix du petit enfant, naïf. Dieu n'a que faire de nos désolations qui nous délabrent.

Allez à la crèche. Goûtez-y la simplicité et la douceur. Pourquoi Jésus est-il venu sur terre et ainsi tout petit? N'est-ce pas pour nous donner confiance et nous marquer pour notre ministère ce qui donne confiance aux âmes : beaucoup de simplicité et d'affection.

Soignez votre santé très sérieusement. C'est un devoir, et surtout, c'est aussi une vraie mortification. Vous êtes un objet qui appartient à Dieu; il ne vous est pas permis de le détériorer.

XXIII

Mon cher frère et ami,

Votre lettre m'embarrasse fort. Ce ne sont pas en effet les principes généraux qui peuvent suffire à tracer une règle pratique. Tel moyen sera bon s'il peut prendre et déplorable s'il fait constater un échec; c'est la connaissance de la situation qui seule peut guider. N'auriez-vous pas à consulter quelques confrères voisins ou ayant exercé dans le pays?

Il faut voir ce qui a le plus de chances de réussir dans le pays, et très souvent ce sont des œuvres ayant un large côté humain.

Par exemple, ce que je ne conseillerais pas facilement, ce serait l'état de lutte avec les autorités. Voyez comme agit le Pape avec les gouvernements. Devant les attaques, soyez calme, justifiez-vous, affectez de conserver de la charité pour les personnes, laissant voir toujours le cœur du prêtre qui ne se ferme à personne.

Pas de raideur dans les rapports. Grande facilité de rester en bons termes avec ceux-là même qui font le mal ou qui vivent dans des conditions irrégulières. Il fau-

drait néanmoins agir autrement, s'il y avait lieu de craindre le scandale; mais le plus souvent, on s'en explique avec deux ou trois personnes; je les salue parce que je veux laisser subsister un lien qui un jour ou l'autre les ramène.

Pour vous, mon cher ami, tâchez d'acquérir deux qualités essentielles et qui ne sont pas trop dans votre nature : le calme intérieur et la bonhomie extérieure. Cultivez tout ce qui développe ces précieuses qualités sans lésquelles on ne saurait avancer et faire du bien.

XXIV

Mon cher ami,

Vous me dites que vous avez la tête moins fatiguée, je m'en réjouis, vous aurez plus de facilité pour vos exercices spirituels et pour vos œuvres, mais ne vous fatiguez pas.

L'examen particulier serait encore un cauchemar; vous ne seriez pas content de la manière dont vous le feriez. Je vous permets simplement de le faire brièvement et quand cela vous paraîtra aisé; sinon, laissez-le. La pensée dirigée vers Dieu vaut plus encore pour vous, et appliquez-vous à le chercher doucement et à vous en abreuver de temps en temps.

Ne croyez pas qu'il soit besoin, pour bien instruire en chaire, de mettre un ordre très logique dans ce qu'on dit. Les gens n'avalent que des morceaux. Songez donc à ce qui peut leur être le plus utile; ne soyez ni savant, ni étendu; restez peu en chaire; parlez à l'imagination et à la sensibilité : les yeux du monde sont plus ouverts par là. Quelques traits bien racontés sont souvent la seule chose qui frappe et qu'on retient. Je vous approuverais de bien préparer cette partie-là pour dramatiser et entourer de détails un fait qui, dit sans cela, sera insignifiant. A la rigueur, quand même il ne se rattacherait que par un faible lien à votre sujet, cela peut suffire. L'auditoire

aime qu'on l'intéresse, et il pardonnera le manque de logique.

XXV

Mon cher ami,

C'est en haut qu'il nous faut jeter notre ancre, car la terre n'offre pas de points d'appui solides. Non, ce n'est pas même dans nos progrès ou nos succès que nous pourrions nous reposer, mais aussi nos lenteurs et les insuccès de notre ministère ne doivent pas nous troubler. L'homme des champs, après la grêle, reprend la charrue et remue de nouveau la terre. Rien n'est perdu auprès de Dieu de nos pauvres labeurs, et la résignation à un moindre bien peut devenir une semence de succès futurs.

Dieu vous donne quelques belles âmes à diriger; c'est le sel de votre population peu chrétienne, c'est le paratonnerre de la paroisse et le petit jardin où le pauvre curé va respirer le parfum des fleurs du bon Dieu. Puisez-y du courage et de l'émulation.

XXVI

Mon bien cher ami,

Vous me demandez une direction générale pour votre retraite. Je vous dis volontiers : cherchez Notre-Seigneur. En Lui vous trouverez toute lumière et, ce qui est plus : toute vie. Méditez-le. *Exercez votre cœur à lui exprimer* ce qui, au fond, le remplit. Ne tenez pas compte de vos misères; renoncez-les, désavouez-les, mais souriez encore à Notre-Seigneur, car il vous aime en dépit de tout cela, comme vous l'aimez vous-même en dépit de toutes ces apparences.

La recherche de l'amour de Notre-Seigneur, les expressions renouvelées de vos désirs et de votre tendresse,

la confiance quand même et le calme : voilà ce que je désire de vous.

Dans votre dernière lettre, vous me disiez le malaise que vous éprouvez en face des œuvres extérieures qui semblent tenir lieu de pratiques religieuses. Il y a bien, je crois, quelques raisons de s'attrister, car trop souvent ce qui ne devrait être qu'un moyen, demeure le seul objet atteint. Cependant, pour vaincre l'indifférence, il faut user de ces moyens, mais avec la constante préoccupation de semer quelque chose dans les âmes, d'amener à la confession et à la communion, sans quoi le vent dispersera bientôt les quelques bonnes impressions religieuses reçues au contact du prêtre. Soyez donc très surnaturel sous un aspect suavement humain.

Combien je désirerais que vous trouviez autour de vous quelques prêtres pouvant faire partie de notre chère société ! Ce serait pour vous une consolation et pour eux un soutien.

XXVII

Votre premier besoin, mon cher ami, c'est de chercher toujours la poitrine du Sauveur pour y reposer votre tête. Que rien n'arrête votre confiance. Sa miséricorde n'est-elle pas faite pour les Apôtres qui se sont endormis et qui ont fui devant le danger? Nous ne sommes pas des amis dignes de l'Ami venu du Ciel, mais ne disons-nous pas aux autres que sa bonté, son amour, sont au-delà de nos misères?

Quand vous reposez sur cette douce poitrine du Sauveur, aimez à lui redire ces paroles si vraies de saint Pierre : « Vous savez bien que je vous aime. »

Oh ! oui, il faut le savoir pour y croire, n'est-ce pas, quand les froideurs et les négligences voilent et ensevelissent notre pauvre amour, quand nous ne sentons rien devant l'offense de Dieu, devant la damnation des âmes. Nous ne sentons rien, mais que refuserions-nous à Dieu pour lui épargner ces douleurs, pour lui donner la gloire de retourner ces âmes?

En fait d'exercices de piété, n'exigez pas trop de votre fatigue. Demandez-vous bonnement ce que vous conseilleriez à un autre.

Je ne sais vraiment que vous conseiller pour votre retraite; voyez ce que l'expérience vous dit et aussi ce que vous désirez comme bon pour votre état actuel. Peut-être un long repos près de Marie vous réussira mieux que des exercices réguliers. Je serais porté à le croire; je craindrais même pour vous en ce moment ce qui serait un peu rigoureux et formaliste. Ce qui vous dilatera sera le meilleur...

XXVIII

Mon cher ami,

Je suis touché des humbles aveux de votre lettre et, profitant de cette belle disposition d'humilité, je vais avoir la cruauté de confirmer l'un des reproches que l'on vous adresse et que vous reconnaissez mérité. Peut-être cependant n'en êtes-vous pas assez convaincu.

C'est vrai que vous avez dans l'extérieur, sans le vouloir, quelque chose de dur : physionomie, parole, accent. Vous dirai-je que j'en avais souffert et que j'en ai gardé la pénible impression? Cet extérieur est en complet désaccord avec vos lettres si bonnes, si fraternelles, plus encore avec votre cœur.

Il s'agit donc de virer de bord et d'entrer dans les eaux calmes et lumineuses de l'affabilité. Il faut vous bien surveiller et vous encourager doucement. Il faut surtout alimenter la source qui est la filiale confiance en Dieu. Que votre cœur le premier s'épanouisse en Lui et que votre visage, comme une surface polie, reflète le Ciel. Aimez à vous représenter la physionomie de Notre-Seigneur sur terre; aimez à la reproduire en celui qui l'y représente. Le bien est à cette condition, et aussi le bonheur de l'âme.

XXIX

Mon bien cher ami,

Je suis tout heureux de voir l'accueil que vous avez fait à ma fraternelle observation. Grâce à Dieu et à votre humilité, vous voilà mieux orienté que jamais et tout décidé à être exceptionnellement ouvert, confiant, aimable.

Je ne sais si vous l'avez remarqué comme moi, les hommes qui réussissent sont ceux qui ont une confiance parfois excessive et toujours affranchie de constatations pessimistes. J'en ai connu de téméraires qui ont confirmé la règle.

Poussant plus loin l'observation, j'ai cru voir dans ceux qui agissent ainsi comme une certaine puissance d'illusion ! oui, d'illusion heureuse. Ne pensez-vous pas que les parents seraient trop à plaindre s'ils voyaient, comme les étrangers le voient, les lacunes et les défauts de leurs enfants? Dieu les a pourvus de cette intime persuasion que leurs petits sont les plus beaux... Or, en cherchant la cause de ces bonnes illusions, nous la trouvons dans l'amour même. Il serait juste alors de ne plus laisser à ce mot illusion son sens ordinaire qui marque de la défectuosité. L'amour entoure, pénètre son objet de sa flamme qui le réchauffe et finit par créer ce qu'il désire. Pourquoi les saints aiment-ils tant les âmes et les croient-ils facilement bonnes? C'est qu'ils les voient enveloppées de ce qu'ils aiment : de Dieu et de sa grâce, de ses désirs du moins. Ce n'est pas une illusion, c'est une substitution.

D'autre part, ce qui agit sur les hommes, c'est la confiance manifestée. Ils se croient capables de ce dont on les croit capables. Tout sentiment d'estime les touche. S'ils résistent à cette force durant un temps, ils finissent par céder à sa manifestation persévérante. L'homme apostolique qui voit principalement ce qui manque est fort à plaindre et ne fait pas grand bien. S'il laisse voir son

impression, il glace tout. Il n'a de chaleur ni pour réchauffer son zèle, ni pour rayonner sur les autres.

Devenez donc un homme de sainte illusion, même à votre égard. Vous avez de vous une idée trop pessimiste, de vous, dis-je, et de vos moyens d'action. C'est la confiance qui vous manque pour faire beaucoup. La terre est sans fécondité en cette saison, parce que la chaleur lui manque. Elle a cependant tous ses sucs et tous ses germes.

Courage! mon bon et cher ami. Sachez élever votre température et la maintenir au degré qui développe la vie. Voyez en beau, et votre persuasion sera féconde.

XXX

Mon bien cher ami,

Béni soit le cœur adorable de Jésus qui vous fait enfin comprendre le vice de votre direction spirituelle! Oui, le manque de dilatation vous perd et dans votre essor de piété et dans votre action de curé. Il y a des prêtres qui vont à l'excès opposé et qui sont téméraires. Eh bien! ceux-là finissent par remuer quelque chose. La confiance est mère de l'élan. Elle est la chaleur qui seule porte la vie.

De grâce, mon bien cher ami, maintenez ces dispositions nouvelles que la retraite vous laisse. Ne mettez plus en question si Dieu vous aime tel que vous êtes. Oui, oui, et c'est en vous sachant aimé que vous deviendrez encore meilleur. Laissez l'amour divin dominer votre vie. Ne regardez vos impressions que comme une occasion où Dieu trouve l'exercice de sa puissance. Vous ne faites pas assez large la place à son action. Quand vous ne vous voyez pas capable d'une chose, vous jugez qu'elle ne réussira pas, même si Dieu vous la demande.

Méfiez-vous du retour de votre âme à des habitudes de tristesse qu'elle a profondément contractées. On juge et on agit trop d'après sa nature. Réagissez surtout pour

votre vie intérieure. Ce principe vital, ranimé en vous, exercera normalement son influence sur les autres.

Vous vous laissez tromper et mener par votre nature quand vous croyez bien juger votre conduite et la diriger raisonnablement. Vous n'êtes pas assez surnaturel pour être assez confiant. Oubliez-vous le plus possible.

Attendez-vous à de brusques retours des impressions passées, ainsi qu'à une dépression morale à la suite de quelque sécheresse particulière, de quelque déconvenue, de quelque insuccès. Tout cela est l'épreuve, et l'épreuve est disposée providentiellement de telle sorte qu'elle vient de Dieu, quoiqu'elle ait sa cause dans nos souffrances ou dans nos maladresses. Dieu qui la permet la fait entrer dans son plan. Son plan dans ces épreuves est de nous exercer dans la confiance aveugle. Habituez-vous à espérer contre tout espoir, du moment que Dieu vous demande telle vie intérieure ou telle vie d'action.

XXXI

Oui, mon cher ami, c'est par l'union à Notre-Seigneur que tout se renouvelle. C'est le sang des veines qui fait vivre, c'est la sève qui donne les fleurs, c'est l'eau qui fait reverdir le gazon.

Ayez confiance en l'amour. Croyez au vôtre : Jésus le sent. Il vous manque un peu d'audace. Vous êtes de ces enfants aimants, mais craintifs, qui n'osent pas se jeter dans les bras de leurs parents pour peu qu'ils les voient préoccupés ou qu'ils se croient en faute.

Vous ne donnerez vos parfums que le jour où vous vous transplanterez dans un pays chaud. Il me tarde de vous y savoir. L'hiver actuel ne s'y oppose pas. Rompez avec vos habitudes de resserrement; ne vous étonnez pas de les rencontrer encore et d'en sentir l'impression froide. N'en tenez nul compte. Exprimez à Dieu ce que vous *voudriez* sentir, faire pour Lui, obtenir de Lui.

Je vois ici quelques bons prêtres qui sont pleinement entrés dans cette voie et qui font merveille. Je les vois

souvent les yeux pleins de larmes quand il est question de l'amour de Jésus. Ils font ainsi beaucoup de bien dans leurs paroisses... « Ne pourrai-je pas ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là? »

Courage et joie !

XXXII

Mon bien cher ami,

Que je vous plains de vous voir dans un pays froid qui resserre votre cœur ! Vous feriez tant de bien à des âmes qui s'ouvriraient à vous ! Il faut en effet qu'on vous fasse les avances, car votre timidité se replie dans sa coquille trop facilement. Faites contre cela tout ce que vous pourrez et acceptez humblement de ne pouvoir encore que peu.

Peut-être les souffrances causées par cette disposition pourtant combattue vous procureront-elles un jour des grâces d'action surnaturelle. Vous n'avez peut-être pas encore assez souffert, assez prié; assez offert à Dieu votre impuissance et vos désirs. Moins votre paroisse répond à votre zèle, plus vous devez accumuler les mérites de vos vertus et de vos sentiments.

Cherchez aussi dans l'intimité avec Jésus une consolation pour vous, un secours pour les autres. Il faut *vivre,* et l'on peut toujours vivre avec intensité. Les uns vivent de zèle, d'autres d'activité, d'autres enfin de courageuse et confiante résignation. Mais vivre, c'est respirer, renouveler ses forces, agir de quelque manière au dedans ou au dehors. Il ne suffit pas d'avoir la *disposition* de résignation; par exemple il faut l'affirmer souvent, en élever les motifs, la rendre agissante par un effort sur la prière toujours plus humble, plus abandonnée, plus sûre du bon résultat final qui sera la gloire de Dieu, s'il n'est pas toujours ce que nous nous proposons directement.

Oh ! mon cher ami, ne chercher et ne désirer que la gloire de Dieu, ne se régler que sur sa volonté, telle que nous pouvons la connaître, quelle ligne de conduite sûre

et haute ! Que ce soit celle de mon cher fils que j'aime et que je bénis tendrement !

XXXIII

Mon bien cher frère,

Une hardiesse totale envers Dieu, une hardiesse prudente envers les paroissiens. Il y a certainement quelque chose à faire. Prenez *par un bout,* comme dans la fable du champ à défricher. Quel dommage que vous n'utilisiez pas davantage vos grandes ressources de cœur et de piété !

Les visites sont le moyen le plus efficace de gagner les sympathies. Visiter toutes les familles ou quelques-unes seulement? C'est affaire de prudence. Dans votre pays le curé serait-il bien reçu partout? C'est à vous d'en préjuger. De la hardiesse, en cas de doute.

Quelques prêtres font cela peu à peu et à la faveur de diverses occasions, comme première communion de l'enfant, deuil dans la famille, etc.

Ne portez donc pas ce cœur gêné avec Dieu et *craintif* en face du devoir. Oubliez-vous. Faites ce que ferait saint François de Sales à votre place.

XXXIV

Mon bien cher frère,

Il faut que ce Carême marque un mouvement décisif hors de votre nature. Vous êtes un grand timide. Vous l'êtes aussi bien auprès de Dieu qu'auprès des hommes. Cette disposition vous arrête ou vous raidit. Vous ne parviendrez peut-être pas à la *transformer* en *simplicité* et en *aisance,* mais vous la *forcerez* à vous *laisser agir* selon ces deux modes nécessaires.

Il ne faudra pas vous décourager si, tout en agissant ainsi, vous ne parvenez pas à mieux réussir. L'insuccès

peut tenir soit au manque d'habitude de votre part, soit aux difficultés des circonstances. Soyez persévérant. Après une nuit d'infructueux labeur, jetez encore le filet. S'il se remplit, vous crierez au miracle, et si Dieu permettait qu'il revînt tout vide, vous vous trouveriez avoir fait tout autant, c'est-à-dire tout ce que le bon Dieu vous demandait. Le moine qui, chaque jour, arrosait un morceau de bois mort accomplissait l'ordre de son supérieur et donnait à Dieu la gloire d'une belle obéissance. Or, c'est à Dieu de choisir le genre de gloire qu'il entend recevoir de nous : à nous de la chercher par toutes les voies ouvertes. Cette recherche seule est déjà d'un prix éternel, mais finalement la bénédiction la suivra tôt ou tard.

De grâce ! réunissez régulièrement vos chers confrères : jamais il ne fut plus nécessaire de s'encourager mutuellement.

XXXV

Mon bien cher ami,

Vos deux résolutions conviennent parfaitement à votre état : « Aller à Dieu plus filialement », voilà la vie, « aller aux hommes plus fraternellement », voilà l'expansion de cette vie. Le premier devoir rend le second facile : mettez-y une vraie application et ténacité. Je crois que l'examen particulier que je vous conseille vous fera grand bien.

Hélas ! mon cher ami, les temps malheureux qui se préparent ne changeront pas *par eux-mêmes* les conditions de notre ferveur, pas plus que ne le fait le changement d'habit quand on entre en religion ; mais la gêne et les nécessités nouvelles contiennent de quoi se faire plus généreux et plus attaché à Dieu...

Rapprochons-nous de Dieu, restons humbles et dociles à l'Église. Ayons l'ambition filiale de consoler le divin Maître.

XXXVI

Mon bien cher ami,

Je sais parfaitement que, dans votre nouvel honneur, vous ne vous croirez ni meilleur, ni en réalité plus grand et que vous estimeriez bien davantage un degré d'amour que vous donnerait le Cœur de Jésus. Usez de cet honneur pour prendre un peu plus d'assurance aisée et bienveillante toujours.

Je vois avec grand plaisir votre bonne impression à votre nouveau poste. Profitez de l'expérience acquise. On peut gagner beaucoup en changeant de lieu, parce qu'on s'affranchit de manières de faire et de manières d'être dont on n'oserait pas sortir sur place.

Maintenez jalousement votre vie intérieure; elle est la source du vrai bien. Sans elle, c'est le « *cymbalum tinneiens* ». On attire peut-être, mais on ne retient pas.

Vous me paraissez comprendre la puissance des groupements. Les personnes pieuses de diverses catégories peuvent former des centres ayant leur vie propre et leur but spécial. Cultivons la générosité sainte des femmes. Si celle-là s'arrêtait, que deviendrait l'avenir ?

XXXVII

Bien cher ami,

Je n'ose être trop sévère pour un proscrit, cependant je dirai franchement au pasteur qu'il doit sortir de ses goûts et de ses habitudes pour se livrer aux âmes. Vous auriez dû (mon jugement est peut-être sévère), vous auriez dû avoir vu déjà un très grand nombre de vos paroissiens, et j'ose dire que vous avez manqué aux désirs du divin Maître. Ne serait-il pas sorti lui-même à la recherche des brebis égarées? Ne vous a-t-il pas donné mission de le remplacer?

Beaucoup de familles vous auraient bien accueilli, et ç'eût été un lien plus fort entre ces familles et l'Église. Si d'autres vous avaient mal reçu, c'eût été le profit de l'abbé A..., et cette acceptation paisible aurait attiré des grâces sur ces gens plus ignorants que coupables.

A notre époque, il faut toujours se remuer et ne pas se décourager. C'est la persévérance dans le combat qui fait remporter la victoire à une armée : « *Insta opportune, importune.* » Simplifiez votre ministère afin de vous réserver assez de temps pour les visites. Que vos visites soient courtes. J'ai connu un curé qui ne restait pas plus de cinq minutes dans chaque maison, mais qui s'y présentait à toutes les occasions de maladie, de mort, de deuil ou d'événements heureux. Il était aimé et avait une grande autorité dans sa ville, qui était, comme la vôtre, un chef-lieu d'arrondissement.

Quand on prolonge ces visites, on s'épuise, on s'embarrasse. Il vaut mieux se faire désirer. Parlez toujours des enfants, ou plutôt laissez les parents en parler. Savoir faire parler est un talent plus utile que l'éloquence.

Vous aurez peut-être à passer dans les maisons pour des souscriptions. Quel avantage si vous avez déjà fait une visite désintéressée ! Je vous crois donc obligé, en conscience, à employer ce moyen de gagner les âmes et je vous recommanderais volontiers de marquer chaque soir le nombre de visites que vous aurez faites, en vous demandant quelles seront celles du lendemain.

XXXVIII

Bravo ! mon bien cher ami, allez de l'avant. Les âmes, sans le savoir, vous attendent. Ne vous laissez pas refroidir ni intimider par quelque déception ici ou là. Il faut toujours voir les choses dans leur généralité.

Et surtout oubliez-vous. Qu'il n'y ait plus l'être timide qui n'est qu'un homme, qu'il y ait surtout l'envoyé de Dieu.

Parlez beaucoup aux parents de leurs enfants : c'est le

chemin de leur cœur. Ne vous lassez pas de le faire. *Apprenez* à être bien libre dans vos mouvements et vos paroles, mais avec cette douce réserve qui rend cette liberté toute surnaturelle. C'est en aimant beaucoup qu'on s'oublie.

Il me semble qu'enfin vos gémissements se convertissent en résolutions. Oui, oubliez-vous et lancez-vous, tête baissée, dans toute l'activité du ministère. Puisque vos paroissiens vous accueillent avec plaisir, votre devoir est *impérieux*. Aucun prétexte ne vous en décharge, pas même celui de réserver du temps à vos études, je dirai même (passagèrement) à vos exercices de piété.

Quant aux instructions, habituez-vous à parler sans avoir écrit. Ici encore, oubliez-vous, ne regardez que vos auditeurs et la vérité que vous voulez leur inculquer. Parlez comme un père et sachez bien que les choses les plus simples sont les plus goûtées si elles sont dites avec cœur et relevées par quelques images ou traits.

Dans toutes vos prières et élévations vers Dieu, demandez la grâce de cet exode; plus aucune préoccupation de timidité. Dieu vous *emprunte* pour parler et agir. Ce n'est qu'une affaire de temps, vous vous habituerez à cette nouvelle manière d'être. Plus tard, elle vous sera naturelle.

Que l'amour si tendre du cœur de Jésus, qui vous a prévenu depuis si longtemps et vous presse de plus en plus, trouve enfin en son cher privilégié toute l'ardeur d'un amour agissant ! Vous vous plaignez souvent de vous sentir froid pour Lui ! Qui sait s'il ne vous réserve pas dans *la vie d'action* ce qu'il donne parcimonieusement à notre *vie trop retirée?* Un petit feu se conserve à l'abri du vent, mais un plus grand feu en est au contraire alimenté. Votre feu ne craint pas le grand vent de l'action, il est bien pris et ne demande qu'à donner des flammes.

XXXIX

Bien cher ami,

Je me réjouis de voir votre santé s'affermir, mais il faut que votre vaillance fasse les mêmes progrès. Vos paroissiens vous font un bon accueil; ils se plaignent de de pas vous voir assez ! Quelles bonnes conditions pour le succès de votre action auprès d'eux !

Oui, prenez l'habitude de faire *beaucoup* de visites *courtes*. Peu à peu les gens conçoivent pour le prêtre de l'estime, de l'affection. Alors commencent sérieusement les tentatives pour l'amélioration de l'esprit paroissial et pour les œuvres. Sans ce fondement *préalable,* on expose tout cela à un échec difficile à réparer.

Si vous croyez qu'en effet notre divin Maître demande que vous le portiez ainsi dans les familles, puisqu'il ne peut s'y présenter lui-même, voudriez-vous tromper son attente et laisser dans l'indifférence à son égard des âmes qui pourraient le connaître et l'aimer?

Gardez-vous bien de calculer un à un les résultats de chaque visite. Ne vous attendez pas non plus à voir la moisson surgir rapidement. Allez avec la certitude que Dieu vous dit d'aller et avec la confiance que vos efforts seront bénis.

Vous avez à vous défier du penchant qui vous porterait à une vie retirée et au soin personnel de votre âme. Défendez-vous de regarder même cette hypothèse. Il vous faut toutes vos forces; ces pensées les diminueraient. Le prêtre est essentiellement la continuation de Jésus. On désirerait mourir les armes à la main. Vous ne savez pas combien on souffre de ne pouvoir s'occuper directement des âmes.

XL

Mon bien cher ami,

Depuis quelques mois les forces ont un peu repris, j'ai pu dire la messe plus souvent, et poursuivre le travail entrepris des méditations qui demanderaient bon nombre de volumes.

Vous au contraire, mon cher ami, vous vous élancez au dehors, et pour atteindre plus vite les âmes, vous accaparez les moyens nouveaux fournis par la science. Puisque l'effet ne paraît pas devoir être fâcheux sur la population, vous faites très bien d'agir ainsi.

Suivez fidèlement votre programme : confiance filiale en Dieu, zèle confiant des âmes. Je ne cesserai de vous le dire, un peu de témérité réussit, ce qui répond à la devise de Danton : « De l'audace, encore de l'audace. » La psychologie confirmerait au besoin ce conseil.

Je ne sais si cette remarque s'applique à votre région, mais il me revient de plusieurs endroits que les populations s'adoucissent à notre égard et que plusieurs se rapprochent même de nous. On voit des retours consolants surtout chez les hommes qui réfléchissent. L'Église est le bataillon carré qui tient bon et laisse passer la tempête des charges. Elle est le seul organisme parfaitement organisé et uni au milieu de la désorganisation de tout le reste, foules et sociétés. Nous sommes encore dans la nuit, c'est vrai, mais déjà quelques lueurs paraissent.

Il me semble (mais on se fait tant d'illusions !) il me semble que, si j'étais à votre place, je brûlerais d'aller vers mes froids paroissiens sans tenir compte du peu de résultat visible et immédiat. Semer un peu de ciel dans une âme toute terrestre, donner quelque idée de Jésus à tant de pauvres gens qui l'ignorent, que tout cela me semblerait doux ! Puisque vous le pouvez, ô mon cher fils, réalisez ce qui n'est de ma part qu'un rêve. Ne croyez pas que votre action soit inféconde. Voyez ce qu'a fait celle de Jésus en

Judée. Ce qui tombe sur une terre même ingrate a chance de prospérer quand la prière l'accompagne.

Dilatez votre pauvre cœur qui aurait tant besoin d'amour et qui n'ose pas croire à celui qu'il porte à Jésus et à celui dont il est l'objet. Vous le connaissez bien pourtant ce Cœur si indulgent et qui se contente de si peu. Vous êtes plein d'amour sous forme de tristesse, et vous ne vous en apercevez pas. Oh ! « croyez à l'amour ». Que votre foi en lui soit téméraire, s'il le faut. Vous n'épuiserez pas son trésor de miséricorde !

TABLE DES MATIÈRES

Lettres à des personnes du monde.

Lettres à des religieuses.

Lettres à des prêtres.

Impr. de Montligeon. — La Chapelle-Montligeon (Orne). — 8552-7-19.



MAR 10 2006